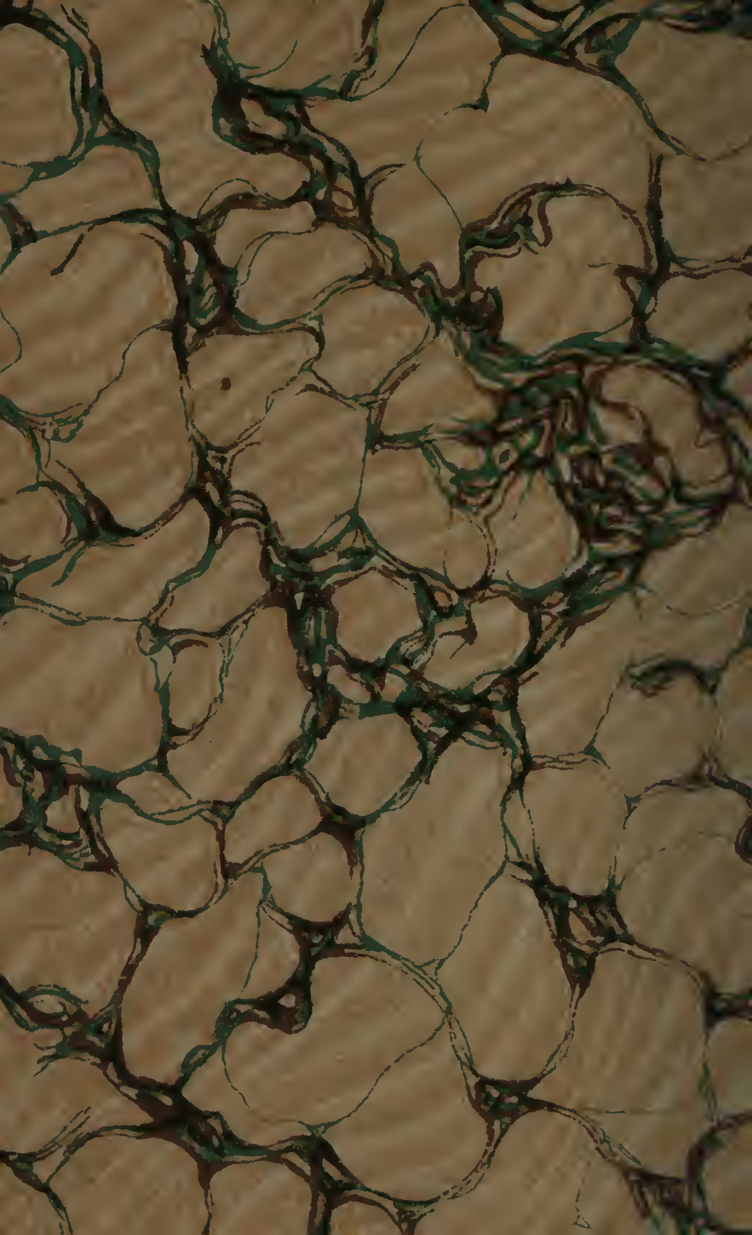
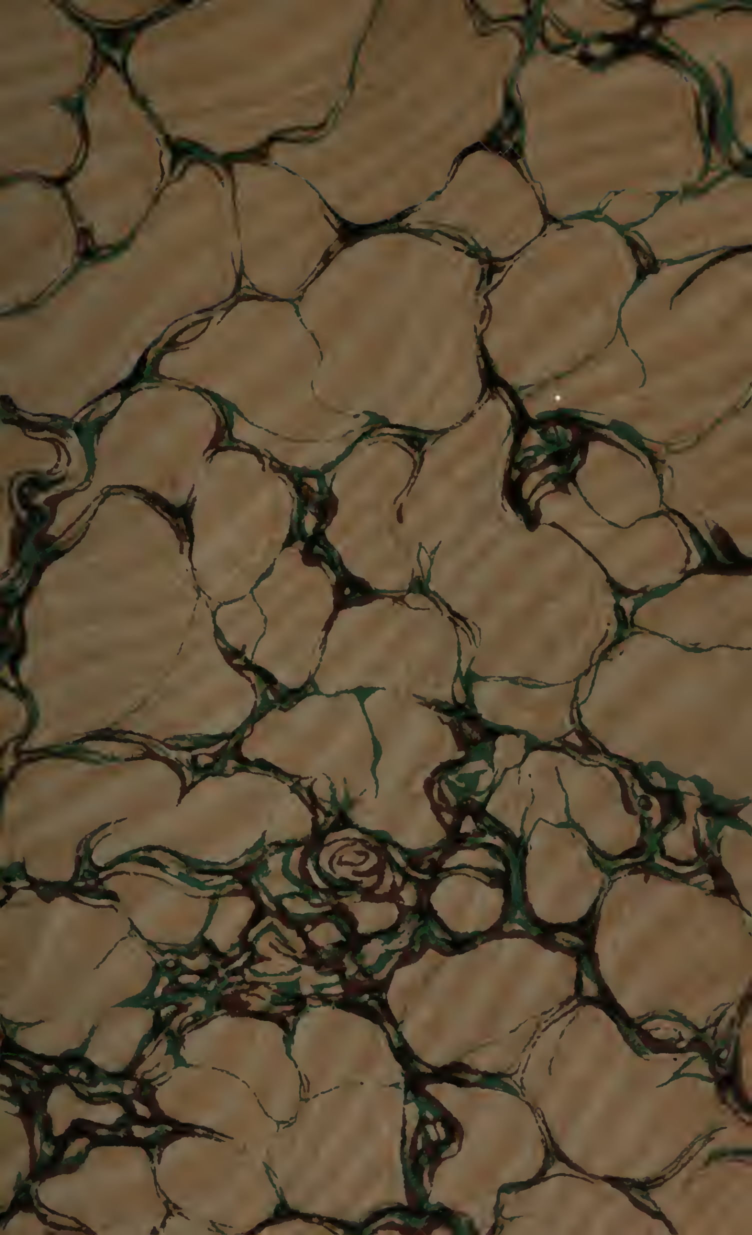

3 1761 05414144 5









La Dernière Aventure

D'UN

Homme de Quarante-cinq ans

DANS LA MÊME COLLECTION :

RESTIF DE LA BRETONNE. — MONSIEUR NICOLAS *ou le Cœur humain dévoilé*. Préface et notes de J. Grand-Carteret. (Reproductions d'estampes de Binet et illustrations exécutées d'après les indications laissées par Restif.) . . . . . . 3 vol.

RESTIF DE LA BRETONNE. — LE PALAIS-ROYAL. Introduction et notes de Henri d'Alméras. (Illustrations et documents de l'époque.) . . . . 1 vol.

MÉMOIRES DE JEAN MONNET, Directeur du Théâtre de la Foire. Introduction et notes de Henri d'Alméras. (Illustrations et documents de l'époque.) . . . . 1 vol.

SOUVENIRS DE Mlle DUTHÉ, DE L'OPÉRA (1748-1830). Introduction et notes de Paul Ginisty. (Illustrations et documents de l'époque.) . . . . 1 vol.

OUVRAGES DU XVIIIe SIÈCLE :

L.-S. MERCIER. — TABLEAU DE PARIS. Notes et préface de Lucien Roy. (Portraits, illustrations d'après les gravures de Dunker et documents de l'époque.) . . . . 1 vol.

L.-S. MERCIER. — LE NOUVEAU PARIS. Notes et préface de Lucien Roy. (Illustrations et documents de l'époque.) . . . 1 vol.

LES MŒURS LÉGÈRES AU XVIII[e] SIÈCLE

Restif de la Bretonne

La Dernière Aventure

D'UN

Homme de Quarante-cinq ans

NOUVELLE UTILE A PLUS D'UN LECTEUR

* * *

... *Venit magno fœnore tardus amor.*
PROPERT.

* * *

INTRODUCTION ET NOTES DE HENRI D'ALMÉRAS

* * *

Illustrations et documents de l'époque.



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

INTRODUCTION

La plupart des hommes n'ont qu'un seul genre de folie, Restif de la Bretonne en avait deux. Il était graphomane et érotomane.

Qu'il fut graphomane, ses deux cents volumes le prouvent, et l'importance qu'il leur accordait. A la fin du quatrième tome de la DÉCOUVERTE AUSTRALE (1), dans une note un peu amère, il avoue que ses livres, et surtout ses premiers livres, lui rapportaient de très médiocres bénéfices. Après avoir débuté en 1767, il n'était arrivé à la réputation que depuis la publication du PAYSAN PERVERTI, en 1775, et dans les dix années qui suivirent il gagna une soixantaine de mille francs (2), que les assignats de la Révolution lui firent perdre presque entièrement. En réalité, que ses romans lui fussent bien ou mal payés, il écrivait pour le plaisir d'écrire, pour raconter sa vie et étaler sa personnalité. Voilà précisément ce qui caractérise la graphomanie, ou, pour me servir d'une de ses expressions, l'*auteuromanie*.

L'érotomanie de Restif ne fait point de doute. Elle allait jusqu'au fétichisme (3), très visible dans toute l'œuvre de ce fou de

(1) LA DÉCOUVERTE AUSTRALE par un homme volant, ou *le Dédale français :* nouvelle philosophique, suivie de la lettre d'un singe... *Imprimé à Leipsick : et se trouve à Paris.* S. D. (1781), 4 vol. in-12. C'est un des livres les plus rares de Restif de la Bretonne.

(2) Cinquante-six mille francs, d'après Cubières-Palmezeaux dans la biographie placée en tête de la *Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne,* par P.-L. Jacob, Paris, 1875.

(3) Voir dans la *Chronique médicale* un intéressant article du Dr Louis, *Un Romancier fétichiste : Restif de la Bretonne.*

génie, mais plus spécialement dans le SOULIER DE FANCHETTE, où son goût maladif pour le pied féminin se donne libre carrière. Citons-en un exemple, pris dans ce roman entre beaucoup d'autres. Un soir Saintepallaie-Restif, dans la rue, qui était son cabinet de travail, aperçoit « dans une jolie mule brodée en argent un petit pied qui paraissait celui d'une poupée. Ébloui, enchanté, ravi, il suivit la déesse ; il ne put l'abandonner, mais enfin elle rentra chez elle. Il remarqua sa demeure et ne manqua pas de revenir tous les jours pour voir ce pied vainqueur ».

Restif, dans ses amours, montait plus haut que le pied, car il se vante à plusieurs reprises d'avoir eu plus de cent cinquante filles naturelles. Il ne compte pas les garçons, les considérant sans doute comme une quantité négligeable. Cent cinquante filles, même pour un érotomane, c'est beaucoup. On pourrait je crois, sans inconvénient, réduire ce chiffre des deux tiers, tout en remarquant que la vie entière de ce père innombrable fut consacrée à l'amour.

Sa littérature s'en ressent. La grande supériorité de Restif de la Bretonne comme romancier, c'est qu'il n'a pas d'imagination. Il n'a pas inventé péniblement de petites aventures sans intérêt. Il ne raconte, et avec une précision extraordinaire, que ce qu'il a vu ou entendu, ce qui s'est passé dans son quartier, dans sa rue, dans sa maison (1), et surtout ce qui lui est arrivé à lui-même. Ce qu'on appelle ses romans, c'est presque uniquement l'histoire de ses maîtresses, des femmes qu'il a aimées, et il en a aimé beaucoup. Rien à cet égard, dans aucun pays, n'a l'intérêt documentaire et la valeur psychologique ou physiologique, comme on voudra, de ces confessions en deux cents volumes, extraordinairement minutieuses et d'une sincérité effrayante. Jamais

(1) Cubières-Palmezeaux remarque qu'il avait l'habitude de noter tous les soirs ce qu'il avait vu et entendu dans la journée.

homme ne s'est ainsi mis à nu devant la postérité, et en même temps n'a mieux révélé, avec cette masse énorme de portraits et d'observations, l'âme féminine.

Ce côté, si curieux et si passionnant, du talent de Restif avait vivement frappé Schiller. Il écrivait à Gœthe, le 2 janvier 1798, à propos de MONSIEUR NICOLAS OU LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ (1) :

« Je n'ai jamais rencontré une nature aussi violemment sensuelle ; il est impossible de ne pas s'intéresser à la quantité de personnages, des femmes surtout, qu'on voit passer sous ses yeux, et à ces nombreux tableaux caractéristiques qui peignent d'une manière si vivante les mœurs et les allures des Français (2). »

Ceux qui n'ont aperçu dans ce grand romancier que sa « pornographie » sont des malades ou des imbéciles. Ils n'ont pas su le lire et ils ne l'ont pas compris. Il y a dans ses livres, dans tous ses livres, deux choses qui justifient pleinement le succès qu'il obtient aujourd'hui, à l'étranger comme en France.

Rivarol disait du TABLEAU DE PARIS que c'était « un ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne ». Plus encore que Mercier, Restif mérite cet *éloge*. La rue, personne aussi bien que lui n'a su la voir et la décrire. Tout le Paris populaire de ce temps revit dans ses livres : gens de petits métiers et d'obscure condition, gardes-françaises, clercs et procureurs, servantes, Manon et Margot, et Javotte, et Lafleur, marchandes, lingères, modistes, charcutières, bouchères ou tripières, des femmes que le duc de Saint-Simon ou le marquis de Dangeau auraient jugé peu dignes de passer à la postérité mais dont la noblesse savait à

(1) Qui avait paru en 1794. J'aurai souvent à citer dans mes notes l'excellente réimpression abrégée, publiée en trois volumes par M. John Grand-Carteret à la librairie Louis-Michaud.

(2) Passage reproduit par Assezat dans sa biographie de Restif en tête de la réimpression des *Contemporaines*, Paris, 1875, t. I, p. 26.

l'occasion se rapprocher, quand elles étaient jolies et accueillantes, ce qui leur arrivait souvent.

On ne connait pas suffisamment le XVIII[e] siècle quand on n'a pas lu Restif. Il nous montre ce que les écrivains contemporains, sauf deux ou trois, affectent de négliger ou n'abordent qu'avec une sorte de dégoût, l'humble vie de la plèbe, ses joies naïves, et ses vices qui valent bien ceux des nobles, quoiqu'ils soient moins élégamment vêtus et plus dépourvus de littérature. Et c'est un joli tableau à présenter à ceux qui exaltent les vertus plébéïennes et tonnent contre la corruption aristocratique.

Débarrassez cet écrivain original mais trop verbeux de son fatras, réduisez-le à cinq ou six volumes, prenez comme illustrateurs, Chardin, Jaurat, Debucourt, et quelques autres, vous aurez le recueil le plus précieux, l'ensemble de documents le plus complet, le plus utile et le plus passionnant sur les mœurs du XVIII[e] siècle.

Incomparable évocateur du Paris de Louis XV et de Louis XVI, Restif est aussi un admirable peintre de l'amour, mais sans le vouloir et sans le savoir.

Presque tout ce qu'on a écrit sur l'amour est insignifiant ou stupide. C'est là surtout que l'on constate un considérable écart entre les théories des hommes et leurs actes. Les plus cyniques en matière de divertissements passionnels se découvrent des trésors de réserve et de délicatesse quand ils abordent, la plume à la main, le sujet qui leur est le plus cher. Ils s'égarent dans les méandres d'une fade psychologie, alors que la physiologie seule — et ils ne l'ignorent pas — est en jeu. Ils planent au-dessus des bas instincts de la nature humaine. C'est la bête qui fait l'ange.

Restif n'échappe pas à cette sorte d'hypocrisie. Disciple de Rousseau, il abuse du pathos, et il invoque la divinité à des moments où la divinité n'aurait qu'à se voiler la face. C'est un



LA RUE DU FOUARRE OU HABITA RESTIF DE LA BRETONNE AVANT 1776

(d'après une gravure ancienne).

érotomane emphatique, un paillard sentimental, mais son tempérament le trahit et le condamne à la sincérité. Les histoires qu'il raconte ne s'accordent pas avec les réflexions vertueuses et déclamatoires qui leur servent de commentaires. A ses théories, à ses dissertations, nous n'attachons aucun prix, mais il a pour nous l'avantage d'être un très exact et très abondant fournisseur de types féminins et d'anecdotes sur l'amour, et nous savons qu'il n'invente rien, qu'il ne dissimule rien. Cette précision dans le détail, cette valeur documentaire de l'observation, on ne les retrouve au même degré dans aucun écrivain.

Parmi ces récits patients, minutieux, et qui ressemblent parfois à des rapports médicaux, celui qui a pour titre LA DERNIÈRE AVENTURE D'UN HOMME DE QUARANTE-CINQ ANS (1) est un des mieux étudiés, un de ceux où le réel se mêle le plus à l'imaginé (2).

Restif avait déjà abordé le même sujet, six ans auparavant en 1783, dans le roman LE QUADRAGÉNAIRE OU L'AGE DE RENONCER AUX PASSIONS (3). C'est l'histoire de ses amours avec Virginie. Il avait fini, dit-il dans son MONSIEUR NICOLAS (4), par entretenir cette jeune personne, pour savoir comment était traité un amant payant. Il s'aperçut qu'un amant payant était plus mal traité qu'un amant qui ne paie pas et surtout qu'un amant qu'on paie.

---

(1) LA DERNIÈRE AVANTURE *(sic)* D'UN HOMME DE QUARANTE-CINQ ANS, nouvelle utile à plus d'un lecteur (avec cette épigraphe : *Venit magno fœnore tardus amor*). *A Genève. Et se trouve à Paris, chez Regnault, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de la rue du Plâtre,* 1783.

(2) « Histoire vraie, avec les vraies lettres de Restif à Sara » Assezat. — Notice en tête du t. II des CONTEMPORAINES, Paris, 1875, p. 21.

(3) LE QUADRAGÉNAIRE OU L'AGE DE RENONCER AUX PASSIONS, histoire utile à plus d'un lecteur (épigraphe : *Turpe senilis amor*). *A Genève. Et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût,* 1777.

(4) T. III, p. 105.

A cette intrigue avec Virginie, rencontrée en 1780 rue de la Harpe (1), et qui était alors la maitresse, en partie double, d'un clerc de procureur, Restif a mêlé des lettres galantes qu'il écrivait — déjà trop mûr à cette époque pour ne pas aimer les fruits verts — à des ouvrières en modes (2) dont le magasin se trouvait rue Grenelle Saint-Honoré. Il les appelle des *petites lève-nez*, mais elles commençaient sans doute à lever autre chose que le nez, si nous en jugeons par ce paragraphe du *Brevet d'apprentissage d'une fille de modes* (3), Agnès Pompon, âgée de quatorze ans moins trois semaines :

Enfin la docile Pompon,
Pour faire en toute occasion
L'avantage de sa maîtresse,
Se propose de consentir
A satisfaire le désir
Des voluptueuses pratiques
Qui soutiennent tant de boutiques,
Qui brillent de cette façon.

Ses expériences avec Virginie conduisaient Restif à cette conclusion : « Quarante ans est l'âge où les agréables doivent faire retraite. Il est trop tard alors pour se livrer aux trompeuses amorces d'une inclination, mais il est encore temps de prendre la qualité respectable de père de famille. » Ce qu'on peut formuler ainsi : l'homme trop vieux pour être un amant est encore assez jeune pour être un mari.

Restif avait dépassé la cinquantaine lorsqu'il connut ou lorsqu'il revit cette Sara Debée-Leeman qui ne lui inspira pas le moindre désir de renoncer aux passions et de faire retraite. Était-elle sa fille, une de ses cent cinquante filles? Il se basait,

(1) T. III, p. 90.
(2) Il la leur faisait passer le soir à travers les volets.
(3) *A Amatonte*, Paris, 1769.

pour le croire, sur les faits suivants, racontés dans MONSIEUR NICOLAS.

En 1761, Restif, alors simple ouvrier typographe venait d'épouser, le 22 avril 1760, Agnès Lebègue. Il habitait un très modeste appartement dans la rue Saint-Jacques. Agnès Lebègue n'avait pas tardé à se lier avec des voisins, qui menaient une existence assez joyeuse, le marchand imagier et graveur, Chéreau, et sa femme, dont la boutique était située rue Saint-Séverin. A cause d'un procès avec son beau-père, Chéreau avait fermé momentanément sa boutique et logeait en garni rue Saint-Jacques, vis-à-vis l'appartement de Restif. La femme du marchand imagier était bossue, mais très jolie. Elle avait pour amant un aventurier, Lafray, et un personnage qui ne valait guère mieux, un nouveau converti, qui avait pris le nom de Johnson et s'appelait en réalité Cahuac. fréquentait leur maison. Ce ménage parisien était complété par « une jeune fille blonde, d'Anvers, nommée Lambertine, fille de chambre de la femme et maîtresse du mari... riche en couleur et un peu *sonneuse* » (1), c'est-à-dire ayant des taches de son sur le visage.

Le jour des Rois. le 6 janvier 1762, les Chéreau invitèrent leur voisin à venir manger « un beau dinde » en compagnie de Johnson. Cahuac et Lambertine. « Je n'avais pas envie d'accepter, assure Restif. mais j'avais faim. » Il devait aussi avoir soif, car à la fin du repas, il pouvait à peine se tenir debout. Sous prétexte qu'il était gris et battrait sa femme pour se dégriser, Lambertine prit la peine de le conduire au logis, le déshabilla, le mit dans son lit et s'y mit également. « Telle fut, conclut le vertueux Restif, cette crapuleuse partie dont je partageai innocemment la turpitude. »

Quelque temps après, chez les Chéreau, Lambertine, seule

(1) MONSIEUR NICOLAS, t. III, pp. 39, 41, 48.

avec Restif, lui tint ce langage dénué d'artifice : « Je veux que tu me fasses une fille. On dit que tu les fais jolies. Ce sera mon gagne-pain un jour. » Et il s'empressa de lui rendre innocemment le petit service qu'elle demandait.

Une quinzaine d'années plus tard, en 1776, Restif vint se loger, rue de Bièvre, près de la place Maubert (1), chez une dame Debée, dans une chambre qu'avait louée sa femme, Agnès Lebègue — avec qui il ne vivait plus — et que son départ pour Joigny laissait vacante. Il ne reconnut pas d'abord cette dame Debée. Il ne devina plus tard que cette forte commère, aux traits vulgaires, avait été la jolie et fraîche Lambertine, et dès lors, il s'attribua, à tout hasard, la paternité de Sara Debée, qui, en 1775, n'était qu'une fillette « faite au tour, mise avec une élégance recherchée, et surtout avec la plus belle taille et la plus charmante figure (2) ». Il ne se lia avec la mère et la fille que quatre ans après être devenu leur locataire. Ce qui résulta de cette liaison, on le verra dans LA DERNIÈRE AVENTURE D'UN HOMME DE QUARANTE-CINQ ANS.

Ce roman, qu'appréciait beaucoup Delille (3), juge d'ailleurs peu compétent, et que loue avec quelque exagération le bibliophile Jacob (4), a toujours passé pour un des meilleurs de Restif, même à son époque. Un critique oublié, mais point négligeable, un jésuite, Louis-Abel de Bonafous, plus connu sous le nom

(1) Il abandonnait son appartement de la rue du Fouarre, où l'inspecteur Goupil était venu faire des perquisitions au sujet de l'*École des Pères*, roman dont Restif préparait la publication, et que la police attribuait à Diderot.

(2) *Monsieur Nicolas*, t. III, p. 200.

(3) « Le citoyen Delisle (*sic*), en 1793, m'a positivement assuré l'utilité de la *Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans* », *Monsieur Nicolas*, t. III, p. 197.

(4) « Ce roman, moins soigné de style que *Manon Lescaut*, me semble bien supérieur, sous le rapport de l'intérêt, du pathétique et de la vérité, au chef-d'œuvre de l'abbé Prévost. » *Bibliographie et Iconographie de Restif de la Bretonne*, p. 213.

d'abbé de Fontenay (1), chargé en 1779. après Meusnier de Querlon, de la direction littéraire des *Affiches de province* (2), écrivait, le 12 avril 1783, dans ce journal :

« En lisant cette nouvelle production d'un auteur qui n'imite personne, le ton de vérité qu'on y trouve étonne, saisit, et donne de la confiance ; il est impossible de mentir ainsi ; on y voit des inégalités, des répétitions, mais on sent que ces défauts sont naturels à l'homme, fortement affecté, qui trace, journée à journée, les effets de la passion funeste qui le tourmente. Si l'on trouve des lettres dans le récit, on sent qu'un romancier les eût faites autrement, et l'on se dit : Ces lettres sont vraies ! Si l'éditeur cite des histoires épisodiques, elles ne sont ni de son style, ni de son *faire*. S'il peint l'amour, ce n'est pas une jolie chimère, c'est la réalité. S'il peint la jalousie et le désespoir, le lecteur, entraîné, sent le désespoir et la jalousie : on est convaincu que l'écrivain trace ce qu'il éprouve. C'est le principal mérite de cette production, écrite du reste, par bonds et par sauts ; le style est tantôt vif, tantôt prolixe, diffus, languissant, mais alors même il est pittoresque et montre l'âme affaissée de l'écrivain qui se peint lui-même. »

On a un peu abusé de cette formule : *une tranche de vie*. A aucun livre, croyons-nous, elle ne s'applique aussi justement qu'à celui dont nous donnons aujourd'hui une réimpression, élégante comme si elle ne s'adressait qu'à une élite, et abordable par son prix à tous les publics.

HENRI D'ALMÉRAS.

(1) L'abbé de Fontenay mourut à Paris le 28 mars 1806 (la même année que Restif) dans une profonde misère.

(2) Dans sa *Bibliographie de la Presse française* (p. 66), Hatin a dit de cette feuille, qui vécut de 1752 à 1784 : « Elle est plus foncièrement littéraire que l'*Affiche de Paris*, les annonces n'y formant qu'un accessoire presque insignifiant ; et c'est assurément un des recueils les plus intéressants pour la bibliographie et l'histoire littéraire de la dernière moitié du XVIIIe siècle. »

PROLOGUE

Puissé-je persuader, par cette *Nouvelle*, qu'on peut être trompé par les femmes, après quarante-cinq ans, mais que jamais l'on n'est aimé : ou que si, par un phénomène, on l'est encore, ce n'est qu'un feu peu durable, dont la prompte et subite extinction laisse dans une obscurité profonde l'âme navrée, flétrie, après lui avoir présenté la lueur vaine d'un bonheur solide et sans fin !

Il y a plusieurs années que je m'étais proposé de traiter ce sujet d'imagination : j'en fis un essai, que je trouvai si peu digne d'être publié, que je le condamnai à l'oubli. Je parlais un jour de mon plan dans un *café*. Je dis, à cette occasion, que les auteurs et les médecins devraient avoir essayé de toutes les passions et de toutes les maladies. — Cette idée est vraie, me répondit un inconnu; mais l'exécution en est presque impossible. Je liai conversation avec cet homme, et l'ayant trouvé ce qu'il me fallait, je me fis connaître à lui.

« Je suis enchanté de savoir à qui je parle, reprit-il : j'ai une « aventure à vous raconter, dont je fus le héros. Je la crois inté- « ressante pour d'autres que pour moi : j'y ai surtout appro- « fondi les ressorts du cœur humain, suivi pas à pas les effets « des passions : j'y ai anatomisé mon propre cœur, pour donner « aux autres hommes un moyen de se connaître eux-mêmes. « J'ai particulièrement eu en vue les hommes de mon âge, qui

« trop souvent oubliant leurs rides et la neige qui commence à « couvrir leur tête chenue, se croient encore aimables, à l'aide « de la toilette. Mon exemple les effraiera, j'espère. J'étais aussi « sage qu'ils peuvent l'être; j'avais de l'expérience autant qu'ils « peuvent en avoir, et je me suis laissé prendre! Vous verrez « en lisant mon histoire, si je fus excusable. Je n'ai rien déguisé : « en la composant, j'écrivais pour moi, j'écrivais malgré moi, « pour charmer ma situation douloureuse; mon papier était mon « confident unique; je me soulageais, pour le moment; je ne « conseille cependant ce moyen à personne; je crois qu'il a « prolongé ma passion et mes souffrances.

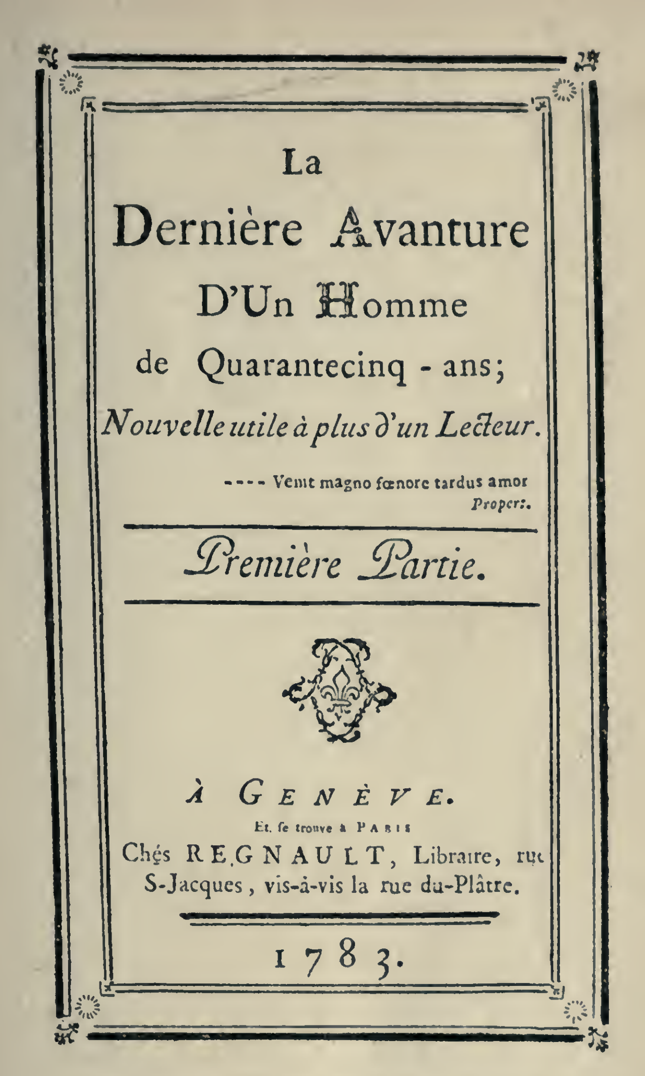
« Vous pouvez répondre de la vérité des faits que je vous « communiquerai. Ma demeure est rue *du Figuier* (1); vous « me ferez plaisir de me venir voir dans huit jours, que « j'emploierai à revoir mon manuscrit et à déguiser les noms, « que j'avais d'abord mis véritables. Je les effacerai de manière « qu'ils ne puissent absolument se lire. J'exige ensuite que si « vous trouvez mon histoire digne de paraître sous votre nom, « vous me remettiez le manuscrit après l'impression, et avant la « publication de l'ouvrage. »

Je ne manquai pas d'aller chez *M. d'Aigremont*, à l'adresse qu'il m'avait donnée.

« Vous allez voir, me dit-il, par ce récit, que je suis un « honnête homme, mais non un homme vertueux : j'ai eu des « faiblesses, et la dernière m'épouvante encore.

« J'ai toujours aimé les femmes : je n'en rougis pas; c'est la « plus noble des passions; surtout lorsque la tendresse est la « base de ce goût, beaucoup plus que le désir. Aimer, chérir, « adorer, trouver, à faire le bonheur de l'objet que j'idolâtre,

(1) La rue du Figuier était située dans le quartier Saint-Paul. Elle allait de la rue des Prêtres-Saint-Paul au carrefour de l'hôtel de Sens.



La

Dernière Avanture

D'Un Homme

de Quarantecinq - ans;

Nouvelle utile à plus d'un Lecteur.

---- Venit magno fœnore tardus amor
Propert.

Première Partie.

À GENÈVE.

Et se trouve à PARIS

Chés REGNAULT, Libraire, rue S-Jacques, vis-à-vis la rue du-Plâtre.

1783.

FAC-SIMILÉ DU TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE

« une indicible volupté, lui rendre le bonheur qu'elle me pro-
« cure, voilà comme je m'attache à une femme. Mais j'ai un
« défaut assez ordinaire ; je ne sens toute la force de mon atta-
« chement que par les privations, les contradictions, l'infidélité :
« et lorsque cette crise cruelle est arrivée, je suis si tourmenté,
« qu'il est vrai de dire, que pour moi l'amour fut toujours un
« malheur. Dans la jeunesse, on se console facilement d'une
« infidélité : on est aimable ; on est fort, on peut souffrir ; de
« nouveaux objets nous tentent, à qui l'on plaît, et dont on peut
« jouir ; tout se répare, tout s'oublie. Au lieu qu'à mon âge,
« lorsqu'on pense avoir trouvé un bien inattendu, aussi précieux
« que celui du cœur d'une femme aimable, la perte est com-
« plète et sans dédommagement.

— Oui, après quarante-cinq ans, j'ai cru être aimé, préféré ;
« je me suis cru l'arbitre du sort d'une grande fille de dix-neuf
« ans, belle, et qui me paraissait aussi tendre que généreuse :
« ce fut une cruelle erreur ! »

Il me lut son histoire, que je trouvai très intéressante : le ton de vérité m'en parut si frappant, que je ne doutai pas qu'elle ne fût vraie (1). Le lecteur en va juger.

(1) Cet avantage, d'être un tableau vrai de ce qui fut, et non de ce qui peut ou de ce qui doit être, et que n'ont aucun des ouvrages modernes, aux *Confessions* près de J.-J. (*la Dernière Aventure* était écrite aux trois quarts avant qu'elles parussent), et dont on n'avait qu'un exemple auparavant dans Saint-Augustin, est un avantage sans prix. L'impression que fera le récit en sera plus profonde, la lecture plus intéressante, et l'effet presqu'immanquable. (R.)

La Dernière Aventure d'un Homme de Quarante-cinq ans



Infortuné! à quel âge m'attendaient et l'amour, et la jalousie, et l'égarement, et la perfidie, et les faux serments, et les larmes de rage, et les serrements de cœur, et les soupirs sanglotés, et la cruelle insomnie, et les transports de douleur, et les chagrins, et le brisement de l'âme, et l'horrible désespoir!... Mais hélas! qui n'y eût été pris comme moi!... O toi, qui as passé l'âge de plaire, et qui regardes encore avec plaisir une fille à l'œil doux et modeste. Insensé! fuis! que crois-tu trouver dans son cœur? l'inconstance, le mépris, le dégoût, le désir de te tromper, l'effronterie pour braver tes reproches!... Telle fut *Élisabeth Sara Lee* : telle fut la fille que je crus tendre, douce, reconnaissante, aimable, sincère, constante, fidèle!...

Je me nomme *d'Aigremont*, et je suis né en 1734, le 22 novembre (1). En 1780, j'avais quarante-six ans, et j'aimai! j'aimai!... Pardonnez, lecteur sévère, je ne suis pas coupable. Si j'ai donné entrée dans mon trop sensible cœur au fatal poison de

(1) « Je vis le jour en 1734, le 22 novembre. » *Monsieur Nicolas*, p. 1. En réalité Restif est né le 23 octobre.

l'amour, il fut présenté par une enchanteresse, à laquelle vous n'auriez pas plus résisté que moi.

Depuis cinq ans mon âme était morte, elle ne sentait plus que les privations, la douleur, l'ingratitude, la noirceur, le *dénaturel*, le mauvais cœur des monstres, dont la nature et les lois civiles m'avaient environné! Depuis longtemps, je vivais seul, je ne parlais à personne; les tendres épanchements du cœur, je ne les connaissais plus, ils m'étaient interdits; mes amis étaient morts!... Je restais seul, épi isolé au milieu des guérets que la faux du temps avait moissonnés... Je m'occupais le jour : le soir, triste et solitaire comme le hibou, je sortais de même, et j'errais dans les rues, inconnu à la Nature entière. Je me disais : je suis seul au monde, la nature m'a créé seul de mon espèce; car je ne rencontre pas mon semblable, avec qui je puisse me complaire... Et j'allais seul, sans plaisir, sans ennui, sans amusement, sans me plaindre du sort. Mon cœur est mort, disais-je, et les morts ne doivent pas sentir...

J'ai toujours eu les passions vives, le tempérament impétueux, mais le cœur le plus tendre qu'il soit possible d'imaginer, avec beaucoup de confiance. La première maîtresse que j'ai eue à l'âge de treize ans (1), m'est encore chère. Ma timidité m'empêcha de lui parler : je ne lui ai jamais dit un mot; et cependant je l'aimai plus de cinq ans avec la même vivacité.

La seconde (2) était une femme mariée, à qui je n'osai non plus déclarer mon amour.

La troisième (3) était une fille assez laide, mais que j'adorai. Je dis à celle-ci, en tremblant, que je l'aimais : elle répondit à ma

(1) Jeannette Rousseau, qu'il connut à Courgis en 1748. « Elle était modeste, belle, grande; elle avait l'air virginal, le teint peu coloré, pour donner sans doute plus d'éclat au rouge de la pudeur, et marquer davantage son innocence; elle était faite comme les nymphes, mise avec plus de goût que ses compagnes, et surtout elle avait ce charme tout-puissant auquel je ne pouvais résister, un petit pied ». *Monsieur Nicolas*, I, p. 83.

(2) M[me] Parangon, ou plutôt M[me] Fournier, femme d'un imprimeur d'Auxerre, chez qui Restif fut apprenti.

(3) Madelon Baron.

tendresse, et je me crus un dieu. Elle changea la première, et j'en fus au désespoir.

Je vins ensuite à Paris, où je fus libertin : c'est dire que je n'y aimai pas.

Je retournai dans ma patrie, où j'aimai à la fureur une petite grêlée (1), qui éteignit toutes les autres passions. Je l'aimai dix ans malgré son aigreur et ses infidélités.

En 1768, je fus tenté d'aimer : mais je croyais avoir le cœur usé : je m'éloignai d'une fille raisonnable, dont je ne me croyais pas digne.

En 1772, je fus moins délicat. Il y avait treize ans qu'une passion languissante laissait mon cœur tranquille ; je me regardai comme à l'âge où l'on peut badiner avec l'amour, sans craindre ses traits ; je crus que je pouvais tout oser. Quelques femmes m'avaient plu à demi durant cet intervalle, et ces demi-passions *à la française*, n'avaient servi qu'à me convaincre davantage de l'invulnérabilité de mon cœur. Mais, le 19 juillet 1772, en traversant la place *Saint-Eustache*, j'aperçus une jeune personne charmante (2), fuyant deux jeunes libertins qui venaient de l'insulter : elle me frappa vivement par la douceur de sa physionomie ; la situation où elle se trouvait, m'intéressa plus vivement encore : je volai à son secours : le danger était passé ; mais elle était fort émue ; je lui dis les choses les plus rassurantes, en lui demandant la permission de la faire accompagner par une femme de ma connaissance, qui était dans une boutique voisine : elle me remercia, ajoutant que sur mon offre honnête, elle acceptait mon bras, d'autant plus librement, qu'elle avait peu de chemin à faire. En effet, nous arrivâmes à la porte en un instant. « Je ne commettrai pas l'indiscrétion d'entrer chez vous, mademoiselle, mais vous venez de vous trouver mal ; y avez-vous quelqu'un ? — Non, pour le moment. — Des voisines au moins ? — Oui ; je vais sonner. » Je lui en évitai la peine, et

(1) Manon Prudhot.

(2) Louise-Élisabeth Bâlin, dont Restif eut une fille qu'il appela *Fillette*.

dès que j'entendis une marche de femme accourir. je la saluai respectueusement, et je me retirai, non pas encore amoureux, mais enchanté.

Le lendemain, sur les neuf heures, je rendis une visite à la jeune personne. Je la trouvai seule ; M. son frère et son tuteur, avec lequel elle demeurait, était en campagne pour quelques jours. Elle me reçut avec beaucoup d'égards, me pria de m'asseoir, et nous causâmes. J'étais si poli, si respectueux : elle était si naïve, si bonne, sans être sotte, que nous fûmes à notre aise au bout de quelques instants. Je la trouvais adorable ; je restai plus d'une heure, qui me parut une minute : mais enfin craignant l'indiscrétion, je pris congé de l'aimable personne, en la priant de me permettre de revenir. « Je vous recevrai avec plaisir, monsieur, vous êtes un honnête homme, à qui j'ai de l'obligation ; je ne l'oublierai jamais. »

En sortant, je me promis de revenir le lendemain. Mais, le soir, vers les neuf heures, je me trouvai dans le quartier de la jeune personne. Je levai les yeux, et je la vis à la fenêtre. Je ne pus résister à l'envie de monter. J'y allai donc en hésitant un peu. Je frappai timidement, à cause de l'heure, et je l'entendis venir écouter. Je redoublai. « Qui est-ce? — Votre connaissance d'hier à pareille heure, mademoiselle. » Elle entr'ouvrit, et m'ayant aperçu, elle montra une joie obligeante de ma visite. Ce moment fut un des plus agréables de ma vie. Je me mis avec elle à la fenêtre, et nous nous accoudâmes sur le balcon, pour causer. L'obscurité nous enhardissait ; nous parlions comme d'anciennes connaissances. La voisine d'à-côté nous entendit. Elle sonna ; ma belle ouvrit aussitôt. « Mon Dieu ! que je suis aise que M. *Bàlïn* soit arrivé. — Il ne l'est pas ! — Je viens de l'entendre ! — C'est monsieur que voici. » Elle la conduisit dans la pièce où j'étais encore, appuyé sur la croisée. Cette femme me salua d'un air interdit, et regardant sa jeune voisine : « Mais, Louise, je n'ai pas l'honneur de connaître Monsieur. — Et moi, j'ai cet honneur-là, répondit la charmante fille. » Je pris aussitôt la parole, de peur qu'une nouvelle question n'embarrassât l'aimable

Louise : « Madame, je me nomme *d'Aigremont*, et mademoiselle peut vous avoir parlé de moi. — Non, monsieur, jamais, je vous assure. — En effet, reprit Louise, je n'ai encore parlé de vous à personne d'ici. » On en resta là. Nous causâmes tous les trois, et je tâchai de m'établir avantageusement dans l'esprit de la voisine, qui me paraissait une rusée. Je me flattai d'y avoir réussi, et lorsque j'eus resté assez longtemps, je me retirai. Louise vint seule me reconduire, et je crus pouvoir lui recommander de ne pas dire combien notre connaissance était nouvelle. Elle me le promit en riant.

Je n'imaginai pas qu'il fût nécessaire de demander la permission de revenir ; je me la croyais acquise. Aussi n'y manquai-je pas, le lendemain matin à neuf heures. Je trouvai Louise en petit déshabillé charmant. Elle parut surprise de me voir si matin ; mais elle ne m'en reçut pas avec moins de plaisir, à en juger par ses discours. Elle alla donner ses ordres à une cuisinière, revint auprès de moi, et un quart d'heure après, on nous servit du chocolat. L'agréable déjeuner !... Vers la fin, la voisine de la veille entra. Louise la reçut d'un air riant et sans mystère, comme une jeune personne qui sent qu'elle n'a rien à se reprocher. Mais cette femme prit à mon égard un air fier et demi courroucé. J'en fus surpris ; et je présumai que, malgré ma recommandation, Mlle Louise avait parlé de la manière dont elle me connaissait. Je tins le même langage que la veille, et j'allai ensuite jusqu'à demander à Louise si M. Bâlin devait bientôt arriver ? « Demain, monsieur », se hâta de répondre la voisine. J'affectai la joie la plus vive, et m'adressant toujours à Louise, je lui dis, que j'aurais l'honneur de saluer son frère, dès l'instant de son arrivée, si je pouvais le deviner. « Ce sera pour dîner, me répondit Louise vivement. — En ce cas, je viendrai sur les trois heures. — Non, venez plutôt avant, nous causerons, et je l'attendrai avec moins d'impatience. » La bonne voisine ne put tenir à cette réponse. « M. votre frère trouvera-t-il bon, Mademoiselle, que monsieur, qu'il ne connait pas, soit venu ici durant son absence ? — C'est parce que je veux qu'il le sache,

répondit Louise, en souriant, que j'engage monsieur à se trouver ici à son arrivée. » Cette réponse ferma la bouche à la dame. Elle se retira mécontente, et je sortis aussitôt.

Le lendemain, j'eus de la peine à m'empêcher d'aller chez Louise avant l'heure fixée par elle-même. Je fis alors une réflexion ; que mon cœur allait encore plus vite que notre connaissance, quoiqu'elle fût assez prompte. « Serais-je encore susceptible d'amour? pensai-je... Examinons mon cœur. » J'y descendis, la lampe de la raison à la main, et je vis que je m'étais laissé prendre sans m'en apercevoir. L'idée de ne plus voir Louise me fit frémir. A mon âge!... Cette pensée me parut désolante. Je ne me rassurai qu'en me représentant la manière obligeante dont Louise en agissait avec moi. Je me consolai : « C'est un caractère charmant, pensai-je, unique, fait pour un homme de mon âge. Bénissons la nature qui a varié les goûts de ses enfants, pour les rendre, les uns par les autres, heureux à tous les âges!... »

J'étais cependant en proie à la perplexité, lorsque l'instant de partir arriva. Je n'en fus pas moins empressé à me rendre chez Louise. Je la trouvai seule, un peu triste, j'en fus effrayé : mais je n'osai le témoigner. « Mon frère n'arrive pas, me dit Louise après les premiers compliments; il me l'écrit, voilà sa lettre : (je la lus); et la dame que vous avez vue ici hier, dit que je ne dois plus vous recevoir. » Je fus anéanti à ce mot. Mon cœur se serra. Je ne pouvais trouver de réponse; en un instant, toute la nature changea pour moi, tout m'y déplut. Je balbutiai enfin quelques mots : « Mademoiselle, pourquoi?... Vous ai-je manqué?... — Mon Dieu, non! et j'en serai aussi fâchée que vous : mais enfin, la dame d'hier m'a fait dire la même chose par une dame fort respectable de la maison voisine. Attendez le retour de mon frère : mais cependant, comme vous comptiez dîner ici, restez : vous y êtes, il ne serait pas honnête que je vous laissasse partir. » Je remerciai Louise, sans savoir ce que je disais, car je brûlais de rester, et je restai en effet. Aussi n'entendit-elle pas mon refus. On servit et nous nous mîmes à table. Je ne pus



L'AMBIGU-COMIQUE SUR LE BOULEVARD SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XVI
(Musée Carnavalet.)

manger. J'avais la poitrine oppressée, je dis à Louise les choses les plus tendres, quoique très réservées. Elle y répondit, en me marquant beaucoup d'attentions. Enfin le dîner finit et je me vis obligé de prendre congé d'elle. Ce moment fut cruel, mais à l'instant où j'allais la perdre de vue, elle me rappela : « Vous ne pouvez plus revenir; mais mon frère ne tardera pas, donnez-moi votre adresse ; je vous ferai savoir son arrivée et ses dispositions. » Ce trait m'enchanta. Plus je le trouvais extraordinaire de la part d'une jeune personne charmante et bien élevée, plus j'en étais flatté. Je me retirai content. Le lendemain, je me trouvai assez tranquille. Le surlendemain, je souffris ; le troisième jour... oh! qu'il fut cruel!... Je passai le soir dans le quartier de Louise pour tâcher de l'entrevoir ; je ne pus avoir ce bonheur. Le quatrième, n'y pouvant plus tenir, je me hasardai d'aller chez elle, mais avec précaution. J'écoutai dans l'escalier si j'entendais quelque chose. Je fus servi suivant mon désir. C'était la voisine et le frère qui causaient :

« Je n'aurais jamais cru, disait la première, que Mlle Louise fût aussi inconsidérée. Elle l'a reçu, comme vous ou moi, sans appeler, sans m'avertir. Je suis venue en les entendant parler. — Elle est innocente, madame, répondit le frère, mais je crains son innocence ; c'est pourquoi elle restera au couvent jusqu'à ce que mon ami soit de retour et elle n'en sortira que pour l'épouser. — Oh! elle aime les hommes. Savez-vous que celui-là paraissait bien quarante ans? — Je n'en suis pas fâché, mon ami a cet âge à peu près. — Vous avez bien fait de la faire partir et de la surveiller ; je sais qu'elle a écrit à cet inconnu le jour de votre arrivée et j'ai retiré la lettre des mains de votre cuisinière. La voici, lisez-la ; car je ne l'ai pas décachetée. »

Le frère lut bas, ensuite haut, à peu près ce qui suit :

Lettre de Louise a M. d'Aigremont

Mon frère est arrivé, monsieur. Hâtez-vous de venir le voir, car je crains qu'on ne le prévienne mal : on lui a déjà parlé contre vous. Il m'a fait des reproches de vous avoir reçu en son absence. Je l'ai bien

assuré que vous êtes le plus honnête homme du monde, et très aimable. Tout cela n'y fait rien : mais il lui suffira de vous voir pour prendre, à votre égard, les mêmes sentiments que vous m'avez inspirés.

Je suis, monsieur, en vous attendant,

Votre très humble

LOUISE-ÉLISABETH BALIN.

« Elle ne le verra plus! dit le frère, en achevant de lire, mais cette lettre prouve bien son innocence. Adieu, madame. »

Il rentra, et je me retirai, la mort dans le cœur, jurant d'éviter toutes les femmes le reste de mes jours.

Je me tins parole quatre années. Mais, en 1776, le 23 juin, mon malheur me fit faire connaissance d'une grande et jolie personne, nommée *Silvine F****. Un enchainement singulier de circonstances nécessita notre liaison. Je la trouvai adorable, et mon cœur s'attacha en si peu de jours, qu'à l'instant où je voulus fuir, la chaine était déjà trop forte pour la briser. Je suivis le char de mon vainqueur. Mais hélas! que d'angoisses j'eus à dévorer! Autant Louise était honnête et douce, autant Silvine était coquette et décidée. Je m'aperçus bientôt qu'elle avait un amant aimé, quoiqu'elle eût tout fait pour m'engager. Je crus briser ma chaine à l'aide de cette découverte; je le devais, mais la raison ne fut pas la plus forte. Je souffris six mois un supplice affreux, moins cruel que celui que j'éprouve aujourd'hui.

Débarrassé de cette coquette par la suite, j'allai me jeter dans les bras de cette ancienne amie que j'avais connue en 1768. Je ne l'avais pas aimée, à proprement parler, mais j'avais été prêt à l'aimer; je ne m'en étais éloigné que par délicatesse; j'avais eu et j'avais encore beaucoup d'amitié pour elle. Je revis *Élise T**** (1)

(1) Sur Élise Tulout, que Restif connut dans les huit derniers mois de l'année 1768, et qui était la parente de sa femme (voir *Monsieur Nicolas*, t. III, p. 120). « Cette Elise Tulout lui avait écrit le 20 avril 1780, par l'entremise de la veuve Duchesne, libraire : « Trois années d'absence n'auront peut-être banni de votre mémoire ni mon nom, ni ma personne; du moins j'en juge par moi. Dans cette persuasion, je m'adresse à vous pour une petite affaire... » Restif répondit qu'il était malade et ne voyait personne. M[lle] Tulout lui adressa une lettre très digne et très spirituelle, qui ne fut pas la fin

avec plaisir, et si elle n'intéressa pas mon cœur, elle occupa les moments que j'étais accoutumé à donner à Silvine; je rompis ainsi mon habitude de la voir. Je sentis alors combien l'amitié est plus faite pour les hommes de mon âge que l'amour. J'étais tranquille auprès de Mlle T***; le rire revenait sur mes lèvres qu'il avait quittées depuis si longtemps. Je comptais m'en tenir là. J'oubliais insensiblement Silvine et je me trouvais heureux, du moins tranquille, situation souvent préférable, lorsqu'il vint chez Mlle T*** une jeune personne, nommée *Lisette*, qui remua mon cœur et acheva de l'ôter à Silvine. Je ne la vis que trois fois; à la dernière, je m'aperçus qu'elle me plaisait un peu trop, et j'étais encore si effrayé de ce que je venais de souffrir, que je résolus de rompre sur le champ avec Élise. Je cessai de la voir. Elle m'écrivit. Je lui fis une réponse qui n'avait pas le sens commun. Elle en fut piquée et me la renvoya. Nous restâmes brouillés sans qu'elle en sût le motif, mais j'aurais perdu tous mes amis et toutes les amies du monde, avant de m'exposer à faire une maîtresse.

Je demeurai dans un état de mort, malade, accablé de chagrins domestiques, jusqu'au mois d'avril 1780, que j'eus occasion de voir une femme ravissante, appelée Mme *Cuissart*, épouse d'un

de leurs relations : « Vous êtes malade! lui disait-elle, je vous plains de toute mon âme; cependant je me dis : c'est sa faute; s'il eût pu comprendre quel baume salutaire que la tendre, la douce amitié, il ne serait pas malade; non il ne le serait pas. Ses peines ainsi que son mal ne viennent que de lui!..... Mais ce mal n'est pas ce qui vous empêche de paraître à mes yeux. Deux motifs, tous deux injurieux, sont le grand obstacle : l'un que vous n'avez pour une amie généreuse aucun égard, parce que vous croyez qu'elle ne le mérite pas; l'autre est la crainte que cet *excellent cœur* n'aille mal à propos se souvenir... et qu'alors les reproches... que sais-je? S'il n'était rien de tout cela, votre mal de poitrine ne me priverait point de votre vue, et, bien persuadé de mes sentiments, vous viendriez non seulement apprendre ce que j'avais à vous dire, mais encore épancher vos maux dans le sein de cette amitié dont je parlais à l'instant : elle n'est pas comme l'amour, rien ne la rebute, rien ne la choque, que le mal qu'elle voudrait partager, pour obliger l'être qu'elle aime. Si cela se pouvait. » Cette lettre semblait un adieu définitif, et Restif n'en fut pas trop ému, car il était très occupé de Virginie, qui le quitta brusquement. Il revint donc à Elise Tulout. » *Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne*, par le bibliophile Jacob, Paris, 1875, p. 15.

avocat. Tout ce que la nature peut donner de séduisant, tout ce qu'un beau naturel et l'éducation peuvent y ajouter de qualités, tout ce qu'un goût exquis dans l'art de la parure peut fournir de grâces, Mme Cuissart le possédait. Je fus ébloui, enchanté ; je n'aimai pas, il est vrai, je ne voyais pas assez souvent cette dame qui passait à la campagne six mois de l'été, mais je sentis que j'étais encore capable d'aimer. J'en avais fait la connaissance chez une dame voisine : elles se brouillèrent par malentendu. Tremblant de perdre les occasions de voir une femme dont je m'étais flatté de faire ma muse et mon amie, je lui écrivis pour me la conserver : ce fut cette lettre qui me la fit perdre. On l'interpréta mal, ou ce fut moi qui ne me l'interprétais pas comme il faut ; on dit que c'était une lettre d'amour. Le mari de la dame trouva mauvais que j'eusse écrit à sa femme ; la dame ne pouvait faire autrement que de dire comme lui ; on se plaignit de mon procédé, je l'appris et j'en fus très étonné. Ma douleur en fut extrême : je m'étais imaginé qu'une femme honnête et mariée serait pour moi une amie sûre que je serais dans une heureuse nécessité de respecter.

Ma démarche imprudente renversait tous mes projets, et je me voyais humilié. Cependant je conservai les mêmes sentiments de respect, d'attachement pour Mme Cuissart qui, véritablement, était la reine de son sexe. Elle me rendit aimable tout ce sexe trompeur : « Quel bonheur, pensais-je quelquefois, d'avoir une femme pour amie, une femme, ajoutais-je tout bas, comme Mme Cuissart ! Hélas ! ce fut un malheur pour moi, que cette femme adorable m'eût mis dans cette disposition !... »

Au mois de novembre de la même année, Mme Cuissart étant de retour de la campagne, je lui rendis une visite, avec la résolution de cesser de la voir. Je la trouvai la même pour moi qu'avant son départ ; malgré ma lettre, son mari me fit accueil, mais je m'aperçus qu'il n'en fallait pas moins suivre ma résolution ; je ne les vis plus et je n'en sentis que plus vivement le besoin d'aimer.

Quinze jours après ma visite, commença l'époque fatale, où

je perdis mon repos, ma liberté… Il m'en coûtera peut-être la vie ; car j'aime encore la plus dangereuse des filles.

Depuis cinq ans, j'avais la même hôtesse ; je ne connaissais ni la conduite, ni le caractère de cette femme qui avait été belle et que je n'avais jamais trouvée aimable. Elle avait, lorsque j'entrai chez elle, une fille âgée de quatorze ans, qui me parut malheureuse, mais je n'approfondis rien ; j'étais ému quelquefois, lorsque j'entendais sa mère gronder, mais je ne m'informais pas ; le sexe, l'âge, la figure de Sara Lee m'empêchaient d'oser lui marquer de l'intérêt. Cette fille grandit pendant les cinq ans ; c'est trop peu dire qu'elle devenait aimable, elle devint belle, charmante, ravissante ; elle pouvait passer pour avoir la tête la plus parfaite, la taille la mieux prise qui fût dans la capitale. J'occupais l'étage au-dessus : je la voyais quelquefois s'appuyer sur le balcon et j'admirais sa beauté, ses grâces, son air de douceur. Qu'on se représente une grande blonde faite au tour, ayant les plus beaux cheveux et les plus fournis, les couleurs les plus vives et les plus naturelles, telles que la rose dont le bouton vient de s'entr'ouvrir, marchant bien, chantant agréablement et s'accompagnant de sa harpe, portant sur son visage une empreinte habituelle de tristesse qui la rendait si intéressante, que souvent je quittais ma croisée les larmes aux yeux. Voilà celle que j'admirais quelquefois ; car, les trois dernières années, elle ne venait chez sa mère que les fêtes. Quoique je la trouvasse aimable, que je sentisse qu'une liaison avec elle eût été charmante, l'éloignement que m'inspirait la mère, m'empêcha de rechercher la fille. Je n'entrais jamais chez Mme Lee lorsque Sara pouvait y être et, pendant quatre ans, je ne lui parlai qu'au jour de l'an.

La première fois que je la saluai, ce fut la seconde année de mon séjour ; car, à la première, je ne la vis pas. En m'approchant pour l'embrasser, elle me présenta sa jolie bouche. Je sentis un frémissement de plaisir ; il aurait été trop vif, si j'eusse pris le baiser qui m'était offert ; je me contentai de presser légèrement de mes lèvres ses joues de rose. Sara remarqua ma retenue et elle en rougit ; l'année suivante, elle ne me présenta

que la joue. Elle était malade, sans être moins jolie; je la louai beaucoup; sa figure charmante, son air décent, la douceur de ses regards, ses beaux cheveux, sa taille admirable, je détaillai tout avec ivresse ; mais j'en tirai la conséquence qu'une personne aussi parfaite devait respecter sa propre beauté, en travaillant à se donner toutes les vertus qui pouvaient en augmenter le prix.

La quatrième année, mon compliment fut le même; mais la cinquième tout changea.

Déjà le triste novembre annonçait la fin de l'année; j'étais tranquille dans mon anéantissement. Un dimanche matin, on frappa doucement à ma porte. Accoutumé à ne recevoir personne, je n'ouvrais jamais... Prévoyais-je mon sort?... Non, hélas! non, je ne le prévoyais pas!... Mon récit va se sentir du désordre de mon esprit et de mon cœur...

J'ouvris : deux monstres de l'enfer, la douleur et la rage, me firent ouvrir. C'était Sara. Quoiqu'en négligé, elle était ravissante et je la vis avec autant de joie que de surprise. « Je viens, monsieur, me dit-elle, vous prier de me prêter des livres; vous en êtes assez bien fourni, et j'aime la lecture. Je répondis, en lui en montrant à choisir, ajoutant qu'elle serait la maitresse de les lire tous les uns après les autres. Elle paraissait si timide, si craintive de m'être importune, qu'elle en était encore plus touchante. Elle resta peu. En la reconduisant, je la priai de me permettre un baiser. Sara s'était souvenue, à mes visites du jour de l'an, que j'avais évité sa bouche et, en cette occasion-ci, elle s'en ressouvint encore. Je ne m'en plaignis pas; je la respectais comme une fille aimable, innocente ou, du moins, si certains bruits étaient vrais, comme une victime de l'avidité de sa mère. Telle fut la première visite de la jeune Sara.

Je ne la revis que le dimanche suivant, car elle était alors chez une maitresse pour apprendre les dentelles. Sa mère l'y avait mise *adroitement*. Ce mot sera expliqué. A son retour à la maison, elle vint frapper à ma porte, comme la première fois; je reconnus sa manière et, transporté, je courus ouvrir. Elle me rapportait

mes livres, mais d'un air qui témoignait assez l'envie flatteuse de les garder. Je l'en priai en lui en donnant de nouveaux. C'était une bagatelle ; mais elle en parut si pénétrée de reconnaissance, que je fus touché de ses remerciements ; le tendre intérêt qu'elle m'avait toujours inspiré se fit alors sentir avec une effrayante vivacité. Je hasardai quelques caresses qui furent accueillies avec cette modeste rougeur, le seul fard qui augmente la beauté. Sara paraissait l'innocence même et sa timidité augmentait la naïveté de ses charmes.

Le dimanche suivant, elle ne manqua pas de monter chez moi ; à chaque fois, c'était de ma part un nouveau présent de livres ; mais la reconnaissance de Sara allait plus loin que ma générosité. Ses charmes, sa jeunesse excitaient mes désirs ; j'avais appris sur son compte, depuis ses visites, certaines anecdotes qui m'eussent enhardi ; mais l'honnête timidité de sa conduite m'y rendait incrédule ; je respectai son innocence, je lui marquai de l'estime, du respect, j'étais prêt à lui marquer de l'attachement. Elle le sentit ou sa mère le sentit pour elle. Car dès que j'en fus à ce point, Sara me fit des visites plus fréquentes et plus longues. Elle me montra d'abord des chansons, très bien choisies ; elle me chanta celles qui avaient du rapport à son sexe, à son âge et à la situation qu'elle voulait prendre avec moi. J'étais enchanté de sa familiarité. Si l'on a les sens moins combustibles, à *quarante-cinq ans*, le cœur est beaucoup plus tendre, et plus la femme est jeune, plus l'émotion est vive et délicieuse. Qu'on juge de ma situation en voyant la plus jolie bouche, en entendant une voix intéressante me dire :

Mon cœur soupire dès l'aurore ;
Le jour, un rien me fait rougir ;
Le soir, mon cœur soupire encore ;
Je sens du mal et du plaisir :
Tout à mon âme te rappelle,
Je jouis de mon erreur :
Ah ! dis-moi, comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur ?



L'aimable Sara avait un bras passé sur mon cou et me suivait des yeux.
(P. 36.)

Je rêve à toi, quand je sommeille;
Ton nom m'agite, il me saisit :
Je pense à toi, quand je m'éveille;
Partout ton image me suit :
Tout à mon âme te rappelle;
Je jouis de mon erreur :
Ah! dis-moi comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur?

Quand tu parles, ta voix touchante,
Dans mes sens porte le plaisir :
Ton aspect me trouble et m'enchante,
Je te cherche et voudrais te fuir :
Tout à mon âme te rappelle,
Je jouis de mon bonheur;
Ah! dis-moi comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur?

« Vous chantez avec le ton du sentiment, lui dis-je, auriez-vous le cœur aussi sensible que votre voix est touchante? — Vous ne me feriez pas cette question, si vous me connaissiez mieux; mais j'espère que vous me connaîtrez un jour et que notre liaison, commencée tard, ne finira jamais. — Voilà ce que votre jolie bouche pouvait me dire de plus agréable! — Tenez, voici une chanson ancienne; elle peint mes sentiments :

A notre bonheur l'amour préside
C'est lui qui nous choisit nos Bergers;
Des agréments du temple de Gnide
Il décore nos riants vergers;
C'est là qu'il reçoit nos sacrifices,
    Sous les doux hospices
    Des tendres désirs;
Et sur ses autels l'encens qui fume
    Jamais ne s'allume
    Que par nos soupirs.

Du fragile agrément d'être belle
Nous ne tirons point de vanité,
Chez nous les attraits d'un cœur fidèle
L'emportent sur ceux de la beauté :

Aussi nos Bergers, dans leur hommage,
N'ont point le langage
Des trompeurs Amants;
Leur talent est de peindre à nos âmes
Les plus vives flammes
Par les sentiments

Nous bannissons les tristes alarmes,
Aux tourments notre cœur est fermé;
Si notre Berger répand des larmes,
C'est du plaisir de se voir aimé :
Plus il est sûr de notre tendresse,
Et plus il s'empresse
De la mériter :
Ce feu délicat qui nous anime,
Nourri par l'estime,
Ne fait qn'augmenter.

Aux douceurs d'une juste espérance,
Un Berger constant doit se livrer;
L'instant vient où notre résistance,
Dans les vrais plaisirs doit expirer;
Mais l'amant à qui l'on rend les armes,
De vives alarmes
Doit nous préserver,
Et plus constant après sa victoire,
Il trouve sa gloire
A la conserver.

« Voilà une douce morale! lui dis-je. — C'est celle de la nature. — Vous avez de l'esprit et de la philosophie! — J'ai vu un peu de monde, je vous conterai cela quelque jour; j'ai passé quelquefois huit jours dans une jolie maison de campagne, chez un magistrat de cour souveraine, où il venait du beau monde. Vous savez d'ailleurs que j'ai été au couvent... J'ai été tentée de faire une pièce. — Une pièce! Il faut connaître le théâtre! — J'ai été très souvent au spectacle et c'est ce qui m'a formée; j'y aurais été plus souvent, mais maman s'ennuie aux bons spectacles; elle n'aime que *Nicolet* (1). *Audinot* est même

(1) Le Théâtre de Nicolet ou des *Grands Danseurs du Roi*, sur le boulevard

trop relevé pour elle, ou si vous voulez... (1) » Elle n'acheva pas, mais j'ai présumé depuis qu'elle avait pensé *trop décent*. « Il faut essayer vos talents, ma belle Sara? — Je les réserve pour quelque chose de plus important. — Comme quoi? — Pour mériter votre estime. — Ah! charmante Sara!... — Badinage à part, je me réserve pour écrire un jour ma vie, lorsqu'à l'aide de vos sages entretiens, mon esprit sera plus mûri. — Vous me flattez, Sara, mais je serais enchanté de voir votre vie, non pour satisfaire une indiscrète curiosité, mais parce que je m'intéresse à vous. »

Une autre fois, elle me pria de lui faire une chanson sur l'air : *O ma tendre musette*. « Je connais une demoiselle à qui un homme d'esprit en fait; rien n'est si flatteur que de chanter ce qui a été fait pour nous. » J'en convins et je lui promis d'y faire mon possible. « Je sais un autre monsieur, ajouta-t-elle, qui est d'une société où les dames donnent aux hommes une tâche qu'ils sont obligés de remplir. — Eh! quelle tâche? lui demandai-je en riant. — C'est une *Nouvelle*, dont celle qu'ils aiment soit l'héroïne, sous un nom supposé... J'ai une de ces *Nouvelles* en manuscrit; je vous l'apporterai à ma première visite, et vous m'en direz votre sentiment. » Je la remerciai, en lui témoignant la plus grande envie de voir sa *Nouvelle*, me proposant, tant j'étais épris déjà, de faire une *Nouvelle*, si je ne pouvais rimer une chanson.

Comme le lendemain était le 8 décembre (2) et, par conséquent, fête, Sara ne quitta pas la maison de sa mère et elle m'apporta sa *Nouvelle* le matin. La voici : la difficulté prétendue que donnent les mots prescrits, me parut trop facile à vaincre pour m'y assujettir dans celle que je ferais. Sara me pria de la lire. Jamais lecture ne me fit tant de plaisir; l'aimable Sara avait un bras passé sur mon cou et me suivait des yeux.

du Temple. Une véritable salle de spectacle avait remplacé la baraque incendiée en 1770. On jouait chez Nicolet, des parades, des comédies, des vaudevilles poissards.

(1) Le Théâtre d'Audinot, sur le boulevard du Temple, avait pris en 1770 le nom d'*Ambigu-Comique*.

(2) Jour de l'Immaculée-Conception.

Alcibiade et Flore

AVIS DE L'AUTEUR

L'amusement a donné naissance à cette *Nouvelle*. Les dames de ma société s'avisèrent, par plaisanterie, d'exiger des hommes qu'ils composassent un ouvrage court ou long, dans lequel entreraient des mots donnés. Elles se plurent à prescrire les mots les moins assortis et qui portaient les idées les plus éloignées les unes des autres. Voici les mots qu'une belle m'ordonna d'employer, au nombre de vingt-six : *Du Mont*, *feu*, *soufre*, *ordinaires*, *Alcibiade*, *Flore*, *médecin*, *Thuorbe*, *Rhin*, *Thémis*, *métaphore*, *enthousiasme*, *clairon*, *Vénus*, *Scaramouche*, *Styx*, *Turquie*, *tympan*, *turlupinade*, *marotte*, *amour*, *léopard*, *magot*, *Morphée*, *simarre*, *gnomes*. On les remarquera facilement dans le texte de la *Nouvelle*, à mesure qu'ils y entreront, parce qu'ils sont imprimés en caractères italiens.

Du mont Etna, si célèbre par le *feu* qui dévore ses entrailles et qu'il vomit contre le ciel d'une manière effrayante, il sort une source d'eau vive qui, malgré les tourbillons de *soufre* dont elle est environnée, conserve toute la fraicheur des sources *ordinaires*.

Ce courant, après avoir reçu dans les détours qu'il fait, différents ruisseaux qui grossissent ses ondes et en forment une rivière, traverse un grand plateau situé entre quelques têtes de la montagne peu élevées. Ce canton, préservé de l'impétuosité des vents du nord par les hauteurs qui l'entourent, serait peut-

être exposé aux inconvénients des chaleurs excessives, si les eaux qui serpentent dans la plaine et les bois qui couvrent les environs ne le mettaient à l'abri des ardeurs trop vives du soleil. On fut longtemps sans habiter ce lieu charmant. La crainte qu'inspirait le voisinage des gouffres de l'Etna en éloignait les Siciliens. Enfin, on remarqua que les éruptions ne se faisaient jamais de ce côté. Peu à peu, des paysans plus hardis que les autres osèrent s'y établir. Leur exemple encouragea, et bientôt il s'éleva dans cette solitude un bourg, dont les habitants vivaient avec aisance, en s'adonnant au soin des troupeaux et particulièrement à la bergerie.

Parmi ces paysans heureux (les seuls peut-être qui le fussent sur la terre), étaient deux familles liées d'une étroite amitié : chez l'une était un fils, chez l'autre une fille, que leurs parents désiraient d'unir, afin de s'aimer encore davantage, s'il était possible. Le jeune *Alcibiade* et l'aimable *Flore* avaient atteint l'âge convenable pour remplir le vœu de leurs familles, mais par un caprice digne de la légèreté commune à la jeunesse, ils montraient un éloignement égal, non pas l'un pour l'autre, mais pour tout engagement.

La violence est un mauvais *médecin* pour guérir le goût trop vif de la liberté. Leurs parents, gens raisonnables et doux, prirent le parti d'attendre que la réflexion ramenât leurs enfants à des idées plus conformes au bonheur qu'ils voulaient leur procurer. Ils comptaient et avec fondement, sur leur bon naturel. Il est vrai qu'Alcibiade et Flore avaient les meilleures qualités du cœur et de l'esprit. Alcibiade était un grand brun d'une physionomie ouverte. Il avait cet air leste et mâle qui annonce la joie et la santé. Sensible, doux et vif, il recherchait toutes les bergères ; mais, quoique empressé auprès d'elles, il ne regardait l'amour que comme un badinage. Il ne se livrait avec ardeur qu'aux exercices du disque et de la course, aux divertissements tumultueux des fêtes et des danses. Avec ces dispositions, Alcibiade eût été dans les grandes villes un aimable libertin ; dans le séjour tranquille où il vivait, elles n'en firent qu'un aimable indifférent.

Flore, avec plus de modestie et de retenue, pensait à peu près comme Alcibiade; l'amour lui paraissait une faiblesse. Elle imaginait se suffire toujours à elle-même et ne connaissait rien de plus précieux que la liberté. Malheureusement ses yeux inspiraient tout le contraire de ce que ressentait son cœur.

Flore avait tout l'éclat des belles blondes : sa taille était celle des Grâces, moyenne et mignonne. Ses yeux bleus, pleins de douceur et d'intelligence, annonçaient une âme éclairée autant que sensible. Elle avait le nez bien fait, il donnait de la finesse à sa physionomie; un rose tendre animait les lis de son teint; mais la rose ne dominait et n'éclipsait les lis que lorsqu'un peu d'émotion la faisait épanouir. Un col d'ivoire et léger portait avec noblesse sa tête charmante. Elle marchait comme les nymphes. Que dirai-je de plus? Elle était comme est celle que j'aime! La peinture et la musique sont naturelles aux habitants de l'Italie. Flore partageait son temps entre ces deux arts, les occupations propres à son sexe et le soin des troupeaux.

Son amusement, pendant la grande chaleur, était de rassembler ses compagnes à l'ombre des bosquets, pour leur apprendre des airs nouveaux, en accompagnant sa voix des sons du *thuorbe*, elle formait avec elles des concerts qui rendaient jaloux les rossignols des alentours.

Les garçons du hameau se joignaient à ces bergères. Les danses succédaient aux chants. Les petits jeux, les enfantillages, tout ce qu'une jeunesse folâtre imagine, entraient dans leurs amusements. L'amour se glissait au milieu des rires et de la joie. Plus d'une bergère s'était laissée fléchir par les soins du berger qu'elle avait enflammé. Flore seule recevait avec gaieté tous les hommages, semblait en tenir compte et n'engageait pas son cœur.

Alcibiade se trouvait à ces assemblées champêtres. Il en faisait l'agrément. La plupart des bergères l'agaçaient. Complaisant, rempli d'attentions pour elles, enjoué, galant, toutes l'enviaient; aucune ne le fixait.

Cependant Alcibiade approchait de la vingt-cinquième année.

Flore accomplissait quatre lustres. C'est le temps de renoncer au papillonnage et à la dissipation. charmes du printemps de l'âge. mais déplacés quand l'été commence ; ce n'est plus la saison des fleurs.

Les parents de la bergère et du berger ne voyaient point dans leurs enfants des dispositions qui promissent le retour qu'ils attendaient. Il leur paraissait aussi difficile de leur inspirer du goût pour les liens du mariage que de faire couler le *Rhin* dans la Sicile.

La patience est un des grands secrets de l'habileté. Le temps. mieux que la prudence, amène les choses à leur point. Un accident qui causa beaucoup d'alarmes à ces bons parents devint la source de leur satisfaction.

Dans un canton, voisin de celui qu'ils habitaient, on célébrait tous les ans, avant d'ouvrir les vendanges, une fête établie de temps immémorial. Elle durait plusieurs jours et commençait à la fin du mois où le soleil prend la balance de *Thémis* pour partager avec égalité les jours et les nuits. Les paysans, dans l'espérance de jouir bientôt du fruit de leurs travaux, dansaient, chantaient et buvaient à plein verre. Ils renouvelaient sans *métaphore* les célèbres bacchanales de l'antiquité ; chacun cédant à son *enthousiasme*, s'abandonnait à l'envi à toutes les folies innocentes d'une imagination animée par la gaieté. Ils marchaient couronnés de verveine et de lierre, en jouant de divers instruments et mêlant les sons bruyants du *clairon* et du hautbois aux sons plus doux de la cornemuse ; ils donnaient des fanfares aux bergères les plus distinguées. *Vénus* animait ces divertissements bachiques. Dès que le plaisir s'éveille, il l'appelle ; il sent qu'il ne peut se prolonger que par elle.

La jeunesse des environs se rendait à cette fête. Elle en augmentait l'allégresse en y prenant part. Pour y paraître avec plus de liberté, on empruntait divers déguisements. Alcibiade ne devait pas manquer une pareille occasion. Il vint à la fête et s'y montra en *Scaramouche*. En exécutant les différentes postures propres à cet habit, il sentit une douleur violente dans le côté ;

mais, entraîné par le plaisir, il continua de danser et de courir avec ses compagnons.

De retour chez son père, il se trouva plus abattu que fatigué. On le mit au lit. D'abord, on regarda son état comme une sorte de courbature et l'on crut qu'un peu de repos le remettrait. Cependant la maladie fit des progrès rapides. Les parents alarmés se hâtèrent d'envoyer chercher des secours à la ville la plus prochaine. Les médecins jugèrent qu'il était attaqué d'une fièvre maligne, d'autant plus dangereuse. que la saison où l'on était est une de celles qui peuplent davantage les rives du *Styx*. Les remèdes, loin de soulager Alcibiade, aigrissaient son mal; soit que l'alternative du chaud et du froid eût altéré son sang, ou que quelque contagion apportée de *Turquie*, ce qui est commun en Sicile. eût infecté l'air. On désespéra de sa vie; mais son âge. la force de son tempérament, les soins qu'on lui prodigua, le mirent enfin hors de danger. Sa convalescence fut longue.

Flore. dont le cœur était excellent. n'avait pu voir Alcibiade à l'extrémité, sans y être sensible. Par un sentiment dont elle n'avait pas été maîtresse, elle avait demandé à lui rendre des soins. pour soulager sa mère et elle ne l'avait pas quitté un moment durant le cours de la maladie; elle continua d'être assidue près de lui. tant que la convalescence dura. Elle mit en usage toute sa douceur, toutes ses attentions. tout ce que son esprit put lui fournir d'amusant pour prévenir les effets de l'ennui sur son jeune voisin et accélérer son rétablissement parfait.

Le cœur d'Alcibiade avait toujours été tranquille. Il ignorait les charmes qui se trouvent dans la société d'une compagne douce, attachée, prévenante. Son âme s'ouvrit à ce plaisir, comme la rose aux rayons d'un beau jour. Sa tendresse excitée, se confondant avec la reconnaissance. lui dicta mille remerciements affectueux.

Un ton si nouveau émut Flore et lui inspira un intérêt qu'elle ne s'expliquait pas. Ce n'était plus la bonté de son naturel. ni la simple amitié qui la conduisaient; un mobile plus fort, un pen-

chant impérieux la fixaient près d'Alcibiade. De jour en jour il lui devenait plus cher.

L'hiver s'était ainsi passé. Le printemps acheva de rendre Alcibiade à lui-même et à ses parents ; mais cet Alcibiade volage, qui courait de bergère en bergère, et qui changeait chaque jour de divertissements, ne goûtait plus de satisfaction, dès qu'il s'éloignait de Flore. On le voyait revenir près d'elle aussitôt qu'il était libre. Son langage, ses manières, sans rien perdre de l'air et du ton aisé, prenaient je ne sais quoi de touchant qu'on n'y remarquait pas auparavant.

Il sentit qu'il aimait ; il le dit. Flore, troublée, reconnut ce qui se passait dans son âme, au récit que son amant lui fit de ce qu'il éprouvait. Représentez-vous un homme privé quelque temps de l'ouïe, sans espérance de guérison ; si les remèdes ou la nature dissipant les humeurs visqueuses, cause de sa surdité, il recouvre tout à coup la faculté d'entendre ; le premier bruit de ce qui l'environne venant à frapper le *tympan* de son oreille, il n'ose croire qu'il entend et reste dans un étonnement mêlé de joie : telle Flore au milieu des mouvements confus qui s'élevèrent dans ses sens, demeura un moment interdite : son cœur ne la laissa pas longtemps incertaine sur sa réponse.

Elle approuva les feux de son cher Alcibiade. L'ardeur de son amant ne pouvait souffrir de délai. Il la fit consentir à braver les *turlupinades* que leur *marotte* passée ne manquerait pas de leur attirer et à ne pas différer de combler ses vœux en se donnant à lui pour jamais.

Les deux familles s'empressèrent de conclure un mariage dont ils attendaient leur consolation. Flore convint hautement que l'*amour* qu'elle s'était peint comme un cruel *léopard* qui déchire sa proie, ne méritait pas d'être redouté. Heureuse que le petit dieu, pour la punir de sa résistance, n'ait pas fait tomber son choix sur un *magot* comme il arrive ordinairement aux belles qui affectent trop l'indifférence.

Le jour désiré où l'on avait fixé la célébration arriva. Un prêtre consacra la tendresse des deux amants. Quand on eut donné la

journée aux transports de la joie, on conduisit les nouveaux mariés au lit nuptial. *Morphée* ne fut pas le dieu que ces jeunes époux fêtèrent le plus. Le lendemain, Flore, semblable au lis arrosé par l'aurore, se montra plus belle qu'auparavant, et mieux parée de ses grâces que de la *simarre* la plus ornée.

Alcibiade et Flore, toujours enchantés l'un de l'autre, donnèrent l'exemple d'un couple fidèle et qui puisait dans son union la félicité la plus pure. Les délices de leur état firent avouer aux personnes les plus éprises de la liberté qu'une tendresse légitime est la source unique du bonheur et qu'un hymen bien assorti changerait en l'Élysée la triste demeure des *gnomes*.

En achevant cette *Nouvelle*, Sara m'en expliqua fort au long les rapports. « L'homme, me dit-elle, qui se désigne par le nom d'*Alcibiade*, est fort riche : ayant fait connaissance dans une campagne, à quelques lieues de Paris, d'une jeune et grande personne, peu fortunée, il lui proposa de venir tenir sa maison, sous le nom de sa parente et d'accepter son cœur avec la moitié de sa fortune. Elle y consentit quand elle se fut bien assurée que ses vues étaient honnêtes, et un contrat cimenta leur arrangement, qui laissait à chacun d'eux la liberté de se marier.

« Ce fut dans les premiers temps de cette liaison où ils étaient l'un et l'autre heureux et contents, que le monsieur fit cette *Nouvelle* où il peint, sous des traits généraux, la tendresse dont la belle Flore a payé ses sentiments. Ils doivent avoir été bien heureux, à ce que j'imagine, car elle était beaucoup plus jeune que lui et elle l'aimait autant que j'aimerais à sa place! — Je vous promets, mademoiselle, lui répondis-je, de faire aussi une *Nouvelle*, non de ce qui est arrivé, mais qui soit la peinture fidèle des sentiments que vous m'inspirez. Je vous proteste d'avance que fussé-je amoureux de vous à la fureur, je ne vous aimerais jamais que pour vous-même et que, dès que j'aurais découvert un homme capable de vous rendre plus heureuse que je ne le ferais, je lui céderais la place. C'est ce que je me propose d'exprimer dans une *Nouvelle* que je vais commencer dès le moment

où je serai privé du bonheur de vous voir. — Ah! que j'aurai de plaisir à la lire! répondit Sara en pressant une de mes mains dans les siennes. »

Je tins parole à ma jeune voisine. Je me mis à l'ouvrage dès le soir même et je terminai la *Nouvelle* dans la semaine, de sorte qu'elle était toute prête pour la lire à Sara le dimanche. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que cette *Nouvelle* fut écrite en décembre et que je la réalisai dans tous ses points, le dénouement excepté, au mois de mars suivant. Sara en est la véritable héroïne, sous son premier nom d'Élisabeth, abrégé par *Élise*; j'y fais le rôle de *Parlis* et, en la plaçant ici, je raconte des faits réellement arrivés.

Sara, lorsqu'elle fut montée chez moi, me montra la plus vive amitié, une confiance sans bornes. Quand je lui dis que la *Nouvelle* était faite, qu'elle était intitulée :

Les deux Cinquantenaires,

elle me pressa de la lire avec elle et, pour me rendre cette lecture plus agréable, elle se mit sur mes genoux. « Voyons, me disait-elle, ce que vous feriez si vous m'aimiez et qu'un autre m'aimât? Pour moi, je sais bien ce que je ferais; mais je n'en suis pas moins curieuse de connaître toute la générosité de vos dispositions. » Je commençai à lire après avoir pris un baiser à l'enchanteresse :

Jucundissimum est in rebus humanis amari; sed non minus amare.

TRAJANI PANEGYRICUM PLINII.

« Que veut dire ce latin? — C'est un passage du panégyrique de l'empereur *Trajan*, par *Pline le jeune*. Cela signifie : « Le plaisir le plus doux de la vie, c'est d'être aimé; mais il ne l'est pas moins d'aimer aussi. » — Pline a raison... Voyons votre *Nouvelle?* »

Les Deux Cinquantenaires

Hélas! quand on a passé l'âge d'être aimable, l'amour n'est plus un plaisir, c'est un tourment. Temps heureux de ma jeunesse où mon âme ouverte à l'espoir trouvait un charme jusque dans ses peines! Tu n'es plus! L'automne a succédé, je n'ai plus en perspective que le triste hiver. Un voile sombre se répand sur la nature et me cache son aimable sourire; je ne la vois plus que tombante comme moi. Si quelque chose me console, c'est le souvenir de mes anciens plaisirs; lui seul, par une aimable magie, me reporte à mon printemps et m'en rend l'ivresse. Jeunes gens! retenez bien cette vérité! On ne jouit, dans l'âge mûr, que des plaisirs honnêtes qu'on a goûtés dans la jeunesse, surtout de ceux de l'amour; ils sont les seuls qui tiennent à l'âme; mais il faut que l'amour, et non le vice, les ait procurés. Avec quel délicieux sentiment ne me rappelé-je pas encore aujourd'hui cet objet qui toucha si vivement mon cœur!... *Zéphire* (1), la plus

(1) Maîtresse et, à en croire celui-ci, fille de Restif. Elle habitait en 1756, quand il la connut, rue Saint-Honoré, et se livrait à la prostitution. Elle avait alors dix-sept ans.

« Jamais la nature ne forma rien de comparable, en beauté comme en mérite, à Zéphire... Rien au monde, dans aucun livre, d'aussi pur, d'aussi intéressant que Zéphire; et elle était prostituée, vierge cependant, et la vertu même, quand il la rencontra, la sauva. » C'est du moins ce qu'affirme Cubières-Palmezeaux dans sa *Notice sur la vie et les ouvrages de Restif de la Bretonne,*

adorable et la plus tendre des filles! De douces larmes coulent, quand je me retrace les traits généreux qui embellissent ta vie; elles deviennent voluptueuses, quand je songe aux délices que tu me donnas en les partageant; je frémis, je frissonne, je pleure, je m'écrie quand je me rappelle ta mort! « Ange céleste! Créature divine, ton père et le mien te donnèrent la beauté d'une immortelle et la durée d'une rose! Tu es morte sur mon sein!... » « Et vous, charmante *Élise*, vous dans qui trois lustres augmentés de trois ans, épanouissent toutes les fleurs de la jeunesse, aimable et touchante amie, qui avez entrepris de consoler mon automne et d'égayer mon hiver, lisez, je vous prie, l'histoire d'une autre *Élise* et de l'infortuné *Parlis*.

Parlis avait quarante-trois ans. A cet âge, il se crut prêt à respirer, les malheurs qui le poursuivaient dès sa jeunesse, semblaient vaincus par la constance; il sortait de la fange, où l'envie, la malice noire, l'insultant mépris, se plaisaient à le retenir; il avait terrassé le monstre qui empoisonne tous les détails de la vie; libre comme l'air, il vivait seul, et ne dépendait que de Dieu. Il vécut ainsi deux années, les plus heureuses qu'il eût encore passées. « Que mon automne est belle! » disait-il un jour avec complaisance. Il s'occupait; il travaillait *avec plaisir et sans peine*, comme l'homme innocent au jardin de délices. Il allait partout vantant son bonheur; il le rendait plus grand, en le faisant envier; il le doublait encore en le savourant; car il en connaissait le prix : on sent vivement le plaisir quand on a été malheureux!... Hélas, il détruisit lui-même son bonheur...

Redevenu malheureux, par son ignorance, sa santé s'affaiblit. Il languissait, lorsqu'il trouva un sort heureux, s'il avait su en profiter!

placée en tête de la *Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne,* par le bibliophile Jacob, p. 9.

Restif a longuement parlé de Zéphire dans *Monsieur Nicolas,* t. II, pp. 183 à 316; t. III, pp. 36, 63, 92, 139, 158, 222, 239, 256.

Depuis que Parlis s'était rendu malheureux, il vivait plus isolé que jamais. Personne dans son quartier ne le connaissait, et un homme qui demeurait vis-à-vis de ses fenêtres, avait promis une récompense à un facteur de la *petite poste* (1), s'il découvrait son adresse. Il passait devant les personnes de la maison, en leur faisant un salut muet; deux jolies voisines qui vinrent demeurer sur son carré, n'en obtinrent pas une parole, quoiqu'elles l'eussent tenté, en lui demandant de l'eau, du feu ou de la lumière. Parlis ouvrait à leur voix, donnait en s'inclinant, et ne disait mot. Ce fut cet homme qui fit la conquête d'une nouvelle *Hipparchia*.

La maison où logeait Parlis, était tenue par une belle femme, qui avait pour fille une jeune et jolie personne; l'aimable *Élise*, en entendant parler de son voisin, s'intéressa vivement à lui; elle chercha l'occasion de le voir, la trouva, et lui marqua cette confiance innocente et naïve, qu'inspire à la jeunesse une réputation de mérite et de probité. Parlis, naturellement sensible, fut touché jusqu'au fond du cœur de l'impression qu'il faisait sur la séduisante Élise. Sans avoir de but fixe, il mit son étude à la fortifier, et il y réussit : il loua la jeune Élise; il flatta son cœur, neuf encore, par un sentiment sérieux de tendresse : jusqu'à ce moment, l'amitié n'avait été qu'un jeu pour elle, et si l'amour lui-même s'était fait entrevoir à la dérobée, c'était comme un enfant qui cherche à badiner avec une enfant comme

(1) Après un premier essai fait en 1653 par M. de Velayer, maître des requêtes, la petite poste fut définitivement organisée, de 1758 à 1760, par Piarron de Chamousset, maître des comptes. « Il sera établi dans notre ville de Paris, disait la déclaration royale du 8 juillet 1759, différents bureaux pour porter d'un quartier dans un autre, dans l'enceinte des barrières, des lettres et paquets, sur le pied de deux sols par lettre simple, le billet ou carte audessous d'une once, soit qu'il y ait enveloppe ou qu'il n'y en ait pas, et trois sols l'once pour les paquets; et à l'effet de prévenir les abus, le port sera payé d'avance; les lettres et paquets seront timbrés du timbre particulier à chaque bureau dont ils seront partis; toutes les lettres et tous les paquets seront apportés à un bureau général pour être de là distribués dans la ville. »

Le service de la petite poste commença à fonctionner le 9 juin 1760. Il formait neuf bureaux auxquels étaient attachés cent dix-sept facteurs.

lui. Mais il ne faut pas connaître l'amour pour l'inspirer : Parlis l'éprouva ; sans qu'il s'en défiât, son cœur se trouva pris. Il faut l'avouer, cet homme raisonnable fut effrayé de la naissance d'une passion, qui avait déjà fait le malheur de sa vie. Il voulut éviter son jeune vainqueur. Mais comment faire? il vivait dans la même maison ; pour rentrer chez lui le passage était une salle, où Élise assise auprès de sa mère, était sans cesse. Elles étaient étrangères ; le père d'Élise, homme sans conduite, était absent et Parlis pouvait être utile ; ce fut ce qui l'attacha davantage : à tout moment, il avait Élise sous les yeux, toujours plus aimable, toujours plus charmante : sa taille légère, son teint de rose et de lis ; le son intéressant de sa voix, son chant, le choix des airs, son sourire aimable ; le charme peut-être plus fort d'un sérieux de dignité qu'elle savait prendre, malgré sa jeunesse, tout augmentait l'attachement de Parlis, et lui faisait trouver du plaisir dans son tourment. Il ne vit qu'un moyen d'échapper ; et voici comme il l'employa.

Parlis avait pour ami particulier, un homme d'esprit, honnête et jouissant d'une fortune assez considérable, nommé M. *de Blémont* : un jour ils eurent ensemble un entretien, où cet ami ouvrit son âme à Parlis. « Mon cœur est mort, lui dit-il, depuis quatre ans, et je me trouve plongé dans une langueur désespérante : je voudrais trouver un objet, qui me causât une de ces violentes secousses, qui donnent du ressort à l'âme ; comme je ne suis plus de la première jeunesse, je lui servirais de père, j'en ferais ma compagne, mon amie ; elle ferait la douceur de mes jours ; et moi, je deviendrais son guide, son appui !... » Parlis soupira ; puis regardant son ami, d'un air rayonnant de joie, il lui annonça qu'il connaissait le remède à sa situation. Il lui nomma la jeune hôtesse ; le croyant plus propre que lui-même à faire le bonheur d'Élise, il résolut de la lui donner. Il lui parla de cette jolie personne avec enthousiasme, et le portrait avantageux qu'il en fit excita la curiosité : on convint des moyens de la satisfaire. M. de Blémont vint, chez la mère d'Élise, demander Parlis ; il vit la demoiselle ; Élise lui plut, et d'après cette première impres-



LES PETITS PRÉSENTS ENTRETIENNENT L'AMITIÉ

(D'après une lithographie). (Musée Carnavalet.)

sion, il désira vivement une seconde entrevue. Parlis la lui procura aisément : l'âme déchirée par le sacrifice qu'il faisait à l'intérêt de la jeune amie, il se portait avec une inconcevable ardeur à ce qui devait la séparer de lui pour jamais. Non content d'avoir enflammé l'imagination de M. de Blémont, il avait parlé de lui à la jeune Élise, avant la seconde entrevue : il le lui avait peint comme un homme qui ne désirait de la toucher et de s'unir à elle, que pour être le protecteur de sa jeunesse, pour la préserver de tous les périls auxquels une jolie personne dont la fortune est médiocre, peut être exposée à Paris. Élise écouta Parlis comme un père; l'éloge qu'il faisait de son ami, lui parut d'autant plus vrai, qu'il en disait ce qu'il était lui-même, et ce qu'il aurait été, s'il avait eu plus de fortune et de santé. Elle promit de recevoir M. de Blémont avec les égards qu'il méritait. Il vint enfin.

Suivant que cet ami de Parlis avait paru le désirer, ce dernier avait engagé la mère et la fille à faire une partie de promenade. M. de Blémont arriva comme on allait partir; on l'en mit tout naturellement. Parlis, qui voulait le favoriser, s'empara de la mère d'Élise, et comme la dame était prévenue en gros, que la jeune personne était parfaitement instruite, M. de Blémont lui donna la main lorsqu'on fut descendu de voiture; et il eut avec elle un long entretien. Élise, favorablement prévenue, prit avec lui un air de confiance, parce qu'elle en ressentait. Elle lui donna le bras, quand il parut le désirer; ils causèrent. Parlis sentit alors au fond de son cœur les mouvements les plus douloureux; mais il sut charmer son ennui, par une conversation animée avec la mère d'Élise. Pour s'occuper, distraire l'attention de cette dame, et laisser à M. de Blémont tout le temps de sonder le cœur de celle qu'il voulait connaître, car il avait fort insisté, vu son âge, sur la nécessité d'être convaincu qu'Élise n'aurait pas de répugnance pour lui ; et en cela, il paraissait fort sage. Parlis tâchait d'être amusant, et il l'était. Cependant Élise s'arrêtait souvent, pour attendre sa mère; plus souvent elle se retournait en souriant du côté de Parlis, qui en conclut qu'elle

était satisfaite des vues que lui exposait M. de Blémont; son cœur en était douloureusement flatté; mais enfin, cette liaison était son ouvrage, et la raison l'emportait sur le sentiment.

Au retour, Élise garda le silence au sujet de M. de Blémont, à cause de sa mère. Mais le lendemain, ayant trouvé le moment de causer avec Parlis sans témoins, elle ne lui déguisa rien. « Êtes-vous contente de mon ami? » lui dit-il. Élise répondit par un sourire des lèvres, qui marque si bien qu'on a été trompé dans son espérance. Mais Parlis était trop loin de soupçonner la vérité, pour y rien comprendre. Il estimait son ami; il lui croyait une âme sensible autant qu'honnête; il présuma toute autre chose que ce qu'Élise voulait lui faire entendre. Il continua de l'interroger, d'après son erreur. « Peu d'hommes vous ressemblent, lui répondit la jeune personne avec une sorte d'attendrissement, il en est peu qui sachent faire oublier la distance des âges, par la générosité des sentiments, et cette tendresse paternelle que vous m'avez témoignée. — C'est que j'ai le cœur jeune, lui répondit Parlis en souriant; mon âme est la même qu'à vingt ans, et plus tendre encore, car à cet âge, égal en agréments à celle qui m'inspirait de la tendresse, je ne croyais pas que le retour de sa part fût une grâce; au lieu qu'aujourd'hui, belle Élise, si une jeune beauté venait à marquer de l'indulgence pour mon empressement, je croirai lui devoir infiniment de reconnaissance; elle serait pour moi une divinité bienfaisante, qui me ranimerait et me rendrait les plaisirs de ma jeunesse : plaisirs ravissants, dont j'ai perdu l'espoir! — Quoi! je ferais ce miracle! reprit Élise en souriant. — Vous pourriez le faire : mais avec des conditions difficiles, si ce terme convient; car on ne doit pas nommer difficile, ce qui ne dépend ni de la volonté, ni de la vertu. Il est de belles actions qui sont difficiles; mais on peut les faire, à force de sacrifices, de courage; au lieu que le goût, l'amour, le penchant nécessaires pour rendre heureux un homme délicat, cela est au-dessus de toute vertu; les efforts de la volonté n'y peuvent rien; il faut que cela vienne tout seul. — Je crois en effet, monsieur, que seule, et d'elle-

même, une jeune personne ne peut se donner le goût, l'amour, le penchant; mais je pense aussi, qu'un homme de mérite peut faire naître ces trois choses, en s'y prenant d'une certaine manière. — Ah! mademoiselle, vous vous abusez! — Je pourrais vous assurer que je ne m'abuse pas. — Peut-être mon ami vous en aura-t-il donné la preuve? — Notre connaissance est trop nouvelle pour cela; mais, s'il faut parler sincèrement, il m'a prouvé tout le contraire... Vous êtes son ami, je crois que c'est à vous que je dois m'ouvrir à son sujet : M. de Blémont est un homme étrange! Il répète jusqu'au rabâchage les choses qu'il ne faudrait que laisser entrevoir, encore sous un voile à demi levé. Après quelques minutes d'entretien, il m'a demandé crûment si j'avais de la répugnance pour lui? Je n'ai su que répondre à un pareil langage, qu'on pourrait appeler grossier. J'ai cependant tâché d'être polie. Mais il a répété tant de fois la même question, qu'il m'a ennuyée. — C'est qu'il vous parlait d'un malheur qu'il redoutait beaucoup! — Il ne s'en est pas tenu là : il m'a fait très longuement l'insipide histoire d'une femme au-dessous de lui, qui l'a bassement trompé; il ne m'a pas fait grâce du plus petit détail. Ceci m'a révoltée, et j'aurais quitté la partie, si différentes considérations ne m'avaient retenue, c'est se donner à soi-même un rôle... assez sot, que de se présenter comme dupe; surtout, lorsque par un aveu sincère de sa conduite, on montre aux autres qu'on a mérité de l'être. — Je conviens avec vous, mademoiselle, que c'est une imprudence de vous avoir tenu ce langage. Mais cela ne marque toujours que la crainte de vous déplaire. — Cette crainte-là ne doit pas s'exprimer ainsi. D'ailleurs à une première visite, il y avait mille autres choses à me dire! Que ne me tenait-il, par exemple, la même conversation que vous avez eue ensemble à mon sujet et que vous m'avez rendue, le même soir, d'une manière si capable d'intéresser! C'était ce langage honnête et touchant, que j'espérais; c'était ce qui m'avait fait accepter son bras, sans répugnance, et même avec plaisir. — Peut-être était-il troublé, mademoiselle? Avec ce minois si propre à tourner la tête d'un sage, on n'est pas toujours rassis.

— Ah! monsieur Parlis! je ne vous dis pas tout! et si la tête a tourné à votre ami, comme vous le dites, c'est dans ce qui me reste à vous confier. Non content de me parler avec... imprudence, et d'une manière fatigante, il a été plus loin encore... et il m'a dit des choses... que je rougirais de vous répéter. — Peut-être aussi, mademoiselle, vous faites-vous des monstres d'un rien, et que votre défaut d'expérience vous rend trop susceptible? — Je vais tâcher de me faire entendre par un trait, le plus modeste de ceux qu'il a hasardés. J'ai une tabatière, quoique je prenne peu de tabac. Dans un moment d'ennui, ne voyant rien de mieux à faire, je l'ai tirée... — Ah! vous prenez du tabac! m'a-t-il dit, que je suis heureux!... » Surprise de cette exclamation, je lui ai bonnement demandé quel bonheur si grand il voyait à cela? Il m'a répondu, qu'ordinairement les personnes qui ne faisaient pas usage de cette poudre, avaient du dégoût pour celles qui en prenaient, et qu'il se félicitait autant de ce petit défaut, que j'avais de commun avec lui, que s'il avait été une qualité ajoutée à celles qu'il me connaissait déjà. Ce propos ne m'a pas scandalisée; il n'y avait rien là qu'on ne pût dire. Mais il a voulu que j'entendisse, de la manière la plus complète, ce qu'il avait dans l'esprit... Je ne vous donnerai pas le dégoût qu'il m'a causé, par les idées peu décentes qu'il a osé me présenter. J'en étais révoltée, et j'ai intérieurement repassé ma conduite et mes discours avec lui, pour voir si, par quelque indiscrétion, j'avais donné lieu à de tels propos. Je me suis bientôt aperçue qu'il saisissait avidement l'occasion de me mettre sous les yeux des images qui n'y avaient encore jamais été, je vous assure! et qu'on doit, je pense, toujours éviter de présenter, même à sa femme.

A cette confidence, assez claire, Parlis ne sut que répondre : il ne pouvait douter de la véracité d'Élise; mais il ne doutait pas non plus de l'honnêteté de son ami; et comme son cœur ne lui fournissait aucune comparaison, pour juger, d'après la sienne, la conduite de M. de Blémont, Parlis suspendit son jugement. Il avait cependant le cœur ulcéré contre son imprudent ami : mais

dévoué, comme il l'était, à ceux qui avaient une fois gagné son estime, il regardait les torts de celui-ci comme un effet de l'humaine faiblesse. Il attendit, pour le juger, l'entrevue qu'il devait bientôt avoir avec lui.

Dans l'intervalle, il tâcha de remettre Élise, en l'assurant que tous les hommes ressemblaient à M. de Blémont, et que chercher un amant, un époux comme ceux des romans, c'était courir après une introuvable chimère. « Mais, lui répondit la jeune personne, je croyais qu'il serait comme vous; et vous êtes un être bien réel? — Il est vrai; mais peut-être avec une meilleure santé, plus de jeunesse, plus de fortune, ne vaudrais-je pas mieux que les autres, et que les autres me valent bien; leurs défauts viennent des causes extérieures, et leur cœur vaut le mien. » Élise sans doute ne trouva pas ces raisons excellentes; mais enfin elle ne répliqua pas, et Parlis, comparé aux autres hommes, ne lui en fut que plus cher : elle aurait préféré auprès de lui la fonction pénible de garde-malade, aux fêtes et aux bals avec un autre.

Le lendemain, M. de Blémont écrivit à Parlis, et lui marqua, au sujet d'Élise, des choses qui prouvèrent à ce dernier, que sa jeune amie ne s'était pas trompée. Il fut révolté de sa lettre. Elle lui donna du chagrin; il avait résolu de n'y pas répondre; il se mit au lit dans cette pensée; mais, au milieu de la nuit, il lui vint des idées qu'il crut heureuses; il ne voulait pas les perdre; il les coucha sur le papier; il y faisait des remontrances à son ami sur ses écarts; il y prenait la défense de la vertu des femmes, et il lui faisait une observation très juste et très sensée; c'est que les conteurs français, comme *La Fontaine*, et quelques autres, qui ont copié les auteurs italiens, se sont lourdement trompés au sujet de leurs belles compatriotes, pour le physique de l'amour. Ils les ont représentées sous des couleurs qui ne conviennent qu'aux femmes des pays chauds, et qui ne sont vraies, en France, que pour le demi-tiers des femmes au plus. Si l'on en trouve quelques-unes dans les grandes villes, qui ressemblent aux Italiennes, ce n'est qu'en apparence, et par un

dérèglement de l'imagination, plutôt que par un effet de la vivacité de leurs sens. La tendresse est le sûr moyen de gagner une Française honnête, une Anglaise, une Allemande, une Polonaise, etc... Il faut une autre conduite avec les Africaines, et même avec les Espagnoles, quoique ces dernières se piquent de sentiment. Il lui présentait encore cette maxime, vraie jusqu'à un certain point dans sa première partie, mais qui l'est toujours dans la seconde : *Dans la jeunesse, on va au cœur d'une femme par les sens ; dans l'âge mûr, on va aux sens par le cœur.*

Le matin, Parlis trouvant ce papier tout écrit, il le cacheta, et l'envoya à M. de Blémont, sans y rien changer. Mais ce fut peine inutile : le caractère de cet homme, relativement aux femmes, était absolument inconnu à son ami, qui ne se doutait pas même, qu'il fût possible de considérer si peu un sexe, auquel seul nous devons notre bonheur réel. Né en province, où les femmes ne sont pas *adulées*, mais considérées solidement, il ignorait apparemment, que dans les grandes villes, on leur marque trop de considération, on leur laisse un empire trop absolu, pour que cela soit sincère de la part des hommes ; on les amuse de respects, comme des enfants de joujoux, et au fond on méprise l'idole ; on regarde les femmes comme des folles qu'on ne veut pas contrarier, qu'on laisse se croire reines, souveraines, mais que dans la réalité, on traite comme de viles esclaves, jusque dans la chose où la nature et notre climat avaient établi qu'elles commanderaient. C'est ainsi que l'équilibre se rétablit, en dépit de la mode et des ridicules, idées qu'accréditent journellement les célibataires, pour se faire admettre auprès des belles qu'ils veulent séduire. M. de Blémont vint chez Élise, et sans égard pour ce que lui avait marqué Parlis, le regardant comme un bonhomme qui ne connaissait pas les femmes, il le prit, avec la jeune personne, sur un ton encore plus leste. Mais Élise qui avait résolu de le réprimer efficacement, sans néanmoins l'éconduire tout à fait, après l'avoir écouté, prit un air froid et sérieux, qui le glaça. Elle garda ce ton avec lui durant tout l'entretien, pour lui prouver que le sien n'était pas ce qu'il fallait avec

toutes les femmes. M. de Blémont fut d'abord interdit. Mais bientôt honteux de sa timidité avec une enfant, il reprit ses avantages, et poussa même les choses plus loin que la première fois. Élise rompit brusquement le tête-à-tête, et revint auprès de sa mère, avec laquelle causait Parlis. Son air animé, la sévérité qu'exprimait son regard, quelques mots entrecoupés mirent au fait l'ami de M. de Blémont. Il comprit que ce dernier, loin de s'être corrigé, avait redoublé ses offenses. Il fit en sorte de se procurer avec lui, sans affectation, un entretien particulier.

« Votre belle voisine a le cœur dur et froid, lui dit M. de Blémont. — Sur quoi le jugez-vous? — Sur la manière dont elle répond à ma tendresse. — A vos désirs peut-être? — C'est la même chose. — Au Maroc, sans contredit, mais à Paris, non. — Mon cher, je connais un peu mieux les femmes que vous : la lettre que vous m'avez écrite ne contient à ce sujet que des choses vagues. — J'en suis fâché; je croyais m'y être exprimé clairement et fortement. — Laissez-moi conduire cette affaire; peut-être paraîtrai-je aller moins droit au but qu'un doucereux; mais les succès que j'obtiendrai seront plus solides. Je me souviens qu'à trente-quatre ans, je fus aimé d'une femme... — A trente-quatre ans, je le crois; mais à cinquante-cinq, il y faut un peu plus de précautions; les petits-maîtres échouent, à notre âge, où l'homme sensé réussit. Dans la jeunesse, il arrive au contraire, qu'assez souvent le sage garçon échoue, où le petit-maître a du succès; mais ce n'est jamais qu'auprès des folles. J'ai été jeune comme un autre. J'ai, comme un autre, eu le choix des moyens; j'avais un mérite personnel, capable de séduire, et qui souvent a eu cet effet; mais loin de m'en targuer, je n'ai jamais voulu employer que la tendresse avec la femme la moins estimable, et que je ne pouvais respecter, je me respectais moi-même, et je n'avilissais pas la compagne de mes plaisirs : je voulais qu'elle fût reine où elle doit l'être; je la traitais, non en esclave qu'on soumet à sa passion, mais en souveraine, qui me dispensait le bonheur et la suprême volupté. J'ai toujours ainsi eu le secret de trouver des délices, où d'autres ne rencontraient

que du dégoût. Si j'avais été assez malheureux, pour aller chez une prostituée, j'aurais voulu l'élever jusqu'à moi, au lieu de descendre jusqu'à elle; ou je n'aurais pas hasardé une caresse, ou j'aurais voulu que celle à qui je l'aurais faite, m'eût paru disposée à devenir honnête. Tout homme qui dégrade la femme qu'il veut engager à l'écouter, se dégrade lui-même. Celui qui chercherait à corrompre celle dont il prétend faire sa compagne; qui salirait son imagination, qui lui montrerait de cyniques désirs *grassement* exprimés, est un homme vil, s'il ne réussit pas; un infâme corrupteur, s'il parvient à son but. — Voilà de bien grands mots! voilà des expressions bien fortes, répondit M. de Blémont, pour deux ou trois gaudrioles hasardées avec une fille, que je croyais assez innocente pour ne pas les entendre! Mais j'en rabats! Elle a l'oreille alerte! la conception très prompte, et cela ne s'accorde pas merveilleusement avec une innocence inattaquée! Il me faut une épreuve rigoureuse, pour revenir sur son compte. Elle m'a plu; elle est charmante; mais je la crois plus intéressée, que disposée à devenir sensible. Il y aurait eu mille choses à répondre à ce discours; mais l'amitié ferma la bouche à Parlis. Cependant, lorsqu'il fut seul, il mit ses réflexions par écrit.

M. de Blémont trouve que je dis de grands mots. Il aurait dû dire de grandes vérités. Il est vrai que mes expressions paraissent fortes, mais elles sont encore plus vraies. Des *gaudrioles* hasardées. Quoi! monsieur de Blémont, vous hasardez des *gaudrioles* avec une fille dont vous voulez faire votre amie, votre compagne, la consolation et la douceur de vos jours? Vous commencez par lui salir l'imagination et par lui dire des polissonneries! Vous vous disposez donc à vivre avec elle en polisson; mais ne disputons pas sur de vains mots : Si vous étiez seul avec elle dans le monde, peut-être cela serait-il indifférent dans vos principes, mais si vous, homme de cinquante-cinq ans, vous vous montrez en polisson avec une fille de dix-huit à dix-neuf ans, vous vous fermez un cœur dans lequel on ne peut entrer à notre âge que par deux portes, et peut être que par une seule, l'estime. Parvinssiez-vous à corrompre assez rapidement son cœur, pour la mettre en peu de jours à votre unisson, elle vous mépriserait toujours. Elle se souviendrait du temps où elle n'était pas corrompue et elle dirait en vous regardant : « Voilà

mon corrupteur... » O monsieur de Blémont! pour un homme d'esprit, vous venez de vous conduire en franche bête, en véritable insensé. Rendez grâce à l'amitié; plus encore à ma façon d'aimer qui me fait supporter avec longanimité les défauts, les vices mêmes de ceux que j'ai une fois aimés, sans cela je vous abhorrerais; j'ai besoin de toute la force de mon attachement pour vous en cette occasion, afin de m'empêcher de vous mépriser, de vous haïr. . Vous croyiez Elise innocente, forte apparemment : une fille élevée à Paris, qui a été au couvent, qui a vécu avec de nombreuses compagnes de tous les caractères, *de toutes les mœurs* peut-être, connaît la signification de tous les termes de la langue française, sans en avoir le cœur moins innocent. Elle a entendu vos *gaudrioles*, parce qu'elle ne pouvait manquer de les comprendre; d'ailleurs, je sais, par vos propres expressions, que vous avez eu soin de les rendre fort claires. Vous concluez de l'intelligence que vous avez donnée vous-même, qu'on l'avait auparavant, vous faites comme un homme qui, voyant un arbre avec une belle tige dans un jardin, la casse et le fait ensuite arracher parce que la tige est cassée. C'est vous seul qui avez fait connaître les choses dont on connaissait à peine les signes. Il vous faut une épreuve... C'est ce qu'on verra; car avec une épreuve à votre façon, vous mettriez la jeune personne dans le cas d'être, ou telle que vous l'accusez, ou de vous fuir comme le plus dangereux et le plus vil des hommes. Vous la croyez intéressée; il est à souhaiter pour vous qu'elle le soit, si vous prétendez à son cœur, et que le motif de la reconnaissance puisse vous le donner un jour, à défaut de l'estime, que vous ne méritez plus. C'est le second moyen, pour les hommes de notre âge, de gagner un jeune cœur, je vous ai indiqué le premier; mais n'y prétendez plus. Peut-être aurez-vous la folie de lui faire un crime d'être intéressée, c'est-à-dire prudente, prévoyante, en un mot, d'avoir, fille, les qualités qui font la prospérité d'une maison et le bonheur d'un mari dans une épouse. Vous m'accoutumez à vos inconséquences et j'y réponds, très persuadé que vous les avez. Eh, dites-moi, plus que cinquantenaire, quel motif voulez-vous donc qui vous attache une fille, si ce n'est la raison (surtout après, qu'en vieux libertin vous avez fermé son cœur à l'estime). Le goût? Mais le goût naturel est impossible pour un homme de notre âge; il en faut un factice qui ait pour principe l'amabilité, l'estime ou l'intérêt, peut-être tous les trois ensemble. Voudriez-vous, homme déraisonnable, qu'en vraie folle elle se jetât à votre tête et vous accordât, fille, la dernière faveur? Mais s'il fallait cela pour vous plaire, ce serait très tant pis pour vous, car vous ne pourriez avoir aucune assurance, aucune confiance dans une pareille folle. Pauvre insensé qui prétendez encore être heureux, et qui voulez des chimères impossibles à réaliser, que je vous plains!... Si

Élise est intéressée, elle est raisonnable; profitez de cette passion pour la déterminer en votre faveur, gagnez son cœur par là; toutes les autres passions sont le véhicule de celle de l'amour; employez-les, satisfaites-les, et parvenez au but de vous faire aimer. Abandonnez vos ridicules chimères, vos épreuves extravagantes qui n'auront d'autre effet que de vous rendre malheureux ou de vous couvrir de confusion. Craignez surtout, craignez mon mépris; il est à votre égard comme un torrent dont les eaux amoncelées sont encore retenues par une forte digue; mon amitié le contient. Mais ma raison révoltée en légitime et en ramasse les causes.

C'était ainsi, qu'en particulier. Parlis s'occupait de ce qu'il aurait pu dire à son ami; tandis que d'un autre côté, il lui rendait auprès d'Elise tous les services qu'il pouvait. Ce qui l'y engageait plus fortement encore, c'est qu'à l'instant où il avait cru que son ami pouvait gagner le cœur de la jeune personne, il avait éprouvé un mouvement pénible qui ressemblait beaucoup à de la jalousie; ce sentiment douloureux s'était comme éteint, lorsqu'il avait vu Élise indisposée contre M. de Blémont; il avait alors repris les vues d'utilité qui l'avaient d'abord déterminé à désirer un établissement avantageux pour elle et une compagne aimable, douce, capable de le rendre heureux à un ami qui lui était cher. Plus l'idée que M. de Blémont ne pouvait plus être aimé se réalisait dans son esprit, plus il désirait de l'unir avec Élise, mouvement naturel d'un cœur qui fait un sacrifice pénible lorsqu'il ne le voit que dans le lointain.

Cependant M. de Blémont rendit une nouvelle visite, sans doute pour réaliser la grande épreuve. Il en dit un mot à Parlis qui ne put l'en dissuader. La mère de la jeune personne, à qui M. de Blémont avait été annoncé comme un parti assuré, laissait aux entretiens de cet homme avec sa fille, toute la liberté qu'il pouvait désirer. Arrivé chez sa maitresse, il lui demanda un tête-à-tête. Élise était tentée de le refuser : mais Parlis lui avait tant dit de bien de M. de Blémont, qu'elle cherchait à se persuader à elle-même, qu'elle s'était trompée et qu'un autre entretien la ferait revenir sur le compte d'un homme, qu'elle désirait d'estimer. Lorsqu'ils furent seuls, la grande épreuve de M. de Blémont

parut être d'abord du côté de l'intérêt. Il sonda les dispositions d'Élise à ce sujet. Naturellement franche. la jeune personne avoua, que le premier motif qui l'avait déterminée était la fortune. Elle désirait de se voir un sort assuré, dans le cas où elle viendrait à perdre sa mère. « C'est donc là votre motif? — Oui, monsieur. — Le goût, l'inclination n'y entrent pour rien ? — Je ne dis pas cela, monsieur ; mais, je suis raisonnable ; mon goût et mon inclination naîtront toujours pour l'homme, dans lequel je verrai le protecteur de ma jeunesse, comme M. Parlis me l'a fait espérer, et l'appui de toute ma vie. — Sans ce motif, vous ne m'épouseriez pas ? — Je ne sais, monsieur, quel autre motif vous désireriez qu'eût une femme en épousant un homme. — Vous êtes fort savante sur ces matières, mademoiselle ! — J'ignore si j'y suis savante, mais pour penser comme je le fais, il ne faut que de la raison. Jeune et sans fortune, si je prenais un homme qui n'en eût pas plus que moi, je serais une charge pour lui, j'augmenterais gratuitement les inconvénients de ma pauvreté ; me faites-vous un crime d'être sensée ? — Je reconnais-là, mademoiselle, les raisonnements de M. Parlis ! — Ce sont les miens, et s'ils ressemblent à ceux de votre ami, j'en suis flattée, car je l'estime beaucoup ; il a un fond de raison qui m'a frappée déjà plus d'une fois. — Quoi qu'il en soit, mademoiselle, je sens que je vous chérirai, si vous le voulez ; vous êtes aimable, charmante... Mais plus vous l'êtes, plus je crains de vous causer de la répugnance. — Je vous le dirais, monsieur, avant de prendre aucun engagement avec vous. — Fort bien ! mais je me défie de votre raison ; elle est si formée, si prudente, si consommée en quelque sorte, que je la crois capable de vous faire aller jusqu'à la dissimulation. Une fois à moi, vous aurez toute ma confiance, mais permettez qu'auparavant je travaille à surmonter tous mes doutes. Vous n'avez pas de répugnance pour moi? — Le mot seul, monsieur, est fatigant ! — Soit, mais prouvez-moi un autre sentiment qu'exprime un mot plus agréable, dites que vous prendriez du goût pour moi ? — Pour faire naître le goût et le penchant, monsieur, il me semble qu'il est des moyens que

vous n'avez pas encore pris. — Ah ! vous allez me les indiquer ? — Mais (reprit Élise en riant) j'aurais l'air d'un pédagogue et M. Parlis dit, que cet air ne va point du tout aux femmes. — Vous aimez bien la doctrine de M. Parlis ! — C'est qu'elle me parait appuyée sur la nature. — Quand on a une si haute opinion des sentiments d'un homme, on n'est pas loin de lui donner son cœur, si on ne l'a pas fait déjà ! — M. Parlis n'est ni plus jeune, ni plus beau que vous ; il manque, même à mes yeux, de certains avantages que vous avez ; s'il sait, malgré tout cela, gagner un cœur par ses sentiments, que n'employez-vous le même moyen ? — Ah ! je suis charmé de cette réponse adroite, ma belle ! et vous voilà pédagogue ? — Vous m'y avez engagée... je ne sais comment. — Si je pouvais aussi, je ne sais comment, engager votre petit cœur, je me trouverais le plus heureux des hommes. — Je me souviens, monsieur, que M. Parlis, en me parlant de vous, après votre première visite, me rendit quelque chose de votre entretien, entre autres ceci : — Qu'elle me rende amoureux, dût-ce être jusqu'à la folie ; je me livrerai moi-même, je lui suggérerai les moyens de me subjuguer, oui, je lui abandonne mon cœur... — Eh bien ! où voulez-vous en venir ? — Mais, d'après la haute idée qu'on m'a donnée de vous, et qui subsiste encore un peu, je ne serais pas fâchée... que vous vous fissiez aimer. — Je vous en ai demandé les moyens ? — Je les ignore peut-être... mais je crois déjà vous en avoir donné un ; celui de me faire goûter vos sentiments et pour cela, de ne m'en montrer que de ceux que je puis approuver. — Je vous aime tendrement. — Celui-là ne me... déplaira pas ; je le trouve flatteur. — Je désire ardemment le bonheur d'être à vous... que vous soyez toute à moi... de vous posséder... » (Ici M. de Blémont joignit les actions aux paroles. Élise le repoussa vivement.) « Non, reprit-il, vous ne m'aimerez jamais ! — Je ne vous l'ai pas dit, je ne l'ai pas même pensé. — Mais vos actions le prouvent... Écoutez, mademoiselle, si j'étais de votre âge, peut-être n'aurais-je pas la fantaisie que vous allez entendre ; sûr d'obtenir un jour naturellement votre cœur, je risquerais le mariage, en

me proposant d'en bien agir avec vous, mais à mon âge, je ne saurais me flatter à ce point ; cependant, je ne puis être heureux si je nè suis aimé ; si je ne le suis désintéressement, c'est-à-dire indépendamment de ma fortune et même des engagements que je me propose de prendre avec vous... Si votre cœur est incapable d'éprouver ce sentiment nécessaire à mon bonheur, au moins faites-moi une illusion complète en me persuadant que je vous l'ai inspiré... Pour cela, ma belle, je voudrais vous voir prendre en moi une confiance entière, et m'abandonner votre personne, votre intérêt, votre... honneur... oui, jusqu'à votre honneur ? Parlez, belle Élise ? — Je crois, monsieur, que je ne risquerais rien, de confier mon honneur à l'homme qui veut s'unir à moi par les liens les plus forts et les plus doux ; je suis disposée à vous donner cette marque de confiance que vous désirez... Cependant, je voudrais que nous nous fussions vus un peu plus longtemps. — Vous consentez à ce que je désire, je suis content, charmante fille, je ne vous presserai pas davantage aujourd'hui de m'accorder ce que je vous demande, mais j'en désire la promesse pour la première fois ? — Vos discours aujourd'hui, monsieur, m'inspirent déjà cette confiance que vous désirez ; je vous en donnerai toujours des marques plus fortes, à mesure que je vous connaîtrai davantage ; non, je n'hésite pas à vous faire la promesse que vous exigez. »

M. de Blémont qui donnait à cette demande un sens beaucoup plus étendu qu'Élise ne l'entendait, fut enchanté de cette promesse et peut-être regarda-t-elle son triomphe comme absolument décidé. En quittant Élise, il vit Parlis et il lui parla d'elle comme d'une jeunesse absolument à lui. Il devait revenir le surlendemain. Élise eut un jour d'intervalle pour faire ses réflexions sur ce que lui avait dit M. de Blémont ; elle y entrevit quelque mystère et, dans l'après-midi du lendemain, elle consulta Parlis. Cet homme était trop éclairé, pour ne pas découvrir le but de son ami ; tout ce qui suspendit son jugement c'est qu'il l'estimait trop pour en croire ses propres lumières. Cependant, il donna quelques avis sages à Élise sur la conduite qu'il serait à propos qu'elle tint avec

son amant. « Tout ce que vous me dites est d'accord avec mes sentiments, lui répondit-elle. Ah ! que n'êtes-vous l'homme que vous m'avez proposé ! — Vous voyez mes entraves, lui dit Parlis avec attendrissement, vous et moi, mademoiselle, nous sommes soumis à l'impérieuse loi de la nécessité. M. de Blémont est libre ; peut-être ce qui vous choque en lui est-il l'effet d'une manière de voir qui ne nous est pas assez connue ? Nous en jugerons mieux après l'entretien de demain. »

On s'en tint à ce parti. Mais Parlis gagnait à ce manège tout ce que perdait M. de Blémont. C'était le premier qui avait la confiance, à qui l'on demandait des conseils ; dont les avis dirigeaient, et toutes ces choses sont aussi essentielles au bonheur d'un mari, que la fidélité conjugale ; la femme qui en prive sans cause un époux qui les mérite, est déjà une adultère ; elle lui ôte une propriété flatteuse et la plus importante peut-être.

La visite attendue avec une égale impatience par trois personnes, car Parlis avait la sienne, eut lieu dès le matin. M. de Blémont accourait à un plaisir assuré, d'après l'idée qu'il s'était tacitement formée d'Élise. Mais dès l'abord, il eut lieu de rabattre les espérances qu'il avait si follement conçues. La jeune personne, éclairée à demi par les conseils de Parlis, en apercevait assez pour se tenir sur ses gardes. Elle reçut M. de Blémont avec une froideur glaçante. Il ne se déconcerta pas et n'en demanda même qu'avec plus d'empressement l'entretien particulier, qu'on lui accorda enfin. Dès son début, sans examiner à qui son discours s'adressait, il employa ces expressions sensuelles qui feraient fuir l'amour s'il était né, mais qui révoltent mille fois davantage une jeune fille, lorsqu'elles sortent de la bouche d'un homme mûr. Élise sentit qu'il n'y avait plus de péril pour elle ; son parti fut pris dès ce moment et, comme elle était sensée, elle comprit tout d'un coup néanmoins, que ce qui était révoltant dans un amant, pouvait être fort supportable dans un mari. Elle arrangea les réponses en conséquence et, sans faire à M. de Blémont des reproches qu'il n'aurait pas sentis d'après les idées sur les femmes, elle le tint sur la réserve sans se fâcher. Elle entendit

du mariage ce qu'il entendait des faveurs : elle parut flattée du premier et lorsque M. de Blémont voulut en venir aux secondes, elle ne mit aucune dureté dans sa défense. Ce fut alors que cet homme, cru digne d'estime auparavant par un ami vertueux, exposa nettement son projet. Il déclara sans détour qu'il voulait des faveurs avant le mariage, pour se prouver à lui-même, qu'on le prenait sans répugnance et qu'il serait aimé. Soit qu'Élise n'entendit pas sa demande dans toute son étendue, soit qu'elle voulut encore le ménager dans l'espoir d'un établissement honnête, elle laissa prendre un baiser. M. de Blémont, en véritable écolier, mais un million de fois moins excusable, crut qu'il tournait la tête à une fille de dix-huit ans, qu'il venait d'émouvoir ses sens, ce qui est beaucoup plus difficile pour un homme de son âge que de toucher le cœur ; il hasarda une liberté insultante. Élise ne put alors se tromper à son but ; elle le repoussa et lui fit des reproches de sa témérité. « Sans cela, ma belle, il n'y a rien à faire entre nous, je risquerais trop à mon âge. — Il est vrai, monsieur, que si vous vous proposez de ne jamais employer avec moi des moyens honnêtes, il est inutile d'y penser. Êtes-vous donc incapable d'un bon procédé ? — Comment ! mademoiselle ? — Quoi ! vous ne savez pas vous faire estimer ; exciter la confiance de celle dont vous vouliez faire votre compagne ?... Allez, monsieur, s'il en est ainsi, votre bonheur est impossible et c'est une folie à moi d'entreprendre de le faire ; j'y renonce. Quel homme vous êtes ! Je ne vous aurais jamais parlé de votre âge, parce qu'il n'est pas un défaut à mes yeux ; mais votre conduite m'oblige à vous dire que pour un homme de votre âge, elle est celle d'un fou ? — Voilà d'étranges douceurs, ma belle ! — Elles répondent à vos procédés. Quelle différence de M. Parlis à vous ! Il ne sera jamais vieux, parce qu'il n'aura jamais les prétentions d'un jeune homme. Encore un jeune homme se ferait-il détester, en employant vos moyens. Vous me découvrez la raison du mépris que m'inspira l'amour de Mithridate, lorsque je vis la tragédie de *Racine ;* le vieux roi s'exprimait comme vous, et si Racine ne l'avait pas rendu ridicule exprès dans cette occasion,

je le regarderais comme un sot avec ses beaux vers. Vous n'avez pris que le haïssable et les ridicules des personnages que j'ai vus jouer. De quel triste rôle vous vous êtes chargé là! — Douce personne, je vous écoute avec admiration! Quelle sublime raisonneuse! C'est apparemment M. Parlis qui vous a inculqué toutes ces belles idées-là? — Non, elles me sont naturelles, j'ai le sens commun, il ne faut que cela pour vous apprécier. Apprenez, d'une fille de mon âge, monsieur, une vérité que vous paraissez ignorer : c'est qu'un homme du vôtre doit employer de tout autres moyens que ceux d'un jeune homme; ils n'en sont peut-être pas moins assurés quand ses vues ont pour objet une fille raisonnable, mais ils sont essentiellement différents; un jeune homme plaît sans y penser, sans le désirer, sans le vouloir, il plaît par le vœu de la nature; mais un homme de cinquante ans n'a plus ce vœu pour lui. S'il veut plaire, il n'a que le moyen des procédés, des vertus; par ceux-là et par celles-ci, l'homme de cinquante ans substitue aux agréments naturels qu'il n'a plus, les agréments factices de la société, les douceurs de la vie, les complaisances, la sûreté de son commerce; il bannit dans une femme la crainte de l'inconstance d'être un jour négligée, abandonnée; elle espère, au contraire, d'être fêtée, chérie, traitée presque en enfant gâté, en même temps qu'elle se propose, lorsqu'elle pense bien, d'être une fille tendre, sensible. Quant à l'amour, un homme de votre âge qui compte en inspirer, s'abuse absolument, M. Parlis me l'a plusieurs fois assuré. Mais, en même temps, il m'a prouvé qu'il est facile à un cinquantenaire d'obtenir un sentiment aussi flatteur, s'il ne l'est davantage, exclusif comme l'amour, plus tendre, aussi dévoué; c'est l'entière confiance unie à la reconnaissance et au devoir. C'est ce dernier qui aurait parlé pour vous à mon cœur et qui aurait fait la douceur de ma vie, quelque acception qu'aient donnée à ce terme certains auteurs doucereux, prétendus philosophes du siècle de Louis XIV. — Voilà, je le répète, mademoiselle, voilà bien du Parlis que vous me débitez-là et nous aurions quelque chose de mieux à dire, surtout à faire? — Ce mot que vous

dites-là, monsieur, qui n'est rien en lui-même, me fait mieux connaître votre caractère que tout le reste. Je vous quitte et retourne auprès de ma mère. Je ne refuse pas votre main, mais je me propose de n'avoir plus d'entretien avec vous que le jour du mariage, s'il a lieu. »

En achevant ces mots, elle courut à la porte, l'ouvrit et laissa M. de Blémont seul. Il la suivit un instant après ; fort irrité d'être trompé dans les folles espérances qu'il avait conçues, il était en colère surtout contre Parlis qu'il soupçonnait de diriger la conduite d'Élise. Au fond, il ne se trompait que dans l'intention qu'il supposait à son ami Parlis, qui voyant que M. de Blémont, avec ses sentiments, ne trouverait jamais le bonheur qu'il cherchait, avait tâché de le forcer à devenir heureux. Il avait en vue son intérêt, autant qu'il avait à cœur celui d'Élise, et il s'était généreusement sacrifié à tous les deux. L'injuste de Blémont n'en eut pas cette idée, que tout parut confirmer dans la suite. Mais ce jour-là, en quittant la mère d'Élise, il joignit Parlis, ils sortirent ensemble et M. de Blémont lui détailla ses griefs. Non seulement, il accusa Élise d'intérêt, de froideur, de savoir beaucoup, mais, interprétant l'indulgence de cette jeune personne à son désavantage, il osa l'accuser de facilité, il en cita des preuves à son ami. Parlis lui fit observer qu'il y avait contradiction et qu'il n'inspirait donc pas de répugnance si l'on avait marqué tant d'indulgence pour des procédés qui n'en méritaient aucune ? Comme il n'avait pas encore parlé à Élise et qu'il ignorait ses nouvelles dispositions, il ménagea M. de Blémont et ne voulut pas avoir à se reprocher d'avoir occasionné une rupture par des reproches trop durs et peut-être déplacés. Il était, cependant, blessé jusqu'au vif des confidences que lui faisait son ami et il réfléchissait au rôle indigne dont on le chargeait gratuitement. Il ne pouvait s'empêcher de penser : mais quelle opinion a-t-il donc de moi ?... » Ce qui redoublait ses doutes, c'est qu'à tout moment il s'apercevait que M. de Blémont avait des idées fausses. En rendant compte de sa conversation avec Élise et de la défense de cette jeune personne, Élise lui avait dit,

lorsque les vues avaient été absolument claires : « Mais, si je me rendais aussi légèrement à vos demandes, que penseriez-vous de moi ? — Ce langage, ajouta M. de Blémont, ne marque pas une fille honnête ; elle se rendrait sans le *Qu'en dira-t-on ?* » Parlis plia ses épaules à une conséquence aussi ridicule, appuyée par un exemple que cita son ami, du temps qu'il avait trente-quatre ans. Une coquette l'avait alors trouvé à son gré. Elle l'avait invité à venir chez elle ; suivant M. de Blémont, une femme ne peut désirer la visite d'un homme que pour lui accorder la dernière faveur (ce qui peut être vrai en Italie, en Espagne, surtout à Maroc, même en Provence). Il arriva donc persuadé qu'il allait être heureux. Il s'en expliqua sur ce ton de la manière la plus leste, et on lui opposa le choquant : « *Mais que penseriez-vous de moi si je me rendais à une première visite ?* » Il avait répondu avec toute l'impertinence que Crébillon prête aux Français et il avait réussi, dit-il. Mais d'abord il y avait ici de grandes différences ! Il avait trente-quatre ans ; il avait affaire à une coquette, à une femme à laquelle il avait plu, qui l'avait invité ; tout était fait et rien n'était fait avec Élise honnête, à laquelle il n'avait pas plu, et aux yeux de laquelle il paraissait un cinquantenaire ridiculement exigeant. Quant au propos qui l'avait choqué, c'est un langage honnête, convenable. Pour refuser une demande prématurée de la part d'un homme dont on voudrait faire un mari, une fille ne peut guère répondre autre chose ; ce qu'on lui demande est un acte légitime dans le mariage, le lui demander avant, c'est lui proposer une chose illicite ; elle peut donc répondre : « *Que penseriez-vous de moi si je me rendais ?* » Une jeune personne surtout a d'abord cette idée, qui est raisonnable, fondée sur la nature ; la facilité à nous accorder diminuant toujours la confiance de celui auquel on accorde, à moins que ce ne fût le plus présomptueux des hommes. Cette fausseté dans les idées de M. de Blémont, inspira la plus grande défiance à Parlis et de ce moment, il n'osa plus compter sur l'amitié d'un pareil homme. Mais il devait bientôt n'avoir plus de doutes à son sujet.

Parlis regardait Élise comme sa fille ; la manière dont il en

avait toujours agi avec elle, avait excité la confiance de cette jeune personne, elle n'avait plus rien de caché pour lui. Elle attendait avec impatience le moment de le revoir pour lui faire part de son entretien avec M. de Blémont, et lui déclarer nettement ses sentiments. Ils étaient dictés par la raison. Élise, toujours la même, se serait encore donnée, persuadée qu'un mari libertin ne l'est plus avec sa femme, mais elle désespérait de pouvoir amener M. de Blémont à conclure, sans un préalable aussi criminel que dangereux. Car, même en cédant, elle n'aurait pas eu l'assurance qu'un tel homme se fut engagé. Quel fond peut-on faire sur celui qui ne respecte rien ; qui, non content de s'élever au-dessus du préjugé, croit ne pas aller assez loin, s'il ne brave aussi les lois les plus nécessaires et s'il ne va jusqu'à outrager la nature? Un tel homme ne mérite aucune confiance, et si quelquefois il a montré des vertus, elles font l'effet ou de vues intéressées ou d'un caprice du moment ou de la vanité, etc. « Ne comptez plus sur M. de Blémont pour moi, dit Élise à Parlis, s'il n'était pas votre ami, s'il n'avait pas votre estime, je le regarderais comme un lâche suborneur qui aurait cherché à profiter de votre confiance et de ma crédulité pour me deshonorer et me rendre mille fois plus à plaindre que je ne le suis. » Et voyant que Parlis marquait de l'étonnement, elle lui détailla, sans presque rien omettre, tout ce qui s'était passé. Elle n'oublia pas la singulière preuve de *non répugnance* que M. de Blémont avait voulu exiger, les propos plus que libres qu'il lui avait tenus à cette occasion, jusqu'à lui faire entendre qu'il fuirait une femme dont les détails n'auraient pas certain assaisonnement de volupté qu'il désirait.

Ce coup était le dernier qui pouvait être porté aux sentiments de Parlis pour M. de Blémont. Il ouvrit les yeux ; il vit dans son ami un homme qui avait méprisé sa pauvreté, qui l'avait cru capable de s'avilir, qui peut-être lui avait supposé des vues intéressées. Son imagination ardente s'embrasa ; il frémit de colère, et dans un premier mouvement, il jura le mépris à l'homme qui le traitait en méprisable courrier. Mais il résolut de garder le silence

et de se contenter de le fuir à jamais. Parlis vit alors qu'il n'avait pas su jusqu'à ce moment, apprécier les hommes avec sagacité; en rentrant dans son cœur pour les connaitre, il conçut que plus grand nombre de ceux que renferment les villes a l'âm rompue sans peut-être s'en douter, il se compara ensuite à tous ceux qu'il avait connus et un sentiments de joie abreuva sa douleur. « Combien je vaux mieux que ces hommes! s'écria-t-il. O Parlis, qu'un noble orgueil te console de tes malheurs, des maux cruels que tu endures et de ta pauvreté! Qu'ont-ils tous ceux que tu connais, que tu leur doives envier? » Cette réflexion consolante lui fit supporter avec résignation un des plus grands malheurs de la vie, la perte de l'estime qu'on avait pour un ami.

Mais le sort d'Élise ne l'en inquiéta que davantage. Il fut obligé de renoncer à l'espoir séduisant de faire son bonheur par les hommes d'un âge mûr; il sentit que c'était mal à propos qu'il avait jugé, d'après son propre cœur, qu'un homme de quarante-cinq ans doit se trouver trop heureux d'obtenir d'une jeune personne un sentiment de préférence, à quelque titre que ce soit. « Je m'étais donc trompé, pensait-il avec douleur, en me figurant que tous les hommes avaient l'esprit assez juste pour penser qu'ils ne peuvent être heureux que par les femmes! Cette manière si naturelle, dont tous les êtres vivants donnent un exemple à l'homme, n'est sentie qu'imparfaitement, je le vois, parce que la plupart des hommes attendent des femmes autre chose que ce qu'elles doivent leur donner : les uns, comme de Blémont et Charles XII, ne les considèrent que comme des êtres faits pour donner un plaisir matériel, qui n'affecte que les sens et n'intéresse pas le cœur; les autres, comme la plupart de nos seigneurs qui ont des filles entretenues, les regardent comme des espèces de singes qui les amusent par leurs malices; ils les agacent, les excitent à mal faire et rient des disparates les plus choquantes, comme de choses merveilleuses; ils dénaturent ainsi le cœur et le caractère de ces pauvres créatures; ils en font des espèces de monstres qui paraissent tels à tout le monde, dès qu'elles ont trente ans. Telles ces jeunes chattes, dont les tours

et les malices amusent mais qui, devenues vieilles, n'ont plus que le désagréable de leur traîtreux caractère. Cléopâtre, gâtée par Antoine, faisait dissoudre une perle dans du vinaigre et l'avalait, quoique sans suc et sans saveur, par un bizarre caprice de prodigalité; nous voyons de même tous les jours des courtisanes prodiguer par fantaisie le fruit de leurs charmes et de leur jeunesse, parce que les hommes se sont amusés de leurs caprices, de leurs colères, de leur folie, comme on s'amuse de la fureur de deux coqs que l'on fait battre. N'ai-je pas vu un jour, une de ces infortunées, à qui un amant titré avait donné une maison de campagne, faire mettre en un jour pour mille écus de fleurs dans son jardin et s'amuser, le lendemain, à les fouler aux pieds. Elle sautait sur les tulipes les plus rares quand son amant arrivait. « Monsieur le D..., lui dit-elle, j'ai fait mettre hier ces fleurs dans mon parterre; mais ce matin, je me suis aperçue que les insolentes voulaient me le disputer en éclat et en fraîcheur, elles avaient fait cette nuit la plus belle toilette, pour briller, à mon préjudice, par leurs belles couleurs et vous rendre infidèle; moi, je leur fais voir qu'on n'est pas impunément ma rivale: si jamais vous m'en donniez une de mon espèce, je la traiterais comme ces roses, ces tulipes, ces œillets, je vous en avertis, et pis encore. » Le D... se mit à rire. Il trouva cette folie charmante. Il y applaudit et rendit au double la dépense à sa maîtresse... O fous! qui empoisonnez la source de votre bonheur et qui vous étonnez après d'être malheureux! ne sentirez-vous jamais qu'elle n'existe que dans les femmes et qu'il faut l'épurer, cette source divine, si vous voulez goûter de vrais plaisirs (1)... Mais comment faire

(1) Ces réflexions de Parlis étaient d'accord avec la façon de penser, juste et raisonnable à l'égard des femmes : elles rentrent dans la doctrine constamment exposée dans les *Contemporaines,* qui est, que les femmes doivent être également subordonnées et considérées; qu'on doit les traiter avec de tendres égards, les respecter, comme les dépositaires de la génération future, en même temps qu'on les oblige à se tenir à la seconde place : ce n'est pas, comme le prétendent certaines pies grièches, et les célibataires, plus condamnables qu'elles, pour tyranniser le second sexe, mais pour le préserver : son imagination, toujours jeune, le porte trop facilement aux extrêmes, pour qu'on lui

pour Élise? Elle me rendrait heureux. Et moi, que puis-je pour son bonheur?... Rien, rien absolument... à moins qu'elle ne voulût s'assujettir au travail le plus continu... Mais alors, pourquoi attacher son sort à celui d'un presque vieillard? N'aurait-elle pas mille fois plus d'avantages à prendre un jeune homme d'une condition médiocre, fort au-dessous de la sienne, mais laborieux, économe?... Oui, c'est à ce parti qu'il faut s'arrêter. Ne songeons plus ni à M. de Blémont ni à ses pareils. Je vais le remercier au nom d'Élise et de son contentement. »

Il alla sur-le-champ exposer à la jeune personne ses nouvelles vues, qu'il lui détailla, sans omettre ses réflexions sur lui-même. « Oui, lui dit Élise, remerciez M. de Blémont; il le faut, et je vous en prie; mais abandonnez vos autres projets à mon égard (1). Je ne veux pas du parti que vous trouveriez pour moi; ma mère, d'ailleurs, ne goûterait pas un établissement de ce genre, quand je serais disposée à m'y prêter. Mais il en est un autre, auquel vous paraissez ne pas faire assez d'attention et qui me plairait davantage, que j'aurais préféré même à M. de Blémont. — Eh! quel est-il, belle Élise? — Je vous le dirai; ne me parlez plus de rien; dans peu, l'occasion se présentera de vous ouvrir mon cœur. Tout ce que je puis vous dire en ce moment, c'est que votre société est le seul genre de bonheur que je désire. Ne m'objectez ni votre âge, ni autre chose; vous avez fait naitre dans mon cœur des sentiments d'attachement et de confiance, que je préfère à tous les autres, quels qu'ils soient. Pourquoi admettre un tiers dans notre familiarité? Nous pouvons nous suffire; je travaillerai; je me plairai à répandre quelque agrément sur vos jours; quittez tout autre dessein. Nous sommes dans la

---

laisse l'empire, ni même l'égalité. Je suis l'homme du monde qui honore le plus les femmes; je les chéris; je les adore; et c'est par cette raison, que je leur répète sans cesse : Soyez subordonnées. (R.)

(1) Le lecteur est prié d'observer ici, que le *Quarantecinquenaire* représente *Elise*, comme il voyait *Sara*, dans le temps où il composait sa *Nouvelle* épisodique. On ne pouvait mieux réussir à peindre la force et la bonne foi de son attachement. (R.)

même maison... Monsieur Parlis, vous m'avez prouvé une vérité, dont je me doutais; c'est que les bons procédés tiennent lieu de tous les avantages, lorsqu'ils sont portés à un certain point. Je me souviens que vous le disiez un jour à maman et que la nature l'avait voulu, pour que l'être doué de raison, qui a des passions au delà du temps marqué pour les grâces, ne fût pas malheureux sans remède. Oui, monsieur Parlis, on peut être aimé à tout âge, en employant les moyens propres à cet âge; c'est encore de vous que je le sais. Soyez mon père et mon guide; soyez davantage; je me contenterai de votre médiocrité; je mettrai mon bonheur à la partager; j'en serai glorieuse; votre nom m'honorera; votre mérite personnel rejaillira sur moi : mon attachement, vous le voyez, ne sera pas désintéressé. — Il n'en est pas, Élise, il n'en fut jamais : un attachement désintéressé serait un effet sans cause et il n'en exista jamais de tels dans la nature. Mais, vous, jeune et belle, du goût pour moi! — Non seulement du goût, puisqu'il faut le dire dès aujourd'hui, mais de la tendresse. — C'est autre chose, mon Élise; la tendresse peut naître, pour un homme de mon âge, plutôt que le goût. — Je croyais que c'était la même chose. — Pas tout à fait : le goût suppose l'amabilité physique, la tendresse ne suppose que l'amabilité morale, des qualités, du mérite, des bienfaits. — Je vous conçois : c'est donc de la tendresse que j'ai. — Charmante fille! ce sentiment de votre part sera mon trésor le plus précieux; mais... s'il suffit pour mon bonheur, suffira-t-il pour le vôtre? — Oui, soyez-en sûr, et beaucoup plus que tout ce qu'auraient pu faire pour moi tous les de Blémont du monde, avec leur fortune. Remerciez-le, je vous en prie; marquez-lui mes vrais sentiments à son égard; je ne l'estime pas, je n'aurais jamais pu l'estimer : son caractère est vicieux, ou vicié, je ne sais lequel; mais enfin, il n'est pas ce qu'il me faut. Quant à vous, je me donnerai volontiers, contente, je le répète, de partager votre sort tel qu'il est. »

Parlis aurait été enchanté de ce langage, s'il avait été à la place de M. de Blémont; au lieu que dans sa situation, il n'avait


J. DE CREBILLON FI
Le Pere avoit porté le trouble dans nos ames,
Du feu le plus brûlant il unit sans consumer,
Le Fils ouvre son cœur à de plus douces flammes
Lucien des François, Philosophe des Femmes,
Il les peint, les démasque, et sait s'en faire aimer

que le chagrin de ne pouvoir profiter du bonheur qu'on lui offrait. Il résolut de s'expliquer nettement là-dessus avec Élise, avant d'écrire à M. de Blémont. Ainsi, le lendemain, Élise lui ayant demandé s'il avait écrit, il la pria de lui accorder un moment d'entretien.

« Ma chère Élise, lui dit-il lorsqu'ils furent seuls, j'ai senti tout ce que vos discours d'hier renfermaient de flatteur pour moi ; mais permettez, qu'avant de remercier M. de Blémont, je vous expose la situation où je me trouve. Je vous adore ; mais le sort jaloux qui m'a toujours poursuivi, m'ôta les occasions lorsque j'avais les facultés ; il m'offre aujourd'hui ces occasions, qui eussent fait autrefois mon bonheur, lorsque les facultés n'existent plus. Je vous adore ; mais vous n'aurez en moi qu'un ami tendre ; l'amant ni l'époux ne s'y rencontreront jamais. — Quoi ! vous ne voudriez pas me faire porter votre nom ! — Si, mais je ne vous lierai pas avec un être déjà mort. — Eh ! que m'importe? Si je suis à vous, je me trouverai heureuse ; je le suis dès à présent, si vous me le promettez, si je puis compter là-dessus?... — Vous me séduisez, mon Élise, mais prenez garde de travailler ici contre vous-même ! — Non, non, ne craignez rien ! La nature semble m'avoir faite pour vous. Remerciez, je ne veux qu'un père tendre et je l'ai trouvé en vous. — Mais je suis votre père dès ce moment. — Je vous veux pour mari. — Il me siérait mal de me faire presser, pour ce que j'ai toujours désiré le plus au monde depuis que je vous connais. J'accepte l'honneur que vous me voulez faire ; mais, ma chère fille, songez bien que je ne remplirai à votre égard que les devoirs d'un tendre père. — Je serai aussi votre tendre fille et, pourvu que j'obtienne tout ce qui dépend de ce titre, je serai contente. Écrivez. » Parlis, déterminé, mit la main à la plume :

Lettre de Parlis a M. de Blémont

Il est inutile, monsieur, que vous rendiez une nouvelle visite à Mlle Elise : elle me charge de vous témoigner sa reconnaissance, pour

l'honneur que vous avez songé à lui faire, et dont elle ne veut pas, à vos conditions. Voilà pour ce qui la regarde.

Quant à moi, Monsieur, c'est autre chose, et je ne serai pas aussi bref. Je commence aussi par des remerciements ? Je vous rends grâce d'avoir manqué le bien que j'ai voulu vous procurer, dans une fille honnête et douce, dont jamais vous ne trouverez la pareille : je vous déclare que, malgré ma situation, doublement embarrassante, je vais garder le trésor, que je ne voulais vous donner, que parce que je vous préférais à moi. Le peu de considération que vous m'avez marquée en cette occasion ne m'affecte, que par le tort qu'il vous fait à vous-même. Permettez que je vous expose mes sentiments à ce sujet.

Vous venez, monsieur de Blémont, de me donner une grande et utile leçon ! tout ce que j'y regrette, c'est qu'elle soit toute à vos dépens ! Vous m'avez appris à connaître les hommes : je les soupçonnais à peine tels que vous êtes : cependant, je ne vous regarde plus comme un monstre, idée que j'avais les premiers jours : la réflexion m'a fait changer d'avis à votre sujet... ce n'est plus vous, qui êtes un monstre, dans ma nouvelle façon de penser, c'est moi : quant à vous, mon cher de Blémont, vous ressemblez à la plupart des autres hommes. Depuis que vous m'avez éclairé, je me suis rappelé les discours mille et mille fois entendus de la part de vos pareils ; et je m'aperçois enfin que ce que je croyais un langage affecté, partait du cœur : vous vous ressemblez tous, et Crébillon (1) vous a tous peints des couleurs les plus vraies. Quand les gens au fait de la chronique scandaleuse, parlaient devant moi, des atrocités d'un D... (2), d'un L.-S..., j'avais en horreur ces monstres de luxure, de brutalité, de corruption : grâce à vous, mon cher de Blémont, j'ai changé d'avis sur leur compte ; ils ne sont plus à mes yeux que des hommes ordinaires : ils vous ont une grande obligation ! mais n'y perdez-vous rien ? Jusqu'au moment, où la jeune Elise a été pour moi la pierre de touche de votre caractère, je vous croyais conséquent dans votre logique : j'imaginais que vos idées avaient entre elles de la liaison, une sorte de connexité : mais, à mon grand étonnement, vous m'avez prouvé qu'il n'y avait rien de plus disparate, de plus incohérent que vos opinions. Vous auriez voulu réunir dans Elise

(1) Le *Ménage parisien* de Restif contenait de nombreuses et vives attaques contre des écrivains contemporains, et notamment contre Crébillon fils. Celui-ci fut nommé censeur de l'ouvrage et autorisa l'impression qui eut lieu en 1773. Depuis cette époque, Restif, aussi reconnaissant que son caractère le lui permettait, témoigna à Crébillon fils une admiration intermittente.

(2) Dulaurens ? Le bibliophile Jacob suppose que l'abbé Dulaurens, auteur du *Compère Mathieu* et de la *Chandelle d'Arras*, est le prototype de Gaudet d'Arras, que Restif met en scène dans *Monsieur Nicolas*.

tous les contraires, le froid et le chaud, la folie et la prudence, le dévergondage et la pudeur. Vous lui débitiez des obscénités qu'elle n'a pu souffrir et cela vous a fâché; si elle les avait souffertes, vous l'auriez méprisée comme une catin : vous auriez désiré sans doute en elle une femme économe, aimant la parcimonie, connaissant le prix de l'argent; et vous auriez voulu que votre maîtresse, éprise pour vous d'une passion folle, n'eût songé qu'aux agréments que vous eûtes jadis, mais qu'elle n'a jamais vus. Qu'auriez-vous pensé d'Elise, si elle vous avait aimé tel que vous vous êtes présenté! Qu'elle pensait, comme la *Chercheuse d'esprit* (1) de notre bon ami Favart. *Qu'il faut aimer tout le monde.* Car, en vérité, pour vous aimer tel que vous vous êtes montré, il faudrait avoir un cœur ouvert au premier venu. Vous auriez été fort mécontent, si l'on vous avait accueilli comme vous paraissiez le désirer; si l'on vous avait accordé tout ce que vous avez demandé; et certainement je vous aurais regardé comme un fou, si vous aviez aimé la fille que vous avez paru chercher dans Mlle Elise. D'après votre manière d'agir en cette occasion, voici le conseil que j'ai à vous donner : fuyez toutes les femmes; il n'en est plus aucune qui puisse vous rendre heureux. Si par malheur vous en trouviez jamais une comme vous paraissiez la chercher, ce serait une prostituée, ou tout au moins une friponne, qui chercherait à vous duper. Vous avez été malheureux et trompé jusqu'à présent; la première fois que vous me le dîtes, je vous plaignis; aujourd'hui j'applaudis à celles que je méprisais; j'ai d'elles une idée presque avantageuse; elles avaient un reste de vertu et de pudeur, puisqu'elles n'ont pu vous souffrir. Voilà de dures vérités! mais elles sont conformes aux sentiments que vous m'avez donnés de vous depuis deux mois. Où avez-vous pris une façon de penser comme la vôtre, qui vous porte à dégrader tout ce que vous voulez vous apparier par l'amour ou par l'amitié? Mon cher de Blémont! j'ai eu les passions vives; j'ai donné dans quelques écarts et j'en étais véritablement humilié; mais, depuis que vous m'avez dessillé les yeux, mes remords sont étouffés; j'ai agi comme un prédestiné, comparé à vous et à vos pareils. Lorsqu'il m'est arrivé, dans la fougue d'une jeunesse emportée, abreuvée de misère et de douleur, au sein de la plus accablante pauvreté, de chercher des plaisirs faciles, jamais je ne suis descendu au niveau de celle dont je voulais les obtenir : je l'élevais auparavant jusqu'à moi; si elle n'en était pas susceptible, je me retirais : mais, lorsque j'avais trouvé ce que je cherchais, mes égards, quelques leçons, de sages avis faisaient au moins disparaître le masque affreux de la débauche; je

(1) La *Chercheuse d'esprit*, opéra-comique en un acte, fut jouée pour la première fois à la Foire Saint-Germain le 20 février 1741.

mettais à découvert au moins le visage de la simple nature, ne pouvant aller jusqu'à faire prendre la livrée de la vertu. Je n'ai jamais été crapuleux, même au centre de la crapule : et vous, mon cher de Blémont, vous avez paru ne pouvoir supporter l'idée de vous lier avec une femme honnête! Dès le premier mot que vous lui avez dit, vous avez jeté sur son âme pure, le souffle ternissant de la corruption. J'enviais votre sort autrefois; il me paraissait heureux; je ne vous envie plus rien; vos mêts sont souillés par les harpies; toutes vos jouissances sont empoisonnées; vous êtes le plus malheureux des hommes. J'ai mille fois trouvé le bonheur et la volupté, où ils ne devaient pas être; je savais les y faire germer : vous les chassez, vous, de l'endroit où ils vous attendent et vous vous plaignez ensuite ne pas les avoir rencontrés! Le vice et la corruption vous précèdent comme une armée de sauterelles, qui ne laissent ni fleurs, ni fruits, ni verdure; vous les suivez, malheureux de Blémont, dans un désert dévasté, naguère un pays fertile.

Voilà mes vrais sentiments : mais comme il ne suffit pas de vous faire des reproches et qu'il faut au moins récompenser la peine que vous prenez de me lire; en vous suggérant quelques vues utiles, permettez à un homme fort au-dessous de vous pour les lumières, la connaissance du monde et des hommes en général, de vous donner cependant quelques instructions sur la manière dont un *cinquantenaire*, qui sent encore le besoin d'aimer, doit s'y prendre, pour gagner un cœur.

Certainement ni vous, ni moi, nous ne plairons à personne du beau sexe, par les agréments extérieurs; le prétendre encore, serait une folie. Il faut avoir recours à d'autres moyens et ce sage moyen que vous paraissez ignorer, *Molière* l'a dit, dans son *Ecole des Maris*; il est des vieillards aimables, qui peuvent attacher une jeune femme, surtout dans notre climat, fort différent de celui d'Italie! Je ne parlerai pas de ceux indiqués par le poète-philosophe; le but qu'avait Molière et tous les écrivains amusants du siècle de Louis XIV, était d'amener en France cette facilité de mœurs, qui n'y a fait que trop de progrès et qu'il serait utile d'arrêter aujourd'hui. *Molière*, lui-même, s'il vivait de nos jours, s'élèverait contre ce qu'il a prêché, pour rendre la France agréable aux étrangers, complaire à un roi galant, pour en faire en un mot, un séjour enchanté, un paradis terrestre, où les hommes des autres nations trouvassent tout ce qui n'existait pas chez eux. Car tel était le but des grands écrivains du siècle dernier, tous animés de l'esprit du monarque, et qui allaient par leurs écrits, au même but où il tendait par ses victoires, une sorte de monarchie universelle, non telle que les Espagnols, les Anglais, et l'empereur se le persuadaient, mais plus glorieuse, parce qu'elle aurait été volontaire : il ne faut pas que l'on perde cela de vue, en lisant *Molière*, *Racine*, *Quinault* et nos romanciers d'alors, sans

quoi leurs maximes paraîtraient souvent condamnables à un esprit juste.... Je disais donc que je ne parlerai pas des moyens indiqués par *Molière*, pour qu'un homme d'âge mûr s'attache une jeune femme : mais il en est d'autres plus efficaces, plus certains.

Un homme de notre âge, qui veut être aimé, doit se contenter d'abord d'être souffert; il doit se montrer très désintéressé pour les sentiments et pour les faveurs, le seul des premiers qu'il doit paraître chercher à exciter, c'est la confiance; pour la mériter, il doit ne paraître occupé que des intérêts de la jeune personne, de son bonheur, indépendamment de ce qui le concerne; il doit paraître disposé, le dire même, à la céder à un homme plus jeune, pourvu qu'il fût aimable et qu'il sentît comme lui de quel prix est son cœur, la possession de sa personne, ses jeunes et touchants attraits : mais en même temps, il paraît désespérer de trouver jamais un homme qui lui soit aussi dévoué, qui sente autant ce qu'elle vaut, qui désire aussi passionnément de la rendre heureuse; ce moyen, bien employé, est immanquable pour faire naître la confiance. Dès qu'on s'aperçoit qu'on l'a fait naître, il faut la soutenir par un autre sentiment, qui la fortifie de la manière la plus efficace : la reconnaissance. Tout pauvre que je suis, monsieur de Blémont, j'ai suivi cette route, et elle m'a toujours réussi. Après avoir montré la meilleure volonté, je la prouvais, par quelques présents conformes à mes facultés; comme elles ne sont pas considérables et que je ne pouvais revenir souvent à la charge, il était important de bien connaître ce qui flattait davantage la jeune personne. Le premier présent fait à Elise, dont, quoique vous en pensiez, l'âme est belle et généreuse, a été un petit don à une amie, alors dans un cruel embarras. Vous auriez été enchanté de l'effet que cela produisit sur elle, vous qui ne croyez plus à la vertu, surtout dans les femmes! Flatté de mon succès, je fis un second plaisir du même genre, un peu plus considérable. Ces deux actes de bienfaisance m'acquirent absolument le cœur d'Elise, comme peut l'avoir un homme de quarante-cinq ans. Ce fut alors, ô le plus ingrat des hommes, qui m'avez si cruellement blessé! ce fut alors, que je profitai de tout mon crédit sur son esprit, de toute la confiance qu'elle m'avait donnée, pour commencer à vous louer, car je vous croyais digne de la rendre heureuse. Elle m'écouta : elle désira de vous voir, comme mon ami. Je fortifiai ce nouveau sentiment, par de nouvelles marques d'attention, qui ne sont rien, mais qui marquent combien on désire d'effectuer tout ce qui flatte une jeune personne. Un soir, elle parla d'un genre d'ornement nouvellement à la mode pour les oreilles; je ne dis rien; mais comme le prix était modique, le lendemain à son lever, elle l'eut, le mieux choisi qu'il me fut possible. Elise me regarda pour lors, non seulement comme un bon cœur, un homme essentiel,

obligeant; mais comme un homme galant, qui réunissait l'agréable à l'utile. Tout cela n'a pas monté fort haut et ç'aurait été moins que rien pour vous; cependant cela produisit les plus grands effets! On augura de ma conduite, que mon ami devait me ressembler; on prit de vous l'opinion la plus haute et c'était précisément ce que je voulais, parce qu'alors je désirais votre bonheur à l'égal du mien.

Voilà donc Elise, à peu près aussi disposée à vous donner sa tendresse, que si vous eussiez été jeune, aimable. Vous paraissez alors. Mais quelle est votre conduite? Vous ne montrez à cette jeune personne, dont vous espériez la douceur de vos jours, qu'un effronté cynisme; vous ne lui dites que des choses capables de la faire rougir; vous lui inspirez, par vos propos obscènes, cette répugnance que vous paraissiez craindre : vous lui faites savourer, avec une affectation barbare, tous les désagréments de votre âge et de votre expérience contre les femmes; vous ne lui parlez que de celles qui vous ont trompé. En cas pareil, j'avais fait tout le contraire; je ne lui avais parlé que du dévouement généreux qu'avaient eu pour moi celles dont j'avais su me faire aimer; je l'ai plus d'une fois intéressée par des récits de ce genre : mais sans y trop appuyer et surtout, sans paraître prétendre encore aux mêmes avantages; ce qui serait à présent une prétention ridicule. Vous avez été plus loin; vous avez exigé des *faveurs* proscrites par l'honnêteté, sous le prétexte frivole qu'elles étaient nécessaires, pour vous prouver qu'on pouvait vous supporter à votre âge. Mais qu'avez-vous donc fait pour l'être? A quel titre auriez-vous été aimé? Avez-vous fait la moindre chose pour cela? Non, monsieur de Blémont, il est fort indifférent par quel moyen on gagne un cœur, pourvu qu'il le soit réellement : c'est une vérité que vous paraissez encore ignorer. Il est indifférent que ç'ait été le goût, le penchant, la tendresse, la confiance, la reconnaissance, l'intérêt même, pourvu qu'enfin nous nous soyons attaché le cœur d'une jeune fille : en continuant de vivre avec la personne, et de la bien traiter, l'attachement s'épure et fait notre bonheur. Avez-vous vu dans les villages, les veuves se meurtrir le sein et s'arracher les cheveux sur le tombeau d'un mari, que la mort leur enlève à la fleur de ses ans, dans la vigueur de l'âge, au sort des affaires? Elles ne croient pas déshonorer leur attachement et leur douleur, en mettant l'intérêt au rang des principaux motifs de leurs larmes et de leur désespoir : pauvres enfants! qui vous nourrira!... Malheureuse que je suis, j'ai perdu mon soutien, mon appui, celui qui me donnait du pain et qui faisait prospérer la maison! Que vais-je devenir? Qui me soutiendra? J'ai perdu mon gagne-pain. Il était si travailleur! si ménager!... Elles disent tout cela, et le répètent plus souvent que les autres qualités morales. Elles rougiraient même de dire, je l'aimais, ou il m'aimait tant!... Vous ne

connaissez pas le cœur humain, de Blémont; non, vous ne le connaissez pas! Vous n'avez que des idées fausses. Vous vous êtes persuadé que vous seriez trompé, si vous aviez multiplié les motifs d'attachement à votre égard de la part d'Elise; et pour ne pas les multiplier, vous n'en avez donné aucun. Ensuite, en véritable insensé, vous avez été surpris qu'elle n'ait pas eu d'attachement pour vous! Si elle en avait pris, de Blémont, savez-vous quelle idée je me serais formée d'elle? C'est qu'elle aurait été viciée, corrompue, puisqu'elle ne se serait attachée à vous que par les motifs corrupteurs que vous lui présentiez. Eh! quels motifs encore! Dites-moi, si Elise avait eu des sens assez inflammables, pour prendre feu, comme vous le désiriez, aux propos libres d'un cinquantenaire, dans la bouche duquel ils sont et doivent toujours être repoussants, quelle assurance auriez-vous pu avoir, qu'ils n'auraient pas eu plus d'efficacité dans la bouche d'un jeune homme? Quelle assurance auriez-vous eue de sa fidélité? Malheureux! Homme aveugle et déraisonnable, si jamais vous vous liez avec une femme, du caractère que vous avez paru désirer, Elise sera trop vengée, et vous lui ferez pitié, quelqu'irritée qu'elle soit contre vous! Vous voulez des sens chauds? Sachez qu'un cœur tendre est mille fois préférable dans tous les pays, avec les hommes de tous les âges, mais surtout pour un cinquantenaire, tel que vous. Des sens chauds! Ah! pauvre insensé, qui avez si bien goûté pour autre chose, la morale de *Boccace* et de *Lafontaine*, vous demandez ce qui vous mettrait bientôt au désespoir, en vous faisant recourir au calendrier des vieillards!... Que vous êtes inconséquent! Quelle folie est la vôtre! Vous paraissez tout ignorer. Il n'y avait qu'une chose à faire, gagner la confiance, et par elle, la tendresse : vous auriez vu alors, que toute femme a les sens chauds pour l'homme qu'elle veut rendre heureux. Vous prétendez juger une femme... Je n'ose répéter ici votre idée : mais vous trouverez toutes les femmes telles que vous craignez si fort qu'elles ne soient, après une épreuve du genre que vous la voulez faire! Il n'en est pas, ou presque point en France, qui vous réponde d'abord comme vous le désirez; il faut, pour cela, passer en Italie, en Espagne et jusqu'au Maroc, à moins que vous n'ayiez affaire à ces femmes expérimentéés, qui se sont fait un art particulier, qui les rapproche des Africaines par la manière, quoiqu'elles en soient fort loin par le sentiment (prenant ce dernier mot au physique)!

J'aurais pu me dispenser d'en tant dire : mais je ne suis pas encore assez indifférent à votre égard, pour rompre avec vous par le silence. On aime encore celui à qui on détaille si longuement les causes d'une rupture : on cesse de voir l'homme qu'on méprise : on dit cent fois à l'homme à qui l'on tient encore : Je ne vous verrai plus...

Je suis, votre très humble serviteur, PARLIS.



« Je me donne au mérite. Il remplace à mes yeux la fortune et la jeunesse. » (P. 86.) (Gravure de Binet.)

Après avoir écrit cette lettre et l'avoir lue à Élise, Parlis la cacheta et sortit pour la mettre lui-même à la *petite poste*. Comme il entrait dans un bureau, il aperçut M. de Blémont qui venait sans doute chez Élise : il fit en sorte de ne pas être vu de son ami, qu'il laissa passer ; mais il garda sa lettre et revint sur ses pas. Il trouva M. de Blémont avec la mère d'Élise. La jeune personne était présente : son air était enjoué, elle ne redoutait plus rien de M. de Blémont et elle était ravie de l'arrangement pris avec Parlis. Son enjouement et sa gaieté la rendaient encore plus aimable. M. de Blémont ne savait que devenir ; son goût revenait avec force, mais il ignorait si la gaieté qu'il voyait était causée par le plaisir qu'on avait de le revoir ou si elle avait un autre motif. Cependant il fut à la fin tenté de croire ce qui le flattait davantage. Élise lui disait des choses obligeantes ; c'est qu'elle ne s'intéressait plus à lui, elle n'avait plus rien à en craindre ni à en espérer, pourquoi aurait-elle tenté de le corriger ? Il demanda un entretien particulier dans la ferme persuasion que ses affaires ou ses desseins avec Élise allaient prendre une tournure favorable. La mère d'Élise y consentit. Mais la jeune personne déclara qu'elle n'avait rien à entendre qu'en présence de sa mère. M. de Blémont fut très surpris de ce langage ; il insista. « Non, monsieur, répondit Élise ; si vous aviez retardé votre visite actuelle d'un jour, de quelques heures même, vous auriez su la raison de ma conduite, mais j'espère qu'à votre retour chez vous, une lettre vous instruira. — Une lettre ! Mademoiselle ? — Oui, monsieur. — De vous ? — Non, je n'écris pas ainsi aux hommes ; elle est de M. Parlis. — De vous, mon ami ? — De moi-même, la voilà ; je vous la remets en main propre. — Ah ! voyons... si madame et mademoiselle le permettent ? » La mère d'Élise ayant fait un signe d'approbation, M. de Blémont brisa le cachet et changea de couleur dès la première ligne. Cependant il ne s'interrompit point, il continua sa lecture, qui fut très longue et pendant laquelle Parlis remonta chez lui. Après avoir lu la lettre et l'avoir méditée (car on s'apercevait qu'il recommençait plusieurs passages), il parut fort in-

terdit. Il demanda timidement à Élise si elle savait le contenu de la lettre. « M. Parlis me l'a lue deux fois, monsieur. — Ce sont aussi vos sentiments? — Oui, monsieur. — Et la gaieté que vous avez montrée en me voyant, vient de la peine que vous avez pensé que cette lettre me ferait? — Non, monsieur, elle vient de la joie que je ressens d'avoir déterminé M. Parlis; vous n'y entrez pour rien. — Vous êtes donc bien irritée contre moi? — Pas du tout! je vous dois un bien que je n'aurais jamais obtenu, car je suis certaine que maman sera charmée que M. Parlis devienne son gendre. » Comment? dit la mère. « C'est, maman, que M. de Blémont ne m'ayant pas trouvée digne de lui, M. Parlis veut bien s'offrir comme un pis aller, et qu'il doit vous demander ma main dès aujourd'hui. — Ah! j'ai toujours beaucoup estimé M. Parlis, mais ce que vous me dites de monsieur me surprend! — Mademoiselle s'exprime d'une manière qui doit effectivement vous surprendre, madame; la vérité est que c'est elle qui me refuse. — Oui, d'après ce qui s'est passé. Je ne comptais même plus avoir l'honneur de vous voir. — Voilà une lettre bien dure. — Je suis persuadée néanmoins qu'elle vous paraît ne contenir que *des choses vagues*, des *lieux communs*, et qu'au fond, elle vous affecte peu. — Ce n'est pas un chef-d'œuvre de raisonnement. — Je le crois, pour vous, mais pour moi, je ne trouve rien d'aussi sagement pensé; c'est un chef-d'œuvre, à mon jugement, et j'ai mauvaise opinion de vous d'être d'un autre avis. — C'est que tout ce qui vient de la part de M. Parlis vous paraît excellent. — Ah! il est vrai, même ce qui n'est rien moins que bon, j'en ai un exemple récent, et je vous ai l'obligation de m'avoir détrompée. — Comment! voilà de l'ironie de l'espèce la plus sanglante, car elle finit par un reproche très dur! — Ce n'est pas un reproche, c'est l'expression très simple d'une vérité. »

En cet endroit, il survint une affaire à la mère d'Élise, et cette dame passa dans une autre pièce.

« J'espère, mademoiselle, reprit M. de Blémont, que vous m'expliquerez mes torts? — Vous venez de les lire. — Mais cela

est bien vague! — Je le trouve très précis et je n'ai rien à y ajouter. — Ainsi, vous allez épouser Parlis. — C'est ma plus chère espérance. — Il n'est pas riche. — Tant pis pour lui, mais non pour moi; je l'aime pauvre, je l'estime, je m'honorerai de lui appartenir. Il ne m'a point avilie, il m'a toujours marqué une considération flatteuse; il n'a pas exigé des sentiments que je lui donne volontiers. — Il est heureux! — Oui, si son bonheur dépend de ma tendresse, il est le plus heureux des hommes. — Il a votre tendresse? — Il a tous les sentiments flatteurs dont mon cœur soit susceptible. — Son âge n'y fait rien? — Rien absolument. — Est-ce sa figure, sa personne, ou son mérite qui vous ont attachée? — Ses procédés, son caractère, les sentiments obligeants, voilà ce qui lui donne mon cœur. — Cependant vous auriez consenti à vous donner à moi? — Je croyais que vous lui ressembliez. — Vous m'auriez aimé? — Certainement, avec les mêmes dispositions à mon égard, qu'a montrées M. Parlis. — Je m'y suis bien mal pris? — Lisez votre lettre, elle répond à tout. — Je m'y suis pris avec vous, mademoiselle, comme doit faire tout homme qui connaît le monde et les femmes. — Si c'est là ce que produit dans vos pareils la connaissance du monde et des femmes, c'est un triste avantage! car il n'est propre qu'à vous faire détester. — Vous n'avez apparemment pas le cœur fait comme les autres? — Je crois que si, mais je vous crois beaucoup d'orgueil; vous avez dédaigné un moyen suggéré par M. Parlis. Je ne crois pas que vous ayiez jamais connu de femme honnête, du moins comme inclination, votre conduite semble le prouver; ou si par hasard, vous en avez connues, elles vous ont fort maltraité! Vous devez en être très mécontent! C'est pourquoi vous les craignez, vous paraissez, en abordant une femme pour la première fois, vouloir vous assurer qu'elle n'est pas de celles que vous appelez de froides bégueules, et pour cela vous tenez un langage impardonnable. Je souhaite que vous vous corrigiez de cette manie, mais je ne suis plus intéressée à votre changement que pour vous. — C'est être généreuse!... Mais vous m'auriez aimé, agissant à la Parlis? — Oui,

monsieur, il aurait été impossible qu'il en fût autrement. — Si je pouvais le croire! — Croyez-le, si vous voulez, qu'importe et pour vous et pour moi. — Pardonnez, il importe. Je connais Parlis... Daignez seulement m'assurer que ma conduite conforme à la sienne me ferait aimer? — Vous changez l'état des choses; il n'est plus question de cela. Jamais je ne vous aimerai, mais je n'avais pas d'éloignement pour vous, c'est tout ce que j'ai prétendu vous dire. »

M. de Blémont allait continuer, lorsque la mère d'Élise rentra. « Madame, lui dit-il, ce qui nous avait brouillés n'est qu'un malentendu, je vais monter chez Parlis pour le prier de faire ma paix. » Il y fut en effet. L'âme de Parlis était généreuse et sans fiel; il se sacrifia une seconde fois au bonheur d'Élise et promit de tout employer pour la ramener, à condition que son ami n'y apporterait aucun obstacle, et qu'il emploierait les moyens les plus propres à se faire aimer. M. de Blémont, changé en apparence, promit tout et quitta Parlis en lui donnant carte blanche pour les arrangements.

Ce fut alors que cet homme sensible déploya toute sa générosité; il tâcha de fléchir Élise, de la toucher, de l'attendrir, il parla surtout à sa raison. Elle consentit enfin. Parlis se hâta d'en donner avis à M. de Blémont, qui vint sur-le-champ. Mais dans l'entretien qu'il eut avec Élise, cet homme ne put s'empêcher de retomber dans ses premiers écarts. La jeune personne les dissimula d'abord, M. de Blémont n'en devint que plus audacieux; il poussa les choses si loin qu'il obligea sa maitresse à sortir des bornes en lui donnant un soufflet. En même temps elle s'échappa de ses mains et s'enfuit auprès de sa mère. Elle garda cependant le silence avec elle, mais elle ne déguisa rien à Parlis à qui elle protesta qu'elle renonçait pour jamais à M. de Blémont. Ce dernier ne s'était pas encore retiré, Élise et Parlis le trouvèrent auprès de la mère. L'air sévère de Parlis fit comprendre à M. de Blémont qu'Élise l'avait instruit. Mais il n'en parut pas troublé, il se croyait trop au-dessus du bonhomme Parlis pour rougir devant lui. « Je viens madame, dit le dernier, vous demander

la main de Mlle Élise; quoique pauvre, je ne manque pas de ressources et je vous en ferai voir de plus d'une espèce. — Je ne m'oppose à rien de ce qui plaît à ma fille, répondit la dame, c'est un homme honnête qui me la demande, et c'est pour elle qu'elle se marie. — Je me donne au mérite, dit alors Élise; il remplace à mes yeux la jeunesse et la fortune, mais rien, lorsqu'il manque, ne saurait le suppléer. Adieu, monsieur de Blémont, votre exemple et celui de l'époux qui va m'honorer de son alliance, prouveront que l'homme peut être aimé à tout âge, parce que l'attachement qu'il inspire aux femmes honnêtes a des motifs différents du goût que notre sexe fait naître en vous; une femme, sans les grâces et la beauté, est un être nul, parce que nous devons essentiellement plaire; au lieu qu'un homme privé des agréments de la jeunesse et de la figure peut encore être tout ce qu'il faut que soit un mari, un protecteur, un guide éclairé, un chef respectable. Vous n'auriez été rien de tout cela pour moi, vous êtes indigne de moi. » En achevant ce discours, elle donna sa main à Parlis, qui la reçut avec transport. Mais leur mariage ne s'accomplit pas. M. de Blémont excité par ce qu'il venait de voir, agit si vivement auprès de son ami, que ce dernier lui céda enfin Élise. M. de Blémont l'épousa, et Parlis plus amoureux qu'il ne le croyait en est mort de douleur...

« Mort de douleur! », s'écria Sara. « Ah! monsieur d'Aigremont, vous n'avez pas imaginé sans doute que je me serais donnée à un autre, sachant que vous m'aimez. — Pourquoi non, si c'était votre avantage. » Sara me regarda d'un air de reproche qui signifiait : *Ingrat, tu ne me rends pas justice!* Je me jetai sur sa main, que je baisai. Sara approcha ses lèvres de rose de ma joue, j'en sentis l'impression délicieuse et j'en fus enivré de bonheur...

La vérité du sentiment paraissait dans les regards de Sara et moi, j'étais sous le charme lorsqu'on frappa rudement à ma porte. Comme j'avais une jeune personne chez moi, je courus ouvrir; c'était la mère de Sara. Elle entra, en tenant une

lettre à la main : « Je viens vous voir aussi, me dit-elle avec un agréable sourire; voyez cette lettre que je reçois à l'instant ». Elle me pressa de la lire, et sur un signe qu'elle fit à sa fille, Sara nous quitta.

« Je vous ai envoyé ma fille volontiers, me dit-elle, sur la demande qu'elle m'en a faite cependant; c'est pour que vous tâchiez de gagner sa confiance, et de connaître ses dispositions. Elle est si dissimulée avec moi, sans doute parce qu'elle me craint, car je l'ai élevée sévèrement, qu'elle ne peut ou qu'elle n'ose me dire sa pensée. Voici ce dont il s'agit. Il y avait ici, l'été dernier, un jeune homme que vous avez vu; c'est M. *du Châtaignier*. Ce jeune homme me l'avait demandée en mariage. J'y avais consenti, mais j'ai observé depuis qu'il était sans établissement. Il me doit sa pension, pour le temps qu'il a demeuré chez moi; cette lettre est de son père, qui me propose d'aller dans son pays : voyez, lisez-la. Mon intention est de refuser nettement son fils et de lui demander mon paiement; mais je voudrais que la réponse fût bien tournée et bien piquante, pour deux raisons, qui sont de blesser assez son amour-propre pour qu'il empêche son fils de songer à ma fille, et qu'il me paie sur-le-champ. Faites-moi cette réponse, je vous en prie, j'ai confiance en vous. Je vous prie ensuite de connaître à fond les dispositions de ma fille et de vouloir bien m'en instruire. Je vais vous la renvoyer dans l'après-dîner, sous quelque prétexte, comme d'un livre, que vous avez oublié de lui donner. »

Je fus charmé de cette marque de familiarité, mais j'étais en ce moment encore si désintéressé, à ce qu'il me semblait, que je résolus de ne pas faire la réponse, que je n'eusse parlé à la demoiselle; j'aurais été fâché de la brouiller avec un amant qu'elle aurait aimé.

Elle revint en effet à six heures du soir. Elle paraissait plus embarrassée qu'à l'ordinaire, car elle me demanda beaucoup de pardons de me déranger. Je lui répondis que c'était l'heure à laquelle je quittais le travail et que je ne pouvais en être plus

agréablement distrait. que par le charme de sa présence. Puis. entrant en matière, je lui dis : « Mademoiselle, je suis chargé par madame votre mère de faire réponse au père de M. du Châtaignier. Mais je ne voudrais pas m'acquitter d'une commission qui serait désobligeante pour vous. » J'attendis sa réponse. Sara baissa les yeux en rougissant et me chargea de remercier absolument M. du Châtaignier fils. « Vous le pouvez, monsieur. dit-elle, sans me désobliger, je vous assure! je le méprise trop pour le regretter. Lorsqu'une fois on m'a manqué essentiellement, je n'en reviens plus. » Cette réponse me donnait carte blanche; je fis une lettre telle que la désirait la mère. J'en écrivis plusieurs autres au père de ce jeune homme, pour presser le paiement de la pension, et on m'obligeait à les tourner très durement.

Cependant, je voyais Sara toutes les semaines pendant deux ou trois jours, car elle venait le dimanche, et ce n'était que le lundi, quelquefois le mardi. qu'elle s'en retournait chez sa maîtresse. Au renouvellement de l'année, nous n'étions pas encore des connaissances assez familières pour que je hasardasse un présent de quelque valeur. Je faisais des réflexions sur mon âge et, malgré la confiance avec laquelle Sara me parlait. je sentais que je ne pouvais être qu'un père à son égard, au lieu d'un amant. Ce fut la première de ces qualités que je lui offris. dans les termes les plus affectueux. Elle y répondit d'une manière charmante, mais avec retenue. « Oui. me dit-elle, le premier jour de l'année, soyez mon père, puisque je suis abandonnée de celui que la nature m'a donné. Commençons une liaison si agréable pour moi, avec cette nouvelle année; qu'elle me soit plus favorable que les dernières!... » Elle jeta sur moi un regard touchant et deux larmes humectèrent sa paupière. Je la pressai contre mon cœur : « Ma chère fille! — Mon bien-aimé papa! — Auriez-vous des peines?... parle, ma fille, quelque chose te chagrinerait-il? — Ah! que j'aime ce ton! vous me tutoyez! il me semble que j'en suis davantage votre fille. — Aimable, charmante enfant! — J'ose me promettre un heureux



PORTRAIT DE L. MERCIER
(Musée Carnavalet.)

avenir de notre liaison ; vous serez mon père, mon guide, mon protecteur. — Ah ! ma chère fille ! je crains d'être aussi ton amant ! — Quand cela serait ?... » En achevant ce mot, Sara cacha sa rougeur dans mon sein. Je lui donnai deux baisers et elle m'en rendit un qui ne finit pas si vite ; son visage resta collé contre le

mien... La situation était trop délicieuse pour qu'elle m'ennuyât, mais enfin, je me sentis inondé des larmes de ma jeune amie. Surpris, effrayé, je l'enlevai dans mes bras : « Qu'as-tu, ma chère fille? réponds à ton papa. — Une autre fois. — Ne serais-tu pas heureuse? — Heureuse, moi! — Ah! je l'ai toujours présumé!... Fille si digne du bonheur! Fille parfaite! tu serais malheureuse!... Regrettais-tu ton amant? — Ne m'en parlez pas, je le déteste. — Quelle est donc la cause nouvelle?... — Nouvelle!... elle ne l'est pas... Vous connaissez ma mère? — Oui, répondis-je précipitamment, et... mes sentiments pour vous deux sont absolument contraires : ici, toute mon estime, toute mon amitié, toute ma tendresse...; là (désignant la mère), tous les sentiments opposés. » Nous n'en dîmes pas davantage à cette visite. Sara s'était oubliée auprès de moi; elle se leva précipitamment. « Je serai grondée! — Pourquoi? elle consent à vos visites... — Vous ne savez pas tout!... Adieu. »

Le jour *des Rois* étant arrivé, l'envie d'amuser Sara me fit offrir une collation pour tirer le gâteau. Je me faisais une fête de donner ce petit régal à ma jeune amie, qui devait rester plusieurs jours à la maison, la fête tombant un samedi. En effet, cette soirée fut une des plus agréables de ma vie, sans en excepter les temps heureux de ma jeunesse, lorsque j'aimais et que j'avais droit de m'attendre à l'être. Nous étions quatre à table, Sara, sa mère, le *pro-mari* de celle-ci, nommé *de Valfleuri*, et moi. Il ne se trouva pas de fève, parce que probablement elle était tombée au pro-mari qui la fit disparaître. Il n'y a rien qui familiarise autant que de manger ainsi ensemble, et ce jour avança plus notre familiarité que nos entretiens pendant six semaines, qui s'étaient écoulées depuis la première visite de Sara. Nous dînâmes ensemble le lendemain. Sara vint m'inviter de la part de sa mère, et j'avais pris quelques précautions, ayant eu envie de m'inviter moi-même. L'entretien que nous eûmes, le matin de ce jour-là, fut encore plus confiant que celui de la veille; Sara me parla avec une vérité intéressante, et mon cœur, sans que je m'en aperçusse, prenait toute la tendresse dont il était

susceptible... Nous jouâmes dans l'après-dîner et je me retirai sur les cinq heures, pour me remettre au travail.

A sept heures et demie, Sara se fit entendre à ma porte. J'y volai. Elle entra d'un air d'amitié qui me ravit. Nous causâmes de ses amours avec du Châtaignier. Elle ne convint pas de l'avoir aimé, mais s'étendit sur les marques d'une véritable tendresse qu'il lui avait données. Je hasardai des caresses qui ne furent pas mal accueillies et ce fut ce jour-là que, dans la conversation, je l'assurai que je ne voudrais pas, s'agît-il de mon bonheur, porter atteinte à la vertu d'une fille honnête, que j'avais une probité trop délicate pour abuser de la confiance d'une mère et de celle de sa fille. Mais j'ajoutai, je ne sais pourquoi, que je n'aurais pas les mêmes scrupules avec une fille déjà entamée... (Oui, je tins ce discours imprudent, mais j'en ai porté la peine!...) Sara me répondit en m'assurant qu'elle avait son innocence première. « Ce titre est sacré pour moi, lui dis-je, fille aimable; je serai votre ami, votre tendre père, et rien de plus; mais je serai tout cela si parfaitement que je ne vous laisserai rien à désirer. Soyez ma fille chérie, le voulez-vous? — Oui, papa, je la serai. Je ne change jamais quand le mérite a déterminé mon penchant. — Ma chère Sara, c'est sur ta générosité, non sur mon mérite, que je veux compter. » J'osai lui prendre un baiser sur la bouche, elle s'y opposait un peu, mais à ma prière elle me le rendit et j'en pris mille ensuite. Je venais de la tutoyer comme amant, je voulus l'engager à en faire de même. Elle hésita; enfin, elle refusa de me donner cette marque de familiarité. Nous soupâmes ensemble.

Si tous mes lecteurs devaient être affectés comme moi, je ferais un *Journal* et il serait assez intéressant; il montrerait la gradation de cette passion impérieuse et cruelle qui naît en nous sans consulter la raison, et que la raison, soutenue du mépris, de l'indignation, ne réussit pas toujours à détruire.

La mère de Sara s'aperçut aisément de la passion naissante que m'inspirait sa fille. Le lundi, j'allai saluer les dames, le matin, à ma première sortie. « Nous dinerons ensemble, me dit

la mère, faites vos affaires; nous ne nous mettrons à table qu'à trois heures ou même plus tard, et en sortant de table nous irons à une Comédie bourgeoise. Cela ne sera pas superbe, ce sont des acteurs du commun, mais nous rirons. D'ailleurs, j'ai des billets de l'auteur d'une pièce nouvelle qu'on y donnera. Il a été mon pensionnaire et je ne veux pas le désobliger. » J'acceptai avec transport, ravi d'avoir une journée de plus la compagnie de ma chère Sara. Nous partîmes d'assez bonne heure. En chemin, Sara me dit : « Je vous demande de l'indulgence pour l'auteur. Maman vous a trompé en vous disant que la pièce est d'un de ses pensionnaires. Elle est d'une fille de ma maîtresse, de Mlle *Damé* l'aînée; j'en ai une copie dont je veux vous faire présent. Soutenez la pièce, je vous prie. » Je le promis.

Arrivés au théâtre, nous fûmes placés très avantageusement. On donna d'abord un drame de M. *Mercier*, *le Déserteur* (1). Je n'avais pas encore vu représenter cet ouvrage plein de force et de pathétique; il fit sur moi une impression prodigieuse. Pour Sara, elle en parut encore plus affectée et ses larmes donnaient aux miennes plus de douceur. On joua ensuite un petit opéra-comique, *On ne s'avise jamais de tout* (2). Enfin, la pièce nouvelle. Le commencement ne m'intéressa pas beaucoup. Sara me regar-

---

(1) Le *Déserteur*, drame en cinq actes, de Mercier, fut représenté en 1782, au Théâtre-Italien (où avait été joué sous le même titre en 1769 un opéra-comique de Sedaine et Monsigny).

Les relations de Mercier et de Restif datent de 1782. A cette époque, Mercier consacra au *Paysan perverti*, dans son *Tableau de Paris*, tout un chapitre dans lequel il disait : « Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie et d'expression, et dont si peu sont capables d'avoir conçu le plan et formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, et nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres qui n'admirent que de petites beautés froides et conventionnelles, et ne savent plus reconnaître ou avouer les traits les plus frappants et les plus vigoureux d'une imagination forte et pittoresque. »

Une véritable amitié naquit de cet éloge, amitié mêlée de refroidissements et de brouilles dans lesquels le caractère bizarre et la prodigieuse vanité de Restif lui donnèrent tous les torts.

(2) Opéra-comique en un acte, de Sedaine et Monsigny, qui fut joué pour la première fois à la Foire Saint-Laurent en 1761.

dait en tremblant. J'ignorais l'intérêt qu'elle prenait à la pièce, je ne cherchais pas à la faire valoir, j'oubliais qu'elle m'en avait prié. J'étais dans ces dispositions quand je trouvai un endroit délicieux, que j'applaudis avec transport (1). Sara me pressa la main, elle me dit qu'elle se mourait d'envie de m'embrasser. Je lui dis que j'avais le même désir. « Comment trouvez-vous la pièce? — Charmante. — Vrai? — D'honneur. — Elle est de moi. » A ce mot, je fus transporté. Je croyais bien que Sara avait de l'esprit, mais je ne l'aurais jamais soupçonnée d'être l'auteur de la pièce.

Comme elle n'est pas imprimée et qu'elle est courte, je vais la mettre ici : on jugera si je fus excusable de croire Sara capable de l'avoir faite. Ce petit ouvrage pourra contribuer aussi à faire voir que si je suis devenu éperdument amoureux, aucun des moyens de me subjuguer ne fut omis par la plus aimable des enchanteresses (2).

---

(1) Cet endroit sera indiqué dans la pièce par une note.

(2) Cette pièce n'est qu'une vraie misère : mais M. d'Aigremont, une fois qu'il sut de qui elle était, la trouva charmante, et il porta la prévention jusqu'à croire qu'il l'avait trouvée telle auparavant. (R.)

L'AMOUR ET LA FOLIE (1)

OU

LE ROSIER RETROUVÉ

Pastorale mêlée de symphonies et de danses

NOMS DES PERSONNAGES

L'Amour,
La Folie,

Aglaé, Euphrosine, Thalie,	*Grâces.*
Philémon, Baucis,	*Vieillards.*
Thélamir, Rosine,	*Jeunes amants.*

La scène est dans les campagnes d'*Amathonte*, près d'un temple de l'*Amour*. Sur un des côtés du théâtre, est la cabane de *Philémon* et de *Baucis*.

(1) Il y eut une pièce de ce titre, une comédie en un acte, en vers libres, d'Yvon, qui fut représentée au Théâtre-Français, le 28 octobre 1754.

SCÈNE PREMIÈRE

Lorsque la toile se lève, on entend une symphonie, qui exprime le chant des oiseaux au lever de l'aurore; quelques instants avant la fin de cette symphonie, entre l'*Amour*, les yeux ceints d'un bandeau. Il s'appuie sur son arc, pour aider sa marche, et il est conduit par la *Folie*.

L'AMOUR ET LA FOLIE

L'AMOUR

Dans quels lieux sommes-nous, ma sœur? Où conduisez-vous l'Amour?

LA FOLIE

Pourquoi cette inquiétude? Rassurez-vous, c'est moi qui vous guide; doit-on craindre de s'égarer sur les traces de la Folie?

L'AMOUR

Cette crainte ne serait pas si mal fondée; vous me faites faire chaque jour tant de faux pas! Mais songez que c'est aujourd'hui ma fête.

LA FOLIE

Je ne l'oubliais pas, mon frère; aussi vous ai-je conduit au centre de votre empire; nous voilà dans les plaines riantes d'Amathonte. J'aperçois d'ici le plus fameux de vos temples.

L'AMOUR

Je reconnais ce séjour aux transports qu'il m'inspire; c'est celui de la volupté. Quels doux concerts ont frappé mon oreille! Quel air pur je respire! Quels feux circulent dans mes veines!

LA FOLIE

Que ne pouvez-vous voir tous les objets qu'embellit votre présence! La nature...

L'AMOUR

Cruelle, n'achevez point! Pourquoi me peindre les richesses, que je fais éclore pour tous les êtres, et dont moi seul je ne puis jouir? Jupiter est trop vengé. Il m'interdit l'usage du plus précieux de tous les sens. Hélas! depuis le jour ou l'ingrat m'a condamné à vous suivre et à porter ce triste bandeau, mes adorateurs ont peine à me reconnaître! Moi-même, je ne me connais plus!

LA FOLIE

Moi, je vous reconnais bien. à ces plaintes! Mais, mon frère, pensez-vous que Jupiter vous ait si mal servi, en vous condamnant à me suivre? Que serait-ce donc, s'il vous avait donné la Raison pour guide?

L'AMOUR

La Raison! hélas! il faut en convenir; elle m'aurait aussi mal servi que vous! Il fallait me laisser la vue; mes yeux m'auraient suffi; j'aurais pu lire dans les cœurs, et je n'aurais frappé que ceux que j'aurais trouvés dignes de mes traits.

LA FOLIE

En ce cas, mon frère, il vous fut arrivé de vous reposer assez souvent. Combien auriez-vous d'autels, si vous ne frappiez vos victimes en aveugle?

L'AMOUR

J'en aurais peut-être moins; mais à coup sûr, ils m'honoreraient davantage, et je ne recevrais pas chaque jour mille injustes reproches, qui ne devraient naturellement tomber que sur vous. Car enfin cette légèreté, ces caprices, ces noirceurs, ces cruautés,



Messieurs, je suis quoi qu'on en dise,
Nostradamus, Cadet Moïse,
Iconoclaste, grand auteur,
Grammairien, déclamateur,

Mais, ô destin toujours bizarre,
Dont l'homme ne peut triompher,
Avec un mérite aussi rare
Je ne suis qu'un petit mercier.

Caricature de L. Mercier, d'après une gravure de l'époque.

(Musée Carnavalet.)

ces inconséquences, ces égarements, tous les défauts dont on m'accuse, ne sont que les vôtres; ce sont les moindres de vos jeux.

LA FOLIE

Et c'est là votre bonheur. L'amour s'endort, quand il se borne au sentiment; et les défauts que vous me reprochez le réveillent... Mais j'entends quelqu'un, retirons-nous; il ne faut pas que les dieux se communiquent aux mortels.

L'AMOUR

Moi, je me plais fort avec eux; trouvez bon que je reste.

LA FOLIE

J'aperçois deux vieillards, qui sortent de la cabane voisine; à leur démarche pesante, je les crois chargés l'un et l'autre d'un siècle bien complet.

L'AMOUR

Seraient-ce Philémon et Baucis, ce couple unique que je comblai toujours de mes plus doux bienfaits? Jamais vous n'entrâtes sous leur toit rustique; vous allez voir s'ils sont heureux... Bonnes gens?

SCÈNE II

L'AMOUR, LA FOLIE, PHILÉMON ET BAUCIS

PHILÉMON

Que nous veulent ces enfants? Ils nous appellent! Approchons, ma chère Baucis; il faut respecter l'enfance.

LA FOLIE

Respecter... l'enfance!...

BAUCIS

Sans doute ; puisque c'est l'âge de l'amour.

L'AMOUR

Eh quoi ! ce dieu vous intéresse-t-il encore ?

PHILÉMON

Nous allions à son temple, quand vous nous avez appelés.

LA FOLIE

Vous au temple de l'Amour ! Qu'y faire, s'il vous plaît ?

BAUCIS

Le remercier des bienfaits dont il nous a comblés jusqu'à ce jour.

PHILÉMON

C'est lui qui a répandu le bonheur sur notre cabane.

BAUCIS

Et le bonheur ne l'a jamais quittée.

PHILÉMON

Grâce à ses soins, nos jours se sont écoulés doucement, embellis par nos feux.

L'AMOUR

N'avez-vous point quelque nouvelle grâce à lui demander ?

LA FOLIE

Oui, par exemple, celle de rajeunir comme Titon.

BAUCIS

Nous n'en avons désormais d'autre à implorer de lui, que celle de confondre nos derniers soupirs.

PHILÉMON

Et de procurer à notre chère petite-fille, à notre Rosine, le même sort qu'à nous.

L'AMOUR

Ce n'est qu'en faisant des heureux, que l'Amour peut l'être lui-même; il exaucera vos vœux; il récompensera dans votre fille l'usage que vous avez fait de ses dons.

BAUCIS

Le plus beau don qu'il nous ait fait, c'est elle.

L'AMOUR

Croyez qu'il en prendra soin.

PHILÉMON

C'est le premier de nos souhaits. La pauvre enfant! elle le mérite bien! à peine a-t-elle vu treize printemps, et vous ne sauriez croire combien elle aime déjà un jeune berger de cette île, appelé Thélamir.

BAUCIS

Avec quelle impatience elle l'attend lorsqu'il doit la venir voir!

PHILÉMON

De quelle joie elle est transportée, quand elle voit seulement paraître le chien qui le devance toujours!

BAUCIS

Avec quelle tendresse elle l'embrasse, dès qu'il paraît lui-même!

PHILÉMON

Comme elle baise le bouquet qu'il lui apporte chaque matin!

BAUCIS

Oh! quelque jour nous en mourrons d'aise!... Mais ils ont un si beau modèle!

LA FOLIE

C'est vous sans doute? C'est votre exemple qui la forme à ces agréables jeux?

L'AMOUR

Pourquoi non, ma sœur? C'est dans son nid, sous les ailes de sa mère, que la tourterelle apprend l'art d'aimer... Et Thélamir paie sans doute Rosine d'un juste retour?

PHILÉMON

Il l'aime autant que j'aime ma chère Baucis : cependant, ils ont un plus beau modèle encore; c'est *Auguste*, c'est *Antoinette*... (1). Mais ces chers enfants ne se doutent pas que c'est l'amour qui les attache l'un à l'autre. Nous leur avons toujours différé le plaisir de s'en apercevoir.

L'AMOUR

J'entends; vous pensez qu'ils le goûteront mieux dans un âge un peu plus avancé... Mais pourquoi Rosine ne va-t-elle pas au temple avec nous?

BAUCIS

Elle attend Thélamir, pour s'y rendre; ils ne voudraient pas y aller l'un sans l'autre.

LA FOLIE, *à part*.

Vous pouvez les devancer; ils vous rejoindront toujours assez tôt.

(1) Louis XVI et Marie-Antoinette.

PHILÉMON

Partons, ma chère Baucis ; la fête ne tardera pas à commencer.

BAUCIS

Elle réjouit toujours mon cœur, comme dans ma jeunesse. Pourrais-je en oublier le charme ? Vous n'avez jamais cessé de l'entretenir !

PHILÉMON

Grâces en soient rendues à l'Amour !

L'AMOUR

Allez, heureux vieillards, allez porter à ce dieu l'hommage le plus flatteur qu'il puisse jamais recevoir.

BAUCIS

Aimable enfant, vous qui lui ressembleriez si bien, si vous n'étiez aveugle, puisse-t-il vous rendre aussi fortuné que nous !

SCÈNE III

L'AMOUR ET LA FOLIE

L'AMOUR

Je vous avais bien dit que ce bandeau les empêcherait de me reconnaître !

LA FOLIE

Vingt fois j'ai pensé vous trahir, et me trahir moi-même.

L'AMOUR

Votre réserve m'a charmé ! Je suis content, mais très content

de vous aujourd'hui!... Ma sœur, de grâce, mettez le comble à ce bienfait... si vous vouliez... hélas... *(A part.)* Oh! je n'oserai jamais lui demander cela.

LA FOLIE

Parlez, de quoi s'agit-il? Ai-je rien à vous refuser?

L'AMOUR

Je sais combien vous êtes obligeante; mais je crains de vous demander un service qui serait beaucoup trop au-dessus de ma reconnaissance.

LA FOLIE

Le fripon! Qu'il est séduisant, quand il supplie!... Parlez, mon frère, parlez, vous dis-je?

L'AMOUR

Vous le voulez? Eh bien! permettez que j'arrache un instant ce bandeau qui m'importune?

LA FOLIE

Que me demandez-vous, ô ciel! Et Jupiter...

L'AMOUR

Jupiter? Que nous importe? Que pourrait-il contre l'Amour et la Folie? Il a trop besoin de l'un et de l'autre. Au reste, s'il se fâchait, ma mère saurait toujours bien le fléchir.

LA FOLIE

Mon frère... en vérité... je ne puis...

L'AMOUR

M'accorder la grâce que je vous demande... Ingrate, je ne l'implorais que pour jouir un instant de la vue de vos charmes. Voilà donc le prix de la tendresse que je vous ai vouée depuis si

longtemps ! Que je suis malheureux ! Ah ! pourquoi suis-je immortel ?

LA FOLIE

Je n'y puis résister ; le cœur le plus farouche n'y tiendrait pas... Eh bien, mon frère, je cède à vos instances. *(Elle lui ôte son bandeau.)*

L'AMOUR

O nature ! Je jouis donc encore une fois de tes charmes ! Comme ils s'embellissent à mon premier regard. Le second, je le dois à ma bienfaitrice... Mais qu'elle est belle ! Déesse charmante, je tombe à vos genoux ; recevez mon hommage... Je ne m'étonne plus, si vous obtenez celui de tous les mortels ! Vous êtes bien faite pour partager avec l'Amour l'empire de l'univers !

LA FOLIE

C'est à vous que je dois mes charmes : la Folie ne plait que par l'Amour, jugez si je suis intéressée à ne pas vous quitter ?

L'AMOUR

Je vous aurais prise pour ma mère si je ne vous avais sue près de moi dans le moment où vous m'avez enlevé mon bandeau. Soyez plus, soyez toujours ma compagne ; mais laissez-moi des yeux pour contempler, pour admirer tant de charmes !

LA FOLIE

Voilà bien l'Amour ! Lui accorder une faveur c'est l'engager à en demander mille autres !... Mon frère, je ne saurais, le moment est passé.

L'AMOUR

Eh bien, ma chère compagne, vous ne vous plaindrez pas de moi ; accordez-moi cette grâce pour ce jour seulement, je borne là tous mes désirs... C'est être bien modéré !

LA FOLIE, *à part.*

Le traitre! J'entrevois son dessein; il voudrait m'éloigner pour toujours... Oh! j'y mettrai bon ordre!... Dissimulons comme lui; il est trop délicat, il ne faut pas le contraindre.

L'AMOUR

Quel plaisir de paraitre encore une fois sans bandeau aux yeux des mortels et surtout à ceux de Rosine... Ma sœur, n'y consentez-vous pas?

LA FOLIE

Que peut-on refuser à l'Amour? Profitez du moment! Vous n'aurez pas besoin de guide aujourd'hui. Je vous laisse à vous-même et je vais pendant ce temps-là m'amuser à parcourir mon empire.

L'AMOUR

Vous ferez là une bonne course, ma sœur!... Moi, je vais recevoir une fois sans partage l'encens que tous les êtres brûlent à mes autels.

LA FOLIE, *à part.*

Cependant ne nous éloignons pas, et préparons-nous à lui jouer un tour qui le ramène sans contrainte à son devoir... *(Haut.)* Adieu mon frère.

L'AMOUR, *avec une feinte douleur, chante ce vers de l'opéra « d'*Armide ».

Armide! vous m'allez quitter!

LA FOLIE

Voyez en quels lieux je vous laisse.
Les plaisirs vont suivre vos pas!

L'AMOUR

Puis-je rien voir que vos appas!

LA FOLIE, *malignement.*

Consolez-vous de mon absence, elle ne sera pas longue.

(La Folie sort en dansant; elle agite sa marotte et ses grelots.)

SCÈNE IV

L'AMOUR, *seul.*

Plût à Jupiter qu'elle fût éternelle!... Tâchons au moins de prolonger la grâce qu'elle vient de m'accorder; il ne s'agira que de flatter sa vanité; les déesses sont aussi faibles sur ce point que les mortelles. En attendant, mettons à profit la journée; les moments sont précieux pour l'Amour. J'entends quelqu'un... C'est Rosine!

SCÈNE V

L'AMOUR et ROSINE

Rosine sortant de sa cabane, traverse le théâtre.

L'AMOUR

Rosine, Rosine!

ROSINE, *de la coulisse.*

Qui m'appelle!

L'AMOUR

C'est moi, Rosine.

ROSINE, *rentrant sur la scène.*

Qui, vous?... Oh! ce n'est pas Thélamir, je m'en retourne.

L'AMOUR, *la retenant.*

Un moment, Rosine, il ne sera point perdu. Comment, c'est vous qui cherchez Thélamir? Pourquoi ne vient-il pas vous trouver? Cela serait plus naturel?

ROSINE

Oh! c'est bien la même chose; et puis Thélamir ne m'aime pas encore.

L'AMOUR

Vous le croyez?

ROSINE

J'en suis sûre, parce que papa et maman me disent, que nous ne sommes pas assez grands pour nous aimer. Ce qui me console, c'est qu'ils assurent que cela ne tardera pas.

L'AMOUR

Ils ne seraient donc pas fâchés que vous aimassiez Thélamir?

ROSINE

Pourquoi le seraient-ils! Ne se sont-ils pas aimés, eux? Ne s'aiment-ils pas encore, quoiqu'ils aient près de cent ans?

L'AMOUR

Eh! quel temps ont-ils fixé pour votre bonheur?

ROSINE

Ah! quel temps? Un temps qui est encore bien loin! J'ai dans mon petit jardin un rosier dont Thélamir m'a fait présent; ils disent que nous ne nous aimerons que quand ce rosier portera des fleurs, et cela m'afflige un peu, car je suis bien pressée d'aimer Thélamir!

L'AMOUR

Eh bien! consolez-vous, jolie Rosine; ce temps n'est pas aussi loin que vous l'imaginez. Je gagerais, petite friponne, que ce rosier porte déjà des boutons.

ROSINE

Cela est vrai, et Thélamir me dit même qu'ils sont très jolis.

L'AMOUR

Je le crois, et si je m'y connais! Je vous jure que ces boutons seront, avant la fin du jour, les plus jolies fleurs du monde.

ROSINE

Serait-il possible, ô Dieu! J'aimerai donc avant la fin du jour! Que je vais être heureuse!... Mais qui êtes-vous pour m'assurer tout cela?

L'AMOUR

Un enfant comme vous, et qui serait bien à plaindre s'il cessait jamais de l'être!... mais je suis un peu plus instruit.

ROSINE

Êtes-vous berger, comme Thélamir?

L'AMOUR

Non. Je suis... je suis... *(A part.)* J'allais dire un dieu, n'allons point nous trahir!

ROSINE

Vous hésitez? Est-ce que vous rougiriez d'être pasteur?

L'AMOUR

J'en ferais ma gloire, mais les dieux ne l'ont pas voulu ainsi. Je suis un jeune chasseur, vous devez le voir à mes armes.

ROSINE

Montrez? Quelles sont jolies! En voilà de toutes les couleurs.

L'AMOUR, *à part.*

Avec quelle sécurité elle manie ces traits qui sont souvent le destin de l'univers!

ROSINE

Pourquoi nuancez-vous ainsi ces flèches?

L'AMOUR

C'est pour les différentes espèces d'oiseaux que je chasse.

ROSINE

En voilà une couleur de rose!

L'AMOUR

Elle n'a que de l'apparence, voyez comme elle est légère! Je la réserve pour la linote ou le moineau, elle ne fera que les effleurer; cet autre, qui est d'or, n'est que pour le paon.

ROSINE

Et celle-ci qui est si pesante, et toute brune?

L'AMOUR

Elle ne part jamais en vain, je la destine pour la tourterelle.

ROSINE

Eh quoi! vous percez la tourterelle, cet innocent oiseau qui roucoule si tendrement! qui fait de si jolis nids! qui aime si bien la campagne et qui lui est toujours si fidèle!

L'AMOUR

Je ne la tue pas, Rosine; je me contente de la blesser.

ROSINE

Eh bien! c'est encore plus cruel ce que vous faites là. Le méchant, il ne la tue point, il ne fait que la blesser... pour la faire souffrir davantage.

L'AMOUR

Oh! mes blessures ne font point de mal, au contraire; vous l'allez voir. Je veux essayer sur vous cette flèche brune. Il y a bien longtemps que je n'en ai lancées de cette espèce! *(L'Amour approche la pointe du trait vers le sein de Rosine.)*

ROSINE

Mais je ne suis pas une tourterelle, moi! Finissez donc! finissez!... O Ciel! Où suis-je? Le méchant! Il dit que ses traits ne font que blesser, et... je... sens... que je me meurs... *(Elle tombe dans les bras de l'Amour.)*

L'AMOUR

De plaisir, sans doute?... Ne vous effrayez point, belle Rosine! Vous allez renaître... Comment vous trouvez-vous?

ROSINE

Je n'en sais rien, mais le mal est passé.

L'AMOUR

Et le plaisir dure encore, n'est-ce pas, Rosine? Eh bien, il dépend de vous de blesser ainsi Thélamir; prenez mes armes.

ROSINE, *d'un air languissant.*

Je le veux bien. *(On entend le son d'un flageolet.) (Vivement.)* Le voilà qui vient... J'entends un flageolet, ce son m'annonce que c'est lui.

L'AMOUR

Votre cœur vous le dit mieux encore! Cachez-vous là, pour le blesser avec plus de sûreté.

SCÈNE VI

L'AMOUR, ROSINE, THÉLAMIR, *une corbeille de fleurs sous le bras.*

THÉLAMIR

Rosine, Rosine. *(L'apercevant.)* Ah ! méchante ! tu te caches... et tu veux me percer !... Oh ! Dieu, qu'as-tu fait ! *(Il tombe dans les bras de Rosine.)*

ROSINE

Ne crains rien, Thélamir ! Cela ne fait pas de mal, demande à ce jeune chasseur... Thélamir, Thélamir !... Il ne m'entend plus ... Thélamir, t'ai-je fait du mal ?

THÉLAMIR

Tu m'as fait un plaisir, que je n'avais jamais goûté jusqu'ici.

ROSINE

Ah ! petit chasseur, donnez-nous-en encore de vos traits !

THÉLAMIR

Oui, que je la frappe à mon tour pour la punir.

L'AMOUR

Il ne vous en faut pas davantage ; les traits qui vous ont frappés l'un et l'autre ont trop bien porté leurs coups, vous n'en guérirez pas de sitôt !... Peste, les fripons auraient bientôt épuisé mon carquois !

ROSINE

Que pourrions-nous vous donner pour récompense ?

THÉLAMIR

Aimable enfant, recevez ces fleurs. Nous allons les porter au temple de l'Amour; c'est pour ce Dieu que nous les destinions, mais nous en aurons bientôt cueilli d'autres.

L'AMOUR

Je les reçois volontiers, pour en faire hommage à Rosine... elles ne valent pas les roses qu'elle vous fera cueillir tantôt. *(Pendant ce couplet, Rosine arrange les fleurs dans ses cheveux.)* Que faites-vous là, Rosine?

ROSINE

Je me pare de ces fleurs, c'est aujourd'hui la fête de l'Amour.

THÉLAMIR

N'est-ce pas tous les jours sa fête?

L'AMOUR

Allez à son temple lui consacrer vos cœurs; ce sera le plus bel hommage que vous aurez pu lui offrir. Nous verrons ensemble à votre retour, si votre rosier portera des fleurs.

SCÈNE VII

L'AMOUR, *seul.*

Je suis au comble de ma joie! J'ai donc fait deux heureux? Achevons un si beau jour, et que tous les moments en soient marqués par des conquêtes aussi belles. Mais que me veulent mes sœurs? Les Grâces paraissent surprises de me voir sans bandeau!

SCÈNE VIII

L'AMOUR, AGLAÉ, EUPHROSINE, THALIE

AGLAÉ

La Folie nous l'avait bien dit, assurément c'est lui-même.

EUPHROSINE

Le moyen de s'y tromper! Il est toujours facile à reconnaitre.

THALIE

Qu'il est charmant comme cela! Jupiter devrait lui laisser la vue.

L'AMOUR, *à part.*

Vous n'y perdriez rien.

AGLAÉ

Il a de si beaux yeux!

EUPHROSINE

Que ses regards sont vifs et perçants!

THALIE

Et cependant qu'ils sont doux!

L'AMOUR

Grâces, approchez : depuis quand l'Amour vous effraie-t-il? Je soupçonne la cause de votre surprise; vous êtes étonnées de me voir sans bandeau? Rassurez-vous mes sœurs; c'est un bienfait des dieux que je ne leur ai demandé que pour jouir encore du bonheur de vous voir.

AGLAE

Qu'il est séduisant !

L'AMOUR

C'était vous que le souverain des dieux devait me donner pour guides, et non pas la Folie... Hélas ! il ne vous a fait que mes compagnes ; mon choix vous fait mes souveraines.

AGLAÉ

C'est bien assez pour nous de vivre sous vos lois.

L'AMOUR

A ce trait de modestie, on reconnait bien les Grâces ; mais je ne serai pas ingrat envers elles, je sens trop tout ce que je leur dois. Les dieux m'accordent le bienfait d'être aujourd'hui seul maître dans mon empire ; je ne l'accepte que pour le partager avec vous. Aglaé, prenez mon carquois ; Euphrosine, voilà mon arc ; Thalie, je vous livre mes traits, les blessures qu'elles feront n'en seront que plus douces.

AGLAÉ

A quoi songez-vous, mon frère, de vous dépouiller ainsi ?

L'AMOUR

Je vous rends ce que je tiens de vous, j'aurais voulu y joindre mon flambeau ; mais je ne vous cache pas que j'en ai depuis peu fait présent à l'Hymen.

THALIE, *avec surprise.*

A l'Hymen, serait-il possible !

L'AMOUR

Oui, ma sœur, je suis content de lui depuis l'union d'*Auguste*

et d'*Antoinette* (1) que j'ai cru devoir lui donner cette marque de la bonne intelligence avec laquelle je désire que nous vivions désormais. Adieu, mes sœurs, je vais à mon temple recevoir les hommages que vous me ferez mériter. Vous, cependant, parcourez cette île et que ses heureux habitants ressentent, à votre aspect, toute la joie que doit inspirer un si beau jour.

SCÈNE IX

AGLAÉ, EUPHROSINE, THALIE

AGLAÉ

Comme il est devenu raisonnable, je ne le reconnais plus! Je ne sais pourquoi la Folie nous fait entrer dans le projet de lui faire reprendre son bandeau?

EUPHROSINE

Son empire n'est-il pas assez vaste? A-t-elle besoin de partager celui de l'Amour? En vérité, je ne saurais partager ses complots! Le trait serait d'une noirceur, d'une cruauté...

THALIE

Mes sœurs, croyez-moi, ménageons cette déesse; nous avons quelquefois besoin d'elle, je puis le dire entre nous, gardons-nous de l'irriter; c'est nous qui la gouvernons, elle pourrait bien nous gouverner à son tour. Celle qui a pu triompher de l'Amour pourrait bien triompher des Grâces.

(1) Cette louange adroitement donnée, au couple le plus auguste, le mieux uni, le plus exemplaire et le plus heureux du royaume, frappa tous les spectateurs et fut vivement applaudi. Je pressai tendrement la main de Sara, en lui disant à l'oreille : Voilà un trait charmant! et ce qui en fait le principal mérite, c'est qu'il est vrai. » Elle sourit, et fut belle comme la rose. (R.)

AGLAÉ

Mais, ma sœur, ne vaut-il pas mieux ménager l'Amour?

THALIE

Je connais sa faiblesse, s'il se fâche nous viendrons toujours bien à bout de le réduire.

SCÈNE X

LES MÊMES ET LA FOLIE, *déguisées en prêtre de l'Amour.*

EUPHROSINE

Comment, c'est vous! La Folie en pontife! Qui vous reconnaîtrait sous ce déguisement?

LA FOLIE

Il ne me sied pas si mal! Ce n'est pas la première fois que je m'en suis servie, et je vous assure que je ne m'en suis jamais mal trouvée... Je puis dire au moins qu'il ne m'est pas inutile dans cette occasion. Vous savez mes projets sur l'Amour. Je viens de rendre un oracle qui pourra m'aider à le ramener à son devoir.

AGLAÉ

Apprenez-nous...

LA FOLIE

Je vous conterai cela dans quelques minutes, nous n'avons pas un moment à perdre, je crains que l'Amour et ses deux protégés ne nous surprennent ici. Allez sur-le-champ dans le jardin de Rosine enlever le rosier chéri, vous le poserez sur un des

trois autels du temple, sur le second vous placerez le bandeau de l'Amour, et vous allumerez le feu sacré sur le troisième... Mais j'aperçois le fripon ; Rosine et Thélamir ne tarderont pas à le suivre.

SCÈNE XI

LES MÊMES ET L'AMOUR

LA FOLIE

Le voici, retirons-nous.

L'AMOUR

Un charme secret me ramène en ce lieu.

AGLAÉ

Il a l'air si occupé qu'il ne prend seulement pas garde à nous.

LA FOLIE

Tant mieux, fuyons, vous dis-je.

SCÈNE XII

L'AMOUR, *seul.*

C'est ici que j'ai blessé les deux cœurs les plus dignes de moi. Cette cabane va donc être le séjour du bonheur !... Rosine et Thélamir vont l'habiter sous les yeux de Philémon et de Baucis... Je savais bien que je n'avais pas besoin de la Folie pour faire des heureux !

SCÈNE XIII

L'AMOUR, ROSINE, THÉLAMIR

THÉLAMIR

Toi, ma Rosine, reste là, il faut que je vole au jardin ; tu ne pourrais me suivre.

SCÈNE XIV

L'AMOUR, ROSINE

L'AMOUR

Thélamir ! Thélamir !

ROSINE

Oh ! ne le retardez pas !

L'AMOUR

Ne craignez rien ; il ne peut plus m'entendre. Mais où court-il ? Vous paraissez inquiète ; d'où vient votre embarras ?

ROSINE

Hélas ! D'un oracle de l'Amour !

L'AMOUR

D'un oracle de l'Amour ? *(A part.)* Et je n'en saurais rien ; je gagerais que voici quelque tour de la Folie !... *(Haut.)* Qu'a donc pu vous annoncer cet oracle qui vous effraie si fort ?

ROSINE

Que mon rosier était fleuri.

L'AMOUR

Et c'est là ce qui vous afflige? Il m'a semblé que c'était, ce matin, ce que vous désiriez le plus?... Je me doutais bien que l'Amour vous serait propice?

ROSINE

Hélas!

L'AMOUR

Vous soupirez toujours!

ROSINE

J'en ai grand sujet! Cet oracle a ajouté que celui qui cueillerait la première rose, serait celui que j'aimerais. Voyez un peu le beau plaisir que j'aurais d'en aimer un autre que Thélamir!

L'AMOUR

Rassurez-vous, tendre Rosine! Thélamir peut seul remporter un prix qu'il a si bien mérité.

ROSINE

Oh! d'abord l'Amour aura beau faire, je suis bien sûre que je n'en aimerai pas un autre... *(En pleurant)*, Et si je ne peux pas l'aimer... lui... au moins on ne m'empêchera pas de lui donner mon cœur.

L'AMOUR

Moi je vous réponds des intentions de l'Amour sur vous. votre cœur, votre cabane, vous-même, vous serez toute à Thélamir.

ROSINE

Mais si l'Amour en décide autrement?

L'AMOUR

Eh bien, Rosine, je vous donnerai les traits qui vous ont fait tant de plaisir ce matin ; cela vous consolera-t-il?

ROSINE

Oh oui, et nous serons bien vengés de l'Amour, n'est-ce pas?... Mais Thélamir tarde bien!

L'AMOUR

Le voici.

ROSINE

Qu'il a l'air affligé! O Dieu! Tout est perdu.

SCÈNE XV

L'AMOUR, ROSINE, THÉLAMIR

THÉLAMIR

On l'a pris!... Elle est cueillie.

ROSINE

Hélas! Nous ne pourrons donc jamais nous aimer?

THÉLAMIR

Nous étions si près du bonheur!

L'AMOUR

Rassurez-vous, aimables enfants! Vous n'en êtes pas encore éloignés.

ROSINE

Est-ce qu'il y aurait quelque remède à cela?

L'AMOUR

Si la rose est cueillie; le mal sera fort difficile à réparer! Une première rose ne se cueille qu'une fois.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, PHILÉMON ET BAUCIS

PHILÉMON

Rassure-toi, ma chère Baucis! Sois sûre que Thélamir l'aura cueillie le premier.

BAUCIS

Je tremble! Il avait tant de rivaux.

THÉLAMIR

Hélas! Il n'en a plus, son sort est décidé.

PHILÉMON

D'où te vient donc cette tristesse?

ROSINE

Un autre a mon rosier!

BAUCIS

Un autre! O ciel! Que viens-je d'entendre?

PHILÉMON

O ma chère Baucis! Nous avons trop vécu d'un jour! Nos derniers regards ne verront donc pas le bonheur de tout ce que nous avions de plus cher! L'Amour nous abandonne sur le bord de notre tombeau!

L'AMOUR

Quel blasphème! Osez-vous l'outrager jusqu'à ce point? Non, l'Amour ne vous abandonne pas, vous allez bientôt le reconnaître; il va vous venger, il va se venger lui-même... Et vous qui portez le trouble dans des cœurs qu'il veut rendre heureux, déesse perfide, tremblez? C'est un enfant quand on le caresse; mais c'est un dieu quand on l'irrite, c'est le plus puissant des dieux!

SCÈNE XVII

(La toile se lève; le fond du théâtre représente celui du Temple de l'Amour, où l'on aperçoit trois autels; sur celui du milieu est un pot de feu; sur celui de la droite le bandeau de l'Amour, et sur l'autre le Rosier).

LES MÊMES ET LA FOLIE *qui a quitté son déguisement*, LES GRACES, CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES

LA FOLIE

Arrête, reconnais la Folie.

L'AMOUR

Qui ne la reconnaîtrait à ce trait?

THÉLAMIR

Quel bonheur! La rose n'est pas encore cueillie.

ROSINE

Vole donc au rosier.

LA FOLIE

N'avance pas, téméraire!... Et toi qui prétendais faire des

heureux, malgré la Folie, si le sort de Thélamir et de Rosine t'intéresse, tu peux combler leurs vœux. Reprends ton bandeau, à ce prix je leur rends le rosier.

L'AMOUR

J'y consens de bon cœur. Que ne ferais-je pas pour le bonheur de ces deux aimables enfants. *(Il avance la main vers la rose.)*

THÉLAMIR, *avec effroi.*

Rosine! Il va cueillir la rose!

ROSINE

Laisse-le faire, songe donc que c'est l'Amour!

L'AMOUR

Reçois-la de ma main; elle ne peut avoir de prix si l'Amour ne la donne.

ROSINE

L'aimable dieu! Comment peut-on en dire tant de mal?

BAUCIS

C'est qu'on ne le connait guère, ma chère enfant! N'oublie jamais ce qu'il vient de faire pour toi.

L'AMOUR

Vivez contents, mes amis. J'ai fait votre bonheur, profitez-en, et il fera longtemps le mien... Grâces, venez ceindre mon bandeau sur mes yeux.

(Les Grâces viennent ceindre le bandeau à l'Amour en formant une danse qui exprime leurs regrets.)

ROSINE

Ne pressez pas trop fort, au moins!

LA FOLIE

Ne craignez rien! Les Grâces se garderaient bien de blesser l'Amour! Moi-même je remplis à regret les ordres du destin... Mes sœurs, que ne pouvons-nous lui laisser encore la vue libre, pour voir les heureux qu'il a faits (1).

Je fis mille compliments à Sara, en vantant son esprit et ses talents; tout le monde vint la féliciter sur sa jolie bagatelle, mais elle ne parut sensible qu'à mon approbation. Nous revînmes, et favorisé par l'obscurité, je la tins dans mes bras pendant la route.

« Je suis aimé d'une femme d'esprit, jeune, belle, pensais-je, et je l'adore; quelle félicité m'attendait au soir de ma vie! » Le reste de la soirée, je fus dans l'ivresse; et comme au commencement d'une passion tout semble la favoriser, la mère de Sara et *Valfleuri*, qui vivait avec elle, se retirèrent de bonne heure, en nous disant que nous pouvions causer le reste de la soirée si cela nous amusait.

Nous ne demandions pas mieux. « Charmante fille, dis-je à Sara, votre mérite m'enchante! Qui vous eût soupçonnée, à votre âge, d'avoir tant de capacité! — Je vous ai déjà dit que j'ai vu un certain monde; nous avons demeuré quelque temps, ma

(1) Dans la *Prévention nationale*, qui parut en 1784, Restif a publié cette lettre de Mme Debée, qui lui réclamait la pièce de sa fille :

« 14 décembre 1782.

« Je vous écris, Monsieur, pour m'informer de votre santé et pour vous prier de me renvoyer une pièce de comédie, que vous avez à moi depuis deux ans. Cet ouvrage m'est précieux, à bien des égards! Il vous fut donné, je le sais, par ma fille, mais alors vous étiez pour elle ce que vous n'êtes plus. C'est vous en dire assez. J'ai l'honneur d'être, monsieur, en attendant l'effet de ma demande, votre très humble servante.

« Femme Léé.

« *P.-S.* — Bien des choses de la part de l'*Ecrivine*. »

mère, ma sœur qui est morte, et moi chez un homme fort riche, qui protégeait mon père, j'ai reçu là une certaine éducation. Mais ma sœur me surpassait, elle vous aurait enchanté. — Non, pas autant que vous, chère Sara, est-il vrai que vous consentez à être mon amie, ma consolation? — Oui, oui, oui, vous serez aussi mon ami et ma consolation; je veux que l'intimité règne entre nous. — Elle fera mon bonheur; donnez-m'en quelque signe, ma Sara? — Quel signe? — Tutoyez-moi? — Ah, mon père! — Une fille bien tendre tutoie quelquefois... — Si je le savais... — Rien n'est plus certain... — Allons, dis-moi : papa, je t'aime de tout mon cœur. — Papa, je vous, je v... Ce *tu* ne veut pas venir sur mes lèvres. — Je vais les en punir... Voyons à présent?... — Papa, je v... je t..., papa, vous aime, et je t'aimerai toujours. — Je t'adorerai jusqu'à mon dernier soupir, ma jolie Sara. — Aimable papa, mon dernier soupir sera pour *toi*. — Le voilà, ce mot charmant, tu l'as dit! — *Tu* l'as entendu!... s'il te fait plaisir, *tu* l'entendras... tous les jours... — Ah! plût à Dieu!... — Que je *te* verrai.

Le mardi, vers les dix heures, la jolie Sara s'en retourna chez sa maîtresse. Après son départ, la mère monta chez moi. « J'ai à vous parler, me dit-elle, au sujet de ma fille. Vous voyez combien elle a de mérite! Je ne veux pas la donner à ce morveux de du Châtaigner!... Vous a-t-elle confié ses sentiments au sujet de M. du Châtaigner? — Elle n'y pense plus, répondis-je, et vous pouvez disposer d'elle, je vous en assure. — En êtes-vous bien certain? — Je crois l'être, madame. — Eh bien, j'en doute encore. Mais supposons-le! Il faut que je vous dise ma position actuelle. D'abord, je vous annonce, moi, que je n'ai pas de préjugés... Voici donc ce que je voulais dire. Un M. *Legraínier*, qui me connaît depuis quinze ans, offre de donner à ma fille vingt mille francs une fois payés, non pour qu'elle soit sa maîtresse, ses vues sont honnêtes, il lui servira de père, si elle ne veut que cela de lui; peut-être, si elle consentait, serait-il son amant... mais il ne l'exige pas. Ma fille refuse absolument d'accepter : si vous pouviez l'y déterminer?... Je suis d'une

santé chancelante, quoique j'aie l'air de me bien porter ; si elle venait à me perdre subitement, que deviendrait-elle?... Au moyen de la somme que veut lui donner cet honnête homme, ancien protecteur de son père, elle pourrait se faire une rente sur sa tête, car jamais elle ne veut songer au mariage. (Il faut observer que je n'étais pas mariable, moi, confident de la dame.) Et avec ce que je lui laisserai, elle aurait assez pour subsister honnêtement. Le temps s'écoule, la beauté passe, déterminez-la, je vous en prie? — Je n'ose vous promettre, répondis-je, étonné de la commission qu'elle me donnait, de la déterminer dans une chose aussi scabreuse, et où les apparences sont contre les bonnes mœurs. Cependant, la confiance que j'ai en vous me fait croire que le fonds est pur. — Vous ne pouvez en douter ; d'ailleurs, si vous le voulez, vous dînerez avec M. Legrainier, que j'inviterai l'un de ces jours ; nous parlerons librement devant vous, après que je l'aurai assuré de notre intimité ; vous l'interrogerez et vous jugerez par vous-même. » J'acceptai la proposition et nous changeâmes d'entretien. Mais, dans un moment où il était question de moi, elle me dit : « Vous, par exemple, c'est dommage! vous êtes dans la maison, cela ne paraîtrait pas! » Je fus plus que surpris de ce langage singulier, ma fortune étant très bornée. Je ne parus pas goûter son projet, qu'elle me faisait entrevoir assez clairement, et j'eus dans l'idée que l'*Honnête homme* aux vingt mille francs était une sorte d'émule supposé, qu'on me présentait pour me faire parler ; mais il était réel, il n'y avait que les vingt mille livres et l'honnêteté des vues qui fussent chimériques.

D'après cet entretien, je me tins ou je crus me tenir sur mes gardes au sujet de Sara. Cependant j'attendis le dimanche avec impatience, surtout les derniers jours. Ceci aurait dû m'inspirer de la méfiance sur mes sentiments déjà trop tendres. Mais ce qui me rassurait, c'est que je n'étais pas fâché de voir partir Sara, lorsqu'elle s'en retournait chez sa maitresse ; je croyais bonnement que je m'ennuyais de sa vue : c'était bien une autre cause qui agissait sur moi. Les sensations qu'elle me causait

étaient si délicieuses et si vives, qu'elles fatiguaient mes organes; c'était le besoin de repos, et non l'ennui, qui me faisait désirer quelquefois le départ de Sara!... Cette erreur funeste établit ma sécurité, car je devais plus que jamais redouter l'amour...

Sara revint chez sa mère dès le samedi soir. Un instant après son arrivée elle monta me rendre visite. Je la reçus en amant plutôt qu'en père, mais je ne le sentais pas... *O si Mens non læva fuisset!*... « Je ne puis rester avec toi qu'un instant, papa; mon empressement à venir te voir a paru surprendre; je ferai ma visite courte, afin que l'on croie qu'elle n'est que de politesse. — Charmante enfant! tu as autant d'esprit et de délicatesse que de beauté! Je t'adore... je te chéris, dis-je aussitôt en me reprenant, je t'aime en tendre père... Va, ma fille, retourne auprès de ta mère et de Valfleuri; que ta réputation, même à leurs yeux, se conserve aussi pure que tes charmes sont touchants!... » Après l'avoir tendrement embrassée, suivant la nouvelle manière qu'elle m'avait permise à sa dernière visite, je la renvoyai avec un nouveau présent en livres. « Voilà une excellente excuse, lui dis-je, tu répondras, ma chère fille, que tu n'avais plus rien à lire et que tu t'es hâtée de me venir demander ces livres. »

J'allai passer la soirée avec elle.

Le lendemain, dimanche 13 janvier, Sara vint me voir sur les onze heures. Emporté par ma passion, je pris avec elle une liberté décisive. Elle rougit, mais à peine fit-elle de la résistance. Cette dernière circonstance me frappa et m'enhardit. Cependant je me contentai de lui faire des caresses. Elle me tint les discours les plus sensés, les plus affectueux. Je lui parlai des vingt mille francs et je lui demandai si elle croyait pouvoir les accepter sans se faire tort? (Je disais cela bonnement à une fille qui venait de souffrir une liberté décisive: mais j'ai toujours été bonace.) Sara baissa la vue, rougit, s'assit, et je vis des larmes dans ses yeux. Je la pressai de me répondre. « Ah! si j'osais parler! » Je redoublai mes instances. Elles furent inutiles. Je lui fis les plus tendres caresses et elle y répondit; ensuite, elle prit

un air riant. « Je vous dirai que ma mère et moi nous avons eu ce matin une dispute à votre sujet. — Ah! ma charmante amie! comment cela? — Ma mère me disait : « Sais-tu bien, ma fille, que M. d'Aigremont a été bel homme et qu'il l'est encore? Si j'avais une inclination à faire, je le préférerais par goût. — Je ne veux pas, maman. — Pourquoi? — C'est que je le prends pour moi. — Nous verrons qui l'emportera; je l'aime beaucoup, je suis plus belle femme que toi, tu ne me vaudras jamais. — Je sais ce que vous êtes et ce que je suis, c'est pourquoi je ne veux pas que vous lui fassiez des avances. — Nous verrons, nous verrons. — C'est tout vu, je veux m'en faire aimer. — Et quel moyen prendras-tu? — Mais le bon moyen. — Tu l'aimeras? — Oh! je ne l'aimerai pas. — Tu l'aimes? — Si ça était? — Dame, en ce cas, écoute donc, je pourrais bien échouer. — Oh! bien oui, mais je vous crains toujours. — Je t'assure, Sara, que je l'aimerai. — Je vous assure, maman, que moi aussi. — Je ne sais si je dois céder, car enfin tu n'es qu'une morveuse, et tu ne sauras pas conserver un cœur comme celui-là? — Eh bien, essayez-en? — Ah oui! j'irai exposer un ami, mon plus ancien locataire, l'homme que j'estime le plus, aux chagrins que pourrait lui causer une jeune tête de dix-huit ans. — J'en ai dix-neuf, je voudrais en avoir vingt-cinq. — Va, va, tu n'es pas trop jeune pour plaire, ce n'est que pour être constante. — Je le serai. — Si j'en étais sûre... — Soyez-le, maman, j'ai trouvé l'homme qu'il me fallait... »

Sara fut interrompue en cet endroit par sa mère qui vint encore nous trouver, pour me prier de faire une nouvelle lettre, plus *sèche* que la première, au père du jeune du Châtaigner. Je pris la plume et la mère et la fille me quittèrent pour me laisser écrire.

Je dînai avec elles et Valfleuri; nous passâmes ensemble une partie de l'après-dîner. Sara chanta en s'accompagnant de la guitare; elle déclama un rôle de *Zaïre* qu'elle apprenait et le rendit avec beaucoup de sensibilité. Elle me proposa ensuite de la diriger quelque jour dans la composition d'un ouvrage. Ce



J'eus, pendant cet agréable repas, le joli pied de Sara sur le mien.
(P. 135.)

que je promis. Je me retirai à cinq heures, suivant mon usage, pour aller travailler.

A sept, Sara se fit entendre à ma porte. Je la revoyais toujours avec un nouveau plaisir. Je la portai jusque sur sa chaise, je lui pris mille baisers et je la remerciai de sa visite. Elle paraissait ravie de la tendresse que je lui montrais, elle me dit les choses les plus agréables et reprit la conversation du matin en me tutoyant.

« J'ai répondu à ma mère, comme je te le disais, que tu étais l'homme qu'il me fallait. Et c'est l'exacte vérité. Quel bonheur, pour une personne de mon âge et dans ma position, de trouver dans notre maison même un homme d'esprit, de bonnes mœurs, de bon conseil, qui veut bien me tenir lieu du père qui m'a abandonnée ! » (Un baiser voluptueux qu'elle me donna fut l'assaisonnement de ce ravissant discours; que je fus ému ! ô Dieu ! de quelles délices l'existence de l'homme peut être abreuvée !...) « Que ton caractère me charme, ajouta-t-elle; c'est une douce mélancolie, qui n'a rien de triste, même quand tu l'es, papa, tu ne paraîs qu'intéressant. — Ce compliment me flatte d'autant plus, fille charmante, que je le crois vrai ; lorsque je suis douloureusement affecté, au lieu d'être concentré comme les autres hommes, j'aime à chanter des airs touchants, ils adoucissent et les larmes qu'ils font couler et ma douleur avec elles. — Quoi ! l'ami papa, tu chantes dans la tristesse ! — Je chante et je pleure. Il y a longtemps que je ne chante plus que dans la douleur ; c'est depuis l'âge de seize ans où j'ai commencé d'être malheureux ; auparavant, je chantais de joie comme tout le monde. Aussi, ma fille, ajoutai-je en riant, j'ai plus de plaisir qu'un autre à l'*Opéra;* j'y retrouve la nature que nos graves auteurs disent en être absolument bannie. — J'aime à vous entendre, continuez, me dit Sara. — Tu ne veux donc plus que je te dise *toi?* — Si, si, cher ami papa, continue. — Ainsi, ma Sara, si jamais j'avais des chagrins violents que je ne voudrais pas te confier, de peur que tu n'y fusses trop sensible, tu m'entendrais chanter. Si... mais non, jamais... — Quoi? quoi?

Je veux le savoir... — Eh bien, si j'en avais qui me vinssent de toi, mes accents seraient déchirants. — Ce serait une erreur de ta part et, si jamais je les entendais, je viendrais, je te détromperais et je te forcerais à chanter de plaisir, comme avant que tu eusses seize ans. » Deux ou trois baisers scellèrent sa promesse. J'étais ivre de bonheur... O Sara! Sara! tu faisais un dieu d'un malheureux et faible mortel!...

Ce fut ce jour-là que je m'abandonnai sans réserve aux sentiments qu'elle m'inspirait. Notre conversation devint ensuite plus vagabonde. Nous parlâmes de M. du Châtaigner. Sara me dit qu'elle le détestait, qu'elle ne voulait plus le voir. Elle ajouta que son plan était de ne se point marier, que cependant, si elle songeait un jour au mariage, jamais elle n'aurait de goût pour les jeunes gens, qu'elle préfèrerait un homme d'un certain âge. « Du vôtre, par exemple; mais s'il fallait choisir absolument entre un jeune homme et un tout à fait vieillard, c'est le vieillard que je préférerais; je veux un guide, un protecteur, un père, et non un jeune fou qui me causerait mille peines, avec mon caractère porté à la tranquillité. Voilà bien mes dispositions et jamais je n'en changerai. »

J'étais charmé! Je m'applaudissais, moi, *quarantecinquenaire*, et je me disais tout bas : « Qui l'aurait pensé que le bonheur m'attendît à mon âge!... Cette fille que je vois depuis cinq ans, depuis son enfance (elle n'avait que quatorze ans quand je louai chez sa mère), que j'ai vu croître, embellir, que j'ai si souvent désirée, mais sans oser espérer, elle est à moi! elle se donne! Elle semble, par ses dispositions, être faite pour moi!... » « Qu'avez-vous? qu'as-tu? me dit Sara qui était en ce moment sur mes genoux, le bras passé autour de mon cou. — Je pense à toi, charmante enfant!... Il faut te l'avouer, je t'aime depuis longtemps, mais je te fuyais, effrayé de ta jeunesse et de ta beauté. — Tu me fuyais, cruel!... moi qui n'aspirais qu'au plaisir de te connaître! — Que voulais-tu que je t'offrisse, ma Sara? Un cœur flétri par la douleur! — L'est-il en ce moment? — Non, le bonheur l'a dilaté. Tiens, mets-y ta chère main. —

Oui, il bat!... Touche le mien. — Il me paraît ému! — Ah! c'est qu'il a... — Qu'a-t-il, ma divine Sara? — De l'amour. » Quel mot! lorsqu'une fille de dix-neuf ans l'adresse à un homme de quarante-cinq! « Ma chère Sara, lui répondis-je, ce n'est pas de l'amour que je te demande, mais une sincère et constante amitié. — Et si j'ai de l'amour? — Il cesserait trop tôt! Donne-moi ton amitié, ta confiance... » Mes actions démentaient mes paroles, car c'était en amant que j'agissais! Le cœur humain est inconcevable!... « Ma chère Sara, continuai-je. veux-tu connaître quels étaient mes sentiments pour toi, il y a un an, deux ans? — Oui. j'en serai ravie. — Eh bien, tu vas voir, dans cette historiette, que j'ai envoyée à l'auteur des *Contemporaines* (1), comme je te considérais. En voyant chez vous du Châtaignier, je me figurais que j'étais à sa place, que c'était moi qui t'aimais; j'exprimai les sentiments que tu m'avais inspirés, sous le nom de *Chevilly;* je te nommai *Adeline*. Ces tendres sentiments que je prête à l'amant, je les avais; cette adoration qu'il marque, je désirais de te la marquer; ces dates de l'*Ile Saint-Louis*, je les fais à présent; on y voit partout *Ad. ad.* (Adeline adorée.) Lisons ensemble cette histoire, mon adorable Sara; sois mon Adeline; tu me rends, dès cet instant. aussi heureux que le fut de Chevilly.

Nous lûmes l'historiette qui l'attendrit aux larmes. La voyant si sensible et voulant lui montrer comme je savais aimer, je lui fis l'histoire de mon attachement pour *Zéphire*, cette fille généreuse que j'avais si tendrement aimée (2). Je vis couler des yeux de Sara les plus belles larmes que j'eusse vues de ma vie. Je pleurai avec elle... « Quoi! c'est ainsi que vous pensiez pour moi, avant que de me parler? — Oui, ma chère Sara. — Et vous ne me disiez rien quand vous me voyiez? — Bien des raisons m'en empêchaient : mon âge, le vôtre, mes chagrins, votre mère... — Tes chagrins! Ah! je les aurais adoucis! —

(1) C'est la cinquantième *Nouvelle* des *Contemporaines*. (R.)

(2) Voyez dans *le Paysan perverti*, t. III, pp. 77 et suiv. (R.)

Adoucis-les à présent, mon adorable fille! Tu les connaitras. — Tous? — Oui, tous. — Bon! tu sauras aussi les miens. — Quelle heureuse intimité tu me fais espérer! — Reprends où tu en étais, cher papa. — J'avais encore une autre raison qui me faisait vous fuir : je vous croyais du dédain pour moi. — Ah Dieu! Et comment cela? — Un jour que j'étais descendu pour du lait, j'aperçus dans la salle basse votre mère; j'y entrai pour la saluer. Vous y étiez avec cette jeune voisine que j'avais il y a six mois. — Mlle *Charmantier?* — J'ignore son nom. Votre maman la pria de m'éviter la peine de sortir et lui donna mon pot. Elle le prit avec dédain, je m'en aperçus et j'en fus peiné. A son retour, je lui fis mes excuses; elle vous regarda en souriant; vous lui répondîtes par un pareil sourire qui me parut aussi de dédain. Je m'en retournai confus, très fâché de m'être montré. — Ah! cher papa! que tu lisais mal dans mon cœur! Moi, qui ne soupirais alors qu'après ta connaissance et Charmantier la désirait tout comme moi; tu t'es trompé sur nos sentiments. — Je m'en félicite, ma fille. — Une âme aussi sensible que la tienne, papa, dut cruellement souffrir! — Oui, je l'avoue. — Je veux te dédommager. » Elle me fit des caresses enfantines que je lui rendis avec attendrissement.

Nous parlâmes ensuite de la solidité avec laquelle nous aimions nos amis. Je lui vantai ma manière d'aimer, elle me peignit la sienne. « J'ai à présent une amie, ajouta Sara, que j'aime tendrement, c'est ma maîtresse; la longue maladie d'une mère qu'elle vient de perdre, des dettes, des chagrins... que je ressens aussi vivement qu'elle-même, la mettent dans le plus cruel embarras... Que je voudrais être riche, pour la pouvoir obliger!... Ma mère leur a prêté, mais si durement, à un si fort intérêt... — Comment? à intérêt! — Je ne l'avouerais pas à un autre qu'à mon papa... Si vous connaissiez ma mère!... Je suis bien malheureuse! » Que je fus touché de ce langage que les larmes accompagnèrent. « Si vous saviez comme elle est dure! Comme elle m'a traitée!... Mais je me tais. — Chère, chère enfant! m'écriai-je, oui, je te jure d'être ton père! Je t'en servirai,

ma Sara; je te dédommagerai des duretés de ta mère par mon tendre attachement... Je sais qu'elle t'a été dure. Combien de fois ne l'ai-je pas entendue d'ici se livrer à des emportements contre toi!... Ma chère fille! c'est notre bon destin à tous les deux qui nous a rapprochés... J'ai des enfants ingrats (1), tu as une mère dure... Unissons nos intérêts, soyons tout l'un pour l'autre et tenons-nous lieu de la nature entière! — Je ne vous dis pas tout, reprit Sara la larme à l'œil. — Eh! pourquoi ne pas me le dire, chère fille! je ne veux le savoir que pour remédier, si je puis... — Cela ne se peut pas encore... Si... mais je crains d'être indiscrète... vous pouviez obliger mon amie... Un louis, qu'on vous rendra dans deux mois, suffirait pour demain, quand je m'en retournerai. » J'en glissai deux dans sa main que je baisai.

Nous descendîmes ensuite pour souper ensemble chez sa mère; j'y faisais apporter de chez le traiteur, lorsque je m'invitais moi-même, quelque gros oiseau qui servît ensuite à plusieurs repas de cette femme intéressée.

Le lendemain matin, croyant Sara partie, je chantais dans l'escalier. Elle était dans une pièce d'entrée. Elle tressaillit sur sa chaise, à ce que je sus ensuite. « Qu'avez-vous, lui dit la mère? — M. D'Aigremont chante! — Eh bien, c'est qu'il est content! — Oh! non, il m'a dit un jour, qu'il ne chantait jamais, que lorsqu'il avait quelque peine; et il en a sûrement! — Allez le voir. » Sara monta chez moi.

« Qu'avez-vous? me dit-elle avec intérêt. — Ah! ma chère Sara, je vous croyais partie!... J'ai donc le bonheur de te revoir encore! — Était-ce le sujet de votre peine? — Je n'en ai plus

(1) Restif avait épousé le 22 avril 1760 Agnès Lebesgue. « Après vingt-cinq ans d'une union mal assortie, il se sépara en 1794 de sa femme et eut le tort inexcusable de mettre le public dans la confidence des torts qu'il croyait avoir à lui reprocher, ainsi qu'à sa fille sa fille aînée, Agnès et à son gendre Augé, coupable des plus grands désordres. « Je me sacrifie, moi et ma famille, à l'instruction de mes concitoyens, disait-il à ceux qui lui reprochaient de dévoiler toutes ces turpitudes. » *Biographie universelle et portative des Contemporains,* Paris, 1834, t. III, p. 1087.

d'autres... depuis hier. » Et je lui pris un baiser, qu'elle me rendit. « Je m'en vais partir, reprit-elle; mais si j'apprends que vous ayiez chanté... — Non, je ne chanterai plus. — Je veux dire, de chagrin. — Tu les préviens tous, chère fille. — Voilà comme je vous aime; mais adieu... » J'ajoutai aux deux louis qu'elle m'avait demandés la veille, un troisième caché dans un petit étui d'almanach, et elle s'en alla très contente.

Une nouvelle semaine s'écoula.

Elle revint le samedi suivant, et je ne la vis qu'en sortant, pour aller à mes affaires, avant souper. « J'allais monter chez vous, mon papa, me dit-elle. — Venez, j'y retourne. » Nous y allâmes ensemble. J'étais réellement épris. Je louai sa figure ce soir-là; je lui jurai qu'elle était la seule femme qui eût quelque pouvoir sur mes sens. Je sortis ensuite, et je lui promis de venir souper avec elle. J'apportai pour la première fois ma crème de riz, que nous avons mangée ensemble près d'un an, à quelques jours près. Cette sorte de souper, particulier avec Sara, cimenta notre liaison; nous étions comme le mari et la femme, ou le père et la fille; nous avions le même potage, auquel personne ne touchait que nous, quoique nous fussions tous quatre, Sara, sa mère, de Valfleuri et moi, à la même table. Ces soupers. furent les plus doux moments de ma vie, et le plaisir dont la privation m'a, dans la suite, coûté davantage...

Le lendemain, Sara vint sur les onze heures. Nous eûmes un tendre entretien. Je m'émancipai beaucoup trop, je fus prèt à triompher... Un discours qu'on m'avait répété dans la semaine, au sujet du jeune du Châtaignier, me donnait de la hardisse, et me faisait penser : « Si elle a déjà cédé, pourquoi ne serais-je pas heureux?... » Sara me résista, mais de la manière la plus obligeante; je ne l'en aimai que davantage. Après un nouveau présent en livres, elle me laissa jusqu'au dîner, qu'elle vint me chercher, pour se mettre à table. J'eus pendant tout cet agréable repas, le joli pied de Sara sur le mien. Je me retirai comme les autres jours, et Sara ne manqua pas de venir me voir à sept heures et demie.

Cette soirée fut celle des confidences. Sara était entrée fort gaie. Je la reçus comme une divinité. Elle était pour moi celle du bonheur. Tout à coup, et sans que nous eussions encore rien dit qui la pût affliger, un nuage de tristesse se répandit sur son aimable physionomie; ses yeux devinrent humides, et les larmes coulèrent. Je fus surpris, effrayé. « Qu'a donc ma chère fille? lui dis-je vivement, qu'a-t-elle?... Confie tes peines à ton père, ma charmante amie! — Ah! s'il savait combien je suis malheureuse? — Malheureuse! comment, par qui, depuis quand, ma chère enfant? — Je l'ai toujours été! — Toujours été?... — Ah! puissé-je diminuer ce cruel malheur? — Oui, vous le pouvez, croyez-moi! car vous l'avez déja diminué : votre connaissance est le plus grand bonheur qui me pût arriver. Vous serez mon soutien, mon appui... J'ai une mère... *(des larmes.)* Elle me tourmente... pour accepter un homme que je déteste... qu'il garde ses vingt mille francs. — S'il a des vues malhonnêtes, je vous approuve, ma fille... Ma chère Sara *(Elle mit son visage dans mon sein.)* — Ah! si je vous disais tout! — Eh bien, dis-le-moi, ma chère fille; dis-moi tout? — Je n'ose. — Et pourquoi n'oses-tu te confier à ton père? Je le suis par mon choix; c'est la meilleure manière, et tu es plus ma fille que si le hasard et la nature t'avaient donnée à l'homme qui te presse dans ses bras... Parle, ma fille? — J'ai toujours été malheureuse... Dès l'enfance... ma mère... a fait mourir ma sœur de chagrin... Moi, plus insensible alors, j'étais étourdie, folle, riant toujours... J'ai bien changé depuis quelques années et je suis devenue sérieuse, comme vous me voyez... Combien j'ai souffert!... Aujourd'hui même, je ne saurais la voir, toute ma mère qu'elle est, sans trembler... Elle me fait horreur! sa marche, quand elle arrive où je suis, glace encore mon sang, et me cause une révolution; vous avez dû vous en apercevoir deux fois. (En effet, elle avait frissonné aux deux fois que la mère était entrée chez moi.) Dans mon enfance, j'ai souvent manqué de me tuer, par la crainte que j'avais d'elle... Un jour, quand nous demeurions dans une petite rue du *Marais*, chez un menuisier, elle m'avait



SOPHIE ARNOULD
(Musée Carnavalet.)

défendu de sortir de la chambre. J'aimais tant à courir, que je ne pus me contenir. Je vins sur l'avance de la boutique, où je grimpai, ayant l'œil attentif, si elle ne revenait pas. Je crus l'apercevoir de loin, et mon empressement fut si grand, que ne songeant pas que j'étais montée assez haut, je me jetai par terre, et tombai sur quelque chose d'aigu, qui me fit ici (*montrant l'endroit*) une blessure dangereuse, dont je n'osai parler... Nous étions alors bien dans la misère. Elle ne savait que faire, et je crois qu'elle... *(se cachant les yeux)*; car je lui voyais tous les jours amener quelqu'un de nouveau chez nous. On me faisait cacher dans un petit cabinet. Mais ce qui ne me laisse presque pas lieu de douter, c'est qu'un soir elle me prit par la main, en me disant : « — Allons Sara, viens voir si nous ne pourrons pas *faire un homme!* »

Ce fut le visage caché dans mon sein que Sara prononça ces paroles. Dans un premier mouvement, je la repoussai ; je me levai, transporté de fureur ; puis me calmant aussitôt, pour passer avec rapidité à un sentiment contraire, je la pris dans mes bras, et je lui dis, en laissant ruisseler mes larmes sur elle :

« Tu n'as plus de mère, ma Sara ; non, cette odieuse femme n'est plus ta mère. Mais je te le jure par Dieu même, tu as un tendre père en moi. » Sara me remercia par un baiser. tel qu'une fille honnête le donne à un tendre père.

« Ce n'est pas tout, mon cher papa. Si vous saviez quels traitements elle m'a fait essuyer! J'étais durant l'été, par une chaleur extrême, renfermée dans le petit grenier avec du pain et de l'eau, sans pouvoir sortir ni parler à personne ; elle me regardait comme une bête destinée à son avantage particulier, et dont elle prétendait se servir, lorsqu'elle le jugerait à propos. — Ou plutôt, ma chère fille, interrompis-je, elle ne vous traitait si mal, que pour vous rendre plus résignée à ses volontés. Elle pensait que la moindre bonté qu'elle vous marquerait ensuite. aurait à vos yeux le charme de la nouveauté ; que cela vous disposerait à faire tout ce qui lui plairait. — Je vois que vous la

devinez, reprit-elle; ce que j'ai à vous conter confirme parfaitement votre conjecture.

« Je sais que, dans les commencements que vous avez demeuré dans la maison, elle vous a raconté le trait de cette femme qui occupe votre demeure, et qui, disait-elle, me prostituait à un avocat. La vérité est que cet avocat venait à la maison pour moi, du consentement de ma mère, qui m'avait recommandé de ne pas faire la difficile. Mais cet homme m'ayant prise en affection, il me conseilla de rester honnête, en m'attachant à lui seul. Ma mère l'écoutait. Elle entra dans un moment où il m'embrassait, environ un demi-quart d'heure après ce qu'il m'avait dit; elle se jeta sur lui comme une furieuse, en criant qu'il voulait séduire sa fille, et elle le mit à la porte en le tirant par le collet. Depuis ce temps-là, je ne pouvais plus le voir. Mais il obtint de la voisine dont vous occupez l'appartement, qu'elle me recevrait chez elle, lorsque maman serait absente. Une des clés de cette voisine ouvrait ma petite chambre du grenier; de sorte qu'un jour, que j'y étais renfermée, suivant l'usage, avec du pain et de l'eau, l'avocat vint, la voisine m'ouvrit; le monsieur offrit de payer une collation; mais il ne voulait pas l'aller chercher, de peur d'être aperçu dans le voisinage. La voisine, de son côté, ne voulait pas me laisser seule avec lui; de sorte qu'il fut dit que j'irais chercher la collation. Mais, par malheur, comme j'étais au milieu de la rue, Valfleuri, l'espion, l'amant, l'esclave, la dupe, le vil complaisant de ma mère, Valfleuri revenait chercher quelque chose que sa *dame* avait oubliée; il me vit avec surprise et me gronda. Je ne savais que répondre. Je fus renfermée par lui et je n'osai plus sortir. Au bout d'une heure, ma mère arriva furieuse; elle se jeta sur moi sans m'interroger, me pinça les bras en me tordant les chairs et me relevant le visage à coups de poing. On mit un cadenas à ma porte outre la serrure, et il n'y eut plus moyen de me faire sortir. J'étais désespérée. Je montai plusieurs fois sur la fenêtre, dans le dessein de me précipiter dans la cour. Vous vous rappelez qu'un soir elle vous priait de fermer la porte de

la grille sans bruit; elle regarda Valfleuri et lui dit devant vous : « L'avocat la fermait sans qu'on l'entendît. » Elle donnait à entendre par là qu'il venait auprès de moi la nuit. Mais il n'en est rien, je vous assure.

« Quand je fus presque tout à fait grande, elle me mit deux ou trois mois au couvent. Mais elle avait ses vues, c'était pour tirer meilleur parti d'une fille qui sortirait du couvent. Aussi, mon cher papa, voici ce qui arriva lorsque j'en fus sortie.

« Un dimanche, elle m'habilla superbement et me mena au *Palais-Royal*. Nous nous assîmes dans la grande allée. Nous y étions depuis un quart d'heure environ, lorsqu'un homme d'un certain âge, mis en robin, nous aborda d'un air aisé. Il salua ma mère et se mit à causer avec elle. J'avais l'air de fort mauvaise humeur, craignant que ce ne fût une rencontre. Aussi, lorsqu'il m'adressa la parole, je ne lui répondis que par monosyllabes. Malgré ce mauvais accueil de ma part, il continua et proposa un dîner à ma mère. Je remerciai pour elle en disant que nous avions dîné. Mais elle n'en accepta pas moins. Elle se leva, et moi, peu accoutumée à lui résister, je fus obligée de la suivre. Nous descendîmes à une belle maison, et nous trouvâmes le couvert mis dans un salon superbe. Mais comme je témoignai que je n'avais pas appétit, ayant mangé avant de sortir de chez nous, on me fit passer dans une espèce de cabinet, où ma mère me laissa seule avec le monsieur... Je me dispenserai de vous dire le reste. Je m'évanouis... On fut obligé d'appeler ma mère à mon secours...

« On dîna enfin, et au milieu du repas, le souvenir de ce qui s'était passé me fit encore trouver mal. On me délaça et on me mit au grand air sur un balcon qui donnait sur le jardin. L'homme me témoigna le plus vif intérêt...

« En revenant, ma mère me parla des grandes espérances qu'elle concevait. Mais je lui déclarai que je ne voulais pas être entretenue, et que je préférais de travailler. Elle me répondit froidement que j'en étais la maîtresse.

« Pour me calmer et de peur que je ne me plaignisse dans le voisinage, dès la même semaine, elle me mit en apprentissage pour les dentelles, chez une dame *Haï*, dont la maison est fort honnête, et où j'ai toujours resté depuis. Mais elle me conduisait tous les dimanches et fêtes chez le monsieur du *Palais-Royal*, et lorsqu'il venait dans la semaine, elle m'envoyait chercher par Valfleuri.

« Ce fut chez cet homme que je vis le monde. Il y avait toujours grande compagnie à sa table; c'étaient des gens de condition, à la vérité libertins, car ils n'avaient avec eux que des actrices; mais la conversation n'en était que plus brillante. J'y ai vu Mlle A*** (1). Comme j'étais modeste et timide, cette *demoiselle*, qui ne pouvait croire que je fusse malgré moi dans ma triste situation, me regardait comme une fiche mouche; elle me disait souvent à M. De *** (celui qui paraissait m'avoir) : « Elle est plus rusée que nous toutes, votre jolie Flamande. » Je rougis, et elle me lança quelques épigrammes auxquelles je ne répondis pas. Ce qui m'humiliait beaucoup, c'était le rôle que faisait ma mère. Grossière, relativement aux gens avec lesquels elle se trouvait, n'ayant pas reçu l'éducation française, elle en était souverainement méprisée. Elle le sentait (car elle ne manque pas d'esprit, mais je le sentais davantage encore, ce mépris qui retombait sur moi) et, pour s'en venger, elle lâchait des réponses mortifiantes, sans égard pour la condition. Ces réponses grossières n'étaient point bêtes, au contraire, et c'est ce qui les rendait plus piquantes. Elles l'étaient au point qu'un jour un duc se leva de table, appela M. De ***, et lui dit qu'il ne viendrait chez lui quand cette femme y serait (parlant de ma mère). M. De *** la prit en haine, et lui fit essuyer toutes sortes de mortifications, qu'elle souffrait par intérêt. En effet, elle me vendait à beaux deniers comptants. J'étais parée, et elle empochait les louis. On la vit alors passer de l'étroit nécessaire, que Valfleuri lui avait procuré,

(1) Sophie Arnould ou peut-être Mlle Allard, danseuse de la Comédie-Française, et une des grandes impures du temps.

à la plus grande aisance. Elle prit sa maison à bail et aurait pu, dit-on, l'acheter.

« Cependant M. De *** m'était fort attaché, quoiqu'il n'eut pas lieu d'être content de moi, car je le maintenais dans les bornes... Il me disait quelquefois : « Est-il possible qu'il faille passer par cette femme pour aller à vous! Je vous adorerais, vous seriez tout pour moi, et mon héritière un jour, sans cette créature; mais l'idée qu'elle profite seule de mes présents et de mon amitié pour vous en tarit la source; je me fais un scrupule de solder le vice, la bassesse... Tâchez de venir me voir seule. vous serez plus en sûreté avec moi seul qu'elle vous accompagnant; je sais ce qu'elle m'a dit, ce qu'elle m'a offert. Je pleurais à ces discours.

« Dès que j'étais de retour chez ma mère, je me hâtais de demander à retourner chez mes maîtresses, car la mère étant morte, je continuai de rester avec ses deux filles. Je les aimais tendrement à cause de leur honnêteté; j'en étais tendrement aimée à cause de mon attachement pour elles. C'est de cet asile. où je n'avais que de bons exemples, où je vivais avec des filles de bonne maison, bien élevées, qui ne respiraient que l'honneur et la vertu, c'est de cet asile dont Valfleuri venait m'arracher au milieu de la semaine pour aller écouter, soit M, De ***, soit M. Legrainier que je haïssais encore davantage, mais que ma mère ménageait le plus, par des raisons particulières. Il la servait de son crédit quand elle en avait besoin, sans trop s'embarrasser de la délicatesse; voilà pourquoi il lui est précieux. J'ai cessé de voir M. De ***, il y a environ huit mois. Ma mère a voulu le faire remplacer entièrement par M. Legrainier, qui offre encore aujourd'hui les vingt mille francs; mais je lui ai déclaré que je ne voulais plus d'autre homme qu'un mari.

« Le hasard ayant alors fait trouver à ma mère un pensionnaire dans M. du Châtaignier, je crus que c'était là le mari qui m'était destiné. Mais je vois qu'il n'en est rien, et que c'était à l'amitié d'un homme du plus rare mérite que le sort me réservait. Voilà, cher papa, ce que je puis vous raconter de mon his-

toire. Car je ne dis pas tout!... — Eh pourquoi, chère fille!... — Ah! Que tu me deviens intéressante!... Mais dis-moi tout, je t'en conjure? — Non, cela ne se peut pas! — Je ne vous le demande plus, Sara. — Mon bon ami, dit-elle alors, on nous attendrait pour souper, descendons. » C'était le 21 janvier que Sara me fit cette confidence.

Le lendemain lundi, ne voyant pas Sara que j'avais attendue pour recevoir son adieu ordinaire, je descendis. Mais quelle fut ma surprise d'entendre une querelle, des pleurs, des cris. « *La mère.* Vous êtes une p... — *La fille sanglotant.* Si je ne le suis pas, ce n'est pas votre faute; vous y avez fait tout ce que vous avez pu. — *La mère.* Ah! insolente! Attends! Attends!... » Des pleurs, des cris de la part de la fille. J'entrai, craignant que ma chère Sara ne fût maltraitée. « *La mère.* Une fille, monsieur, qui me répond des impertinences! — *Moi.* Ma chère Sara! calmez-vous! » La mère étant passée dans l'autre chambre, je pris la main de ma jeune amie, qui me reçut assez mal. Cependant elle se calma et se disposa aussitôt à retourner chez ses maîtresses. Je la laissai s'habiller, et j'attendis qu'elle vînt me voir. Mais on ne lui permit pas de monter apparemment, ou elle ne l'osa pas. J'étais à la fenêtre; je la vis sortir et elle passa du côté de la rue d'où je pouvais la voir plus longtemps. Je descendis un instant après. J'entendis soupirer la mère. J'entrai auprès d'elle pour la consoler. Alors cette abominable femme prenant un ton hypocrite, me dit en pleurant, en poussant des cris étouffés : « N'est-il pas bien malheureux de n'avoir qu'une enfant et de la voir aller chez les autres, de ne pouvoir la garder chez soi! — Eh! qui vous en empêche, madame! — Ah, monsieur! tout ce qui reluit n'est pas or, et je ne veux pas être à charge à mes amis! — Ce que je pourrai, madame, est à votre service. Prenez mademoiselle votre fille chez vous, je me ferai un plaisir et un devoir d'être votre société. — Eh bien, monsieur, oui, prenons-la, nous lui donnerons mon second qui va être libre, nous le meublerons à nous deux; je suis sa mère; vous lui servirez de père... » Je consentis, j'applaudis à cette idée, sans concevoir

de soupçons... Insensé qui ne voyais pas la finesse de cette femme ! Qui ne concevais pas que j'étais le sujet de la querelle entre la fille et la mère ! Que celle-ci, toujours impatiente, voulait que celle-là précipitât l'instant de la récolte, tandis que Sara qui avait pris avec moi un rôle honnête, et qui sans doute y prenait du plaisir, voyait que la précipitation était impossible ?

Remonté chez moi, je fis cependant quelques réflexions. Je trouvai extraordinaire qu'une femme impérieuse, que rien n'avait pu dompter que l'intérêt, pleurât, criât de la séparation volontaire et momentanée d'avec une fille qui n'allait qu'à deux ou trois cents pas et que, par conséquent elle était libre de voir tous les jours, à toutes les heures ; que d'ailleurs, elle pouvait reprendre chez elle, puisque le temps d'apprentissage était achevé depuis longtemps, et que sa fille savait l'état qu'elle lui avait donné. Mais ces réflexions glissèrent légèrement,

Le jour suivant, en allant saluer cette mère affligée, que je trouvai fort contente, elle me remit une lettre que sa fille lui avait laissée pour moi la veille. Comme elle ne savait pas déchiffrer le français, je crus devoir, par politesse, la décacheter sur-le-champ et la lire tout haut. Voici ce qu'elle contenait :

Première Lettre de Sara a M. d'Aigremont

Monsieur et cher papa : Ta fille sait de toi-même que tu as toujours été malheureux. Quoi ! serait-il possible que le Dieu de la nature eût oublié mon père ! Non, non, c'est parce que tu ne m'as pas fait l'aveu de tes peines que tu as été malheureux. Parle actuellement à ta fille, et crois qu'elle se sacrifierait entièrement pour toi. Oui, elle donnerait la moitié de sa vie pour te rendre heureux Je te prie de croire que ce sont là les véritables sentiments d'amitié, de tendresse, d'attachement qu'a ta fille, et qu'elle doit avoir, puisque c'est elle-même qui a fait le choix de son papa. Ma plume est trop faible et trop peu exercée pour te dire tout ce que je pense. Au bonheur de te voir, mon papa. Je finis en te souhaitant le bonheur que tu mérites, et une vie qui ne finisse qu'avec la mienne.

Ta fille jusqu'au tombeau.



Mlle ALLARD

(Musée Carnavalet.)

(Ah ! Qu'on me donne une âme sensible qui ait aimé, pour connaître, pour sentir l'excès de mon bonheur à cette lecture !...)

Il y avait sur l'adresse qui était la mienne, *maman le sait,* mais je ne m'en aperçus pas, et j'observai en lisant de changer le tutoiement en vous.

Je l'avouerai, cette lettre si tendre, qui portait si bien l'empreinte de la véracité, fit nager mon cœur dans une joie délicieuse ! Je me crus sincèrement aimé ; je n'eus pas le moindre doute. Aimable Sara, pensais-je, mon bon génie t'a destinée à me donner tous les plaisirs !...

La semaine qui s'écoula m'ennuya infiniment. Je désirais Sara avec une inconcevable ardeur. On s'en aperçut apparemment. Sara revint au milieu de la semaine ; mais elle ne resta qu'une demi-journée. Elle monta me voir en m'annonçant qu'elle allait repartir. Ma joie et ma douleur parurent presque simultanément. Sara me consolait par ses tendres caresses. « Cesse, lui dis-je, chère amie, ou tu ne feras qu'augmenter mes regrets. » Elle partit et, à l'instant où je rentrai, je trouvai sous ma porte le billet suivant ;

Deuxième Lettre

Mon cher bon ami : Tu m'as l'air inquiet, rêveur, chagrin ? Dis-moi un peu ce que tu as ? Est-ce parce que je m'en vais ? Non, sans doute, tu aurais grand tort ! Ce n'est que mon corps qui va disparaître. Pour mon cœur, je le garde pour maman et pour toi ; oui, pour toi, mon papa, pour toi seul. Adieu, mon retour au plus tôt possible. Tâche un peu de t'égayer, sans quoi je te bouderai à mon retour à la maison.

Ce fut à l'occasion de ces deux lettres ravissantes pour un amant (et un amant de mon âge), quoiqu'elles ne soient pas des chefs-d'œuvre, que j'offris à Sara de lier une correspondance qui la formerait au style épistolaire.

C'était le jeudi qu'était venue Sara ; je n'eus que deux jours à l'attendre.

A son arrivée, le samedi soir, nous lui annonçâmes qu'elle ne

retournerait plus chez sa maîtresse. Elle en parut dans le ravissement, elle qui ne pouvait auparavant rester deux jours de suite chez sa mère. Lorsqu'elle monta chez moi, elle me fit ses tendres remerciements. « Je te verrai donc tous les jours, ma chère fille, lui dis-je en la pressant dans mes bras ! Ah ! je serai heureux puisque mon bonheur est l'effet de ta seule présence ! Ma Sara ! Fille aimable ! Fille adorée de ton tendre père ! Qui pourrait croire que pendant cinq ans j'étais auprès d'un trésor semblable à toi, sans songer à m'en saisir !... Je cherchais le bonheur et il était à ma porte !... Mais je le tiens et il ne m'échappera plus ! » Nous descendîmes ensemble. Après le souper, la mère nous laissa quelques instants seuls. « A demain, papa, me dit ma jeune amie, nous causerons beaucoup plus amplement. »

Le dimanche était le 29 janvier... Puis-je dire que ce fut un jour heureux !... Sara vint me voir à midi. Je l'attendais avec impatience et deux fois dans la matinée j'étais entré chez elle, en disant que j'avais des livres à lui donner mais que je ne voulais pas les lui descendre. J'étais alors à peu près instruit des assauts que cette jeune personne avait essuyés ; je ne doutais pas qu'il n'y eût longtemps qu'elle avait perdu cette fleur précieuse, qui ne renaît jamais. Ma délicatesse en souffrait, mais les désirs y gagnèrent une inconcevable vivacité. Je résolus de fonder sa vertu présente, bien déterminé ou à m'arrêter, si elle était réelle, ou à l'attacher à moi par le plaisir, si elle en avait le goût. Car j'étais décidé à lui abandonner mon cœur, quelle qu'elle eût été. C'était un parti pris. Ne vous irritez pas contre moi, honnête et prudent lecteur, je l'ai payé assez cher pour ne devoir intéresser que votre pitié !

Sara se fit enfin entendre à ma porte par une petite toux. Comme tout intéresse dans l'objet qui nous a charmés ! Je tressaille encore lorsque je crois en entendre une semblable ! Je courus ouvrir. Qu'elle était belle ! que d'attraits ! que de fraîcheur ! quel goût dans sa parure négligée ! Les Grâces avaient arrangé ses beaux cheveux ; la volupté, son fichu, son corset, ses jupes, sa chaussure ; elle excitait jusqu'à l'aimable sourire qui se traça sur

son joli visage. « Me voici; papa !... Le pauvre petit papa ! je l'ai fait bien attendre, mais ce n'est pas la faute de sa fille. Elle a une mère et cette mère est bien capricieuse ! Il faut bien prendre garde de ne pas la blesser, de ne pas la faire se cabrer. Si un, *Je ne veux pas que vous montiez là-haut*, était une fois sorti de sa bouche, il n'y aurait plus de remède et sa fille en serait au désespoir. Quand on risque tout, il n'est pas permis de hasarder. — Je te vois, charmante, raisonnable fille, et je suis trop heureux ! Dès le premier instant de ta venue, toutes les peines de l'absence sont suspendues jusqu'à celui de ton départ... Viens ici, ma belle Sara, viens sur mes genoux ! » Elle y vint avec cet aimable abandon, faible langage ! que tu ne le rendras jamais.

Après les premières caresses de l'amitié, qui me furent rendues, je devins entreprenant, mais j'observai avec une attention scrupuleuse la conduite de Sara. Elle résista et, fidèle à mes principes, je m'arrêtai ; ne pouvant être heureux, je fus tendre, et jamais je ne lui avais si vivement exprimé les sentiments qu'elle m'inspirait. Sara était dans mes bras et sur mes genoux, un de ses bras passé autour sur mon cou m'étreignait doucement, son sein vivement agité pressait mon cœur, les yeux fixés sur les miens paraissaient exprimer la plus vive tendresse. Je sentis au fond de mon âme la conviction d'être aimé ; elle se dilatait, je m'agrandissais, je n'étais plus un mortel, j'étais un dieu ; je sentais une existence délicieuse, noble (le bonheur élève l'âme !), le reste du genre humain ne m'inspirait plus que le tendre intérêt de la bienveillance. Quelle situation ! et que faut-il autrement pour être un dieu !... Après une silencieuse jouissance de Sara et de moi-même, ma langue se délia pour se prêter à la plénitude de mon cœur. « Ma fille, dis-je d'une voix syncopée, ma déesse, mon ange, divine source de ma félicité ! quel charme tu répands sur ton ami, ton tendre ami !... Ah ! ma Sara, la plus chère moitié de moi-même; je ne respire plus que pour toi, je t'abandonne mon existence, elle ne peut qu'être heureuse par toi !... Que de ce moment tout nous soit commun, peines, fortune, plaisirs, tout, ma Sara. Tu es ici chez ton père.

Dispose en maitresse, en fille bien-aimée... C'en est fait, je suis à toi. — Je suis à toi, répéta-t-elle avec un baiser. — Tu es à moi! — J'y suis, j'y suis, j'y suis; je veux y être toujours. — Tu embelliras le soir de ma vie. — Il n'est pas si tard! — Non, tu me rajeunis; il me semble que je suis à ton âge. — Puissé-je prendre de tes années, aimable papa!.,. Donne-m'en, donne-m'en!,.. Laisse-moi croire que je t'en ai pris!... Oui, ze t'en ai pris, z'ai trente ans; dis-moi que je parais trente ans, ze le veux... — Reste jeune, mon adorable amie; la jeunesse te va si bien! Elle est si raisonnable en toi!... »

En ce moment, une voix nous appela. C'était celle de Valfleuri. « C'est le jaloux! me dit Sara; il ne prétend rien à moi, et il l'est de tout ce qui m'approche. Je ne te quitte pas, nous dînons ensemble, mais je descends. »

La mère, Valfleuri et Sara devaient tous trois sortir pour affaires dans l'après-diner. Ce fut ce qu'on nous dit à table. Un tendre regard exprima la douleur que ma jeune amie en ressentait; son pied mignon pressa le mien. Tout est organe du sentiment quand on aime, et celui-là n'est pas le moins expressif. Je me mis au travail dès que Sara fut partie, afin d'avoir plus de temps à lui donner, lorsqu'elle reviendrait.

A huit heures elle se fit entendre. Avec quel plaisir je la reçus!... Elle entra chez moi un papier à la main. « Nous avons été voir un des compatriotes de M. du Châtaigner, me dit-elle, pour l'engager à écrire à son ami qu'il fasse payer maman. Dans un instant où il a pu me parler sans être vu, il m'a remis une lettre que je viens lire ici. Je compte vous la laisser pour la renvoyer avec la réponse que je vais y faire. En même temps, elle me donna la lettre... « Lisez-la d'abord, ma chère fille, lui dis-je, après cela vous verrez si je dois la lire aussi. » Elle lut, ensuite elle me la présenta ouverte. Cette lettre était singulière, et j'avouerai que le style m'en surprit!

Lettre de M. du Chataigner a Sara

5 janvier 1781.

Ton petit mari devine l'épreuve à laquelle tu veux le soumettre. Va, il aimerait toujours sa femme quand elle deviendrait muette. Amuse-toi, badine ce petit mari; il s'en venge soir et matin sur ta bonbonnière, il la caresse, il l'interroge. Elle lui dit que tu aimes comme une folle le petit mari qui t'adore. Excuse-le s'il n'est pas parti dès l'instant où tu l'as invité à voler dans tes bras. Tu sais qu'il ne s'est séparé de toi que pour aller vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son bonheur. Il te reverra pour ne plus te quitter. Gronde notre maman, qui ne nous tient pas sa promesse de venir en Dauphiné, si elle était invitée par mes parents. La réponse qu'elle a faite les a tous alarmés, et j'ai été soupçonné d'avoir fait seul les avances. Aide-moi à la décider; si elle se détermine à venir, je lui reponds d'un bon accueil Viens, viens, ma Sara! Je me souviens du temps où j'avais le plaisir de te tenir penchée de si bonne grâce dans mes bras, où tu faisais des prodiges, tes jolis doigts s'occupaient à faire un chef-d'œuvre; tes yeux lançaient le bonheur, ton petit pied faisait lui-même un rôle... Ah! Sara! ces heureux moments sont-ils passés pour toujours!...

Je n'ai pas encore demandé à mon père son fonds. J'ai voulu lui prouver auparavant que j'étais en état de le faire valoir. Il paraît content de mon travail; je vais au premier jour le presser de me donner un état, et lui représenter que je suis en âge de travailler pour mon compte. Je suis désespéré comme toi (*point du tout!*) (1) du moindre retard. (Consolons-nous, ma bonne amie, écrivons-nous souvent.) Donne à Boyer le moyen de te faire parvenir mes lettres. Bonjour (je m'empresse de me parer des qualités dont tu as bien voulu me garantir la sincérité. Raton s'en souviendra toute sa vie). Je t'embrasse un million de fois, et je suis de tout cœur, chère petite femme.

Ton mari,
Du Chataignier.

P.-S. — De quelque manière que tournent nos affaires, je pars, le plaisir de te voir vaut mieux pour moi que la possession d'un trésor. Juge si je suivrai les avis que ta maman donne à mon père de me rendre raisonnable comme toi... Ah! quel mot!

(1) Ce qui est d'un autre caractère, ou entre deux parenthèses, était écrit, ou rayé de la main de Sara. (R.)

Réponse

J'ai reçu votre lettre, monsieur, le 29 janvier, par laquelle j'apprends que vous vous promettez d'être bientôt de retour à Paris. J'espère très fort que ce n'est pas pour moi, ou du moins je vous y engage, car vous ne pouvez pas ignorer que lorsqu'on a manqué à une personne de mon sexe, on ne doit plus se présenter devant elle, surtout quand elle a fait un choix!

P.-S. — Je prie M. Boyer de faire tenir ces deux mots à l'auteur de la lettre ci-incluse.

Je fis beaucoup de réflexions sur la lettre de du Châtaigner! Je savais que Sara l'avait aimé; cet écrit achevait de m'en convaincre, et j'avoue que je fus surpris de la dureté de la réponse. Cependant, et je l'avoue avec confusion, j'en fus flatté; je crus, oui, j'eus la folie de croire qu'à l'âge de quarante-cinq ans, la tendresse que j'inspirais avait fait oublier un jeune homme de vingt-cinq... C'était le comble du délire; mais voilà comme nous sommes tous prévenus en notre faveur, c'est au malheur à nous détromper, en nous remettant à notre place... Cependant je tremblai pour moi, lorsque je fus prié par Sara d'envoyer le paquet qui devait renfermer ces deux lettres à l'ami du pauvre du Châtaigner. Je le promis, mais avec l'intention de les garder, ne croyant pas qu'il fût à propos de remettre de pareilles armes entre les mains d'un jeune homme avec qui l'on rompait. En montrant cette lettre il aurait fait à Sara un tort irréparable. Mais ces libertés que je voyais qu'avait prises du Châtaigner, ces *jolis doigts qui s'occupaient à faire un chef-d'œuvre*, ce que Sara m'avait confié, certain rapport de deux petites commissionnaires qui venaient pour moi dans la maison, tout cela me donna l'espérance d'obtenir des faveurs sans avoir à me reprocher la corruption de l'innocence. Il semble, d'un côté, qu'une fille lorsqu'une fois elle a succombé aux attaques des hommes, est moins à ménager; tandis que de l'autre elle excite davantage une coupable volupté. Ce fut ce que j'éprouvai très vivement et,

quoique la raison combattit en moi ces mouvements désordonnés, la raison ne fut pas la plus forte, mes caresses devinrent plus libres; Sara, plus habituée à moi se défendit moins. Peut-être sentit-elle obscurément le désavantage que lui donnait la lettre qu'elle venait de me faire lire... Peu à peu je me plongeai dans l'égarement d'une passion, toujours extrême, dès qu'on a commencé de s'y livrer... Enflammé par ce que j'osais, par ce qu'on me permettait, par ce qu'on me donnait, je parvins bientôt à ce point fatal où l'on ne saurait plus commander à ses désirs parce qu'on les a trop excités pour que la raison puisse en rester maîtresse... Dans cette situation, un contretemps heureux m'eût sauvé !... Il n'arriva pas... J'osai exprimer ce que je brûlais d'obtenir... Le silence me parut un aveu.

Voilà donc ce protecteur, ce guide, ce défenseur, cet homme qui devait diriger sa jeune amie! Il veut, il arrache lui-même ce qui lui a fait horreur! Le voilà complice de la plus méprisable des mères... (Hélas! Il en est puni, mais qui punira cette infâme corruptrice!... Qui la punira! Le mépris, la haine de sa propre fille; l'horreur, l'effroi qu'elle lui inspire et qu'elle a fait passer dans mon cœur, dans le cœur de tous ceux à qui cette fille a marqué de la confiance; dans celui de tout le voisinage qui connaît sa conduite! Un mépris universel, ô Dieu! Comment cette malheureuse peut-elle le supporter!)

Devenu heureux et coupable, mais sans perdre la qualité d'honnête homme, je jurai de nouveau à Sara, d'après les sentiments de mon cœur, un éternel attachement. Oui, je sentis pour cette fille une tendresse inexprimable, je sentis qu'elle était ma femme, selon les lois de la nature; après sa complaisance et mon bonheur, je me regardai comme ne faisant plus qu'un avec elle. « C'est à présent que tout nous est commun, lui dis-je, ma chère Sara, les sentiments et les biens. Sois ma compagne chérie, conserve-moi à jamais la confiance dont tu m'as honoré. Ce que tu viens de m'accorder est un lien indissoluble pour moi, qu'il le soit aussi pour toi, ma charmante fille! — Il le sera, mon bon ami, et tu verras combien mes sentiments sont



Nos bouches disaient, exprimaient et prouvaient les sentiments qui nous animaient. (P. 154.)

solides ! Je ne changerai jamais, tu seras mon ami, mon mari, mon père ; je serai ton amie, ta femme, ta fille à jamais, car je veux réunir tous ces titres à ton égard. Je n'ai jamais connu personne qui te valût ; tu es mon choix à moi seule, et jamais je n'en ferai d'autre. »

A quoi servirait-il de rapporter ici nos tendres caresses, les baisers pris et rendus ? Nos bouches, ces organes de la tendresse et de la volupté, disaient, exprimaient et prouvaient ensuite par de charmantes unions, les sentiments qui nous animaient. Ce fut après ces moments heureux et dans l'ivresse qu'ils nous inspiraient que nous descendîmes pour souper. Quel agréable repas ! Sara la tendre et sensible Sara mangeait seule avec moi ; elle posa sur le mien son pied délicat, devenu à son tour l'organe d'un sentiment plus contraint ; il exprimait tout ce qu'elle voulait me faire entendre, et ses beaux yeux le confirmaient (1).

Sara est très jolie, voici un trait que j'ai oublié de dire. A chaque fois qu'elle venait chez moi, je la reconduisais et la voyais descendre un étage ; lorsqu'elle était au tournant, elle s'arrêtait pour me regarder et m'envoyer le baiser napolitain. Dans ce moment où elle sortait de mes bras, où son teint, naturellement brillant, était encore plus animé, elle avait un éclat éblouissant, elle n'avait pas l'air d'une simple mortelle, c'était une déesse. Jamais l'imagination même ne peut créer le charme qu'avait en cet instant la réalité ; c'était la plus belle rose ! Avec cela un air si tendre, si passionné !... Ah Dieu ! comment, comment ! avec l'âme ardente que la nature m'a donnée, aurais-je pu résister !...

Sara devait rester absolument à la maison à dater de ce jour-là ; ainsi le lendemain elle n'alla chez ses maîtresses que pour leur dire adieu. Sa mère désirait depuis longtemps de la revoir chez elle, mais Sara qui avait pris de l'amitié pour ses maîtresses, plaidait chaque semaine pour y retourner. Mme Lee m'eut obli-

(1) Il ne faut pas oublier, qu'en écrivant ceci, M. d'Aigremont se croyait aimé de Sara : il faut savoir aussi qu'elle le trompait. (R.)

gation de la facilité avec laquelle sa fille consentit enfin à se fixer avec elle. De mon côté, j'en fus transporté de joie et j'envisageai pour l'avenir tous mes jours comme heureux.

Les commencements du séjour de Sara me confirmèrent dans cette idée. Elle venait me voir deux fois par jour ; nous avions des entretiens charmants. Le 2 février, qui se trouvait dans cette première semaine, fut un des plus beaux jours de ma vie, mais le 4 le surpassa. Ces deux jours-là, Sara parut à mon égard, la plus tendre des filles et la plus complaisante des maîtresses ; sa confiance fut sans bornes, elle ne réserva rien, elle m'ouvrit entièrement son cœur et me donna toute sa personne ; elle s'étendit sur la haine qu'elle avait pour sa mère, et cette haine allait jusqu'à l'horreur ; mais elle la motiva d'une manière qui faisait honneur à sa vertu.

« Puisqu'il faut que je sois une malheureuse, me disait-elle, je veux choisir comme je dois tomber, que ce soit au moins dans les bras d'un homme estimable et sûr qui ne m'abandonne jamais, qui me serve de père et avec qui ma faiblesse soit un lien de plus qui l'attache à moi. » Je n'aurais pas cru cette fille capable d'un pareil raisonnement ; il m'enchanta, tout vicieux qu'il fut, parce que je m'en trouvais l'objet. « Dans ma triste position, livrée par une mère barbare, je n'ai pas été aussi malheureuse que naturellement j'aurais dû l'être ; M. de *** (l'homme du *Palais-Royal*) m'a traitée plutôt en fille protégée qu'en maîtresse. Une fois qu'il eût connu la différence de mes sentiments d'avec ceux de ma mère, il en usa de la manière la plus honnête et la plus généreuse. — Je croirais commettre un sacrilège, me disait-il, de vous traiter comme une autre fille ; soit par principes acquis, soit par caractère, vous êtes la vertu même. Restez vertueuse, ma chère Betty (il m'appelait de la sorte en anglisant un de mes noms) ; quoique je vous trouve charmante, je ne prétends pas y nuire. Dans le monde, je passe pour un homme sans mœurs ; j'espère vous prouver que cette réputation n'est pas méritée. Cependant, il faut que je vous *entretienne*, à cause de votre mère, qui chercherait à vous donner à d'autres. Mais vous ne devez pas vous effrayer de

nos conventions, de mon langage et de ma conduite en sa présence. Je vous avouerai que, pour la contenir et lui imposer, je la traiterai devant un certain monde et quand nous ne serons que nous trois, avec tout le mépris qu'elle mérite. On retient ainsi les femmes de son espèce mais, à votre égard, soyez persuadée que je retiens toute l'estime dont vous êtes digne. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir prêté l'oreille à ses propositions. autant par rapport à vous, que par rapport à moi-même. Pour vous, je serai un défenseur, et quant à moi, j'aurai trouvé pour partager mes plaisir, un objet qui ne m'avilira pas, un objet estimable que je pourrai chérir, honorer, qui m'inspirera plus de tendresse que de désirs et dont je pourrai dire du bien à mes connaissances, ce qui est infiniment rare dans les filles de la classe où votre mère vous a fait descendre...

« Je vous avouerai que ces sentiments, sans me donner d'amour, firent disparaître ma répugnance. Je crois même que j'eusse enfin aimé M. de ***, s'il avait été mon choix, comme vous l'êtes. Je m'attachais à lui quand il partit pour un voyage. Ma mère, qui se lassait de son joug, profita de son absence pour l'indisposer contre moi. Il tomba malade ; il m'écrivit qu'un mot de ma part contribuerait à lui rendre la santé. Ma mère se fit lire la lettre par son Valfleuri et ne m'en parla pas. Une seconde eut le même sort. M. de D*** ne récrivit plus. A son retour, il vint voir ma mère et lui témoigna son indignation, contre ce qu'il nommait *la dureté* de mon *procédé*. « La voilà ! répondit ma mère, elle ne s'attache à personne ; c'est une âme de boue, sans naturel, sans reconnaissance ! » Ce fut ainsi que se fit la rupture.

« C'est qu'elle voulait me donner à M. Legrainier, qui lui promettait vingt mile francs pour moi. mais qui devaient être remis entre ses mains. Je ne goûtai pas cet échange, auquel je me refusai absolument. Je déclarai que si je n'avais pas de bien, je voulais me servir de mon état et travailler. On me répondit que j'en étais la maîtresse. On m'ôta mes robes, on me laissa sans mantelet ; on me disait qu'il fallait que je me misse en petite ouvrière. On m'interdit la maison. Tout cela me récompensait

au lieu de me punir ; j'étais tranquille et contente. Je crois qu'on s'en aperçut quoique je dissimulasse, ou l'intérêt mit du changement dans les idées, à moins que ce n'ait été un effet de l'inconstance naturelle, on reprit l'ancienne manière. Je revins le dimanche à la maison, j'y vis M. du Châtaigner ; il m'aima. On feignit de prêter l'oreille aux propositions d'un mariage dont on était bien éloigné d'avoir le dessein, et on me berça de cet espoir, bien sûr de trouver des causes de rupture, tant qu'on voudrait. C'est ce qui n'a pas manqué. »

Sara glissait légèrement sur l'article de du Châtaigner, je le vis bien. Elle l'avait réellement aimé, mais elle n'en convint pas alors. Cependant elle était persuadée que sa mère n'avait jamais eu l'intention de la marier. « Elle voulait seulement, me dit-elle, en faire courir le bruit dans le quartier, pour relever un peu sa réputation car elle est connue. Tout le monde la montre au doigt et, quand je sors avec elle, j'entends souvent derrière ou à côté de moi : « *Pauvre petite* ». D'autres fois, on dit assez haut : « *Voilà une fille qui ne peut avoir une plus mauvaise compagnie que celle de sa mère !* » Aussi, je voudrais ne jamais sortir, tant je suis honteuse de paraître avec elle.

« Je sais que j'en suis détestée ; elle me regarde comme faisant partie de son *avoir*, je suis pour elle un être dont elle entend tirer parti, sans égard à ce qui peut en résulter pour moi : honneur, réputation, état futur, santé, tout cela l'inquiète peu. Elle a sacrifié inhumainement ma sœur qui est morte sa victime. Si j'ai tenu à ce que j'ai eu à souffrir, c'est que j'étais, dans ma jeunesse, d'un caractère gai, folâtre, sans souci, sans réflexion. Ma sœur aînée au contraire, était posée, réfléchie ; c'était une personne faite à l'âge de treize ans. Elle prit le chagrin à cœur et elle en est morte !... Que je l'ai regrettée ! C'était ma compagne, mon amie, ma consolation !... Je n'oublierai jamais ses dernières paroles : « *Ma chère Sara, tu pleures sur moi ! Ah ! je pleure sur toi avec plus de raison ! Que deviendras-tu entre les mains de notre cruelle marâtre !... Mais je prierai Dieu pour toi ; j'espère d'être sauvée, car je meurs martyre.* » Et elle mourut une heure après.

pendant une querelle que lui faisait ma mère... O monsieur d'Aigremont ! je me jette entre vos bras ! soyez tout, tout pour moi et, pour m'être davantage, soyez... père... amant... mari !... »

Dieu tout puissant, tu ne m'as pas fait une âme pour résister à cela !

Elle agit ce jour-là en conséquence de la prière qu'elle venait de me faire... et mes serments d'un attachement éternel redoublèrent. (J'atteste le ciel combien ils étaient sincères !) « Être aimé de toi, ma belle Sara, lui disais-je, c'est être un dieu ! le bonheur est dans tes bras ; laisse-moi goûter le bonheur, que je fixe au moins quelques instants cet éclair, qui ne jette souvent un éclat de lumière sur les faibles mortels, que pour les plonger ensuite dans une obscurité plus profonde !... Je suis heureux et je te le dois ! à toi, à toi, ma Sara, celle de toutes les créatures, à qui j'aime mieux le devoir !... Qui peut oublier de pareils instants ! Comment deux cœurs qui se sont confondus, pourront-ils exister autrement que l'un pour l'autre... Non, non, je n'ai désiré le bonheur suprême que pour t'aimer davantage, que pour être plus à toi, pour qu'il n'y ait plus au monde de femme qui doive m'être aussi chère... Voilà ma divinité, car elle me rend heureux ; voilà *Sara!* ce mot renferme tous les éloges : il exprime tout ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, ce que j'aime le mieux et ce qui est plus digne de l'être ! — Tu sais bien aimer ! jamais je n'ai trouvé de cœur comme le tien, me répondit-elle, aussi jamais tendresse ni confiance n'égaleront ma confiance et ma tendresse !... si tu es heureux, je partage ton bonheur. — Tu le causes, ma Sara, il est ton ouvrage ! — Il me sera plus doux d'en jouir avec toi et par toi... — Tu m'aimes ! — Je t'adore. — Toi, Sara ! — Oui, c'est de l'amour que j'éprouve ; je le sens, je te le jure. — Peut-être, hélas ! vaudrait-il mieux... — Comment ! toi, si délicat, tu te contenterais d'un autre sentiment ! Ah mon ami ! tu te trompes ! tu es aveugle sur le vœu de ton cœur ! C'est de l'amour que le tien exige, et j'ai le bonheur de pouvoir t'en offrir ! — Est-ce un songe, grand

Dieu ! — C'est la réalité se jetant dans mes bras et ta *jeune amie* n'est pas une ombre. Que ce baiser... te le prouve. — Ah ! que tes preuves sont charmantes, ma Sara ! donne-les moi sans cesse !... »

Voilà le plus heureux temps de ma vie ; oui, de toute ma vie !

Si ce jour fut heureux tous les autres lui ressemblaient. J'étais l'oracle de Sara, elle me confiait ses moindres pensées ; mon goût pour elle se fortifiait chaque jour. Je regardai le sien comme solide ; je vis en elle une fille chérie, qui me fermerait les yeux, à qui je laisserais un jour tout ce que mes malheurs ne m'avaient pas ôté. Je n'étais auparavant environné que d'ennemis et d'ingrats ; je trouvais dans une jolie fille de dix-neuf ans, une aimable et tendre amie, ma plus proche parente, puisqu'elle faisait mon bonheur ; une épouse puisqu'elle se donnait elle-même ; je m'y livrai tout entier. Comme je voulais véritablement lui servir de père, que je lui trouvais de l'esprit, d'après nos entretiens, encore plus que d'après sa petite pièce, je la crus capable d'écrire, je l'engageai à s'exercer et je trouvai qu'elle y réussit assez bien. Mais elle se lassait facilement, comme il arrive toujours, lorsqu'on fait un chose à laquelle on n'est pas habitué. On verra bientôt un échantillon de son talent ; c'est sa propre histoire depuis son enfance, qu'elle eut sans doute achevée, sans la connaissance que sa détestable mère la força de faire et pour laquelle la faible Sara qui, en dépit de ses résolutions, se laissait toujours conduire par cette femme, prit un goût qui m'a mis au désespoir en détruisant toutes mes espérances et renversant tous mes projets (1)... Mais le récit des peines ne viendra que trop tôt, il ne faut pas l'anticiper. Il me reste encore tant de délices à décrire ; le souvenir, tout déchirant qu'il est en ce moment, en sera peut-être un jour si doux, qu'il faut les retracer avec complaisance...

Sara, en me donnant sa confiance, son cœur et sa personne,

(1) Même après être détrompé, à tout moment d'Aigremont parle, comme s'il croyait encore que Sara eût été vraiment tendre pour lui. (R.)

ne m'avait pas encore montré toutes les délices qu'elle savait procurer. Les plus doux moments de ma vie ne furent peut-être pas chez moi dans ses bras, c'est au spectacle qu'elle me les donna. Le dimanche qui suivit son séjour à la maison, notre intimité était à son comble ; nous vivions presque absolument ensemble ; nous nous tutoyions ; nous n'avions rien de réservé l'un pour l'autre ; et ce qui redoublait en moi le sentiment de mon bonheur, c'était de me dire : Quelle félicité m'attendait à quarante-cinq ans !... En causant avec Sara, je lui témoignai combien j'aurais de plaisir à la mener au spectacle ! Nous prîmes, de concert avec sa mère, le mardi suivant. Mais le lendemain, ayant trouvé Sara joliment coiffée en chapeau à l'anglaise qui lui allait à ravir, je lui dis tout bas : Quel dommage qu'une si jolie toilette soit perdue ! Allons à la *Foire?* — Maman n'est pas habillée. — Je vais lui demander de nous permettre d'y aller ensemble ? » Quoiqu'une pareille demande fût contre les principes de la mère, j'étais encore si bien dans son esprit que j'osai la faire et qu'elle me fut accordée. Nous partîmes seuls, Sara et moi et nous rentrâmes chez *Nicolet,* dont elle désira de voir le spectacle. J'avais été autrefois aux *Italiens,* avec une certaine *Virginie,* et ç'avait été un supplice (1). « Voyons, pensai-je, comma va se comporter ma jeune amie dans cette occasion ? si elle sera coquette, étourdie comme Virginie ? » Nous nous placâmes au parquet. Des jeunes gens nous environnaient. Tous admirèrent Sara, qui en effet était ravissante. Je l'observais. Elle ne jeta pas un coup d'œil sur eux, elle ne s'occupa que de moi. Je lui tenais la main, et comme elle avait une grande pelisse, elle me fit passer un bras

(1) Voyez cette aventure en forme de journal, dans la deuxième partie de la *Malédiction paternelle.* (R.)

La Malédiction paternelle : Lettres sincères, véritables de N... (Nicolas Restif) à ses parents, ses amis, ses maîtresses ; avec les réponses : Recueillies et publiées par Timothée Joly, son exécuteur testamentaire. *Imprimé à Leipsick, par Büschel, marchand-libraire : et se trouve à Paris, chez la dame Ve Duchesne, en la rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 1780.*

Cet ouvrage, qui forme trois parties en trois volumes in-12, fut composé en 1778.



Être aimée de toi, ma belle Sara, c'est être un dieu! le bonheur est dans tes bras... (P. 158.)

autour de sa taille, elle prit ma main dans la sienne et la pressait toutes les fois que le jeu lui faisait quelque plaisir. Je l'avouerai, mon cœur nageait dans la joie. Je me voyais aimé, chéri ; l'amour et l'amour-propre étaient également satisfaits et me causaient une égale ivresse. Glorieux d'être avec la plus jolie personne de la chambrée, j'avais encore la délicieuse idée que j'en étais préféré !... Oui, ce fut-là le plus grand, le plus complet des plaisirs que m'ait donnés Sara... Nous retournâmes le lendemain au même spectacle avec sa mère, et je fus presque aussi heureux. La vue seule de cette femme, que Sara me faisait détester, troubla un peu mes plaisirs. Mais j'en fus bien dédommagé au retour !... Nous arrivâmes à la porte de la grille, sans lumière. Valfleuri, à qui la mère avait prescrit de nous attendre, ne se présenta pas tout d'un coup, de sorte que nous montâmes dans l'obscurité. Sara voulut que je passasse devant et elle prit ma main. Au milieu de l'escalier, je sentis sur cette heureuse main, la bouche de rose de ma fille, de mon amante !... Non, il n'est pas de termes pour exprimer ce que j'éprouvai ! Ah ! comme dans ce moment je l'adorai !... Mon cœur s'élançait hors de moi-même pour aller à elle, ou plutôt j'aurais voulu qu'il s'ouvrit pour l'y recevoir !... « Fille adorée, lui dis-je tous bas, chaque jour tu augmentes mon bonheur et tu me découvres en toi des perfections nouvelles pour le rendre durable ! — Puissé-je, mon papa, être ce que tu dis ! » Elle ne me fit que cette courte réponse, parce que la lumière vint.

Nous soupâmes ensemble tête-à-tête, Sara et moi ; sa mère n'ayant pas d'appétit et se trouvant fatiguée, elle se retira dans sa chambre à coucher et se mit au lit. Quel souper délicieux ! avec un objet charmant, adoré, dont on se croit chéri à quarante-cinq ans !... Que ne puis-je retracer tous ces détails enchanteurs ! ... Mais ils embraseraient l'imagination de mes jeunes lecteurs, que je ne veux qu'instruire... Tout ce qu'une fille tendre peut dire à l'amant qu'elle estime et qu'elle aime, Sara me le disait. Nous venions du spectacle, j'étais encore dans l'ivresse de l'admiration qu'avait excitée Sara, de son attention à moi seul, des

caresses contraintes, mais charmantes qu'elle m'avait prodiguées. Elle m'avait fait oublier mon âge, elle m'avait reporté aux années heureuses de ma jeunesse; elle me les rendait présentes, et l'illusion était si forte, que j'avais, en ce moment, cette gaité, cette fleur d'espérance qu'il est si délicieux de sentir, quand un long avenir s'offre en perspective! J'étais jeune enfin, et ce mot exprime mieux que toute autre peinture à quel point j'étais heureux. Nouveau *Titon*, je me voyais dans les bras de l'*Aurore;* Sara en avait les charmes. C'est avec ces dispositions que je me trouvai seul avec Sara. Nous soupions tête-à-tête, elle me servait, je la servais; nous nous disputions le plaisir de nous faire manger, tous les sens jouissaient à la fois, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, le goût même qui semble si peu fait pour l'amour!... Ces moments et ceux qui les suivirent furent trop heureux; les dieux, dont la félicité était moins pure, en furent jaloux...

Pendant le carnaval, nous allâmes plusieurs fois au spectacle ensemble avec sa mère et Valfleuri; mais une seule fois nous y retournâmes seuls, et j'y fus aussi heureux que la première. J'obtins Sara très adroitement. J'avais promis à la mère des graines et des oignons de fleurs; je devais les aller chercher au jardin d'un ami; j'y avais mis pour condition que j'irais avec Sara. Le temps se trouva beau, la mère était heureusement occupée. Je demandai Sara que l'envie d'avoir des fleurs me fit accorder, Valfleuri nous accompagnait. En chemin je dis tout bas à Sara : « On lui donnera les graines et tout le reste, comme à moi-même; je me suis précautionné, voilà une lettre toute prête. Allons au spectacle. » Elle y consentit; on sent qu'elle devait aimer ce genre d'amusement. J'en parlai à Valfleuri qui hésita. Enfin, il se rendit, à condition qu'il irait demander la permission à la mère. Il nous apporta cette heureuse licence, et nous partîmes seuls, car Valfleuri alla chercher les graines. Seul avec Sara j'étais plus heureux qu'un souverain adoré sur son trône. Oh! quel plaisir d'être seul avec ce qu'on aime!... Le cocher qui nous conduisait, comme s'il eût deviné ma pensée,

prit un chemin très long ; de la *Vieille place aux Veaux* il passa par les ponts *Marie* et *des Tournelles*, la *place Maubert*, la rue *Galande*, celles *Saint-Séverin, de la Boucherie, Saint-André, de la Comédie, des Quatre-Vents.* « Nous serons plus longtemps en tête-à-tête, me disait Sara. — N'y serons-nous pas au spectacle, ma fille? Je n'y verrai que toi. — Et moi donc, papa, mes yeux n'en chercheront pas d'autres que les tiens!... A propos, il faut que tu aies bien la confiance de Mylady *Terreur*, pour qu'elle me laisse aller avec toi! Tu es le premier! Par quel heureux accord nos sentiments,. toujours si différents, se rencontrent-ils lorsqu'il s'agit de toi! Elle t'estime autant que je t'aime, elle te confierait... tout.,. puisqu'elle te confie ses espérances... — Son trésor. — Oui, son trésor... Je l'ai été du moins, ou si tu veux, j'en ai été l'occasion... Elle dit qu'elle a été belle femme, mais ses yeux de mégère ont toujours mis en fuite les ris, les grâces, les amours et les amants. — Les tiens sont si doux! — Elle a eu tout mieux que moi, hors les yeux. — Hors les yeux! Mais c'est tout, que les yeux, ma fille! Ce sont les *vitres* de l'âme, on ne peut la voir parfaitement que par eux. Ah! que les tiens indiquent une âme honnête, sensible! — Mais je suis sensible à l'excès, mon bon ami. Ne mets jamais à l'épreuve cette sensibilité qui n'a fait encore que mon supplice! Je serais plus affectée de ce qui viendrait de ta part que de tout ce qui m'est arrivé. — Si, je veux la mettre à l'épreuve, mais c'est en redoublant de tendresse, pour l'exciter davantage. — Comment veux-tu donc que je t'aime? — Comme à présent, mais toujours; tu m'as accoutumé au bonheur, je n'en pourrais souffrir la diminution. Je me charge du tien. »

Nous arrivâmes à cet instant. Il vint à côté de nous une très jolie femme avec son mari ou son amant. Elle avait les plus beaux cheveux cendrés, un sourcil noir, un bel œil, l'air distingué. Sara l'admirait et me la fit remarquer. « Elle est bien, lui répondis-je, très bien, mais vous l'emportez. » Cette femme s'aperçut de l'attention que lui donnait Sara; elle en parut flattée, et l'occasion s'étant présentée de lui dire quelque chose,

elle le fit d'un ton si obligeant, qu'il n'était pas possible de s'y refuser. Cependant Sara y répondit avec la plus grande froideur. J'en fus surpris, et dans l'entr'acte, je le témoignai. « Je ne veux m'occuper ici que de toi ; d'ailleurs, cette femme est charmante, et je suis naturellement jalouse. Si j'avais lié conversation, elle t'aurait parlé ; tu as trop de mérite pour ne pas la frapper, et si elle allait prendre les sentiments que j'ai pour toi !... » Je souris, en lui répondant : « C'est l'impossible ; mais les prît-elle, je n'adorerai jamais que Sara. » Elle s'empara de ma main à ce mot ; elle la pressa tendrement et ne la quitta plus. Elle contraignit jusqu'à ses regards, elle ne vit que moi. Cette conduite à l'égard d'un quarante-cinquenaire était aussi flatteuse qu'adroite ; elle augmentait le charme et resserrait les liens qui m'attachaient à ma jeune amie.

A son retour, Sara fut grondée par sa mère. Je compris qu'il ne serait plus possible de sortir seul avec elle ; j'éprouvai un sentiment de tristesse, le premier que ma passion m'eût encore occasionné. Au premier beau temps que la saison nous donna, nous fîmes, quoique avec la mère, des promenades charmantes. Sara me donnait le bras, et je ne sais où elle prenait toutes les choses agréables qu'elle me disait. Quelquefois on sortait avant moi, pour ne pas donner à parler dans le voisinage, et j'allais rejoindre. Un jeudi, on alla aux *grands boulevards* (1). J'avais affaire jusqu'à sept heures, et on me dit que j'étais le maître de ne venir qu'à ce moment-là. Je me hâtai, et j'arrivai à six. La

---

(1) Les grands boulevards ou boulevards du Nord avaient été tracés en 1536 et en 1668 on commença à les planter d'arbres.

« Les contre-allées, écrivait en 1785 un *Almanach du voyageur a Paris*, en sont sablées, et garnies de bancs de pierre de distance en distance. L'allée du milieu, pavée depuis peu, offre l'avantage de s'y promener en équipage. Son étendue de deux mille quatre cent toises fournit une superbe promenade, ouverte a tout le monde, et très fréquentée. MM. les Prévots des Marchands et Échevins, à qui l'on est redevable des embellissements de cette promenade, ont soin de faire arroser cette allée du milieu pendant l'été.

Le jeudi est le jour où le beau monde s'y rend de préférence.

Ce boulevard est éclairé pendant la nuit par des réverbères. On y trouve toutes sortes de jeux et de spectacles qui contribuent à rendre cette promenade

joie, en m'apercevant, brilla dans les yeux de Sara. « Que je me suis ennuyée en t'attendant, me dit-elle ; tout me déplaisait, et tout me paraît charmant à présent que mes yeux, avant de le voir, se sont reposés sur toi ! En effet, je l'avais vue triste avant qu'elle pût me découvrir, et elle devenait de la plus aimable gaîté depuis mon arrivée. A notre retour j'éprouvai encore la sensation délicieuse de me sentir baiser la main dans l'escalier.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire dans le temps où Sara m'était le plus chère, qu'il se présenta pour elle, par mon moyen, une occasion très avantageuse. Un de mes amis, garçon, jouissant d'une fortune considérable, un jour que j'avais dîné chez lui, me confia l'état de son âme, et me montra qu'il était malheureux. Je fus également touché de sa peine et du désir de donner un ami vertueux à Sara que j'en croyais la plus digne qui fût au monde. Je parlai d'elle avec enthousiasme et, dans l'excès de mon amour pour elle, je résolus de me sacrifier. Je croyais le pouvoir. Mon ami demandait une amie, une fille, une *héritière ;* ce fut son expression ; en un mot, une personne qui fît éprouver à son cœur flétri les douceurs d'un tendre attachement. La plus grande partie de sa fortune devait marquer sa reconnaissance. Je pensais que je ne pouvais pas, sans un coupable égoïsme, priver Sara d'un si grand avantage ; nous prîmes jour, mon ami et moi, pour la lui montrer ; et je courus en le quittant, annoncer, transporté de joie, cette heureuse nouvelle à Sara. Elle refusa, mais faiblement. Je combattis ses scrupules et elle se rendit, en me remerciant. Ce moment parut pour moi celui où j'étais le mieux dans son cœur. Cette affaire ne réussit pas, mais j'en ai fait une histoire particulière, à laquelle j'ai seulement ajouté le dénouement d'une autre aventure réelle (1), pour l'en-

agréable et variée. On peut s'y procurer tous les rafraîchissements possibles, au moyen de la multitude des cafés qui s'y sont rassemblés, où l'on entend parfois d'assez bonne musique. » Thiery. *Almanach du voyageur à Paris*, Paris, 1786, p. 34.

(1) C'est la petite *Nouvelle,* intitulée *Les Deux Cinquantenaires.* (R.)

voyera l'auteur qui nous rend le service de publier les aventures intéressantes, connues sous le nom de *Contemporaines*. Hélas! quand je la lui destinais, je croyais Sara telle que je l'y ai dépeinte!...

Voici le véritable dénoûment de la petite *Nouvelle :*

Il (M. de Blémont) sourit en voyant entrer Élise et Parlis; soit pénétration naturelle ou connaissance acquise du cœur humain, par l'usage du monde, il se défiait d'une jeune fille, qu'il trouvait intéressée. Parlis voyait Élise avec d'autres yeux. On saura par la suite lequel des deux s'est trompé. M. de Blémont sortit, non pas absolument décidé à ne plus voir Élise, mais très déterminé à ne pas s'exposer au regret d'avoir dépensé pour une ingrate. Ce n'est pas qu'il la soupçonnât d'aimer Parlis, une pareille idée lui semblait absurde; il n'en aurait pas cru l'assurance formelle, qu'Élise et Parlis réunis lui en eussent donnée. Cependant il ne revint plus depuis, mais il en fut tenté plus d'une fois, quoique, après la ruptute entière, il ait marqué pour cette jeune personne le plus grand dédain, et pour sa mère le plus profond mépris.

Parlis demeura donc à son Élise; il en fut comblé. Il avait senti, au milieu des accès de sa générosité, qu'il ne lui était pas aussi facile de la céder qu'il l'avait cru. Pour Élise elle parut si piquée contre M. de Blémont, que Parlis fut plus d'une fois tenté de croire qu'elle regrettait les avantages que son ami lui aurait faits, tout en détestant sa personne. Mais il s'arrêta d'autant moins à cette idée, que les discours d'Élise étaient opposés à ce que son air et sa conduite semblaient annoncer. Pour la mère, elle était furieuse; elle regardait Parlis comme l'unique auteur de la retraite de M. de Blémont, et elle dit plus d'une fois à sa fille : « Cet homme vous fera manquer mieux que lui cent fois; quittez-le. » Sara s'y refusa. Tel est le vrai dénoûment des *Deux Cinquantenaires.*

Sara ne m'en parut pas moins attachée (cependant elle l'était moins); au lieu que sa mère montra dès lors le dessein de rompre. De mon côté, j'étais charmé de me voir moins recherché par une femme telle que sa fille me l'avait dépeinte; je la négligeai à mon tour. Dans ce même temps, je recommandai à Sara une coiffeuse en place de son coiffeur, dont sa mère était mécontente. Cette fille, qui avait été cuisinière de *J.-J.-R.*, m'intéressait à ce titre seul; mais c'était un mauvais sujet. Elle fit des rapports qui mirent la mère de Sara en fureur contre la personne

qui me l'avait fait connaître. Mme Lee alla quereller cette dame chez elle, et peu s'en fallut qu'elle ne la battît. Elle alla plus loin, elle parla contre moi, d'après ma conduite récente relativement à mon ami ; et, par un seul mot, elle la présenta sous le jour le plus odieux. Ce fut encore sa fille qui m'apprit tout ce qui s'était passé à cette occasion. J'entrai en fureur à mon tour, et je voulais... Sara me retint avec peine. Enfin, rentrant en moi-même, je la pris dans mes bras. « Vois ton pouvoir sur moi, chère amie, lui dis-je, nulle autre que toi ne l'aurait eu ! »

Mon bonheur était presque détruit, puisque j'avais contre moi la mère de Sara ; mais ma jeune amie me paraissait également attachée. Sa mère lui disait quelquefois : « Je me brouille avec M. d'Aigremont, mais cela ne vous regarde pas, qu'il demeure votre ami, votre père, j'y consens, je surmonterai par amitié pour vous, la répugnance que j'ai à le voir. » Elle ne s'en tenait pas là ; comme elle avait formé un plan digne de l'atrocité de son caractère, elle jetait adroitement sur moi un ridicule souvent répété. Ce n'est pas qu'elle n'eût un pouvoir absolu sur sa fille ; elle n'avait qu'à dire un mot, et Sara n'aurait pas osé, ou n'aurait plus voulu me voir ; mais comme c'était elle qui l'avait obligée de me rechercher, elle ne voulait pas se contredire trop visiblement. Sara était une grande fille avec laquelle il fallait plus de ménagement qu'avec une enfant. Au reste, tout ceci n'est que des conjectures. Le judicieux lecteur verra par la suite ce qu'il doit penser des motifs de la mère et du caractère de la fille.

Une autre raison de l'espèce de ménagement que la première avait pour moi, c'est que depuis quelque temps, je m'étais chargé de l'entretien de Sara. Je croyais les moyens de la mère bornés ; d'après ce qu'elle m'avait dit. Le jour de ses cris, sur la privation forcée de sa fille, j'avais offert, par amitié pour une jeune personne que je regardais comme la mienne, de payer sa pension ; la mère avait accepté cet arrangement que j'avais présenté avec toute l'honnêteté possible, pour ménager la pudeur de ma jeune amie ; l'étage au-dessous de moi était le plus agréable de la mai-



LA HALLE AUX VEAUX EN 1784

son, je le demandai pour Sara qui s'y établit à Pâques. Elle fut ainsi logée non chez sa mère, mais chez son papa d'amitié ; car je m'étais chargé du loyer avec plaisir ; il n'y avait rien là qui répugnât à ma délicatesse, tout ce que je faisais, c'était pour ma fille.

Ce fut ici le temps de notre plus grande intimité. Mon attachement se fortifiait journellement par mille petites jouissances, que je n'avais pas encore goûtées. J'étais comme si j'eusse demeuré avec Sara, n'ayant qu'une douzaine de marches à descendre. Il semblait que je l'eusse toujours devant les yeux. Nous avions une conversation muette en frappant au plancher ; c'était le moyen qu'elle employait pour m'avertir, quand elle rentrait, ou quand elle sortait pour aller chez sa mère, ou lorsqu'elle souhaitait que je descendisse pour causer ; je lui répondais, et nous convînmes peu à peu des différentes manières de frapper pour nous entendre, nous dire bonjour, bonsoir, nous envoyer un baiser. Dans les intervalles de ses occupations, elle prenait sa harpe ou sa guitare, et j'avais le plaisir de l'entendre chanter des couplets analogues à nos sentiments. Cependant ce n'étaient point ceux qui me plaisaient davantage ; j'avais un goût singulier pour la romance *O ma tendre Musette,* sans que je pusse m'en donner de raison, si ce n'est que Sara la chantait à ravir. Mais il y en avait d'autres qu'elle chantait également bien. Aussi, dès que je descendais pendant que Sara était à sa harpe, elle la quittait pour la guitare et me chantait ma favorite en s'accompagnant. Je l'écoutais avec transport et je ne pouvais retenir mes larmes. Voici les paroles de cette romance que je conserve, écrite de sa main :

Air : Défiez-vous sans cesse.

O ma tendre musette,
Musette, mes amours !
Toi, qui chantais Lisette,
Lisette et mes beaux jours !

D'une vaine espérance,
Je m'étais trop flatté;
Chante son inconstance
Et ma fidélité!

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux;
Je croyais que son âme
Sentait les mêmes feux;
Lisette à son aurore
Inspirait le plaisir :
Hélas! si jeune encore
Sait-on déjà trahir?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur;
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette,
Console ma douleur;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fit mon bonheur :
Je la revois plus belle,
Plus belle chaque jour;
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

Combien de fois depuis, n'ai-je pas répété en pleurant ces tendres reproches!

Le jour de Pâques, j'étais triste sans en savoir la raison. J'aimais Sara, je m'en croyais chéri, du moins en père. Je l'entendis à sa harpe : je frappai de la manière qui exprimait un *bravo*. Elle y répondit par celle qui me priait de descendre. J'accourus. « Tu m'as parlé d'un *O Filii*, que je voudrais entendre, tâche de m'obtenir seule. — De tout mon cœur. — En récompense,

écoute *O ma tendre Musette*, je me sens en goût. » Elle prit sa guitare et préluda. Non, jamais accents ne furent si touchants! « Ah Sara, m'écriai-je, tu me ravis! » Et je fondais en larmes. Sara, en finissant, vint se jeter dans mes bras. « Qu'a mon cher papa, s'écria-t-elle; que sa fille chérie connaisse toutes ses peines pour les changer en plaisirs? — Je ne suis qu'attendri, lui répondis-je, et toutes les fois que tu me chantes cette romance, j'éprouve avec autant de vivacité un attendrissement inexprimable... Que ma situation présente est heureuse! mais hélas, faibles mortels, notre bonheur le plus doux est mêlé de la crainte de le perdre. — Tu le perdras, s'il dépend de moi, quand je perdrai la vie. Ne suis-je pas ta fille, ton amie, ta maîtresse, ta consolation? — Et le charme de ma vie, ma Sara. Depuis que je te connais, ma santé affaiblie par les chagrins s'est refortifiée; le bonheur rend la santé, tu me le prouves, fille adorée!... Ah, que je te dois!... Mais d'où vient que cette romance me cause-t-elle un attendrissement si vif? — C'est que tu serais au désespoir si je cessais de t'aimer; mais ne crains rien! les motifs de mon attachement pour toi sont immortels, ils ne peuvent jamais cesser. Ah! que ne suis-je ton épouse, la moitié réelle de toi-même? — Tu m'enchantes, tu me ravis par cette idée! » Elle me donna un baiser, en me recommandant notre *O Filii*. Le soir, je l'obtins de sa mère, et Valfleuri nous accompagna. L'attente l'ennuya, il alla boire. Sara ne le vit pas plutôt sorti, qu'elle me prit la main pour sortir aussi. « Allons chez Mlles Haï (ses anciennes maîtresses). » Je l'y menai avec le plus grand plaisir. J'estimais ces demoiselles, sans les connaître, parce qu'elles me paraissaient avoir donné à Sara une partie des sentiments que j'admirais tous les jours, ou du moins avoir contribué à leur développement. Nous trouvâmes les deux sœurs qui reçurent leur ancienne élève avec transport. L'estime qu'elles lui témoignèrent fortifia la mienne. Je pensai que je n'étais pas le seul qui avait une haute opinion de ma Sara, de ma fille, de mon épouse. Les trois amies causèrent, après que Sara eut fait mon éloge par un mot qui prouva qu'elle l'avait déjà fait en particulier. Je fus regardé

comme un dieu par ces jeunes personnes. Mon amie et ses maîtresses se faisaient mille caresses, mais d'un air si vrai, si touchant, que j'en étais ému. Sara, par son aisance, avait cependant la supériorité, quoique les demoiselles Haï fussent de condition, ce qui me prouva qu'elle ne tenait pas d'elles tout ce qu'elle avait d'aimable. On parla de M[me] Lee; les demoiselles firent un soupir. L'œil de Sara devint humide, puis me tendant la main et venant presque dans mes bras : « Voilà un véritable ami, dit-elle... comme vous êtes de vraies amies... Si vous saviez tout ce que je lui dois!... On le craint à présent plus qu'on ne l'aime; on craint son honneur, ses connaissances... Je lui dois le plaisir de vous embrasser aujourd'hui; mais il faut le rendre court... Adieu, chères amies, adieu, adieu. » Elle les quitta aussitôt avec mille marques d'affection, qui lui furent rendues.

Mon bonheur était véritablement diminué, mais je le sentais encore plus vivement que jamais. Je soupais tous les soirs seul à seule avec Sara; nos entretiens n'étaient plus gênés, et sa mère répétait sans cesse que pourvu que je sois l'ami de sa fille, peu lui importait que je fusse le sien. Mais il s'en fallait bien qu'elle pensât ce qu'elle disait! Elle commença par forcer Sara de s'habiller pour sortir, afin de faire une *connaissance*. Elle la menait tantôt au *Luxembourg*, tantôt aux *Tuileries*, plus souvent au *Palais-Royal*, ou aux *boulevards du Temple* (1). A la vérité, les premières fois, j'étais invité à les y aller joindre, à l'heure où mes affaires me le permettaient. J'y allai d'abord, ensuite, m'apercevant du but de la mère, je crus devoir m'en dispenser.

(1) C'était une des promenades les plus fréquentées de Paris. Voici ce qu'en dit un contemporain : « Le site est agréable, le coup d'œil champêtre, l'air pur; les allées y sont plus longues, plus larges, plus majestueuses, et les arbres mieux venus qu'aux anciens boulevards (ceux du nord). On y voit des champs cultivés, on y voit croître la récolte. Il s'y trouve cependant, du côté de la ville, quelques jolies maisons; on y a même bâti des salles de spectacles... On n'y rencontre presque jamais de voitures, point d'élégants personnages; mais de bons bourgois, avec leur famille entière, des amants et des maîtresses, dont les mœurs ont l'air aussi simple que leurs habits. » Dulaure. *Nouvelle description des curiosités de Paris*. Paris, 1786, t. I, p. 72.

Sara, la première fois que je manquai de les aller joindre au *Luxembourg,* monta chez moi avec précipitation, en rentrant, et paraissait fort inquiète. Je la rassurai par ma tendresse et par les marques de mon attachement. Je manquai une seconde et une troisième fois; elle m'en fit des reproches et je conviens qu'ils étaient fondés, mais ce furent là mes seuls torts. Je fus touché de ce qu'elle me dit. « Vous m'abandonnez à des vues que vous n'ignorez pas!... Ah, mon père!... » Un autre jour qu'on la persécutait pour sortir, Sara, qui craignait que je ne voulusse pas l'accompagner, passa un billet sous ma porte :

Troisième Lettre

L'on veut absolument que ta femme sorte, cher bon ami! Je te laisse à penser comme elle va s'amuser! Va, je voudrais bien qu'on vînt me délivrer de mon esclavage!... Mais il faut souffrir ce qu'on ne saurait empêcher... Tâche de guérir ton rhume et de te bien porter; voilà tout ce que je désire. Cependant, si tu peux me trouver une place auprès d'une dame comme celle dont tu m'as parlé, ou seulement de l'ouvrage, je trouverai de la fermeté pour résister, et je vivrai satisfaite, comme on peut l'être dans ma position. Aime toujours,

Ton amie pour la vie. Sara Lee.

Je tâchai de servir Mlle Lee à son goût, de trois manières; je lui procurai des dentelles; je fis son éloge à une dame de condition qui m'avait demandé une demoiselle de compagnie, et je l'engageai à se délasser les yeux et la main, en s'occupant de littérature. Elle y paraissait très portée. Mais j'étais un peu surpris qu'après un essai aussi heureux de sa part que la petite pièce qu'elle avait composée, elle ne fût pas plus empressée de faire usage de ses talents. Je pensai que le goût du travail à l'aiguille l'emportait, dans l'esprit d'une fille, qui me paraissait la plus raisonnable de toutes celles que j'avais connues. Elle remettait de jour en jour. Enfin, en ayant été deux fois sans la voir, un soir, après notre souper, et un de ces entretiens délicieux que je ne me rappelle qu'en soupirant, elle me montra sa petite bibliothèque, composée en grande partie des livres que je lui avais donnés. « Il y a quelque chose qui m'occupe, et que je

vous montrerai quelque jour; en attendant que vous le voyiez, je veux vous donner une nouvelle preuve de la force de mes sentiments pour vous; l'absence les fortifie, et demain vous trouverez une lettre qui les exprime parfaitement. — Elle sera un trésor pour moi, ma fille, mais donne-la moi ce soir. — Non, je veux y ajouter quelque chose... Mon papa, mon aimable ami, rendons-nous confidences pour confidences. Je t'écrirai toutes les miennes, fais-moi les tiennes, ne me cache rien. — Je te le promets, ma Sara; j'avais déjà commencé à écrire mes aventures, pour ma satisfaction, je les finirai pour toi. » . . .

Le lendemain, je trouvai sous ma porte la lettre suivante :

Quatrième Lettre

Serait-il possible qu'ayant été malheureuse toute ma vie, je sois destinée encore à des peines plus cruelles que toutes les autres! Non, je ne saurais imaginer que nous devions nous séparer, mon papa! Il vaudrait mieux que nous périssions... Mais qu'osé-je dire, grand Dieu!... C'en est fait, je ne veux plus vivre sans toi!... J'ai cru que mes malheurs étaient finis lorsque je t'ai connu; mais je m'aperçois qu'ils n'en sont que plus cruels!... Je répandais dans ton sein toutes mes inquiétudes, et tu me rassurais; je te confiais mes plus grandes peines, en te faisant connaître que mes plus cruels ennemis étaient auprès de moi, et que mes plus doux moments étaient ceux passés à côté de mon père, et je vois qu'on veut me priver de cette consolation!... Eh! à qui conterai je mes peines quand tu seras éloigné de moi?... Mais de quoi m'inquiété-je? Je n'aurai besoin de personne, tout sera fini, je ne veux plus vivre sans toi. Hélas! je commençais à aimer la vie. Infortunée, pourquoi l'aimais-je cette vie qui m'était à charge auparavant. Y avait-il longtemps que je l'aimais? Réponds-moi, mon papa. Tu es encore, j'aime à me le persuader, malgré mon absence depuis deux jours; mais celle qui t'écrit, peut-être quand tu liras ces quelques lignes, n'y serat-elle plus... Mais non, elle veut vivre puisqu'il faut qu'elle souffre, elle végétera du moins et jusqu'au dernier moment tu resteras dans son souvenir comme le plus chéri des hommes, tu vivras dans son cœur... Je suis forcée de quitter la plume, les forces me manquent.

Ta fille et ton amie.

Je l'avouerai, quoique je visse bien que la mère de Sara avait des vues sur sa fille, je ne fus pas aussi effrayé de cette lettre

que je l'aurais dû. Je comptais sur le cœur de Sara, sur la solidité de ses sentiments. Je m'informai des causes de son absence. Elle me dit que sa mère avait eu envie de la marier à un marchand de la rue *Saint-Antoine*, et que peut-être ce mariage se ferait. J'en fus satisfait intérieurement; cet établissement honnête ôtait Sara du pouvoir de sa mère, et je me proposai de souffrir patiemment des peines inévitables, comme celles que j'avais déjà éprouvées lors de mon dévouement en faveur de M. de Blémont. Cette affaire manqua, parce qu'en effet la mère de Sara n'avait jamais songé à marier sa fille. Elle se faisait pauvre auprès des hommes à marier ou à *aimer*, elle avait ses raisons.

Cependant cette femme ne perdait pas de vue sa vengeance, qui consistait à m'ôter sa fille, en la donnant au premier venu qui lui ferait des propositions supportables dans ses idées. Mais Sara éloignait par son air honnête, et quelquefois maussade, tous ceux qui osaient la fixer, lorsque sa marâtre la mettait à une sorte d'encan dans les promenades publiques. Il est certain que jusqu'à l'instant où Sara elle-même trouva enfin l'homme qu'elle m'a préféré, elle m'était solidement attachée; ce qui le prouve, c'est que le 6 mai (elle fut infidèle dès le 12, et consomma sa trahison le 31), elle m'écrivit encore, ne m'ayant pas trouvé pour me dire adieu avant de partir pour aller à la revue du roi (1).

Cinquième Lettre

Ta femme va bien s'ennuyer, car elle est forcée de sortir. Nous sommes à la revue du roi. Tâche de t'amuser plus que ta fille, car elle

(1) La revue de la maison du roi, qui attirait tout Paris à Marly ou au Champ de Mars.

« A la fin du règne de Louis XV, on abusa des parades; on excéda le soldat pour qu'il y figurât avec honneur; on tirait vanité des revues, qu'on faisait passer aux princes, qu'on donnait en spectacle aux dames pour les distraire; sur le Champ de Mars de Paris; des soldats, cheveux poudrés, le *roi de carreau* pommadé formant une boucle de face, manœuvraient pour elles. » Albert Babeau, *La Vie militaire sous l'ancien régime*, t. I, p. 149, Paris, 1890.



Sara vient de chanter en s'accompagnant : O ma tendre Musette.

(Dessin de Binet.)

s'ennuie mortellement quand elle n'est pas auprès de toi. Tu es si tendre pour elle. Mille millions de baisers. Adieu, car je ne sais ce que j'écris, et il faut partir. Ne m'oublie pas une minute, tu ferais injure; je penserai toujours à toi.

Cette lettre, ces précieuses assurances m'endormaient.

Depuis que je ne voyais presque plus la mère, c'était à Sara que je remettais l'argent de sa pension. Je ne sais à quelle occasion, elle me proposa un jour de reprendre cet argent et de lui en faire le billet. « Tu l'emploieras à l'avancement de tes affaires et tu le feras valoir pour moi, me dit-elle. » J'y consentis par ce motif, car mes affaires devaient intéresser Sara comme moi-même. Cependant je crois qu'elle fut fâchée d'avoir été prise au mot. Il faut si peu de chose pour blesser une femme!...

Le rapide récit des événements m'a fait oublier une partie que j'avais faite avec Sara au carnaval. Je donnai un dîner à différents artistes. J'en mis Sara, sa mère et Valfleuri. Nous étions alors dans notre plus grande intimité, Mme Lee et moi. Sara et sa mère vinrent élégamment parées; outre les hommes, il y avait deux jeunes personnes très jolies, dont une surtout avait ces grâces qui l'emportent sur la beauté. Elle me frappa. C'était une brune vive, enjouée. Un sentiment singulier s'éleva dans mon cœur, en causant avec elle. « Qu'elle est aimable! et pourquoi n'ai-je pas connu cette aimable fille, lorsque j'étais isolé?... » Cette réflexion me fit rougir de mon injustice et, jetant un coup d'œil sur Sara dont je rencontrais toujours les yeux, animés de l'expression la plus flatteuse, je me dis: « Ah! félicitons-nous plutôt de ce que cette jolie brune que je sens bien que j'aurais aimée, ne m'a pas privé du bonheur de me lier avec ma jeune amie!... » Quelques mois après, dans le temps où ma rupture avec la mère de Sara me faisait craindre d'être séparé de sa fille, il me vint en idée de me ménager un asile contre le désespoir, en cultivant la connaissance de l'aimable brune. Je tâchai de me trouver avec elle chez une connaissance qui nous était commune. J'y réussis; mais comme si tout eut dû tourner contre moi, elle ne me parut plus aimable; ses discours, ses manières, sa mise, tout me dé-

plut ; je sentis qu'elle ne pourrait me consoler et je m'abandonnais plus que jamais à Sara. Rien au monde n'est aimable comme ma fille, pensai-je... Mon attachement s'accrut par le moyen de guérison que j'avais envisagé en cas d'oubli ou de changement de sa part. Ce qui prouve bien que c'était une fatalité, c'est que depuis, j'ai rencontré vingt fois l'aimable brune, que je l'ai trouvée charmante, adorable ; mais ma conduite, le jour où elle me déplut, l'avait tout à fait indisposée, cette ressource m'a manqué au besoin.

J'approche de l'époque fatale. Nous en sommes au 12 mai. Sara, fausse à mon égard pour la première fois, me parla de mon rival, comme d'un comte italien, qui la remarquait au *boulevard*. Mais c'était en l'air qu'elle tenait ses propos et, j'ai su depuis, que mon rival étant fort brun, elle l'avait cru Italien à la simple vue.

Quinze jours s'écoulèrent. A cette époque, Sara, auparavant tendre, presque respectueuse à mon égard, changea tout à coup de caractère ; elle devint folâtre, enjouée (elle m'avait prévenu depuis longtemps que c'était son caractère dans sa jeunesse) ; mais ce qui me surprit, c'est que son badinage allait jusqu'à l'indécence. Elle agissait quelquefois avec moi comme une *fille*, elle si modeste jusqu'alors ! même en cédant ! D'autres fois, elle avait le sans-gêne des vieux mariés, qui se savent par cœur et ne rougissent plus de rien. Je ne sus à quoi attribuer ce changement ; je crus qu'elle reprenait son ancienne gaîté et que mon attachement la lui avait rendue. On se flatte toujours. Enfin le 29 mai arriva.

J'étais sorti toute la matinée. En revenant, et assez près de la maison, je rencontrai la mère et la fille en voiture. Je ne les voyais pas ; la mère m'appela. Il y avait plus de quinze jours que je ne lui avais parlé. Elle me dit qu'elles allaient au *Palais-Royal*. La fille était très parée et ravissante ; elle parut me voir avec humeur. J'étais bien loin d'avoir cette idée ! Je la croyais forcée de sortir et je comptais sur une lettre ; mais on allait trouver le nouvel amant, à qui on avait donné ce rendez-vous et

Sara tremblait que je ne proposasse d'aller les joindre le soir ! Je répondis poliment à Mme Lee et je fus charmé de ce qu'elle revenait la première. Elles rentrèrent le soir à neuf heures et nous soupâmes à l'ordinaire tête-à-tête. Sara et moi, sans qu'elle me dit un mot de ce qui se passait, ni du voyage projeté pour le lendemain.

Jalousie ! tourment affreux ! Monstre vomi par l'enfer ! Qui t'a formé ! Quel est ton but, ton utilité, ton usage ! O ! le plus dangereux des poisons ! Quelles affreuses convulsions tu causes à l'âme... Heureux, heureux ! qui ne t'a jamais éprouvé !

Le lendemain, je vis Sara ; je déjeunai avec elle. J'allai ensuite à mes affaires et je rentrai tard ; il était plus d'une heure. Je m'aperçus qu'on était sorti. Valfleuri étant depuis quelques semaines dans sa patrie, et les deux femmes ne laissant personne chez elles, je ne fus pas surpris de voir le cadenas mis à la porte de l'appartement au premier. Je passai tranquillement la soirée jusqu'à neuf heures, celle où je soupai ordinairement avec Sara. L'inquiétude me prit à la demie ; à dix heures je ne pouvais tenir en place. Cependant je ne soupçonnais rien encore. A onze, le cœur serré, tourmenté par une crainte vague, j'étais en colère contre Sara ; je me promettais de la gronder, Je sortis pour aller faire le tour de l'*Ile Saint-Louis*. J'écrivis sur la pierre mes tourments. Je revins ; le cœur me battait d'espérance. Sont-elles arrivées ?... J'avance : point de lumière !... Je rentre. Le cadenas n'est point ôté !... Je voulus souper. Impossible !... Je m'agite, je me tourmente, je me promène à grands pas... Enfin, à minuit, mes yeux fondent en larmes... Je me rappelle ce que m'a dit Sara, lorsque sa mère l'avait autrefois conduite au *Palais-Royal* et qu'elle y fut abordée par un homme de distinction. Je la crois livrée, livrée malgré elle... Je m'écrie douloureusement : « O mon amie ! mon aimable, mon innocente amie ! une barbare t'a trompée sans doute ! elle t'a livrée ! Elle t'enlève à ton père, à ton ami, à l'homme qui t'aimait plus que lui-même !... » Et je pleurais en sanglotant, je marchais, je courais... Je retournai à une heure autour de l'*Ile Saint-Louis ;* je fis retentir de mes cris

ses rives tranquilles. « O ! mon amie ! ma chère, ma tendre amie ! ô ma Sara ! ma bien-aimée ! l'objet d'une éternelle tendresse ! on t'enlève à celui qui t'adore !... Où es-tu ! que fais-tu ! ou plutôt que te fait-on en ce moment, victime infortunée !... » C'est ainsi que je m'écriais. Si j'avais su où la trouver, j'y aurais volé, mais où courir ? On ne m'avait pas dit un mot qui pût m'éclairer... Je revins chez moi, je me jetai sur mon lit, non pour dormir, mais pour donner un libre cours à mes sanglots... Vers les cinq heures, je m'assoupis... Plût au ciel que je n'eusse pas eu ce fatal sommeil... Je crus voir Sara, ses belles tresses blondes éparses sur son sein, les yeux en larmes, me tendant les bras et me disant : « Mon ami ! mon papa ! sauve, sauve-moi ! » Je m'éveille ; le son de sa voix frappait encore mon oreille ; je saute du lit, je cours, je m'écrie : *« Sara, ma chère Sara ! je viens de t'entendre ! Où es-tu, âme de mon âme ! Où es-tu, ma chère fille !... »* Je descends l'escalier, je me précipite ; ma tête était troublée, je croyais avoir entendu Sara... Hélas, je ne trouvai rien !... Je remontai ; je me sentis défaillir ; je me rejetai sur mon lit et je tombai en faiblesse. Il est impossible d'exprimer ce que je souffris !... Et je n'étais pas encore jaloux !...

La journée qui suivit cette horrible nuit fut encore plus douloureuse ; mon cœur se serrait et ne donnait plus d'essor à mon sang pour le faire circuler ; deux ou trois fois je fus obligé de me secouer, de sauter, pour communiquer à la machine un mouvement extérieur, puisque le mouvement interne ne suffisait plus... Et je n'étais pas encore jaloux ! Et je me croyais encore aimé !... Le jeudi, la nuit cruelle qui le séparait du vendredi, ce jour-là jusqu'au soir, l'attente, la douleur, la crainte, la fureur, la pitié, l'amour, la jalousie me mirent à deux doigts du tombeau...

Enfin, à onze heures, j'entendis une voiture s'arrêter à la porte. (Cruelles voitures ! chacune d'elles, les deux soirées précédentes m'ébranlait jusqu'au fond de l'âme. Oh ! quel supplice, quand on attend, que d'entendre ces perpétuelles voitures ! Elles donnent au premier bruit un rayon d'espoir ; il croît, il fait palpiter... elles passent, et l'âme élevée par elles retombe frois-

sée dans l'abîme du désespoir, pour être encore soulevée de même l'instant d'après...) A onze heures, j'entendis une voiture s'arrêter à la porte. J'étais en robe de chambre étendu sur mon lit, soupirant, sanglotant. Je saute à terre, j'ouvre, je descends et j'aperçois la mère de Sara avec un homme que je n'avais jamais vu.

Mme Debee fut surprise de me voir. Elle n'avait pas de lumière : je lui en donnai. Je cherchai des yeux ma jeune amie et je ne la vis pas !... On me dit qu'elle était restée. A ce mot, je remontai précipitamment, sentant bien que j'allais éclater et qu'il ne le fallait pas devant un inconnu. Il partit un instant après et je redescendis. C'est ici une scène... comment la nommerai-je ? Mon cœur n'était plus oppressé, mon sang circulait avec autant de vivacité qu'il avait été gêné les jours précédents. L'œil égaré : « Où est votre fille ? — Elle est restée chez M. *Noiraud de Lamontette*, qui m'a ramenée à Paris. Il fallait que je vinsse coucher ici, à cause de mes affaires. — Quoi ! vous livrez votre fille à un inconnu ! » Cette femme, cette furie, dont vingt scènes bruyantes m'avaient donné la plus terrible idée, depuis que je demeurais chez elle, ne parut point offensée de mon ton, de mon air ; la vérité, la terrible vérité l'effrayait ; elle trembla, et me répondit avec douceur : « Mais je ne la livre pas ! c'est un honnête homme, celui que vous venez de voir ; il a une petite maison de campagne, où il nous a invitées à passer quelques jours ; nous y avons été sans conséquence. Ma fille vous en a prévenu ? — Moi, madame ! je n'en savais pas un mot. — Ha, la *gueuse !* (ce fut sa modeste expression), je lui avais dit de vous en avertir ! Quoi ! elle n'a pas mis un mot sous votre porte ? — Elle savait où vous la meniez ? — Mon Dieu, oui ! nous avons vu *trois fois* ce monsieur qui m'a ramenée, soit au *Boulevard*, soit au *Palais-Royal*, et nous avons accepté son invitation parce que c'est un honnête homme. Ma fille n'est pas revenue avec moi parce qu'elle s'est trouvée mal. — *Trouvée mal !* (Ce mot me rappela une autre histoire et troubla ma tranquillité renaissante.) « Elle s'est trou-

vée mal ! » répétai-je. « Oui, après dîner. — O ma chère amie ! — Vous la croyez perdue ! — Oui, oui, madame ! Je la crois vendue à cet homme, et vendue malgré elle... Mon amie avait pour moi de la confiance et de l'estime ; je n'ai rien fait pour perdre l'une et l'autre, et elle ne m'a rien dit !... » La mère de Sara, au lieu de s'emporter, sourit avec une sorte de finesse : « Vous vous trompez ! elle savait tout, et mon étonnement est extrême qu'elle ne vous en ait rien dit ! » Je ne sus que répliquer à cette réponse. Je me calmai ; car je commençais d'entrevoir que mon sort dépendait absolument de cette femme, qui, si elle parlait vrai en ce moment, faisait de sa fille tout ce qu'elle jugeait à propos. Je la quittai pour aller me mettre au lit ; il était une heure du matin. Quelle nuit, bon Dieu !... A mon lever nous eûmes une autre conversation, où elle se montra également douce. Elle repartit sur les dix heures en me disant que, quoiqu'elle eût affaire, elle voulait prévenir le retour de M. de Lamontette, qui ne devait être à sa maison de campagne qu'à deux heures. Je l'avoue, si cette femme se fut emportée, j'étais perdu, car je l'aurais étouffée, et les lois ne se fussent pas embarrassées de mes motifs. Je lui ai l'obligation de m'avoir fait éviter l'échafaud... Arrivée auprès de sa fille, elle y trouva de Lamontette, qui y avait passé la nuit ; la mère et la fille, à ce que je n'ai su que longtemps après, ayant décidé entre elles que, pour captiver cet homme, elles s'y prendraient d'une manière absolument différente de celle employée avec M. Dumont, l'ami auquel j'avais pensé à céder Sara par générosité. En conséquence, elles avaient commencé par les faveurs. Elles n'avaient pas eu besoin d'un grand effort pour cela ! Il ne leur avait fallu que se rappeler leur ancien métier.

Lecteur ! n'êtes-vous pas surpris de m'entendre tenir cet horrible langage ?... Oui, car mes cheveux se hérissent en le tenant. J'écris ceci le 9 octobre, à onze heures du soir. Retenez cette date ! nous n'en sommes qu'au 1er juin de cette même année. Il est temps enfin de démasquer cette perfide Sara, cette fille dangereuse et fausse que vous avez crue tendre ! O lecteur ! j'étais

le troisième *quarante-cinquenaire* avec lequel elle tenait la conduite que vous avez lue ! C'était de concert avec sa mère, qu'elle en agissait comme elle avait fait, qu'elle parlait mal d'elle pour captiver mieux un presque vieillard imbécile ! J'étais le troisième (sans compter l'*avocat*, l'homme du *Palais-Royal*, M. Legrainier, Delarbre, le fils du marchand *Saint-Antoine* et cent autres de passage, pendant la première jeunesse) ; j'étais le troisième, à qui cette perfide Sirène avait persuadé qu'elle n'aimait les hommes que dans l'âge mûr, à qui elle s'était fait adopter pour fille, à qui elle avait assuré qu'elle avait de l'amour, à qui elle avait juré un attachement éternel ; c'était vingt mille francs qu'elle voulait de ma part, comme des autres... Mais pourquoi change-t-elle, auparavant de les avoir vus comptés ? Pourquoi n'a-t-elle pas captivé le riche Dumont ?... Ha ! le voici ; M. Dumont lui parut trop rusé ; elle eut assez d'esprit pour voir qu'il était hors de ses atteintes, et elle s'en servit comme d'un moyen pour me captiver davantage. Quant à moi, il y eut ici de l'imprévu de la part de la mère, qui ne s'imaginait pas que sa fille allait devenir folle de Noiraud de Lamontette ; la fille elle-même se trouva prise par son goût, le premier qu'elle eut eu peut-être ; cet homme adroit s'empara d'elle, et il lui fut impossible de bien suivre son plan avec moi... Le voile est déchiré pour vous, lecteur, beaucoup plus tôt qu'il ne le fut pour moi ; suivez de pénibles aveux qui pourront peut-être quelque jour vous être utiles...

Après le départ de la mère, je m'aperçus qu'elle m'avait laissé la clef de l'appartement que je louais pour Sara ; cette femme rusée, qui connaissait bien la marche des passions, l'avait oubliée exprès. Je cherchai à charmer ma douleur, en voyant, en touchant ce qui appartenait à ma jeune amie. Je cherchai dans sa bibliothèque et j'y trouvai son *Histoire*, qu'elle avait commencé d'écrire à ma sollicitation. C'était de ce papier qu'elle avait voulu parler un soir, en me disant *qu'il y avait là quelque chose qu'elle me montrerait*, mais sans doute je ne l'aurais jamais eu d'elle... Ce fut avec avidité que je m'en emparai pour la lire.



PORTRAIT DE LEGROS, *de l'Opéra.*
(Musée Carnavalet.)

Mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle y avait tu, adouci ou déguisé la vérité. Cependant, telle qu'était cette histoire, je résolus de la copier ; je croyais me distraire par là ! Je me trompais ; je ne fis qu'aigrir ma douleur, en m'occupant de l'objet qui la causait. Voici comment Sara y racontait la manière dont sa mère avait quitté son pays, ses courses, ses aventures, et son son arrivée à Paris :

HISTOIRE DE SARA ENFANT

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

« Ma mère est d'*Anvers* (1). Elle a été mariée deux fois, sans être veuve, et toutes les deux d'une manière également malheureuse. Elle avait une sœur aînée, des cadettes, et plusieurs frères. L'aînée encore plus capricieuse que la cadette, avait un amant qui la recherchait en mariage; elle l'accueillait, le rebutait, suivant son caprice, et le tenait dans une incertitude continuelle. Enfin, le jour du mariage, elle se fâcha. *Lambertina*, la cadette, qui était aussi jolie que son aînée, et d'une gaîté folle, proposa d'aller à l église au lieu de sa sœur. Le père, *Jacobus Debée*, qui descendait de ce fameux *De Bie*, qui, dit-on, a inventé les fausses médailles de Charlemagne, qu'il composa pour rendre plus célèbres les actions de ce héros, Jacobus Debée consentit à la proposition de sa seconde fille; le marié fut du même avis, quoique *Lambertina* n'eût que douze ans, et l'on alla épouser. Le prêtre ne sut rien de la substitution, parce que les deux sœurs portaient chacune deux noms, dont l'un était semblable. Le mariage fait, on allait commencer à se divertir, lorsque *Lambertina-Sara*, l'aînée, sut que *Lambertina-Elisabetha*, sa cadette, venait d'epouser son prétendu. Elle en fut au désespoir et fit demander un entretien au jeune homme. Il vint la trouver : elle ferma la porte sur eux, lui témoigna son repentir de tous ses caprices, et le toucha par ses larmes; l'amour reprit ses droits sur l'amant, qui consomma le mariage avec sa première maîtresse. Il ouvrit aussitôt la porte à ceux qui frappaient, et il déclara ce qu'il venait de faire. Mon grand-père et ma grand'mère accoururent, et furent très surpris! mais leur gendre offrant de reconnaître pour sa femme celle qu'il venait de traiter comme telle, et n'ayant pas touché à l'autre, on alla devant le grand-vicaire, qui donna permission de recélébrer le mariage avec l'aînée. Ma mère fut très fâchée de ce contretemps, l'amant de sa sœur lui ayant toujours plu; mais elle n'attendit pas trop longtemps son tour : elle fut mariée, un an après, avec mon père, *Antonius Leeman*, parent du célèbre général américain *Lee* (2), à ce qu'il dit. Ainsi, je sortirais de deux familles également honorables.

« A l'âge de quatorze ans, ma mère eut un fils, qui est mort. A

(1) C'était une Anversaise (*sic*) qui avait été entretenue par le ministre Amelot, lorsqu'il était à Dijon. *Monsieur Nicolas*, t. III, p. 200.

(2) Charles Lee, né dans le pays de Galles et qui, venu en Amérique, en 1756, devint major général dans l'armée des Etats-Unis. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1792.

quinze ans, elle eut ma sœur. Elle n'en avait pas dix-sept, et elle était fille de boutique enlumineuse chez un marchand d'images de la rue *Saint-Jacques*, quand elle me mit au monde. Je suis sa dernière.

« Mon père ne s'était pas accommodé longtemps du caractère de ma mère. Il l'avait quittée peu de temps après la naissance de ma sœur; et comme il avait un talent distingué pour le dessin, tant pour les étoffes et les toiles, que pour les porcelaines, il aurait trouvé partout une subsistance honnête, sans son irrésistible penchant à l'ivrognerie.

« Je suis née à Paris, le 20 novembre 1762. Ma sœur était plutôt belle que jolie : c'était une blonde intéressante, ayant les plus beaux yeux, une petite bouche, une taille parfaite; en un mot, annonçant, pour l'âge où elle n'est pas arrivée, une fille accomplie. Ma mère n'avait pas dix-huit ans lorsqu'elle se trouva comme veuve; nous avions un père sans en avoir. Depuis qu'il avait quitté sa famille, ma mère, qui l'avait suivi à Paris, et qui ne savait pas qu'il fût dessinateur aux *Gobelins*, ne pouvait parvenir à le rejoindre, parce qu'il la fuyait, et parce qu'il ne restait qu'un ou deux mois dans chaque ville. Je pense que c'est d'avoir été quittée de son mari si jeune, qui a perdu ma mère. Restée dans le pays, maîtresse de ses actions, elle se divertissait: et comme elle était jolie, il ne lui en coûtait rien. Elle se livrait tellement à son plaisir, que mon pauvre petit frère périt de l'abandon où elle le laissa. Pour ma sœur et moi, comme nous étions plus jeunes, nos cris faisaient venir des voisins à notre secours. Mon grand-père et ma grand'-mère furent enfin instruits de la conduite de leur fille Leeman; ils l'obligèrent à faire cesser le scandale qu'elle donnait dans la ville, et à suivre son mari, dont ils se procurèrent des nouvelles. Ils mirent ma mère, ma sœur et moi dans la voiture publique, payèrent les frais du voyage jusqu'à *Nantes*, où était mon père, et recommandèrent de ne remettre le reste de l'argent à ma mère, qu'en présence de son mari. J'ignore comme tout cela fut exécuté, j'étais trop jeune. Mais j'ai ouï dire par ma mère elle-même qu'elle avait été bien courtisée dans la voiture! Elle ne savait pas le français. Un des voyageurs, qui savait le flamand, lui servait d'interprète; mais elle préférait un joli homme, dont elle ne pouvait se faire entendre. Elle demandait à son interprète, devant tout le monde, certains mots français, comme : *Je vous aime bien; je voudrais bien vous baiser*, etc. Il les lui disait, et elle les répétait, en jetant un coup d'œil sur le joli homme. Un soir, à l'instant où on allait se mettre au lit, elle le joignit seul, et lui dit un mot, qu'elle s'était fait répéter avec affectation dans la journée. Ce mot était si clair, qu'il la mena dans sa chambre, où ils se mirent au lit. Elle en sortit avant l'heure du lever. Mais le joli homme ne lui garda pas le secret; ce qui la fit mal regarder. En arrivant dans une grande ville, dont je ne

sais plus le nom (peut-être était-ce *Paris*), le matin, à l'heure du départ, ma mère ne fut pas éveillée : on la laissa. Il était grand jour dans la chambre, quand on ouvrit les rideaux. C'était un homme qu'elle avait vu dans le carrosse. Il lui dit, ou plutôt il lui fit signe de se lever. Elle n'entendait pas ce qu'il lui disait; mais elle comprit ses signes. Elle s'habilla fort étonnée, prononçant quelques mots qu'elle savait : « *La carosse! la carosse! ma mari! ma mari!* » L'homme lui faisait signe de se calmer. Dès qu'elle fut habillée, ainsi que nous, il lui présenta la main, et nous sortîmes de l'auberge. Le monsieur nous mena dans une assez belle maison à porte cochère, et très isolée, où il nous laissa, en donnant ordre à deux femmes et à deux hommes, sans compter le portier, de nous servir, mais de ne pas nous laisser passer la porte. Elle demandait à s'en aller, et elle disait sans cesse : « *La car-*
« *rosse! la carrosse! ma mari! ma mari!* »

« Ce monsieur nous garda trois mois, à ce que nous a dit ma mère depuis. Elle fut inexorable à toutes ses propositions; ne demandant que son mari, à mesure qu'elle apprenait un peu de français, répétant : « *Moi, je veux ma mari!* » Le monsieur (dit-elle) s'ennuya d'avoir une femme toujours furieuse, qui ne voulait rien entendre, et qui cherchait à se sauver. Je ne garantis pas la vérité de tous ces faits, dont je fus témoin trop jeune, pour m'en ressouvenir : tout ce que j'ai remarqué, c'est que quand ma mère racontait ce trait devant ma sœur *Maria-Elisabetha*, celle-ci souriait légèrement à la dérobée. D'ailleurs, d'autres fois, ma mère se coupait : et je me rappelle que m'ayant fait, avec une de ses robes, plus de huit ans après, un joli déshabillé d'une serge superbe, elle me dit : « Cette robe que je défais, me vient d'un monsieur
« qui me prit chez lui, à ma première sortie d'Anvers. Il était bien gé-
« néreux! J'en tirai tout ce que je voulus; et sans un malheur, jamais
« il ne m'aurait abandonnée. » Ma sœur lui dit qu'elle se le rappelait.
« Je t'assure, mon enfant, interrompit ma mère, que mon ignorance
« de la langue en fut la seule cause. J'ignorais ce que son ami
« me demandait, et je répondais toujours *oui*; je fus bien attrapée
« de le voir agir! Malheureusement M. *de Valbrun* entra dans ce
« moment; il se jeta sur la première chose qui lui tomba sous la
« main, et le voulait assommer. Mais son ami qui était jeune et fort,
« sut éviter le coup et se défendre. Dès le même instant, le premier
« nous mit hors de sa maison; son ami nous accompagna, et comme
« il ne pouvait nous recevoir chez lui, n'etant pas son maître, il nous
« conseilla de partir. Je savais où était mon mari; j'allai le rejoindre,
« avec de l'argent et de belles nippes. En arrivant, je payai toutes ses
« dettes, et nous devînmes amis pour quelque temps. Mais c'était pour
« me rendre plus sensible le coup le plus cruel. »

« Je vais à présent parler de ce que j'ai vu.

« Le plus loin dont je me souvienne, c'est qu'étant à *Angers*, ma mère nous mena ma sœur et moi, à la promenade. Nous commencions à nous y amuser, quand elle dit à ma sœur, beaucoup plus aimée que moi : « Ton père ne m'écrit pas où il est ; je ne sais pourquoi je suis « triste ; il doit sans doute m'arriver quelque malheur ! » Elle continua cependant sa promenade, mais avec une inquiétude marquée. Nous avancions, sans nous en apercevoir, et nous nous trouvâmes dans la campagne, où nous rencontrâmes une compagnie de notre connaissance. En nous abordant, on dit à ma mère : « Comment ! vous êtes « ici, madame ! — Oui, je cherche à me dissiper. — Mais, reprit-on, il « y a du monde chez vous ! Votre mari avec d'autres gens. » Ma mère, effrayée d'une nouvelle qui ne lui laissait aucun bon pressentiment, puisqu'elle avait fermé les portes, sans répondre nous prit toutes deux par la main, ma sœur et moi, et nous faisant courir autant que le pouvaient nos petites jambes, elle regagna notre logis, où elle ne trouva plus que les quatre murs : tout venait d'être enlevé. Voilà quelle fut la première catastrophe dont je me souvienne : ma sœur avait neuf ans, et j'en avais cinq environ ; elle nous réduisit à manquer de tout, car l'argent avait é é enlevé ; et de très à notre aise que nous étions, nous nous trouvâmes réduites, non pas à mendier, mais à recourir au peu d'amis que .ous avions, et dont le nombre diminua chaque jour.

« Pour n'incommoder personne, ma mère se mit en chambre garnie. Mais ses moyens ne lui permettaient pas d'y rester longtemps, et n'ayant pas de nouvelles de son mari, obligée de vendre ses hardes pour subsister, il n'y avait de ressource pour elle qu'à fuir. Triste sort, pour une grande femme, jeune, jolie, mais étrangère, et sachant à peine la langue !... Elle apprit alors que son mari était à *Rouen* ; un *ami* lui fit présent d'une somme assez modique, quoiqu'il lui eût offert auparavant sa fortune, et elle courut le rejoindre avec nous ; ses paquets étaient légers, et ne devaient pas donner beaucoup d'embarras. A notre arrivée, nous trouvâmes mon père accablé de dettes, logé dans son domicile le plus fixe ; il y était depuis six jours.

« Ne pouvant plus avoir de crédit, il nous laissa, ma mère et moi, et partit avec sa fille aînée. Combien la pauvre enfant n'a-t-elle pas eu à souffrir abandonnée la plupart du temps, et manquant du nécessaire !.... Mais un sort plus terrible attendait cette infortunée ! Après le départ de mon père, maman fut assaillie par les créanciers. On me demandera comment elle put faire ? Avec sa figure et sa jeunesse, elle trouvait toujours des ressources aux dépens de sa réputation : elle avait fait un ami à *Rouen*, qui, touché de son triste sort, l'obligeait le plus généreusement du monde...

« Cependant elle était si attachée à son mari qu'elle le suivait partout. Elle courut le rejoindre à *Beauvais,* où elle connut M. *Legros*, de l'Opéra, qui était musicien à la cathédrale (1). Ce grand acteur avait dès lors l'âme la plus généreuse et la plus sensible; il était éperdument amoureux d'une jeune fille charmante, mais pauvre; il était lui-même sans fortune. Lorsqu'il partit pour Paris, il lui jura de ne chercher à faire son chemin que pour l'epouser et lui faire partager son sort. Il a tenu parole; il l'a épousée, l'a tendrement aimée, et l'a pleurée amèrement, lorsqu'il l'a perdue par la mort. Mais je reviens à ma mère .

« Les dettes de mon père l'accablèrent à Beauvais comme à Rouen : les gens de cette dernière ville sont bons, mais après qu'ils ont pris longtemps patience, ils la perdent. On nous tourmenta; mon père rentra un soir tout essouflé, en disant : « Ma foi, on n'y saurait tenir. Fais « comme tu pourras; pour moi, je décampe, avant qu'on ne m'en « empêche. »

« Dès la même nuit, il partit, suivant son usage quand il avait des dettes, et courut se cacher à *Amiens*. Ma mère ne pouvait le suivre aussi vite, parce qu'il ne disait jamais le terme de son voyage, et qu'il fallait attendre que lui-même ou le hasard en instruisît. On nous menaça vivement, lorsqu'on le sut parti! Mais, nous voyant des meubles. on nous donna quinze jours pour payer. Ces meubles, source de notre crédit, ne nous appartenaient pas : on nous les avait prêtés!... Ma mère ayant, quelques jours apres, découvert le séjour de son mari, elle résolut de partir secretement avec moi seule, laissant ma sœur, à cause de la délicatesse de sa santé, chez les personnes qui nous avaient prêté nos meubles. De tout ce que ma mère put amass r, elle ne fit que *douze livres*; elle en laissa six à ma sœur, et garda le reste pour payer nos deux places dans la voiture publique. Nous sortîmes de chez nous à trois heures du matin, quoiqu'il gelât à pierre fendre, et nous suivîmes les remparts, afin de n'être pas vues de nos créanciers en allant prendre la voiture publique hors de la ville. Nous fîmes à peu près un quart de lieue en attendant la diligence; et, lorsqu'elle nous eût attrapées, nous demandâmes humblement à nous mettre dans le panier. Ce que le cocher nous accorda. Mais au bout d'une heure environ, cet homme voyant une grande femme bien faite et bien mise, avec une enfant, il vint dire à ma mère : « J'ai peu de monde dans le carrosse; vous y serez mieux, « madame. » Elle accepta sans hésiter.

« Nous y trouvâmes, entre autres, un homme de bonne mine, qui

(1) Legros était en 1775 haute-contre à l'Opéra, avec Muguet, Tirot, Cavallier et Lainez.

nous proposa de manger avec lui. Ma mère ne crut pas devoir refuser; elle sentait qu'elle ne pouvait trop ménager sa bourse. Quant à moi, aussi vive et enjouée pour lors que je suis aujourd'hui sérieuse et mélancolique, je m'amusais à jouer avec les enfants des auberges, et je mangeais mes morceaux en courant. Le voyage fut heureux, et les six francs, seul argent que possédât ma mère, se trouvèrent épargnés. Ce fut là un petit commencement de bonheur, dans les idées que j'avais alors; et ma mère espéra que ce ne serait pas le dernier.

« Son espoir ne fut pas tout à fait trompé. En arrivant à Amiens, nous trouvâmes, dans la maison où demeurait mon père, des personnes très aimables, fort riches et, par conséquent, ayant de la société. Ma mère fit venir ma sœur, et dès que nous fûmes un peu connues, on l'invita souvent à manger avec ses enfants. Elle acceptait presque tous les jours différentes parties sur l'eau, qui nous amusaient beaucoup, ma sœur et moi. Quoique fort jeune encore, je fis une remarque à toutes nos sorties : la maison où nous demeurions donnait sur le marché; il ne fallait que traverser la grand'rue pour aller chez les personnes qui nous invitaient, et nous ne faisions pas une fois ce court trajet, que je n'aperçusse un monsieur, qui faisait grande attention à nous. Enfin, il nous aborda. Sa première question fut, si ma mère comptait faire sa résidence à Amiens ? Sur la réponse à l'affirmative, il demanda la permission de lui faire une visite, en qualité de voisin. Ma mère fut très embarrassée, d'après sa position et celle de son mari : elle ne pouvait recevoir personne, sans s'afficher. Elle répondit qu'elle était rarement chez elle; que d'ailleurs, ne sachant qu'imparfaitement le français, on s'ennuierait beaucoup avec elle et deux enfants, qui la tenaient presque toujours occupée. Cette réponse parut décourager l'inconnu, qui, voyant qu'il n'y avait rien à gagner, se retira très mécontent.

« Cependant il paraît qu'il ne désespéra pas de trouver une occasion plus favorable; et il l'épia si attentivement, qu'il réussit. Un jour, il se trouva sur la même promenade avec nous. Il fit en sorte de lier conversation avec ma mère, et il employa les plus grandes instances pour l'engager à accepter une partie sur l'eau, où elle s'amuserait beaucoup, ainsi que ses enfants. Il alla plus loin : « Vous êtes étrangère, « madame, » lui dit-il; « on peut, loin de sa patrie, comme vous l'êtes « de la vôtre, se trouver dans certains embarras : ma bourse est à votre « service. » Ma mère le remercia comme elle put. Mais le don suivit l'offre, et la bourse fut glissée dans la poche de ma mère. Je fus la seule qui m'en aperçus; mais je gardai le silence, par un petit raisonnement d'enfant (j'avais alors huit ans; ma sœur en avait onze) : « Ma mère a « souvent des peines, faute d'argent; en voilà qu'elle a refusé : il ne faut « rien dire; elle la trouvera quand le monsieur n'y sera plus; elle ne

« sera plus chagrine, ni nous non plus... » Le reste de la journée se passa fort agréablement. Le soir, le monsieur nous ramena ; mais comme il se faisait tard, il ne monta pas, sans doute de peur qu'on ne s'aperçut de la bourse.

« Le lendemain, il vint sur les dix heures, savoir comment on avait passé la nuit. Ma mère n'avait pas encore visité ses poches ; elle le reçut avec une politesse aisée, au lieu d'avoir l'embarras de la reconnaissance, ou celui du refus Il se comporta très honnêtement ; ses manières étaient obligeantes et timides, et sa visite fut assez courte. Il fut huit jours entiers sans revenir.

« Cependant, vers le midi, ma mère ayant fouillé dans ses poches, pour donner de l'argent à ma sœur, à qui elle faisait faire une petite commission, elle trouva la bourse, où il y avait, à ce que je compris alors, vingt-cinq louis. Son étonnement me fit bien rire ! J'allais peut-être enfin lui dire ce que je savais, lorsqu'ayant entendu qu'elle parlait de la rendre, j'en fus si effrayée que je modérai mon envie de parler. Ma mère attendit plusieurs jours avant de toucher à cet argent ; mais enfin, nous étant trouvées dans un grand besoin, à cause des dettes que faisait mon père, elle y prit un louis. Quelques jours après, un second lui fut nécessaire ; de sorte que, lorsque le monsieur reparut le dimanche, avec son ton de politesse ordinaire, elle lui demanda bien si c'était lui qui avait glissé une bourse dans sa poche, mais elle céda aux instances de la garder ; parce qu'elle n'était plus complète, et qu'elle aurait été honteuse de montrer qu'elle y avait touché. Cette liaison se fortifia peu à peu ; et je puis dire qu'il n'y avait rien qui pût nous donner mauvais exemple. M. de Florimond, d'une bonne famille de ce pays-là, mais n'ayant reçu qu'une éducation fort négligée, devint notre société ordinaire ; il nous faisait faire tous les jours de fête des parties de campagne... Six mois s'écoulèrent de la sorte.

« Ce fut à cette époque, qu'étant à nous divertir, il s'aperçut que ma mère était rêveuse. Il voulut en savoir le sujet, disant que s'il fallait qu'elle partît, il aimait mieux en être prévenu que d'être surpris. Ma mère ne voulut pas lui confier ce secret. Il s'en informa aux connaissances de mon père. Il sut que ses dettes le forçaient à fuir encore.

« M. de Florimond, après ces lumières continua de venir. Mon père partit incognito, et nous laissa ; nous n'eûmes plus d'autre appui que le généreux *ami* de ma mère.

« Le lendemain. M. de Florimond, ayant appris que mon père avait disparu, n'osa se présenter, de peur de faire parler. Ma mère, ne le voyant pas, s'en crut abandonnée ; elle fit quelque argent comme elle put, et alla retenir nos places au carrosse. Le lendemain, M. de Florimond parut dans l'apres-dînée, mais fort triste : il avait appris notre



Ma mère embrassa la vie d'une femme du monde. (P. 195.)
(Dessin de Binet.)

prochain départ. « Vous quittez cette ville, et vos amis? » dit-il à ma mère. « Il le faut, monsieur. Je vais rejoindre mon mari à Paris; nos « places sont retenues pour mardi prochain. — Je suis mortifié que « votre départ soit aussi prompt! J'ai affaire où vous allez; je vous « aurais accompagnée. » Il fit ensuite beaucoup de demandes, relatives à nos affaires, pour amener l'offre la plus obligeante et la mieux tournée. Il pria ma mère de vouloir bien se charger de recevoir pour lui, à Paris, un billet de quinze cents livres, dont l'échéance était à la quinzaine. Il ajouta qu'il la priait instamment, en cas de gêne, de se servir de cet argent. Il se retira presque aussitôt, en lui demandant la permission de continuer ses visites jusqu'au départ. Il revint effectivement tous les jours; il passa la veille avec nous, jusqu'à dix heures du soir, qu'il s'en alla, au lieu de rester pour nous conduire au carrosse. Nous y allâmes seules dans la nuit, fort tristement, et nous partîmes.

« Arrivées à Paris, ma mère prit une chambre garnie, où nous demeurâmes trois mois, sans pouvoir retrouver mon père; les premières semaines furent cruelles! Mais au bout d'un mois environ, nous eûmes la visite d'un homme, qui dit à ma mère qu'il avait ordre de lui compter la somme de quinze cents livres, pour retirer un billet qu'elle avait entre les mains. Il demanda bien des excuses d'avoir fait attendre. C'était la faute de ma mère, si elle n'avait pas reçu à l'échéance; M. de Florimond avait sans doute écrit pour qu'on la payât ; mais elle ne s'était pas présentée, faute de savoir les usages, et il avait fallu s'adresser à la police pour savoir dans quelle chambre garnie elle était logée. On paya en répétant les excuses, et l'homme s'en alla avec le billet.

« Cette somme commençait à nous être indispensablement nécessaire, et elle était donnée si noblement, qu'il y avait un double plaisir à s'en servir. Ma mère qui vit bien que c'était un présent de son ami d'Amiens, pensa que le seul parti à suivre était d'en faire le meilleur usage possible. Elle sortit pour louer un logement, et le meubler ; elle acheta le plus étroit nécessaire (car elle a toujours été ménagère), et nous nous trouvâmes enfin chez nous, grâces à M de Florimond.

« Cependant quinze cents livres ne sauraient durer éternellement, lorsqu'une femme, qui se met à la mode, est obligée de prendre là-dessus son entretien, et celui de deux enfants. Pour hâter la fin de sa bourse, il lui arriva la catastrophe la plus douloureuse : nous tombâmes malades, ma sœur et moi. Je parus d'abord la plus mal : c'était une fièvre maligne, la pourpre, la petite vérole et une fluxion de poitrine. Ma sœur n'était qu'accablee; mais elle était moins forte. Nos fonds s'éclipsèrent avec rapidité; la misère et le chagrin allaient nous assaillir, quand notre ami d'Amiens, qui sans doute veillait sur nous, arriva pour nous secourir. Il s'informa sur-le-champ de la situation de nos affaires,

et quoiqu'il fût fort jeune, et borné dans ses moyens, il paya tout d'un air qui marquait la plus grande affection pour ma sœur et pour moi. Sans lui, nous étions perdues toutes trois. Il ne s'en tint pas à ces dépenses; fort souvent, il mettait de l'argent dans le tiroir d'une commode, ou ailleurs, suivant qu'on se trouvait placées; car il ne voulait pas être vu. Si c'était un présent en effets, jamais il ne les donnait; il se contentait de les placer dans un endroit où on ne pût manquer de les apercevoir, quand il serait sorti. Le jour où j'étais le plus mal, il vint le matin; on croyait que je ne passerais pas la journée. Ma mère nous gardait elle-même; il y avait alors vingt nuits qu'elle ne s'était déshabillée; il la pria d'aller se reposer, offrant de la remplacer auprès de ses deux malades; mais elle refusa. Il resta donc avec elle, tâchant de lui éviter les moindres peines. Il alla chercher le chirurgien, et le pressa de nous donner quelque chose. Comme j'étais désespérée, on proposa de me saigner, mais d'une manière indifférente. Notre *ami* saisit cette idée et força, pour ainsi dire, le chirurgien à le faire. Ce fut ce qui me sauva; je le fus six fois, ayant été soulagée dès la première, et à la sixième, je me portais bien, à la faiblesse près.

« Il n'en était pas de même de ma sœur : elle ne pouvait ou ne voulait rien prendre, étant très délicate, depuis qu'elle avait tant souffert avec mon père. Cependant elle se rétablit un peu; mais pour essuyer un sort qui fait frémir! Ce malheur n'arriva qu'après le retour de l'*ami* de ma mère à Amiens.

« Qui n'aurait pas regardé ma maman comme une bonne mère d'après sa conduite à notre égard? Mais, hélas! on ne vit jamais d'aussi grandes disparates!... Ce n'est qu'une femme, qui est abandonnée de son mari, et qui, ayant de la figure, est recherchée par les hommes, qui la corrompent et lui ôtent les bonnes mœurs!

« J'ai dit que M. de Florimond était jeune et peu fortuné : son retour dans sa patrie laissa ma mère à elle-même; elle savait sur quoi elle pouvait compter de sa part, et n'y vit pas une ressource suffisante. Ainsi, ne sachant rien faire, n'ayant aucun soutien de mon père, elle embrassa la vie d'une *femme du monde*. Dès que M. de Florimond fut parti, et même avant, elle reçut des hommes. Elle a toujours eu le goût des connaissances imprévues et subites; elle en faisait journellement de pareilles, et elle nous les donnait pour anciennes, surtout à ma sœur Notre maison fut très fréquentée! Fort souvent on venait pour badiner avec nous. Ma sœur s'ennuyait; pour moi, je riais; je faisais la folle, à moins que le badinage ne me déplût; alors, j'égratignais, je mordais; au point qu'un jour un monsieur me donna un coup de pied qui me renversa. Mais on en voulait surtout à Maria-Elisabetha : elle était d'une figure qui fit son malheur, en l'exposant à être désirée des

vieux libertins. Voici à peu près ce que je me rappelle : car on se cachait de moi.

Maria-Elisabetha etait naturellement sérieuse, ce qui lui donnait un air raisonnable. Ma mère, qui prévoyait la fin de son argent, et qui n'avait pas donné de ses nouvelles à son ami d'Amiens, tenait une conduite que je veux croire forcée par la nécessité. Parmi les hommes qui vinrent chez elle, il y en eut un qui remarqua ma sœur. « Quel âge a « cette belle enfant ? elle paraît vingt ans, à son air raisonnable ? — Elle « n'en a que quinze », répondit ma mère en riant. Ma sœur n'en avait pas encore douze. L'homme, comptant sur l'âge au moins que ma mère lui disait, fit ses propositions, qui furent si avantageuses, aux yeux d'une femme sans ressources, qu'elles furent acceptées... Je tire le voile sur des horreurs, dont mes oreilles seules furent à demi témoins... Mon infortunée sœur fut livrée malgré elle à un vieux libertin, et voici ce que j'entendis, un soir, à plus de onze heures, qu'on me croyait endormie.

« Le monsieur avait soupé chez nous. Ma sœur, au lieu de manger, n'avait fait que sangloter; les larmes lui roulaient dans les yeux. Ma mère la caressait beaucoup; elle la tenait presque dans ses bras, et la baisait à tout moment. Ma sœur lui rendait ses caresses : mais elle n'en mangeait pas davantage. A dix heures, on m'envoya coucher. Je m'endormais ordinairement aussitôt que j'avais la tête sur l'oreiller : mais ce soir-là, je me doutai de quelque chose, je me tins éveillée; je descendis de mon lit, et je prêtai l'oreille à la porte, dès que j'entendis ma sœur pleurer. Ma mère la flattait d'abord ; ensuite elle la gronda; enfin, elle voulut sortir et la laisser. Je compris que ma sœur se jetait à elle, qu'elle l'embrassait, et qu'elle ne voulait pas la quitter. Alors ma mère employa la force pour s'en débarrasser. « Ma chère mère! lui criait ma « sœur, ne m'abandonnez pas! » Ma mère la menaça. « Hé bien, « ôtez-moi la vie, que je tiens de vous ; j'aime mieux mourir avec mon « innocence. » Ici, ma mère se mit en fureur et se débarrassa. J'entendis ma sœur, qui se tenait étendue, le visage contre terre, et qui criait suffoquée : « Ma chère maman! ma chère maman! voulez-vous ma mort « et ma damnation? Ha! maman! donnez-moi la mort, et pas la dam- « nation!... Si cela est, j'en mourrai de chagrin et votre pauvre âme « répondra de la pauvre mienne! Maman! au nom de Dieu!... » Ici elle fit un cri perçant. Ensuite, j'entendis beaucoup de mouvement dans la chambre, et ma pauvre sœur qui poussait des cris étouffés, comme si on lui eût mis quelque chose sur la bouche. Mais ses sanglots étaient si profonds, qu'ils m'arrachaient l'âme : si j'avais été assez forte, j'enfonçais la porte, et je me précipitais dans la chambre, pour la secourir, eût-on dû me tuer. Après cela, je n'entendis plus ma sœur, mais un certain

bruit, qui me fait horreur à présent. Enfin, après un temps assez ·ent dérable, j'ouïs ma mère qui pleurait... « Monsieur, elle est mort disait-elle en étouffant sa voix. — Non, non, » répondait l'homme, « « vous en réponds. Faites-lui respirer des sels... La voilà qu'elle revient. « Quand elle aura repris connaissance, niez tout, et faites-lui croire « qu'elle a été dans le délire : vous la persuaderez. Adieu. » A ce mot, je remontai vite dans mon lit, et je feignis de dormir. Le monsieur sorti, ma mère vint m'éveiller, et me dit que ma sœur s'était trouvée mal, qu'elle avait le transport. Je ne sus plus que penser; ce n'est que depuis, que j'ai entrevu la vérité. Ma sœur resta malade. Le froid (car j'avais écouté nue plus de deux heures), le froid m'avait saisie. J'eus la fièvre le lendemain assez fort pour ne pouvoir aller voir ma sœur, qui était au lit dans la chambre de ma mère. Je fus si dangereusement malade de cette rechute, que pour le coup, on ne compta plus sur moi; et comme ma sœur ne sortait pas de son accablement, j'entendis plusieurs fois ma mère dire aux personnes qui venaient la voir : « Je vais « perdre mes deux enfants! » Enfin, après avoir été fort bas, je revins un peu; et une fois que la nature eut repris le dessus, je me fortifiai plus vite qu'on ne l'espérait. Un jour (que je n'oublierai jamais), je crus que ma mère était sortie, contre son ordinaire depuis que nous étions malades (elle craignait que Maria ne parlât à quelqu'un); je me trouvai assez forte pour quitter mon lit, dans le dessein de parler à ma sœur. J'allai pour la voir. Mais, hélas! quel spectacle! Je la trouvai sur la paille, et ma mère à côté d'elle, sans connaissance. Saisie de douleur et d'effroi, je tombai sur le corps de ma sœur et j'y demeurai évanouie, je ne sais combien de temps. Mais qu'on se représente de quelle horreur ma mère fut frappée, lorsque, revenue à elle-même et cherchant des yeux la fille qu'elle venait de perdre, au lieu d'une, elle les vit toutes deux couvertes du voile de la mort!... Elle poussa un cri perçant, qui attira chez elle une pauvre femme de son voisinage, laquelle, trouvant ma sœur froide, l'ensevelit, et la fit disparaître de devant les yeux de ma mère.

« Cependant je restais sans secours : on m'en donna enfin; et mes larmes ayant trouvé un passage, je pleurai ma sœur et mon unique compagne, avec tant de violence, que j'épuisai l'humeur qui m'étouffait et me serrait le cœur. Ma mère était si affectée, qu'on fut obligé de hâter l'enterrement. Quant à moi, je retombai dans une maladie qui dura six mois, pendant laquelle j'étais sujette à des frayeurs mortelles; appelant ma sœur à mon secours, au milieu de la nuit, et ne me rappelant ensuite qu'elle était morte, que pour la pleurer avec une amertume qui me déchirait le cœur.

« Il y avait alors deux ans que nous n'avions reçu de nouvelles de mon père; il nous abandonnait à la misère, ou à pis encore... Ce n'est

à moi à juger sa conduite; mais... est-il possible qu'on épouse femme, et qu'on donne le jour à des enfants pour les laisser en proie aux horreurs que j'ai vues nous menacer et à celles que nous avons essuyées!... Il écrivit alors, non pour nous envoyer des secours, mais pour en demander à sa femme. On lui marqua notre situation et la mort de sa fille aînée. Il répondit tranquillement à ma mère au bout d'un mois, qu'il aurait préféré que ce fut la cadette, qu'il la priait de lui envoyer ce qu'elle pourrait, puisqu'elle avait moins de charge que par le passé. Cette réponse la révolta; elle lui fit écrire qu'elle ne lui demanderait jamais rien; qu'il songeât à lui-même, puisqu'il n'était né que pour lui et qu'elle allait tâcher de donner, par l'amitié, un autre père à sa fille; qu'il n'avait plus aucuns droits sur sa femme ni sur son enfant: « *Vous leur avez rendu la vie odieuse, et votre fille, malgré sa jeunesse, commence à sentir (elle me le disait un de ces jours) que la vie est à charge, quand on la passe dans l'abandon ou qu'on n'a des parents que pour faire rougir; un père qui, loin de nous préserver des malheurs qui assiègent l'existence d'une épouse et d'une fille, paraît au contraire trouver un plaisir barbare à les y plonger, et chercher en quelque sorte à jouir de leur déshonneur. Vous avez donné à votre fille de l'horreur pour les hommes; quand elle en voit, elle s'enfuit, ou si on la force à rester, elle ne les regarde qu'avec effroi. Voilà l'effet de votre conduite. D'après cela, je crois que le mieux est que vous restiez où vous êtes; car je doute, vu la sensibilité de ma fille, que je pusse l'élever, si vous étiez ici, et si je savais la perdre et n'avoir plus de consolation, je préférerais de mourir la première. Cependant, quel malheur pour une fille, et à quoi ne serait-elle pas exposée de votre part! Dans quel dénuement vous la plongeriez!* » Ma mère finissait par lui donner son adresse, à un nouveau logement qu'elle prenait, et où nous allâmes demeurer. Je me rétablis un peu; je grandissais. On me mit aux *Miramionnes* (1), et l'ami de ma mère étant

(1) Les filles de Sainte-Geneviève, appelées plus communément les Miramionnes parce que Mme de Miramion, veuve d'un conseiller au Parlement, avait achetée pour elles, en 1670, une maison sur le quai de la Tournelle, près de l'hôtel de Nesmond.

« Les filles de Sainte-Geneviève ne font point de vœux; elles se consacrent à l'instruction des jeunes filles et au soulagement des pauvres blessés; elles font les saignées, préparent les onguents et les médicaments dont ils ont besoin et mettent un nouveau prix à ces secours gratuits, par le zèle et la charité avec lesquels elles se les procurent. On fait aussi dans cette communauté des retraites pour toutes sortes de personnes du sexe. Il y a cinquante chambres ou cellules. »

Dictionnaire historique de la ville de Paris, par Hurtaut et Magny, Paris, 1779, t. III, p. 120.

revenu durant cet intervalle, il lui proposa d'occuper un appartement dans la même maison. Vous le connaissez ; il y est encore.

« Vous serez sans doute étonné de la conduite de cet homme, qui, étant jeune, s'attachait, sans aucune vue que celle d'obliger, à une femme mariée et malheureuse qui ne pouvait que lui être à charge. Il est vrai qu'il l'aimait ; sans cela, quels motifs aurait eus ce qu'il faisait pour nous ?... Je m'arrête là-dessus, pour revenir à ce qui me regarde personnellement.

« A treize ans, on me mit au couvent ; j'en sortis à quinze. On commença pour lors à me faire entendre que je n'avais pas de bien à espérer (je le savais déjà) ; qu'on avait eu beaucoup de peine à me donner une certaine éducation par son économie ; qu'on n'était plus en état de rien faire, et qu'il fallait songer à moi sérieusement. Ceci n'était pas absolument clair ; on y ajouta quelque chose qui le fut un peu davantage : « Vous êtes délicate ; le travail ne vous avancera pas beaucoup. « Cependant il faut savoir faire les ouvrages de femmes, et je vous « mettrai en apprentissage, tant pour les modes que pour la dentelle, « mais seulement pour que vous sachiez faire ce qui vous regardera « personnellement. » Ce langage me parut singulier dans la bouche de ma mère : je le lui témoignai « Ma fille, me dit-elle, je me suis mise « au-dessus de certains préjugés ; la misère forme l'esprit, elle endurcit « le cœur, en même temps qu'elle épouvante pour l'avenir. Un homme « peut vous faire un sort sans vous déshonorer ; que serais-je devenue « si un peu de jeunesse et de figure ne m'avait pas procuré des *amis*, « qui m'ont soutenue et qui m'ont donné les moyens de vous élever ? « Celui qui est ici est votre véritable père, puisque vous lui devez la « conservation de vos jours et l'éducation. Il faut faire un *ami* pareil, « qui vous soutienne personnellement, et vous préserve des malheurs « auxquels j'ai été exposée par le mariage... » Je refusai net de me prêter à cet arrangement. On ne m'en parla plus, et je fus mise en apprentissage pour la dentelle chez Mme Amey (1). Je pris du goût au travail, et je restai tranquille environ six mois. Ce fut à ce terme que les propositions recommencèrent ; on m'assurait qu'il y avait une personne qui désirait ardemment de me connaître et de se lier avec moi. Je refusai de la voir. On me traita mal, on me défendit de venir à la maison, et je restai deux mois entiers sans sortir de la chambre de ma maîtresse. Je ne souffris pas beaucoup de cette retraite forcée, que mes dispositions naturelles pour la tranquillité rendirent d'autant plus volontaire, que je me plaisais dans cette maison ; d'ailleurs mon caractère

(1) « Une vieille femme noble, ruinée qui, ainsi que ses deux filles, raccommodait les dentelles. » *Monsieur Nicolas,* t. III, p. 203.

était si opposé à celui de ma mère, que je me voyais privée assez indifféremment de sa société depuis que je savais ses vues. Le sort de ma sœur m'épouvantait.

Au bout de deux mois elle se réconcilia, et me permit de revenir à la maison. Nous allâmes au *Palais-Royal*, et nous nous assîmes dans la grande allée, pour voir le monde. J'étais bien mise et ma mère encore mieux. Un homme, qui paraissait de quelque distinction, vint se mettre à côté de nous. Il adressa d'abord la parole à ma mère pour des choses indifférentes ; elle lui repondit poliment. Encouragé par là, il me fit quelques compliments, un entre autres qui me parut un peu fort : « L'homme qui aura le bonheur d'être aimé de vous, jouira d'un sort « digne d'envie ! Pour moi, je me contenterais qu'une aussi jolie per- « sonne voulût bien me souffrir auprès d'elle ; je ferais son sort et je « la mettrais dans le cas de n'avoir jamais besoin d'une autre per- « sonne. » Ce langage me parut concerté avec ma mère, et je commençai d'entrer en défiance que j'avais été amenée exprès à la promenade pour cette entrevue. Je ne me trompais pas. Nous fûmes engagées à dîner. Ma mère accepta. Je refusai net. Mais on me fit tant la guerre, que ma timidité naturelle, mon inexpérience, ma jeunesse, me firent consentir à suivre ma mère ; ou plutôt, on m'entraîna. Nous trouvâmes une belle maison, des valets, un dîner magnifique. On se mit à table ; mais je ne pouvais manger ; j'avais dans la poitrine un serrement qui me suffoquait. J'ai presque toujours éprouvé la même chose, toutes les fois que quelque malheur me menaçait ; c'était le plus grand de tous qui m'attendait en cette occasion. Qu'on me dispense de détailler davantage (1)...

« Le saisissement et la douleur m'occasionnèrent une maladie qui a duré deux ans, et dont M. Nicolas m'a vue convalescente ; il était loin sans doute d'en soupçonner la cause !...

« Nous retournâmes cependant chez l'homme du *Palais-Royal*, qui, persuadé que mon honnêteté n'était pas une grimace, se comporta de manière à réparer ses premiers torts ; mais je n'ai jamais voulu rien recevoir de lui.

« Un autre homme, ancien ami de ma mère, se présenta ensuite avec des propositions brillantes. On a pensé que M. Nicolas me déterminerait à les accepter, et c'est la cause de notre liaison ; mais il a fait tout le contraire. Cet honnête homme a pris pour moi les sentiments d'un véritable père, et j'en conserverai une éternelle reconnaissance. Puisse-t-il, de son côté, me conserver ces précieux sentiments ! Si ceux de la

(1) On sait que Sara m'avait fait ce récit de sa bouche, avec des circonstances un peu plus détaillées. (R.)

plus tendre des filles peuvent contribuer à adoucir son sort, à égayer cette tristesse habituelle où je le vois plongé, il peut être sûr qu'il a trouvé une amie qui ne changera jamais. »

Avant d'exprimer l'effet que cette lecture fit sur moi, il faut observer, aujourd'hui que je suis moins rapidement entraîné, que le récit de Sara est fort abrégé, et qu'il n'est point d'accord en tout avec les discours de sa mère, qui racontait autrement la suite de ses voyages à la poursuite de son mari ; mais avec des circonstances si romanesques, que je suis tenté de croire que, à quelques adoucissements près, la vérité est du côté du récit de Sara. La mère dit avoir été à *Constantinople* ; ce qui n'est pas vraisemblable. Elle raconte ensuite des particularités de son séjour à Dijon, où elle était fêtée (dit-elle) chez l'Intendante. Elle assure qu'elle a vu, dans cette ville, à ses genoux, un homme de marque, et qui occupe aujourd'hui un poste très élevé (1). Elle vint ensuite à *Clamecy*, petite ville du Nivernais, où un marquis soupira pour ses charmes. Il l'adorait, et la première fois qu'il entra chez elle, ce fut par la fenêtre ; il manqua de se tuer : sans doute, la compatissante Leeman fut attendrie par le danger qu'il avait couru. Elle ajoute que, lorsqu'elle partit, il avait résolu de se laisser mourir. Mais on m'a donné une version toute différente. On assure qu'elle fut détestée dans cette petite ville du Nivernais, parce que, étant jolie et coquette, elle troublait tous les ménages, en tournant la tête aux maris provinciaux, dans un pays où le sexe est en général assez laid. Quant au marquis, on me l'a nommé : loin d'avoir voulu se tuer au départ de cette femme, il ne parle d'elle que comme d'une misérable. De *Clamecy*, Mme Leeman vint à *Auxerre*, où elle se fit également détester, par toutes les mêmes causes inclusivement. Le mari de la dame chez qui elle séjourna la rencontra depuis à Paris, et il assura l'avoir vue raccrocher avec sa fille (Sara). Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette dernière qui, dans ces récits, ne ménageait

(1) Amelot, ministre de la maison du roi, et qui était, lorsque Mme Debée-Leeman le connut, intendant à Dijon.

pas sa mère, l'ait fait, à certains égards, dans son écrit, et que, surtout, elle n'ait rien dit de ce séjour en Bourgogne! Le récit est même circonstancié de manière à l'exclure absolument. Cependant ce séjour est certain : Sara ne l'a donc pas omis sans cause. Il faut encore observer que, lorsqu'elle commença d'écrire, elle ne connaissait pas encore mon rival ; mais que la plus grande partie fut écrite après le 12 mai, époque de la première entrevue. Il suit de là que Sara commençait à prévoir qu'elle ne devait pas tout me confier... si, pourtant, elle en a eu jamais le dessein : car sa conduite avec moi, même aujourd'hui, est un dédale inexplicable. Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est l'omission absolue du séjour chez un homme comme il faut! Ce séjour m'a été raconté par la mère ; il est annoncé par la fille dans ses conversations avec moi ; et cependant on n'en voit aucune trace! Voici comme la mère m'a fait ce récit, — il dément entièrement toute autre manière de voyager :

« Mon mari, qui avait des talents supérieurs pour le dessin « des tapisseries, fut invité à venir à Paris, avec les offres les « plus séduisantes. Il y succomba, et partit. A son arrivée, il « parla de moi à son protecteur, qui désira beaucoup de me « voir. Il m'écrivit de venir. Je partis avec mes deux enfants. » (Ici elle place un roman de son arrivée à Paris, conduite par un homme qu'elle ne connaissait pas, qui la retint trois mois dans un magnifique appartement ; comme elle ne savait pas la langue, elle demandait seulement son mari. A la fin, elle s'échappa, et le découvrit. Ce trait a été rapporté tout différemment par Sara.) « Après avoir rejoint mon mari, je fis la conquête de son protec- « teur ; mais je fus sévère à son égard. Comme c'est en consé- « quence de ses offres que j'ai quitté ma patrie, et que mon « mari s'est dérangé à Paris, ce monsieur s'est toujours cru « depuis obligé de me protéger. Je lui ai dit plusieurs fois qu'il « avait fait mon malheur. Et c'est aussi le motif de son offre de « vingt mille francs pour ma fille, qu'il regarde comme la « sienne, puisqu'elle a passé chez lui une partie de son enfance. » (Ce serait alors Legrainier.)

Voilà ce que j'ai recueilli de différents entretiens décousus. Cependant Sara, dans les commencements de notre connaissance, me témoignait la plus grande répugnance pour voir cet homme, qui lui avait servi de père, chez qui elle avait été élevée, à qui elle devait son éducation!... Mais abandonnons ce chaos de contradictions et de mensonges, pour nous en tenir à l'Histoire écrite par Sara : pourvu que cette Histoire nous donne une idée vraie de la mère et de la fille, le reste importe peu. Je n'aurais pas même fait cette longue remarque, si je ne voulais donner, par ces *Variantes*, une idée de la manière dont toutes les aventurières font leur histoire. Ce que je n'ai jamais conçu, ce que je ne conçois pas encore, c'est pourquoi Sara décriait sa mère de concert avec sa mère! C'est un raffinement unique; une ruse inconcevable dans ses motifs, et que ses effets ne justifient pas! Car elles y ont perdu toutes deux. Au reste, on retire un avantage de cette Histoire, c'est qu'elle présente un tableau vrai, souvent répété, de la conduite des intrigantes obscures, et qui, par là, n'en sont que plus dangereuses ; elles ont le champ plus libre pour tromper.

En achevant de lire l'Histoire de Sara, mon cœur était attendri : « Chère amie! » pensai-je, « tu m'as promis d'être constante, de ne jamais changer! J'y compte, et je veux t'adorer jusqu'au tombeau... » Elle était déjà changée!... mais je l'ignorais.

Revenons à la mère de Sara, que j'avais presque forcée de retourner auprès de sa fille. Je lui avais découvert les vues honnêtes autant qu'avantageuses que j'avais pour cette dernière; par là, j'avais excité son attention. Elle me répéta plusieurs fois : « Que ne m'avez-vous dit cela! Je n'aurais cherché personne! » Peut-être disait-elle la vérité, du moins pour jusqu'au temps où j'aurais eu rempli ses vues : mais, lorsque j'avais expliqué à sa fille, comment je devais agir pour elle en père, elle m'avait toujours fort recommandé de ne pas dire un mot de ma bonne volonté à sa mère. Quel était son but? Avait-elle dès lors... Mais pourquoi conjecturer? La mère et la fille étaient d'accord pour me tromper. C'étaient deux aventurières adroites et gauches

tout à la fois, qui savaient parfaitement ourdir une trame, mais qui n'avaient pas assez de constance pour la suivre jusqu'au bout... Que n'ai-je connu plus tôt cette fatale vérité ! Quoi ! l'innocence, la candeur peintes sur le front de la fille ; son air décent, honnête... (mais elle l'avait démenti, cet air honnête et décent) tout cela n'était que grimace et tromperie? Environ dans le temps de la première rencontre avec de Lamontette, elle devint folle, impudente ; son badinage était celui d'une *fille*. J'en étais surpris, mais j'en riais, ne croyant pas qu'il fût possible, à moins que ce ne fût un badinage, qu'une jeune personne, auparavant si modeste, devînt absolument impudente. Non, je ne fus pas trompé...

Je disais que Mme Debée-Leeman était partie vers les onze heures, pour prévenir (disait-elle) le retour de Lamontette, et que ce n'était qu'un voile qu'elle jetait sur sa turpitude.

A son retour auprès de sa fille, la mère de Sara lui fit part de mes alarmes (à ce qu'elle dit ; car j'ignore en quels termes elle s'exprima) : « Hé bien ! » répondit ma *tendre fille*, « je vais lui écrire. » La mère m'assura, quand je la revis, qu'elle la gronda. « Comment, mademoiselle ! cet homme se meurt, et vous « vous contenterez de lui écrire ! Non, non, il faut s'en retour« ner ! — Vous avez promis de rester jusqu'à dimanche ? » objecta la fille. « On m'excusera. » Malgré ma *constante amie*, il fallut revenir le soir même. C'était le vendredi.

Il était neuf heures : je ne les attendais pas encore ; sans quoi, à chaque carrosse, j'aurais volé à la fenêtre. J'étais assis auprès de la table, occupé à lire, à copier, en le trempant de mes larmes, le cahier où Sara avait écrit l'histoire de sa jeunesse. On frappe à ma porte. Je reconnais la manière de Sara : je tressaille, je me lève, je cours, je renverse tout ce qui s'oppose à mon passage. J'ouvre... Sara, cette fille que j'avais crue si tendre, si sensible, qui m'avait juré mille fois de me regarder à jamais comme son père et son ami, Sara me dit d'un air glacé, maussade, dur : « Hé bien ! qu'est-ce donc? Me voilà ! — Qu'est-ce », répondis-je, après l'avoir néanmoins tendrement pressée contre le cœur

qu'elle déchirait; « Hé quoi! ma fille! vous partez à mon insu! Vous ne revenez pas le soir! Je n'ai pas de vos nouvelles! Je sais ce que vous m'avez dit tant de fois! Et vous paraissez surprise de mon inquiétude? Me croyez-vous donc insensible? Ha! Sara! vous ne connaissez pas encore le véritable attachement! Chère Sara, trop jeune sans doute pour sentir comme moi, ton cœur ne s'est pas encore attendri à l'école de l'adversité! » Ces mots parurent la toucher; elle fit quelques efforts pour me paraitre telle qu'avant son fatal voyage.

Toi, qui m'as rendu malheureux (s'il est vrai que j'aie été aimé!), peut-être un jour verras-tu cette histoire : je n'y ai dit que l'exacte vérité; apprécie, d'après ce que tu as déjà lu, et ce que tu vas lire, celle que tu m'as ôtée! Le voile est tombé pour moi; je te l'arrache, si tu me lis : vois, vois, quelle était cette Sara, que nous avons aimée! pour laquelle je t'ai abhorré, pour laquelle tu m'as haï! La soif de ton sang a été dans mon cœur (hélas! quels remords n'aurais-je pas aujourd'hui, mon crime fût-il demeuré enseveli dans l'ombre éternelle!) A quoi t'aurais-je immolé? A qui m'aurais-tu sacrifié, si ton adresse eût triomphé de la mienne? O de Lamontette! Je rougis de mon amour et de mes fureurs! Rougis à ton tour de tes complaisances et des tourments cruels que tu m'as causés... Hélas! à l'instant où tu liras cette histoire, le voile sera tombé, sans mon secours : Sara n'aima jamais; la nouveauté, le changement lui donnent seuls l'apparence du sentiment qu'elle ne connait pas!...

C'est ici où vont commencer les fureurs de la jalousie. Mon rival vint le lendemain au soir; la mère m'en avait prévenu, en m'invitant à le voir, pour en dire mon sentiment. Mais, ce soir-là, je le vis trop peu. Sara se comporta bien; elle ne marqua pas une aveugle préférence, et je me couchai tranquille... tranquille!.. pour passer au lendemain, le jour le plus cruel de ma vie.

Je fus invité à dîner. La mère de Sara le donnait à son nouvel ami, chez qui elle avait passé trois jours. J'hésitai si je m'y trouverais : la jalousie m'en éloignait, et ce fut elle qui me fit accepter. Sara elle-même eut l'air de m'inviter; elle me dit le

matin : « Vous dînerez avec nous? » Je crus au moins que c'était une invitation; mais j'ai, depuis, eu lieu de croire que c'était une simple question, et qu'elle aurait désiré que je ne me trouvasse pas en présence de son nouveau choix. Je m'y trouvai cependant : j'étais poussé malgré moi. Ainsi, je vis de Lamontette auprès d'elle. J'en frémis. Je saluai d'un air troublé... Je me remis enfin, en jouant un *domino*. Nous dînâmes; tout se passa décemment de la part de Sara; mais la mère, en finissant le dîner, se trahit ; « Qui dirait », s'écria-t-elle, « que nous ne connaissions pas monsieur il y a quinze jours! » Nous allâmes après dîner au *Jardin des Plantes*. Ce fut là que la passionnée Sara (qui peut-être n'était qu'intéressée) montra les sentiments les plus affectés pour de Lamontette. Elle s'appuyait languissamment sur son bras; elle ne laissait tomber sur moi que le regard le plus froid et le plus dédaigneux. L'affreuse jalousie jeta dans mon sein tous ses serpents irrités; j'en sentais les morsures brûlantes! Tantôt mes larmes voulaient couler ; tantôt je m'excitais à cesser d'aimer une ingrate, et tantôt la fureur m'inspirait de noirs projets!... Que je fus malheureux!... Mais ce n'était rien encore!... Nous revînmes... C'était moi qui marchais avec la mère, cette femme abhorrée, pour qui j'avais le mépris mérité que sa fille m'avait si bien motivé!... mais sans lui donner le bras : j'eusse ressemblé à Florimond, conducteur ordinaire. Mon rival, content, enchanté, venait à pas lents derrière nous avec Sara, qui lui souriait d'un air d'intelligence. Malgré moi, mes regards reprochaient au ciel l'excès de mon tourment. La mère s'en aperçut, et cette femme, la dureté même, comme toutes ses pareilles, fit quitter à sa fille le bras de mon rival, en lui disant : « Une jeune personne n'a pas plus besoin que moi de s'appuyer sur un bras, et je m'en passe bien. » Le soir, Sara osa me dire que sa mère avait trouvé que j'étais de mauvaise humeur à la promenade!

Nous étions tous trois invités à dîner pour le lendemain par de Lamontette, à cette maison de campagne où les deux femmes avaient passé trois jours. Je la croyais à une distance assez

considérable de Paris pour qu'il ne fût pas naturel de revenir le même jour. Ainsi, la curiosité, ma jalousie qui me forçaient à suivre Sara, tout me déterminait à l'y accompagner. D'ailleurs, la mère, en partant vers les onze heures, m'avait promis d'en revenir le soir, et j'espérai que ma présence l'engagerait à tenir sa parole. Le chemin ne fut pas d'une demi-heure! J'en fus surpris!... A notre arrivée, mon rival était absent. Je tâchai d'être gai. C'était un garçon, un homme à marier; il y avait des espérances, non pour le mariage, auquel il avait déclaré qu'il ne pensait pas, mais à une liaison telle que la mère la désirait. Il avait offert (disait-on) de faire *bourse commune*. On entendait par là qu'on puiserait quand on voudrait dans la sienne : pour lui, c'était autre chose qu'il entendait; voyant des femmes bien mises, il les crut riches à proportion; il se proposait de faire avec elles dépense commune, chacun fournissant de son côté, et les deux dépenses réunies devenant moindres que séparées. C'était un homme d'esprit : cependant, quelle sottise! Elle égalait au moins la mienne! Quoi! il s'imaginait que si on avait eu l'aisance qu'annonçait la mise, si on avait été honnête, comme on voulait le faire paraître, on lui aurait jeté à la tête une fille charmante! On l'aurait presque *raccroché* au *boulevard!* Pauvres insensés que nous sommes, nous perdons la tête quand une femme nous plaît, et il n'est pas de chimère que notre imagination ne réalise!... Ainsi, on ne s'entendait pas, et ce fut mon malheur (dans les idées que j'ai conservées depuis un si long temps)! La mère et la fille espéraient une bourse ouverte, et comptaient même encore sur moi (quoiqu'elles fissent tout ce qu'il fallait faire pour m'aliéner). De Lamontette s'imaginait faire une connaissance bourgeoise ordinaire. Il voyait qu'il avait plu à la fille, et il espérait tirer parti de cette inclination... Je ne te laisserai pas ton erreur, trop heureux rival! Je vais faire luire à tes yeux l'incommode et fâcheuse vérité; non telle qu'elle est (je ne la connais pas encore), mais telle que je la sais!...

De Lamontette avait été au-devant de nous; et, après une attente qui parut longue à Sara, nous le vîmes arriver par le

jardin. Le cœur de cette fille palpita de plaisir. Il entra. Elle vola au-devant de lui. Nous nous promenâmes : elle ne le quitta pas. Quelle odieuse effronterie, après ses promesses, sa conduite envers moi ! Comme cette conduite démentie sentait la courtisane ! la fille perdue !... Nous nous mîmes à table ; je dois le dire, la perfide osa poser encore son pied sur le mien, quoiqu'elle répondît aux afféteries indécentes et ridicules de mon rival. Cet égoïste, qui s'aperçut qu'il la captivait, s'efforça de l'engager à s'afficher devant un de ses amis, un *Sirjean*, huissier, invité pour être témoin de son triomphe, quoique à son arrivée on eût feint de ne pas l'attendre : ils s'étaient quittés en chemin, et l'un était venu par le devant de la maison, l'autre par le jardin. Les convives étaient dépeints avant qu'on les vît, et nous fûmes tous trois, pour cet étranger à notre égard, des objets de curiosité. Sara ne sentait rien de tout cela ; elle faisait la *fille* devant Lamontette, devant l'étranger, devant moi. Au milieu du dîner, je n'y pus tenir, et j'allai me metttre à une croisée dans le corridor, où mes larmes coulèrent, en voyant les gens qui allaient se divertir, chacun avec leur amie : « Infortuné ! moi seul, qui ai tout fait pour la mienne, j'en suis abandonné ! L'ingrate m'oublie, elle change après tous ses serments !... » Un instant après, je me disais à moi-même : « Il te sied bien d'aimer à ton âge ! Hé ! rougis de tes larmes, de ton attachement ! Que regrettes-tu ? Les sentiments qu'elle avait pour toi ? Ha ! si elle les avait eus, elle les aurait encore ! Tu n'avais rien ; tu n'as rien perdu, qu'une illusion trompeuse !... Hélas ! cette illusion était tout mon bien, et je ne l'ai plus ! Elle pouvait toujours durer, et la voilà détruite ! Sans ce malheureux homme, qui est venu me l'enlever, je l'aurais encore ! » Puis, par retour sur moi-même, me rappelant ce canton où je faisais mes parties avec *Zéphire* et mes amis, je fondis en larmes, en étouffant ce cri : « Ho ! ho ! infortuné ! quelle métamorphose tu as éprouvée ! Celle de *Circé* n'était pas plus humiliante, plus dégradante ! » Et je me désolais !... Je rentrai au bout d'un temps fort long, et ce fut pour être témoin de nouveau des préférences de Sara



Estampe satirique du XVIIIe siècle.

envers le Noiraud, portées jusqu'à l'impudence. Et cependant elles ne détruisirent pas mon amour!... Mais il fallait que ma douleur s'exhalât ; sans le vouloir, sans y penser, amené par les circonstances, je vais porter le coup mortel à la passion de mon rival, à son bonheur ; je vais renverser les desseins de ma cruelle ennemie, la mère de Sara ; je vais ôter à celle-ci un espoir dont elle commençait à se flatter.

Nous sortîmes. La mère que je détestais, s'empara de moi, pour que sa fille eût l'inconnu. Nous allâmes nous promener dans un jardin : là, mon rival laissa courir Sara, qui voulait cueillir des fleurs avec les jardinières, filles de l'hôte, et il m'accosta. Il me trouvait concentré ; la jalousie qu'il excitait rebondissait contre son cœur : il chercha donc à me pénétrer, tandis que son ami entretenait la mère, et que Sara aidait aux jeunes jardinières à cueillir des roses.

Quoique je le haïsse, on connaît les amants : ils aiment tant à s'occuper de leur objet, qu'ils préfèrent d'en parler à leur rival (dussent-ils par là se nuire à eux-mêmes), à garder un prudent silence!... J'avais dans le cœur trois ou quatre passions ; l'amour, la haine, la jalousie, la vengeance ; c'étaient ces quatre mouvements combinés qui commandèrent à ma langue. Je commençai par écouter l'amour, et il me fit dire tout le bien que je pensais encore de Sara. Mes larmes coulèrent. « Vous l'aimez ! » me dit-il. « Je l'adore ! » m'écriai-je. Imprudent ! qui me nuisais ainsi à moi-même et qui donnais un nouveau prix à Sara, par la violence de ma passion!... Je la peignis, cette fille que j'aurais dû connaître, comme je la voyais, et je la voyais encore en amant ; je la représentai comme une fille aimable, intéressante, pleine de candeur, vertueuse par principes, autant que par caractère ; mais souverainement malheureuse par là même. Alors la haine s'emparant de mon cœur, en songeant à la mère, je peignis celle-ci comme je la voyais aussi : qu'était-ce, en effet, qu'une appareilleuse infâme, qui vendait sa fille ? Je dis tout ce que je savais de l'homme du *Palais-Royal ;* de l'homme aux vingt mille francs ; je dis ce

qu'elle m'avait proposé à moi-même en m'offrant sa fille; je parlai de M. Dumont; je fis entendre à mon rival ce qu'on attendait de lui. « Cette fille aimable et douce, » lui dis-je en suffoquant de douleur, « elle est à vendre! — Elle est à vendre! » s'écria-t-il. « Oui, à vendre! La voulez-vous acheter? — Non, non! elle m'intéresse infiniment; mais je n'achète pas; je rougirais de solder l'objet de mon attachement. — Il faut donc y renoncer, » lui dis-je. « Non, elle m'intéresse trop, d'après ce que vous venez de m'en dire. — Ha Dieu! » pensai-je, « devais-je donc la louer avec tant d'enthousiasme! » En ce moment Sara, un tablier de jardinière devant elle, un petit panier à la main, s'approcha de nous, cueillant des roses. La voilà! dis-je à Lamontette. « Oui, feignons de parler d'autre chose. » En même temps, il me répondit comme si nous eussions agité quelque question de physique. Lorsque Sara fut auprès de nous, nous nous empressâmes tous deux à la louer, à lui dire des choses agréables. Les sourires ne furent que pour mon rival, quoique mes expressions fussent beaucoup plus flatteuses que les siennes. Elle s'éloigna. Cependant, comme Lamontette me montrait de l'amitié, surtout les sentiments les plus honnêtes, il m'inspirait une certaine confiance : je lui dis que je me félicitais que ma jeune amie fût tombée en d'aussi bonnes mains. De son côté, il protesta qu'il n'avait pas d'amour; qu'il n'entrait rien de relatif à cette passion, dans la liaison qu'il se proposait de former; en un mot, il me parla comme un homme d'esprit, qui est sûr d'être aimé, parle à un homme faible, qui voit qu'il ne l'est plus et qui en est au désespoir. Il faut ici rendre justice à mon rival : sa conduite fut généreuse à mon égard, au moins par les apparences; et, dans le commerce de la vie, on doit beaucoup à ceux qui veulent bien les observer! Mon entretien avec Lamontette dura plus de trois heures : je ne pouvais me lasser de parler de Sara, que je voyais bien qui m'échappait; en parler me semblait en jouir encore, et mon rival, de son côté, croyait ne pouvoir être trop instruit sur le compte de deux femmes avec lesquelles il avait commencé de se lier.

Pendant ce long entretien, Mme Debée-Leeman était sur les épines; sa conscience lui faisait deviner la matière de notre conversation, mais ce qui me surprit, c'est que Sara n'en était pas moins inquiète. Enfin nous nous rapprochâmes de la mère.

L'entretien avec mon rival m'avait donné quelque consolation; sans réfléchir s'il m'avait dit vrai, je compris qu'il était impossible qu'il formât avec Sara une liaison durable; je connaissais trop bien les vues de la mère, quoique je ne susse pas encore que celles de la fille étaient les mêmes. Ce fut d'après cette idée, que je regardai comme certaine, que je voulus éviter à ma *naïve amie* le désagrément d'avoir eu inutilement un homme de plus. Je lui fis entendre en deux mots le résultat de mon entretien avec Lamontette. Cependant, lorsqu'il s'agit de s'en retourner, comme on me l'avait promis, et que Lamontette proposa de coucher à sa petite maison, Sara, déjà instruite par moi, opina secrètement pour rester; je la voyais tirer sa mère par la robe, afin qu'elle ne fît pas attention aux raisons que j'alléguais. En effet, quelle indécence que deux femmes qui n'étaient qu'à demi-lieue de chez elles, restassent dans un *vide-bouteille* de garçon, où il n'y avait qu'une chambre à coucher! Certainement la mère de Sara ne l'eût pas fait pour elle-même; et si, au lieu d'avertir la fille, j'eusse dit à la mère qu'elle n'avait rien à prétendre, je l'aurais vue la plus empressée à s'en retourner; mais je ne le fis pas; je n'étais plus à moi, le cœur égarait la tête. Ainsi, à mon grand étonnement, la mère et la fille restèrent à coucher, n'ayant pour trois qu'un petit lit dont on se partageait les matelas. Mais il fallait que Sara, devenue folle de Lamontette, mortifiât de toutes manières l'homme qu'elle avait séduit par un faux attachement, une fausse candeur. Ce qu'il y eut de plus douloureux et de plus humiliant pour moi, c'est que mon rival s'aperçut combien je souffrais, et qu'il m'offrit sa pitié. D'un air de propriétaire, lorsqu'il vint avec les deux femmes me reconduire jusqu'aux *Boulevards,* il me présenta la main de Sara: « Allons, puisque vous vous quittez, vous devez avoir quelque

chose à vous dire, allez ensemble. » Et il nous accoupla. Sara, froide comme une fille qui est avec un homme, tandis qu'elle en aime un autre, garda la morgue la plus insultante. Je tâchai de lui parler bonnement, rien ne l'intéressa. Je parlai de son amant et, ce fut alors, qu'avec la tournure la moins désobligeante, je lui répétai ce que je lui avais déjà fait entendre : « Votre mère n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait, ma fille. — Comment cela, *monsieur?* — C'est que M. de Lamontette vous respecte trop, d'après ce qu'il a vu de vous et ce que je lui ait dit, pour vous rabaisser au rang de *fille entretenue.* — Et que lui avez-vous dit? — Mais je lui ai fait connaître votre mère d'après ce que vous m'avez confié... — Vous avez très mal fait! — Pourquoi? vous ne cherchez qu'un protecteur, plus puissant que moi, sans doute; je vous ai épargné un rôle, toujours désagréable, en lui apprenant ce que vous n'auriez pu lui dire qu'avec désavantage. — Je vois que vous avez fait des imprudences! En vérité, *monsieur,* je suis très fâchée que vous vous soyez mêlé de ce qui me regarde et, surtout de ce que vous avez dit tantôt devant moi, dans le jardin! — J'ai cru le devoir pour vous prouver mon amitié. — Ce n'en est pas là une preuve... N'avez-vous dit que cela? Il faut que je le sache. — J'ai parlé de l'aventure de M. Dumont. — Ha ciel!... hé! l'avez-vous nommé? — Non. J'ai parlé de M. de Vesgou (l'homme du *Palais-Royal*). — Voilà qui est bien, *monsieur!* On peut dire qu'il est bien malheureux que vous soyez venu ici! — De M. Legrainier et des vingt mille francs! — A merveille!... Est-il possible! — J'ai narré crûment les vues de votre mère à l'égard de cet homme, et ce qu'elle m'a dit à moi-même. — Ainsi voilà ma mère déshonorée dans son esprit! — C'est votre avantage! — Allez, *monsieur,* vous êtes... En vérité... Je suis bien malheureuse! — Est-ce de m'avoir connu? — Certainement... vous me faites un grand tort! — Je ne vois pas cela! — C'est que vos lumières ne sont pas fort étendues... Au reste je ne sais pas pourquoi nous allons ainsi ensemble; c'est apparemment pour faire croire qu'il y a quelque chose entre vous et moi! » En achevant ces mots, elle me quitta le

bras, et alla entre sa mère et Lamontette. La surprise me ferma la bouche ; je dis aussitôt adieu. Lamontette pria Sara de m'embrasser ; la mère dit : «Pourquoi donc?» et je revins seul. J'étais amant, j'étais jaloux, et je laissais la fille que j'aimais avec mon rival, un rival préféré, qui avait pour lui le lieu, ses manières, une inclination naissante ! Ceux qui ont aimé avec violence, ceux qui ont été jaloux avec fureur, se formeront une idée de mon supplice !...

Arrivé chez moi, je sentis ce que la jalousie et l'amour outragé peuvent faire éprouver de plus violent. Je ne dormis pas, des songes effrayants troublaient quelques secondes de sommeil, et rouvraient avec effort mes paupières à peine appesanties. Le matin mon oppression fut si forte, que je crus en mourir ; je m'y résolus. Mes larmes coulèrent comme deux fontaines ; tout à mes yeux prit une teinte de douleur ; tout gémissait dans la nature, et se mettait à l'unisson de mon cœur. A tout moment, je descendais à la chambre de Sara ; je regardais, je touchais ses habits, je feuilletais ses chansons ; un mot pensé par elle que j'y trouvais, me paraissait un trésor... Cette cruelle journée s'écoula.

Le lendemain, je ne pus résister à l'envie d'aller voir Sara chez mon rival. Je la trouvai plus froide pour moi, plus indifférente que jamais ; elle l'était jusqu'à l'impolitesse. J'en fus pénétré ! Déjà souffrant et malade, je ne pus retentir mes plaintes, je montrai toute douleur à mon rival et, me découvrant moi-même à la haine qu'il devait avoir pour moi, je lui donnai occasion d'un triomphe complet. Je sentis que je le rendais trop heureux en me plaignant comme je le faisais. Je lui montrai une des lettres de Sara (1). Lamontette fut surpris de la trouver si tendre, si décisive en ma faveur, et je jouis un instant du tourment qu'il me faisait souffrir ; il l'éprouva lui-même. Faible soulagement ! Lamontette sentit bientôt qu'il était ce que j'avais été.

(1) La quatrième, rapportée plus haut : *Serait-il possible qu'ayant été malheureuse,* » etc. (R.)

qu'il possédait le cœur dont la perte me mettait au désespoir !... Je le vis, et mes regrets s'en accrurent.

Le papier que je venais de montrer donna la plus vive inquiétude à l'*ingrate ;* elle se douta que c'était une de ses lettres ; je le vis aux regards qu'elle lançait sur moi.

Je n'ai de ma vie éprouvé un trouble aussi cruel ! j'étais en proie à la jalousie, à la fureur, à l'indignation. Toutes ces passions s'entrechoquaient dans mon cœur déchiré, mais Sara m'était encore trop chère, pour que ma haine refluât sur elle ! c'était sa mère que j'abhorrais. Dans un moment où je parlais d'elle à mon rival, je m'enflammai par les plaintes que j'en faisais et, dans la violence de mes mouvements, j'agitais ma canne. (J'ai su depuis, que Lamontette, qui voulait me détruire dans l'esprit de Sara et, auquel j'en donnais tous les moyens, dit à la fille d'abord, ensuite à la mère que je les avais menacées de coups de canne. Je ne le crois pas, quoique je fusse dans le délire.) Ce rapport que leur fit Lamontette était aussi imprudent que mes confidences, eu égard à ce qu'étaient ces deux femmes. Au lieu de les déchaîner contre moi, elles agirent comme leurs pareilles, elles me craignirent et Sara comprit du moins qu'il fallait changer avec plus d'adresse. Prêt à quitter Sara (que mon rival eut la bonté d'engager à me reconduire seule) et, me voyant observé, je la priai de m'accorder douze pas au dehors, pour lui dire un mot que personne ne pût entendre, et elle eut la dureté de me refuser. J'avais tout prêt un effet de douze cents livres pour les douze pas qu'elle eut fait sans doute si elle avait su ma pensée. Je m'éloignai de l'ingrate, la mort dans le cœur.

J'allai dîner en ville, chez mon ami Guillebert (1), que je consultai sur ma situation, j'étouffais. Il me donna ses conseils. Le soir, je trouvai la mère de Sara, mais seule. Elle avait de l'inquiétude à mon sujet ; et sans doute elle était venue de concert avec sa fille, ou d'elle-même. Sa vue me blessa. Je lui parlai ce-

(1) Le médecin Guillebert de Préval, dont Restif parle souvent dans ses œuvres.

pendant avec modération. Elle me parut fort mécontente de Lamontette qu'elle me peignit comme un homme dangereux. J'ai su depuis qu'elle voulait m'épouvanter, et que ses discours étaient concertés avec mon rival et sa fille, *la tendre Sara* se faisait un jeu des frayeurs et de l'épouvante qu'elle croyait me donner! Au lieu de paraître effrayé, je m'emportai avec fureur contre mon rival. Ainsi le moyen échoua, et je ne donnai pas à Sara, à l'indigne Sara le plaisir qu'elle attendait.

Une chose inconcevable, c'est que je quittai la mère assez bien. Elle me pria de la venir voir le jeudi soir, sous prétexte de lui apporter une lettre pressée. Je donnai dans le piège, ne me doutant pas que mon rival fut du secret... En y allant, j'eus le spectacle terrible de l'incendie de l'*Opéra* (1), qui m'éclairait suffisamment, au milieu de la campagne et dans des chemins de traverse, pour me faire éviter des mares d'eau, car il avait plu; j'en étais à une lieue et demie. Arrivé, je refusai le souper de mon rival... Comme il devait rire de me voir accourir crotté, mouillé, en sueur, pour apporter une fausse lettre, et voir un instant et, comme par grâce, une fille qui se moquait de moi!... J'avais été bien reçu des deux femmes; Sara surtout, qui était charmée de ce que je ne restais pas, feignit d'en être fâchée; elle me dit un adieu obligeant par la fenêtre. Pour mon rival, il ne pouvait me quitter; je le faisais jouir d'un triomphe trop doux, pour qu'il ne cherchât pas à le prolonger. Mais une de ses demandes me blessa au vif: « Hé bien, comment va le cœur? — Comme il le doit. lorsqu'il s'est attaché à une fille dure. — *Dure!* — *Dure* pour moi; sa conduite à mon égard ne convient pas. » (Je suis admirable ici! je me plains à mon rival, de ce qu'on l'aime et qu'on ne m'aime plus! il faut avouer que les passions extrêmes sont capables seules de pareilles disparates!) Aussi Lamontette s'emporta-t-il, feignit-il d'être en colère et

(1) Le 6 avril 1763, entre onze heures et midi, le feu prit à la salle de l'Opéra, qui se trouvait alors au Palais-Royal. L'incendie dura près de trois jours.

compatissant tour à tour. Dans une autre position que la mienne, cela m'aurait amusé. Je partis enfin, au bout d'une heure de redites. Et Lamontette, en rentrant auprès des deux femmes fit le *matamore ;* il dit de grands mots sur de très petites choses, fit des amphigouris sans fin sur ce que nous avions dit ; se déclara le champion, le Don Quichotte de Sara : « Si quelqu'un ose mal parler de ma *fille* » (c'était la *fille* à tout le monde ! un peu plus à moi pourtant qu'aux autres, comme on le verra, puisque sa mère était la *Lambertine* de la dame *Chéreau*...) (1) « après m'en avoir dit du bien, il aura affaire à moi !... Des gens... des hommes... des philosophes... Qui le croirait !... Mais si jamais... Nous nous verrons... Ho ! je le verrai... Y allât-il de ma vie !... » On me répéta ces propos le lendemain ; on eut soin d'y ajouter (et Sara me le confirma dans la suite) que Lamontette était la plus forte lame de la France ; elle croyait m'épouvanter... Comme si la fureur jalouse, quand elle a décidé de se battre, regardait à l'habileté ! Toutes les fois que j'ai réfléchi depuis à cette conduite de Sara, elle m'a indigné. Non, au prix de mon sang, de ma vie, je ne voudrais pas déshonorer l'autel où j'ai sacrifié ; mais quel ménagement doit-on à la plus vile des créatures, à la plus infâme, à la plus basse ; qui s'est elle-même avilie ; qui, non contente de sa turpitude, y a joint l'hypocrisie des vertus !

Je m'en revins fort mécontent de moi-même, après cette conversation. Le lendemain, je fus très agité.

Le soir, la mère de Sara eut affaire à la maison ; elle laissa sa fille seule avec Lamontette, avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis quinze jours, et dont elle m'avait dit tant de mal ! J'ignorais son retour. Le samedi matin, encore ému de ce qui s'était passé l'avant-veille, j'allai voir Sara. Je la trouvai seule assise auprès de la fenêtre. (Lamontette a dit depuis qu'ils étaient épuisés de jouissances.) Elle me salua de cet air froid, auquel je commençais à m'accoutumer. « Ma mère est à Paris, me dit-elle. — A Paris ! Je l'ignorais ! » Je vis dans ses yeux qu'elle ne me

(1) V. *la Vie de Monsieur Nicolas,* t. III, pp. 39 à 51.

croyait pas. Je l'assurai que je n'avais pas vu sa mère. Nous causâmes; elle me fit quelques reproches sur ma conduite de l'avant-veille; elle me parla des lettres que j'avais montrées, et nous convînmes que je dirais qu'elle les avait écrites pour se former le style. Elle frappa plusieurs fois à une cloison, pour avertir mon rival. Il vint comme un homme qui s'éveille; et moi, j'eus la faiblesse de donner pour une vérité le mensonge conseillé par Sara. Ce n'est pas que je n'eusse suggéré moi-même ce motif autrefois; mais c'était après la seconde lettre, et je ne crois pas que jamais il l'ait déterminée à m'écrire. Mon intention était cependant de faire servir les lettres qu'elle m'écrivait, à lui donner un style naturel. Souvent les règles y étaient blessées (sans doute parce qu'elle était étrangère), quoique le mérite du fonds s'y trouvât, et je corrigeais ces fautes, en lui relisant ses propres lettres. Sara douce alors, m'écoutait avec complaisance, et elle refaisait elle-même ses lettres, pour les rendre telles que je les ai rapportées. Durant cet entretien, il y eut une disparate singulière dans la conduite de Sara envers moi! Sur la fin de notre conversation, et dans un instant où mon rival était occupé en bas, elle me dit ces propres mots : « Mon bon ami, j'ai joué; je n'ai pas le sou. » Ce langage inattendu me pénétra de joie, et j'y satisfis comme je le pus. Enfin je la quittai. Sara était seule à l'instant où je partis, et ce fut elle qui eut la dureté de m'y faire songer!

En arrivant, je trouvai la mère, avec laquelle je m'entretins une partie de la journée : j'étais bien aise de lui parler, pour voir si elle me dirait encore qu'elle avait laissé sa fille seule; mais elle m'avoua que mon rival était avec elle. Je l'avais vu (non sans le plus grand étonnement!), cependant cet aveu ne m'en surprit pas moins, surtout lorsqu'il fut accompagné d'un autre : qu'à la première fois qu'elle s'était absentée, il était retourné coucher à sa maison de campagne. Ce fut alors que si j'avais été moins sensible, moins aveugle, moins subjugué par l'esprit et par le cœur, j'aurais dû mépriser et fuir une... Mais je m'en gardai bien! je savais qu'il y allait de ma vie, et si je rompais

alors avec elle. Je me contentai de chercher à détruire mon rival, et d'employer contre lui les mêmes moyens qu'il mettait en usage contre moi.

J'en étais instruit par la mère de Sara; cette femme, par une finesse de son état, sentit qu'il fallait qu'elle nous brouillât assez, de Lamontette et moi, pour nous empêcher de nous revoir. Dans cette vue, elle me le peignit sous les plus noires couleurs; elle m'assura qu'elle le détestait : qu'elle ne comprenait rien à son existence; que sûrement il avait une manière d'être qui annonçait un homme dangereux. Elle me rapportait tous les discours qu'il tenait; elle y ajoutait; elle les brodait. J'ai même tout lieu de croire que ma *tendre fille*, mon rival, et la mère s'entendaient, et que leur but était de m'inspirer une crainte conforme à leurs vues. Quoi qu'il en soit, voici ce que me répéta Mme Debée-Leeman : « *Monsieur Nicolas a été bien malheureux! mais en ce moment! Ah! Il l'est plus que jamais... Plus que jamais!* » répétait-il en regardant Sara, et en souriant d'un air de compassion à mon égard. Quelques instants après, il disait : « *J'aime bien la bonne amie de M. Nicolas! Ha! qu'il est agréable d'avoir la bonne amie de M. Nicolas!* » Ces propos m'étaient revenus dans l'esprit le soir de notre altercation. Je lui avais dit, *que j'avais fait une épreuve par ma conduite avec Sara, dont elle ne s'était pas tirée à son honneur : qu'elle avait l'âme dure, et que j'étais revenu de mes sentiments pour elle*. Mon homme avait pris feu à ce discours : il s'était écrié que j'allais la haïr (comme s'il avait dû en être bien fâché)! J'avais entrepris de m'expliquer; mais il n'avait pas voulu m'entendre, il avait parlé en même temps que moi, et ç'avait été l'offensé qui avait querellé l'offenseur. La mère, après m'avoir rapporté ces propos, ajouta qu'il avait été furieux pendant le souper. Que signifiait cette comédie? et en quoi la dureté dont je m'étais plaint, de la part de Sara, intéressait-elle l'homme qu'elle me préférait? Pourquoi en paraissait-il furieux? Hélas! il croyait en imposer par là plus aisément à une jeune imprudente, qui se livrait sans connaître!... La révoltante image qui s'offre à ma pensée, ne ferait qu'augmenter mon indi-

gnation... Mais Lamontette était lui-même joué par ces deux femmes, qu'il croyait subjuguées... Tout était concerté entre la mère et la fille. Avec Lamontette, on convenait de m'effrayer par son crédit, par l'idée qu'on prétendait me faire prendre de certaines commissions secrètes, dont on le supposait chargé par le Gouvernement : avec moi, la mère exprimait les craintes qu'elle avait de lui, afin de m'en inspirer. La fille jouait un autre rôle : quand je l'interrogeais, elle ne me parlait qu'en bien de mon rival; elle me disait confidemment, qu'il n'était rien de ce que sa mère m'avait dit; que c'était elle seule qu'on voulait effrayer. Elle ajoutait ensuite (et voici la finesse de cette fille naïve), qu'à la vérité M. de Lamontette avait un crédit très grand, mais qu'il était trop honnête pour s'en servir contre moi. « Nous agissons de concert pour effrayer ma mère, ajoutait-elle; nous convenons en son absence de ce que nous dirons devant elle : ce sont des choses vraies, si vous voulez, mais qu'on pourrait se dispenser de dire : d'ailleurs, pour l'intriguer davantage, il lâche des mots sans suite; il affecte d'avoir des dépêches secrètes très pressées. Quand son ami (le même qui avait dîné avec nous) vient le voir, ils parlent ensemble à demi bas, et par leurs expressions, ils lui causent des frayeurs qui m'amusent. » Tel était le langage de la délicate Sara; l'imprudente osait tenir ces propos à l'homme qu'elle trompait!... Son assurance, dans ces occasions, commença de me prouver combien elle devait être exercée dans l'art des courtisanes, et je m'en voulus moins de m'être laissé tromper... Ho! si du moins je l'avais entièrement connue alors!

La mère ne s'amusait pas moins à mes dépens que la fille. Après m'avoir rapporté tout ce qu'elle croyait avoir entendu, ou tout ce qui se disait dans leur tripot, elle jouissait de mon indignation, de mes fureurs, de mon emportement. A son retour auprès de Lamontette et de sa *digne* fille, elle ne manquait pas de rapporter tout ce qu'elle m'avait ouï ou fait dire de mon rival; elle m'attribuait en outre ce qui était sorti de sa propre bouche; elle irritait de Lamontette; elle l'obligeait à se répandre en menaces, qui m'étaient exactement rendues, auxquelles je ré-

pondais, et dont elle était la colporteuse plus que fidèle. La mère et la fille égayaient ensuite leur méchanceté de tout ce trigaudage; c'était le seul plaisir de leur goût, et ce temps fut sans doute le plus heureux de leur vie. Et j'avais cru Sara un ange!...

Après toutes ces découvertes, que pense-t-on que je fis? Je sentis qu'il m'était impossible de vivre sans une illusion, dont Sara resterait la maîtresse. Au lieu de concevoir pour elle l'indifférence qu'elle méritait de ma part, je passai la journée où elle devait revenir de chez mon rival, à former des projets, pour me mettre à sa discrétion. Plus de cette fermeté mâle qui fait l'homme : elle m'avait abandonné... J'attendis son arrivée avec impatience : ce ne fut qu'à neuf heures et demie... Pourquoi cette faiblesse? On le présume par un mot que j'ai dit.

Tous les glaçons du Nord parurent sur le visage de l'ingrate, et je lui fis l'honneur de croire qu'elle me haïssait. Encore animé contre de Lamontette, je ne le ménageai pas devant la mère; je croyais le connaître, d'après ce que cette femme m'en avait dit : je le peignis sous des couleurs capables d'effrayer des femmes, que l'obliquité de leurs vues n'eût pas rassurées, si je n'avais tenu d'elles tout ce que je savais. (Comme elles durent en rire!) Cependant Sara paraissait furieuse. Elle ne me parla qu'en me lançant de ses yeux la foudre et les éclairs. Mais j'étais trop ému pour y faire une attention suivie; j'en sentis seulement son injustice davantage : car je m'enflammai peu à peu, indigné de voir celle qui m'avait promis son attachement et sa confiance, se rire de mes peines, les braver, les irriter, en prenant ouvertement le parti de mon rival. Je sortis des bornes : Sara, qui m'avait toujours vu tendre, qui ne savait pas sans doute combien l'indignation jette loin d'elle-même une âme honnête et franche, Sara ne s'attendait pas à ces terribles reproches!... Elle était assise vers la croisée, à côté d'une table à thé; sa mère était de l'autre; j'étais debout devant elles. Je gardai un moment le silence; mon âme se concentrait, pour s'échapper avec plus de furie : « Voilà donc, m'écriai-je d'une

voix altérée, cette fille qui devait m'être attachée jusqu'au tombeau! dont j'étais le conseil, le guide, le père, l'appui! la voilà! trois jours l'ont changée! En trois jours un inconnu lui a tourné la tête! Elle en est folle; elle l'adore, et elle ne croit lui bien montrer sa ridicule passion, qu'en marquant à son ancien ami la plus noire ingratitude!... La voilà, cette fille dont la physionomie annonçait la candeur... Fille fausse qui n'a jamais dit un mot de vérité, je te connais enfin, mais pour te vouer le plus parfait mépris!... » Elle voulut parler. Je m'élançai vers elle; je levai la main.... Les filles de l'ordre de Sara ne connaissent pas la dignité de leur sexe; cette physionomie naturellement si noble, devint basse; Sara fit un geste de frayeur, et poussa un petit cri : « Ne me frappez pas!... » Sa mère gardait le silence; mais elle s'élança pour se mettre entre sa fille et moi. Je m'arrêtai, et jetant sur cette Sara, naguère adorée, le regard de l'indignation : « Je m'abaisserais, repris-je, à te traiter comme tu le mérites. Reste dans le mépris auquel je t'ai vouée! » Sara était immobile et pâle : point de ces élans de l'innocence, qui repousse l'outrage; elle demeura muette. Je sentis alors à quel point elle était vile : j'en fus pénétré; mes larmes coulèrent. « Vous ai-je été chercher? dis-je avec plus de douceur. Hélas! j'étais tranquille, dans un état de mort, il est vrai, depuis mes derniers malheurs; mais j'étais tranquille. Vous venez me trouver; vous m'offrez une amie charmante, et surtout sensible! Je vous crois; mon âme avide d'aimer se livre à vous avec confiance; elle s'attache; elle est heureuse... oui, vous m'avez rendu le plus heureux des hommes!... mais était-ce donc par raffinement de cruauté?... Ho! je le crois, puisque vous déchirez avec violence les liens qui attachaient mon âme à la vôtre!... Il faut donc cesser... de vous... voir; de vous... aimer... J'en mourrai sans doute!... Malheureux que je suis! tout se tourne contre moi, jusqu'aux douceurs les plus efficaces de la vie! L'amour, l'amitié, la nature ont empoisonné la mienne! Être infortuné, jeté dans le monde pour aimer, j'ai toujours mis mon bonheur à l'être, et je n'ai trouvé que des ingrats!... Vous avez raison,

Sara ; oui, mademoiselle, vous avez raison. Vous auriez été une exception pour moi ; je ne la mérite pas ; je dois être malheureux, et vous devez y contribuer... Adieu ! »

Je me retirai. La mère me retint, et faisant le bon soldat, elle donna tort à sa fille. Mon cœur était si faible pour cette dernière, que je sentis que je l'adorais, en éprouvant le plus profond mépris. Je m'émerveillai de ce sentiment inexprimable ; s'il est possible de sentir de la surprise dans le désespoir ! Mme Debée-Leeman parla mal de mon rival dit que j'étais préférable, traita d'indécente la conduite de sa fille avec lui en ma présence : enfin cette femme si emportée, qui faisait trembler tout le monde, douce avec moi, ne cherchait qu'à me calmer. Elle n'y réussit pas ; j'étais blessé au cœur.

J'avais compté sur le retour de Sara pour adoucir ma douleur ; mais j'eus une plus mauvaise nuit que si elle n'était pas revenue.

Sur le matin, à l'heure où j'étais sûr que Sara serait chez elle, je désirai d'avoir un entretien. Je frappai légèrement sur le plancher, sans espérance qu'elle daignât me répondre. Ce fut avec une surprise mêlée de quelque joie, que j'entendis les neufs coups vivement frappés, qui étaient pour me parler : je descendis. « Un moment d'entretien, lui dis-je, mademoiselle, le permettez-vous ? » Elle me fit signe d'entrer. Nous nous assimes. Fût-ce des reproches que je lui fis ? non, je lui exposai mes vues à son égard : elles étaient fondées sur l'attachement le plus sincère, et sur le désir le plus ardent de lui être utile. Elle en fut frappée : même en se rendant aux raisons que je lui exposais, son âme restait froide, quoique son esprit parût convaincu. Nous demeurâmes d'accord sur la conduite à tenir ensemble, sans qu'elle eût changé une seule de ses dispositions à l'égard de mon rival : je le vis ; non, je ne fus pas aveugle au point de ne pas le voir, et j'eus la faiblesse de ne pouvoir prendre assez de ressentiment pour me dégager ; je vis Sara s'avilir jusqu'à souffrir les sentiments d'un homme qu'elle n'aimait plus ; à les souffrir, tandis qu'elle en aimait un autre, et je n'eus pas le courage,

je n'eus pas la délicatesse de briser ma chaîne ! Je m'amusai, en véritable enfant, à lutter contre mon rival par les petits moyens. Insensé ! Ton plus grand ennemi, c'était Sara ! C'était elle qu'il fallait arracher de ton cœur pusillanime !... Je réalisai, dès le même jour, mes arrangements avec cette dangereuse créature. Je dînai ensuite avec elle et sa mère ; je m'attendris à table, en me rappelant quelques-uns de mes anciens malheurs, que les nouveaux me rendaient mille fois plus sensibles, et je vis des larmes couler des yeux de celle qui causait ma peine la plus cruelle !... J'essayai de profiter de son attendrissement pour voir s'il était possible de regagner son cœur ! Mais je découvris dans son air ce froid de l'indifférence, qui annonce que le cœur ne sent plus rien. Un sentiment nouveau m'affecta en ce moment : « Elle est indifférente, pensais-je ; mais quand elle était si vivement empressée, quand le ravissement était peint dans ses regards, elle m'aimait donc !... J'ai été aimé, je l'ai été à quarante-cinq ans !... Hé ! que ne dois-je pas à celle qui m'a tiré du nombre des morts, où j'étais, pour me rappeler à la vie, à la jeunesse, à l'amour, à la jouissance !... » Cette réflexion remplit mon cœur d'une tendresse inexprimable pour Sara ; j'y sentis un élan de générosité ; je fus prêt à lui dire : « Hé bien ! s'il le faut pour ton bonheur, aime Lamontette, sois-en aimée ; mais conserve-moi ton amitié... » Oui, je fus prêt à tenir ce langage. Mais je me rappelai en ce moment combien j'étais peu capable de souffrir le partage du cœur de Sara. Cependant, lorsque je la quittai, je me trouvai plus tranquille que je ne l'eusse été depuis ce que j'appelais mon malheur ; je me sentis la tête plus libre, et je fus capable de travailler.

A l'heure du souper, elle me frappa comme dans mes heureux jours. J'accourus avec un sentiment de joie que je ne connaissais plus depuis son infidélité. « Chère amie, lui dis-je en entrant, quelle vertu ont donc cette baguette et ce bruit que je viens d'entendre ? Ce n'était qu'un son ; mais je voyais ta belle main qui faisait agir la baguette ; ce son, insignifiant par lui-même, était l'expression de ta volonté. Ha ! Sara, vous êtes pour moi l'âme

et le charme de la nature! » Elle sourit, d'une manière charmante; mais un soupir suivit ce sourire. Je me jetai sur sa main. « Tu es avec ton père, ton ami. — Malgré ce que vous m'avez dit!... Non, non, je suis fausse. — J'ai trop d'intérêt à te croire vraie, pour m'y refuser! Ma chère Sara! dis-moi, non que tu m'aimes... (ici deux larmes s'échappèrent de mes yeux, et Sara pleura), mais que tu m'as aimé! Je borne là toutes mes prétentions aujourd'hui. — Je l'ai cru, me répondit-elle. »

Nous nous mîmes à table; mon pied chercha, comme autrefois, à se poser sous le sien; elle s'y prêta... Que je l'aimais en ce moment!... Je voyais l'instant où elle allait me rendre son cœur: « Peut-être, pensai-je, est-elle mécontente de mon rival! Peut-être s'est-il montré sous un jour qui lui déplait! Quel bonheur, si elle me rendait sa confiance!... » Je me mis à ses genoux après souper (triste rôle pour un *père!* ridicule pour un homme de mon âge)! Ce fut alors qu'elle m'avoua qu'elle avait été furieuse contre moi la nuit précédente. « Je ne saurais exprimer quelle a été mon agitation, ajouta-t-elle; un père, un ami, m'avoir traitée de la sorte! Quand j'aurais tort, n'ai-je donc aucun droit à l'indulgence? » Elle pleura. Je tâchai de la calmer, en démentant toutes les vérités que je lui avais dites. (Hélas! ma bouche ne pouvait plus être d'accord avec mon cœur, depuis que je n'estimais plus, quoique j'aimasse encore!)

Je ne sais comment cela se fit; mais il me vint alors une idée, d'obtenir de Sara la plus grande faveur, celle à laquelle je n'étais pas encore parvenu. Je voyais qu'elle m'échappait; je voulus la retenir par une sorte de considération extérieure; peut-être voulais-je voir si elle ferait une infidélité de cette espèce à mon rival. Elle refusa, mais faiblement. Je la pressai, je la tourmentai, j'employai toutes les instances, tous les moyens... Enfin, je n'espérais plus, lorsque je m'avisai de lui dire que si elle m'accordait cette faveur, ce serait une assurance de notre union future. Elle parut hésiter, et soit un reste d'attachement, ou de honte de me refuser, ou bien un effet de sa facilité naturelle, j'eus la surprise de la voir consentir, après son changement, à ce

qu'elle n'avait pas fait dans le temps de notre plus grande intimité. Elle monta chez moi...

J'aimais encore, sage lecteur; j'étais dans l'égarement, dans la jalousie, dans la douleur de l'infidélité, de l'abandon; pardonnez-moi une coupable conduite, que je n'expose à vos yeux que pour m'en humilier et vous être utile!... Le crime porte sa peine avec lui; cette faveur, si ardemment désirée, tourna contre moi...

Que je me trouvai d'abord heureux! J'oubliai toutes mes peines... Sara était dans mes bras... Au milieu de la nuit, dans un instant de sommeil interrompu, je lui pressai la main. Elle s'éveille à demi; sa bouche de rose presse la mienne... Transporté d'amour, à cette faveur inattendue, je m'écrie : Mon adorable Sara! ma fille! mon amie! » Le son de ma voix me fit reconnaître. Elle soupira; elle me repoussa... Dieu! quel horrible sentiment j'éprouvai, à cette pensée désespérante : « *Elle m'a pris pour mon rival!* » Je me levai; je m'habillai; mon cœur déchiré poussait au dehors des sanglots et des larmes. Sara n'en fut point émue. Je vis, avec un sentiment d'étonnement et d'horreur, qu'elle s'était méprisablement donnée; ce qui m'avait paru la plus grande faveur, devint à mes yeux, en ce moment, le type de sa honte... Je la laissai s'habiller. Ensuite, venant auprès d'elle, je lui dis avec une sorte de fermeté : « Je vous aime encore; mais je vous jure qu'à dater de cet instant, jamais je ne vous demanderai de faveurs : je croirais vous trop avilir, en vous obligeant à vous partager. Vous êtes à Lamontette, je le vois : vous m'en avez donné une preuve irrécusable; je ne veux rien avoir de commun avec lui... Ha! Sara!... — Je ne sais ce que vous voulez dire... Au reste, vous ferez bien de ne plus me tourmenter; je m'y refuserais... Je suis charmée que vous m'aidiez à être vertueuse... » J'étais outré, mais plus contre moi que contre Sara. Je l'aimais encore, je l'adorais sans l'estimer!...

Je n'ai pas violé ma résolution; mais la vue de Sara était encore le plus grand de mes plaisirs; j'en jouis avec une sorte d'avidité les trois jours suivants, surtout le dernier, qu'elle fut

charmante. L'espérance d'être bientôt avec mon rival était la cause de sa gaité ; je le vis, j'eus la certitude que je devais jusqu'à ses caresses, à son inconstance. Elle reprit, non son ancienne confiance, mais son ancienne familiarité ; mon faible cœur, averti par ma raison, était quelquefois tenté de la repousser ; il n'en eut pas le courage...

Ce fut l'un de ces trois jours que je lui parlai de son *Histoire*, que j'avais trouvée dans sa bibliothèque. Au premier mot que j'en dis, je m'aperçus d'un certain trouble de mécontentement que je fis disparaître en louant quelques détails, particulièrement le récit du malheur de sa sœur ainée, et la peinture touchante des regrets qu'elle eut en voyant son cadavre. « Ces deux endroits, lui dis-je, sont pleins de force et d'énergie ; ils annoncent du talent. » Je parvins ainsi à dissiper son mécontentement. Mais je compris qu'il ne fallait pas lui avouer que j'avais copié cette histoire, toute déguisée qu'elle m'avait paru. Elle m'annonça son voyage du lendemain chez mon rival, en me priant de ne point m'en affecter. Elle me jura qu'elle l'estimait, qu'il n'avait pas d'amour pour elle, qu'elle n'en avait point pour lui, et que leur liaison était une connaissance ordinaire. Je ne la crus pas ; le baiser de la nuit lui revenait à tout moment, je le trouvais une preuve complète, et il l'était.

Je commençai, dans ce temps-là même, à éprouver des sentiments contradictoires ; je ne pouvais vivre sans voir Sara, que la raison me disait de quitter ; je sentais qu'il le fallait. En sortant d'avec elle, j'en formais la résolution, mais semblable à ceux qui promettent de pratiquer la sobriété en quittant une bonne table, et qui violent leur propos dès que l'appétit est revenu, je ne pouvais passer une demi-journée sans désirer de voir l'enchanteresse. Mes conversations avec Sara que je n'estimais plus, avaient perdu leur charme ; avide du plaisir ravissant qu'elle m'avait autrefois procuré, je croyais encore la retrouver quand je venais auprès d'elle ; mais, trompé dans mon attente, à peine la voyais-je que j'étais rassasié, ennuyé de son entretien et, dans ces moments, ma raison fortifiée se faisait entendre par-dessus

l'amour. « Je ne la verrai plus… pensais-je, il le faut, je le ferai. » Une demi-journée s'était à peine écoulée, que le besoin du sentiment délicieux dont j'avais pris l'habitude se faisait sentir encore. Je regardai autour de moi ; si j'avais trouvé une jeune personne aimable, aussi jolie que Sara, plus honnête, je me jetais dans ses bras, mais tout me manquait, jusqu'à cette Manon de chez mon graveur dont j'ai dit un mot : elle me reçut mal ; jusqu'aux maîtresses de Sara dont je vais parler dans un instant. Après que ma pensée s'était promenée sur mes connaissances, que j'avais inutilement cherché, elle se repliait ; Sara s'offrait à mon imagination, charmante, naïve, je la désirais avec transport. « Rien ne l'égale !… » m'écriais-je… Je la revoyais et ne la trouvais plus !… J'étais au désespoir.

Voilà comme mon cœur était agité, dans un temps où j'avais la plus violente passion pour une fille qui en aimait un autre !… Un jeune homme a mille moyens de consolation ; je n'en avais aucun ; le jeune homme peut changer, il peut trouver une femme qui l'aime et le dédommage : un quarante-cinquenaire ne trouve que des mépris… C'est pour vous seuls que j'écris, ô mes pareils en âge et en passions vives ! C'est brûlé du désir de vous être utile par ma fatale expérience que je vous fais ces récits, que je vous dévoile ma faiblesse, ma honte, ma turpitude. Que j'en meure de confusion, mais que je vous aie instruits !…

Sara, tout occupée de Lamontette, ne s'embarrassait guère de mes peines, qu'elle voyait et qui ne lui donnaient que du dégoût.

Elle partit le matin du mercredi pour aller chez mon rival et revenir le lendemain soir. Je fus assez tranquille le premier jour ; le second, je m'efforçai de l'être : « Hé quoi ! me disai-je, n'est-ce pas un avantage que son absence ? Sa présence n'est-elle pas un esclavage ? Quel supplice pour un homme de quarante-cinq ans que le rôle du complaisant d'une volage ! Il est clair que, dans le fond de son cœur, elle croit encore me faire trop de grâce que de souffrir mes soins, mon dévouement. Ne faut-il pas être fou, à mon âge, avec ma barbe déjà grise, pour aimer une enfant

et faire dépendre mon repos, ma félicité d'une tête qui ne sait pas encore réfléchir, qui n'a d'autre règle que son caprice? Insensé! Vois donc ta folie! Désire que Sara te laisse encore tranquille demain, après-demain, toute ta vie!... » Beaux raisonnements qui ne produisaient rien! A neuf heures et demie, le bruit de tous les carrosses me remuait les entrailles; je volais à la croisée et je m'en revenais triste, lorsque la voiture passée, m'avait ôté l'espoir que c'était celle qui ramenait Sara.

Enfin elle arriva, et, plus tendre, plus faible que jamais, mon cœur vola au-devant de celle qui me donnait la mort! Je tremblai au-dedans de moi-même, car je prévoyais que Sara allait être sérieuse et triste, comme lorsqu'on a quitté ce qu'on aime. « Quel rôle je vais faire auprès d'elle! Celui d'un barbon dédaigné qu'une jeune fille enchaîne et tourmente! Ha! je n'ai pas trouvé ce que je désirais! une amie tendre, sensible autant qu'honnête, qui aurait fait la douceur du reste de mes jours! C'était ce que Sara m'avait offert; elle m'avait montré l'âme sensible, exempte de coquetterie qu'il fallait à mon âge; j'ai entrevu le séjour du bonheur, mais je n'y suis pas entré!... Infortuné! le sort me précipite comme un autre Œdipe, dans les malheurs que voit ma raison et qu'elle ne saurait lui faitre éviter!... » Je faisais ces réflexions en attendant que mon rival s'en retournât : elles étaient si fortes, que je m'oubliai quelque temps après son départ sans pouvoir descendre. Enfin j'allai saluer Sara et sa mère.

Je trouvai la fille telle que je m'y étais attendu; pour la mère, elle paraissait me voir avec plaisir. Dans un entretien particulier que nous eûmes ensemble elle affecta de me parler avec franchise; je dis qu'elle *affecta;* c'est que Sara m'a depuis assuré que sa prétendue franchise n'avait d'autre but que de me pénétrer et de voir jusqu'où ses intérêts demandaient qu'elle me favorisât. Mais je reviens à ce qu'elle me dit. Elle me répéta tous les discours de mon rival, elle me parla ensuite de sa fille, mais je ne sais quel était son but, puisque ce qu'elle m'en apprit ne pouvait que m'en détacher. Elle m'assura qu'elle lui avait dit, à l'occasion du nom de *Fifille,* que lui donnait mon rival, qu'il ne fallait

avoir qu'un *père*, et qu'elle n'avait qu'à voir lequel elle préférait. «Je les garderai tous deux, avait répondu la peu délicate Sara. — Cela est impossible. — En ce cas, je quitterai l'autre, moi... » Ce mot me fut bien sensible ! « Quoi ! » répondis-je, « elle me sacrifie à une connaissance de quinze jours ? — Vous le voyez ! Et je vous gage que si je lui présente demain une connaissance nouvelle, vous la verrez quitter aussi facilement celui qu'elle vous préfère aujourd'hui. (Cela est arrivé.) Quel caractère ! » pensai-je... Je me défiai de la mère ; je me crus bien fin de voir qu'elle ne parlait de la sorte que pour me montrer qu'on ne pouvait être l'ami de sa fille que sous sa protection. Une foule d'idées se présentèrent alors : «Qu'a donc prétendu Sara, en me la faisant détester ? Quelle trame ourdissait-elle ? Parlait-elle d'après son cœur ?... » Ce mystère se dévoilera quelque jour... Mais j'étais près alors d'avoir des preuves de la vérité de tout ce que Mme Debée-Leeman venait de me dire.

La froideur de Sara continua jusqu'au lendemain soir, qu'elle reprit son ancien ton avec moi. Nous étions amis le samedi, nous le fûmes le dimanche et le lundi, à quelques petites inégalités près. Le soir, mon rival vint rendre sa visite et savoir quel jour on irait à la campagne. La mère s'en défendit ; Sara qui le désirait ardemment, s'efforçait de la faire changer de résolution ; mais la mère, qui voyait le but de l'homme qu'elle n'avait recherché que par intérêt, qui pénétrait au fond de son âme par ses moindres discours, et qui sentait qu'il n'était, d'aucune manière, ce qu'il fallait à elle et à sa fille, tint ferme dans son refus, au moins pour ce jour-là. Le mardi, Sara fut gaie jusqu'au soir, que la demande de son amant fut encore refusée. Elle ne put y tenir ; l'humeur la plus marquée s'empara d'elle ; furieuse ou pleurante ou d'une aigreur insupportable, elle fit tout ce qu'il fallait pour me guérir. Quelle triste comparaison avec ce qu'elle me disait six semaines auparavant lorsqu'elle sortait pour la promenade et que j'allais la joindre ! «Venez ! Sauvez-moi quelques instants d'ennuis ! » Et lorsque j'arrivais auprès d'elle : «Que je suis charmée de vous voir ! Tout mon chagrin se dissipe, à votre

arrivée je n'en ai plus ; mon papa, mon soutien, mon guide, mon appui le chasse et l'empêche d'oser se montrer !... Que j'ai de plaisir auprès de vous ! » ajoutait-elle quelquefois ! « Quel bonheur m'a procuré notre liaison !... » Ha ! quelle âme engourdie et féroce n'aurait pas été touchée de ces sentiments honnêtes et délicats ? Et comment, un cœur aussi sensible que le mien ne se fût-il pas livré tout entier ? « Le bonheur m'attendait sur mon retour, me disais-je souvent, et c'est par l'amour, dont je n'avais plus rien à espérer, c'est l'amour dont j'ai tant eu à me plaindre, qui va me le procurer enfin ! C'est que jamais je n'ai connu de femme qui valût ma charmante amie. » Hélas ! je suis bien détrompé !...

Le mercredi matin, Sara se montra plus chagrine que jamais ; son âme était navrée de douleur, son cœur gonflé d'indignation contre sa mère et contre moi. Elle aurait voulu que j'aidasse moi-même à déterminer Mme Debée à se rendre chez mon rival, à l'accueillir (ou plutôt c'était ce qu'elles voulaient toutes deux pour me conserver). A quel rôle indigne les femmes veulent nous réduire, lorsqu'une fois nous leur avons laissé voir l'empire qu'elles ont sur nous ! Dans l'après-dinée, Sara me pressa d'employer mon crédit et mes amis, pour lui faire avoir de l'ouvrage. « Je veux travailler, me disait-elle, je vivrai contente au sein de la médiocrité, de la misère même ; cherchez-moi de l'ouvrage. » Ces sentiments étaient nobles, je ne pouvais que les encourager ; aussi ne différai-je pas d'un instant ; je sortis, je m'empressai, je vantai les talents de Sara, je m'honorai d'avoir cette commission de sa part. On accueillit ma demande ; toutes les femmes à qui je m'adressai s'intéressèrent pour ma pupille (c'est ainsi que je la nommais). Je revins annoncer ces nouvelles à Sara ; elle en parut comblée ; mais le soir même, j'appris que le lendemain elle devait aller chez mon rival. Je conçus que lui seul était la cause de son ennui, de ses résolutions généreuses, de la joie qu'elle avait montrée à mon retour. (Je vois clairement aujourd'hui, en imprimant, que tout était feint, tout était joué !) Sara, ou du moins sa mère, était riche ; elle jouait également la pau-

vreté, le goût du travail, la vertu, pour exciter ma générosité.

Dans cette journée, il m'était venu par la poste une lettre de Delarbre, de ce jeune homme, amant de Sara, à qui j'avais écrit le congé. Il faut détailler ce trait de mon histoire.

Durant le second voyage de Sara chez mon rival, indigné contre elle, souffrant le plus affreux des tourments, celui de la jalousie et de l'indignation, cherchant à me dégager, j'allai voir les demoiselles Amey, les anciennes maîtresses de Sara, dont l'aînée m'avait écrit ce billet, quelques jours auparavant :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien, si cela ne vous dérange pas trop, prendre la peine de passer chez moi ; j'ai quelque chose à vous communiquer. J'espère que vous voudrez bien me faire ce plaisir, ainsi que de me croire, avec toute la considération possible, monsieur,

« Votre très humble servante,

« Amey. »

J'avoue que mon motif, en me rendant enfin à cette invitation, était de me plaindre de Sara, mais avec prudence, de voir ce qu'on répondrait, et de saisir avidement tout ce qui pourrait contribuer à ma guérison. Je fus bien reçu. Je me plaignais en général du peu de fond à faire sur l'attachement des amis et des amies. Je nommai ensuite Sara, mais en commençant un autre discours. Les deux filles se regardèrent... elles ne dirent que du bien de leur ancienne élève. Pour la mère elles ne la ménagèrent pas. J'écoutai ceci d'un air d'indifférence ; j'en savais assez au sujet de Mme Debée-Leeman ; c'était de la fille que je voulais entendre des choses qui achevassent, ou plutôt qui commençassent de me guérir... Infortuné, qui ne savais pas encore à mon âge, que la guérison par le mépris, quand on a véritablement aimé, est la plus cruelle de toutes !... On ne me dit rien ; peut-être plus éclairées que je ne le pensais alors, ces filles redoutaient-elles ma pusillanime tendresse ! Elles ne me dirent rien !... Désolé de l'inutilité de ma démarche, je me rappelai Delarbre ; je résolus de lui écrire, pour tirer adroitement de lui s'il avait eu

quelque sujet de mécontentement... Qu'on ait toujours en vue que je ne voulais que me guérir !... Ma lettre fut efficace ; il me fit une réponse que je reçus le 20 juin, ou plutôt ce fut Sara. Elle reconnut l'écriture et se proposa de ne pas me rendre la lettre qu'elle apporta cependant elle-même chez moi. Sa mère la suivait sans doute par curiosité, la crainte l'obligea de me dire, en l'entendant monter : « J'ai une lettre pour vous, parlez-en, je vous instruirai après. » La mère de Sara ne m'en ayant rien dit, je gardai le silence, et dès qu'elle fut partie, on me montra la lettre, en me disant qu'on voulait la lire avant moi. Je m'y opposai, malgré ma faiblesse ; cependant, je convins que si c'était de mon rival ou d'une autre personne que je nommai, je consentirais, après la signature vue, que Sara la lût avant moi. Je vis la signature ; c'était celle de Delarbre. Malgré les instances de Sara, malgré ses efforts, je m'en emparai ; elle tenait la moitié de la lettre, je tenais l'autre ; il était trop important pour moi qu'elle ne vît pas que j'avais écrit, pour la lui laisser lire ; un effort adroit m'en mit en possession. Sara se retira sur-le-champ furieuse. M'apercevant, au souligné, que la réponse n'était qu'un commentaire gauche de ma lettre et, que ce jeune homme était encore amoureux, je pris un parti ; ce fut de courir après Sara, de lui lire les quatre dernières lignes qui lui étaient avantageuses et de déchirer la lettre en mille morceaux pour la tranquilliser. Je fis tout cela si adroitement, que je sauvai trois lettres incluses que le jeune homme m'envoyait, et qui n'étaient pas moins tendres que celles que Sara m'avait adressées, dans le temps de mon intimité. Les voici :

PREMIER BILLET DE SARA A DELARBRE

(au crayon.)

« Si le nom de Debée t'est si cher, je veux le donner mille fois pour celui de Delarbre ; mais unissons Delarbre et Debée pour toute la vie. Non, mon cher Delarbre, je ne violerai jamais le serment que je te fais en ce moment, d'attendre le dernier soupir en t'aimant : je te suis attachée ; rien ne pourra me séparer de toi. Notre sort est à jamais uni ; à

jamais le même; il ne fera qu'un de nous deux. J'en répète le serment: je suis à Delarbre pour toute ma vie.

& Sara Debée. »

SECOND BILLET DE LA MÊME AU MÊME

« Ha! qu'un cœur est à plaindre, lorsqu'il aime sincèrement et qu'il est éloigné de l'objet de sa tendresse! Que je te plains, Delarbre, si tu as souffert la centième partie de ce que j'éprouve, depuis ton absence! Mais, hélas! ce ne sont encore là que des roses! Tu partiras un jour; je serai des semaines, des mois, sans te voir: que deviendrai-je, puisqu'un jour, un seul jour fait couler mes larmes? Mais souviens-toi, Delarbre, une fois pour toutes, que s'il faut nous séparer, le cœur de ta Debée, de ta femme, partira avec toi... Ha! je maudis l'amour mille fois par jour! Pourquoi faut-il que j'aie aimé, pour être séparée si promptement et pour si longtemps, du seul homme qui ait encore touché mon cœur! Oui, je répéterai sans cesse ce mot, que tu as tant chanté sur ta guitare:

Qu'on est heureux
Quand on est deux! »

TROISIÈME BILLET DE LA MÊME AU MÊME

« J'ai appris hier, mon bon ami, une fort mauvaise nouvelle! On m'a parlé d'un nouveau parti (1). Mais tu peux être persuadé, que quand ce serait un Mylord, je te préférerais toujours. Ainsi compte sur l'amitié que j'ai pour toi. J'oublie tous mes malheurs, dès que je songe et que je parviens à me persuader que nos deux cœurs sont faits l'un pour l'autre.

« Au bonheur de te voir. »

« *P.-S.* J'ai passé tout le reste de ma journée à gémir, et à soupirer d'être éloignée de toi! Je ne sais absolument comment je pourrais faire, s'il fallait que nous fussions séparés pour toujours, puisqu'il est vrai qu'une heure sans te voir me paraît être deux siècles et demi. Ha! que je sens bien actuellement ce que tu me disais, il y a quelques semaines, qu'un jour passé loin de ce qu'on aime est une éternité!... Je crois qu'il

(1) Il est ici question de M. Legrainier, qu'on voulait substituer au monsieur du *Palais-Royal*. (R.)

en est de même de toi, mon bon ami ; oui, s'il était possible d'ouvrir mon cœur, on y respirerait la joie que j'éprouve, d'avoir trouvé un amant digne de l'amour que j'ai pour lui. Mais en même temps, hélas! on y verrait le chagrin et le désespoir, que je ne suis pas maîtresse de réprimer, quand il est éloigné de moi. La seule chose, mon bon ami, que j'aie à désirer, c'est que ton amour dure aussi longtemps que le mien est grand, constant, fidèle : mon bonheur serait parfait.

« Ta bonne amie,

« S. Debée. »

Combien donc dura-t-il, cet amour, si constant, si fidèle?... Quinze jours au plus, après le départ de cet amant chéri. Il fut quinze jours, sans qu'on reçut de ses lettres, de plus de cent lieues : et avant le quinzième, on était piqué ; il était haï. Il ne pouvait le croire : car, après plusieurs lettres à la mère de Sara, il se fit appuyer par son père ; il écrivit lui-même à sa constante et fidèle amante la lettre que j'ai rapportée, et qui fut si mal reçue... Quelle était la raison de la conduite de Mme Debée? (car pour celle de sa fille, elle n'était occasionnée que par son inconstance naturelle). Les motifs de la mère étaient qu'elle ne voulait pas marier sa fille, dont un mari serait le maître, qu'elle n'en eût tiré le profit des soins et des dépenses qu'elle avait faites pour elle depuis son enfance.

Ces trois lettres si naturelles, où l'on voit tant de vérité, me prouvèrent que Sara ne tenait guère aux engagements les plus forts, et cette réflexion me confirma dans la dangereuse erreur que j'avais été aimé. Avec quelle rapidité elle oublia ce pauvre Delarbre! Comme l'oubli fut entier, absolu! Quelle indifférence! Mille fois je m'en suis fait donner des preuves, qui furent toujours complètes ; mais je n'avais pas encore lu les trois tendres billets : j'aurais été indigné.

On se rappelle que, dans les commencements de notre connaissance, j'avais été chargé par sa mère de remercier Delarbre, et que j'avais eu la délicatesse de ne rien écrire, que je n'eusse consulté la jeune personne, croyant, d'après les discours de la mère, que Sara était encore attachée : « Ha! vous pouvez

écrire, m'avait-elle répondu; je ne l'ai jamais aimé. Moi, aimer un jeune homme! » (En effet, cela aurait été contre nature.) « Je n'aime que des hommes mûris par l'âge, devenus sûrs par l'expérience... » Et je le crus, pauvre insensé! je le crus! A quoi nous servent donc l'âge et la raison! Enfin je le vois aujourd'hui, mais trop tard, Sara, était la finesse même, plus fine que sa mère, qui l'est beaucoup! Lorsque je la croyais naïve, sincère, elle n'était que rusée. Toutes deux voyant un homme isolé, elles jetèrent un dévolu sur sa dépouille; la fille ne fut pas farouche; elle employa les agaceries les plus efficaces; elle abusa de la modestie que le ciel a mise sur son visage: plus dangereuse mille fois que sa mère, elle cachait le vice sous la physionomie noble et imposante de la vertu... Tremble, ingrate! je puis te perdre d'un mot! Tremble que je ne tire le voile, et que je ne montre aux yeux de mon rival la hideuse, l'horrible vérité!... Tu as menti l'amour, je m'en doutais: depuis que tu le préfères, tu... lui as été infidèle!... O perfide! et je ne te hais pas encore!... Mais je ne t'estime plus; mon amour n'a plus de base; il va s'anéantir... (Et j'étais encore ici un insensé! Je devais aimer Sara!...) Je reviens à Delarbre.

L'impression qu'il avait faite sur la perfide était profonde; on l'a vu par ses lettres. Mais, outre qu'elle lui avait tout accordé, je trouvai des preuves de sa passion au bas de quelques chansons, où l'infidèle, encore sensible pour ce jeune homme, exprimait ses regrets: « *Séparation cruelle, le ... Juin* 1779. » Ailleurs: « *Il n'est plus ici, ce cher amant!* » Mille fois je l'avais entendue chanter, attendrie, sur sa guitare, la romance: *O ma tendre Musette!* qu'elle tenait de cet amant qu'elle n'avait jamais aimé!... Tourmenté par la douleur qu'elle me causait; j'ai cherché à me guérir, à m'éclairer: j'ai eu des lumières... cruelles! Quelle jeunesse! L'inconséquence, l'étourderie, la corruption... Dieu tout-puissant! mon amie, ma tendre et vertueuse amie d'il y a un mois, serait-elle un monstre? Non, je ne veux pas achever de m'éclairer... Mère barbare, ne me décrie plus ta fille! Monstres qui m'environnez, ne me montrez plus la fatale

et triste lumière qui jaillit de l'infernale envie de mal faire qui vous possède! Monstres, ne m'éclairez pas! Laissez-moi! Que j'ignore les horreurs que vous voulez me faire entrevoir!... Ah! Sara! O ma fille! Pourquoi m'as-tu forcé de chercher à me guérir! Où en suis-je? A la lettre, je crois.

J'étais descendu porter chez Sara les morceaux de la lettre déchirée; je lui répétai les dernières lignes que j'avais lues : le peu de temps que j'avais mis à la suivre, lui prouva que je n'en avais pas vu davantage. Je lui fis aussi reconnaître les morceaux : ce qui la tranquillisa. Mais j'observai deux choses : son extrême frayeur que je ne lusse cette lettre, qui ne m'eût rien appris que je ne susse, et le mystère réel, non feint, qu'elle en faisait à sa mère. Quant à sa crainte que je ne gardasse la lettre, j'ai pensé, depuis, qu'elle présumait que je l'aurais montrée à mon rival. et que, s'il n'y avait eu que moi, elle aurait peu redouté les aveux du bon Delarbre! A l'égard du mystère fait à sa mère, il paraît que cette dernière ignorait les faveurs accordées par sa fille à un jeune homme : cela ne rentre pas dans le plan de ces sortes de femmes.

Le lendemain jeudi, on partit dans la matinée, pour aller chez Lamontette, Il n'en était pas prévenu; loin de là, comme on va le voir. La mère de Sara lui avait fait écrire par sa fille une lettre fort sèche : celle-ci, bien sûre que sa mère ne savait pas lire, aurait pu tourner la lettre à sa guise; mais elle eut ses raisons, apparemment, pour l'écrire, telle qu'on la lui dictait. (Que de ressorts les intrigantes savent faire jouer! ô femmes! Vous êtes nos maîtresses en fourberie! Qui peut lutter contre vous?) Sara voulait sans doute exciter, plus adroitement qu'avec moi, la haine de Lamontette contre sa mère, ou elle voulait s'en faire désirer davantage; ou elle cherchait à faire la fille innocente et timide, contrainte; ou enfin rien de tout cela : elle voulait peut-être le punir de quelque manque de considération : car j'ai su depuis qu'il s'en permettait quelquefois. Il dut être fort surpris de les voir! Il assure aujourd'hui qu'il n'a jamais aimé Sara; cependant il reçut les deux femmes avec transport... Pauvres

finauds, que les hommes! quand on les a quittés, ils disent qu'ils n'aimaient pas : mais leurs fureurs, leur haine, leur jalousie, prouvent, en dépit d'eux, combien ils étaient attachés!

En arrivant, Sara lui dit : « C'est à monsieur Nicolas que je dois le bonheur de vous voir : il a engagé ma mère à partir. — Il est vrai, appuya celle-ci. — Bon, bon, Fifille! Ha! C'est un bon enfant, que ce pauvre monsieur Nicolas! » Sara ne mentait point ici ; j'avais paru charmé du voyage ; j'avais même rassuré sur le temps incertain. La mère, enchantée de ma résignation apparente, m'avait dit, tandis que sa fille s'habillait : « Je viens de faire la leçon à Mademoiselle. Point de particulier ; je l'ai défendu : on ne sortira qu'avec moi ; on sera toujours sous mes yeux ; si je reste, on restera ; ou je parlerai comme il convient. Je ne veux plus de ce que j'ai vu durant mes autres voyages ; des manières niaises : des *Pépé,* des *Fifille.* Que signifie tout cela? La dernière fois, on faisait le chocolat en haut, à côté de Monsieur : j'ai tout fait descendre dans la pièce où j'étais, et je l'ai fait faire devant moi. Je ne couche pas. Je reviens ce soir ; attendez-nous. — Sûr, madame? — Très sûr ; je la ramène ce soir. — C'est mon avis au moins. » Ces dispositions de la rusée matoise avaient adouci ma douleur, et je l'avais pressée moi-même de profiter d'un instant de beau temps.

Après le départ de la mère et de la fille, je me mis à écrire la suite de ce récit, que j'ai fidèlement tracé jour par jour ; ce que j'y ai depuis ajouté se réduit aux causes des événements, alors ignorées pour la plupart. Cette occupation dangereuse, il faut en avertir, puisqu'elle tenait mon esprit toujours occupé du même objet, paraissait m'amuser et me distraire ; mais je le répète, elle est dangereuse. J'avais encore une autre manie : je me sentais depuis quelques années un goût décidé pour me promener sur l'*Ile Saint-Louis* ; avant même de connaître Sara, j'y gravais sur la pierre les dates des principaux événements de ma vie. L'année suivante, au même jour, je les revoyais ; alors, transporté d'une sorte d'ivresse d'exister encore, je les baisais, et je les retraçais de nouveau, ajoutant *bis* ou *ter.* Quand je connus Sara, mes

dates devinrent journalières ; j'allais soupirer sur mon île chérie, j'y écrivais chaque événement en abrégé, la situation gaie ou douloureuse de mon âme lorsque je fus malheureux. C'est ainsi que, sans le savoir, je prolongeais mon attachement pour Sara, en entretenant ma sensibilité. Que tout cela serve aux autres ; car pour moi, je ne me nourris plus que de douleur !... Tandis que j'écrivais ce récit, l'on me remit une lettre à l'adresse de *Madame Debée-Leeman, rue de Bièvre*, où nous demeurions tous ensemble. Je la reçus, bien tenté de rendre à la mère de Sara ce qu'elle m'avait fait tant de fois, à l'aide de son Florimond ; elle lui faisait décacheter toutes les lettres pour moi, et il les lui lisait, avant que de me les remettre. C'était de Sara que j'avais appris ce trait. Ce n'était alors qu'une indomptable curiosité ; car nous n'étions pas encore liés. (On voit que Sara n'avait pas ménagé sa mère !) Je résistai ; mais je vis cette lettre comme je vais dire.

Mon infidèle et Mme Debée revinrent le soir, suivant la promesse de la dernière. Sara parut de l'humeur la plus aigre, sans doute parce qu'elle avait été forcée de revenir le jour même. Je ne la saluai qu'en passant, de cet air affligé, presque niais, qui éloigne encore davantage de l'amant qu'on a quitté : la comparaison qui se fait naturellement alors de sa triste timidité, de son air larmoyant, à la gaîté, à l'enjouement, aux vives saillies d'un rival heureux, le fait paraître aussi ridicule que haïssable. Je descendis vers la mère avec empressement : on s'attache où l'on peut, quand on se noie... et je lui remis la lettre. Elle me pria de la lire : je le désirais ; elle était, en effet, de mon rival, et pour Sara :

21 juin 1791.

« Si Pépé avait attendu d'autres personnes à la campagne que Fifille et madame sa mère, il n'aurait pas pu se persuader que le billet qu'il vient de recevoir fût de ces dames. Après avoir flatté un galant homme de lui faire l'honneur de venir chez lui, lui écrire de cette manière, ha ! Fifille, cela n'est pas bien ! Sûrement, madame votre mère vous gronderait d'avoir écrit si lestement. Mais Pépé est plus fâché ne pas voir ces

dames, qu'il n'est offensé du style, auquel cependant il n'est point accoutumé dans la société. Il n'en est pas moins le partisan de ces dames, et ses sentiments sont si honnêtes et si purs, qu'ils n'offenseront jamais personne. Fifille est, et sera toujours chère à son papa, à moins qu'elle ne devienne différente de ce qu'elle est, c'est-à-dire l'ennemie de son papa qui la chérit et la respecte autant qu'elle mérite de l'être. Il se flatte que ces dames le dédommageront de la privation qu'elles lui font éprouver demain. Cette espérance seule peut le consoler de l'indifférence du billet qu'il reçoit.

« Il assure ces dames de son respect et de son dévouement. »

(Sans signature.)

La mère de Sara parut blessée de l'anonyme de cette lettre. Elle s'emporta contre de Lamontette, qu'elle traita d'incivil ; et le lendemain, en présence de sa fille, elle alla plus loin encore : mais j'ai lieu de croire que cette colère était feinte. Je me donnai alors un tort impardonnable; je m'emportai une seconde fois contre Sara, devant sa mère, et je lui reprochai durement tout ce qu'elle avait fait pour m'attacher. Elle garda le silence; elle n'avait pas encore l'effronterie des filles de sa sorte, et mon cœur fut touché de sa patience, toute forcée qu'elle était. Mon emportement avait été fort loin! Je remontai, résolu de ne la plus voir. A midi, je trouvai cette lettre :

« Monsieur, si, comme vous l'avez dit, vous êtes à même de me déshonorer, je vous le permets. Cependant, je ne sais à quoi cela nous conduirait l'un et l'autre : à vous décrier vous-même; et moi, à croire que réellement vous me voulez du mal. Votre conduite, en ce cas, me surprendrait autant que les discours que vous avez tenus ce matin. Vous avez dit que j'étais fausse, que je n'avais que de fausses vertus; que j'avais menti à votre égard l'estime et l'attachement, pour vous tromper ensuite de la manière la plus cruelle, en m'attachant au bout de trois jours à un nouveau venu. Vous m'avez fait ces reproches avec l'emportement de la fureur. Ha! cela m'a surprise, et devait bien me surprendre, de la part d'un homme qui m'a tant de fois juré de m'aimer pour moi-même : « Je voudrais connaître, m'avez-vous dit cent fois, un homme qui vous rendît plus heureuse que moi; j'irais vous le chercher! » Voilà votre langage; aujourd'hui, c'est la jalousie et l'emportement. Allez, monsieur, malgré que vous ayez dit que je suis fausse, je ne l'ai



L'ILE SAINT-LOUIS AU XVIII[e] SIÈCLE, *d'après une aquarelle anglaise.*
(Musée Carnavalet.)

pas encore été au point de dire du mal de vous; je n'ai dit que du bien, et ne parlerai jamais autrement. Si le mépris s'empare de votre cœur (comme vous l'avez dit), et y tient la place de l'estime que vous m'avez tant de fois jurée, ce n'est pas que je sois changée, c'est que j'ai ouvert les yeux sur un autre mérite, et que j'ai rendu justice à un autre, comme je vous l'avais rendue. Je pense du bien de vous, et j'en dirai toujours. J'ai l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Sara Debée. »

Cette lettre fut cause que j'allai chez l'infidèle, qui croyait sans doute s'être justifiée. Nous eûmes une explication violente, qui ne fit que me confirmer dans la certitude qu'il n'y avait plus rien pour moi dans son cœur. Mais telle fut ma faiblesse, que j'offris une sorte de réconciliation, qui fut acceptée comme par grâce. Sara prit sur elle de me tromper encore.

Florimond était absent : quelques jours avant la connaissance de mon rival, il avait eu affaire dans sa patrie, et il y terminait ses affaires. Ainsi les deux femmes avaient toujours été seules chez Lamontette. Florimond, cet ancien ami de la mère, qu'elle avait ruiné, qu'elle avait ensuite, comme une autre *Circé*, avili, dégradé à la condition de domestique, Florimond revint enfin. Je le revis avec plaisir, quoique Sara, qui lui rend justice dans son *Histoire*, m'en eût toujours parlé mal de bouche. Je le sondai. Il ne me parut point disposé en faveur de Lamontette (bientôt il sera la cause d'une réconciliation). Il blâma sans ménagement la conduite de Mme Debée, qui avait elle-même mené sa fille chez un garçon, qui l'y avait laissée seule, etc.; il lui fit envisager les conséquences que pouvait avoir cette conduite. Il effraya cette femme; pour la fille, elle était *ineffrayable*. Le lendemain de son arrivée, nous allâmes tous quatre à *Saint-Denis*, où Florimond avait laissé ses malles. Je fis volontiers cette partie pour être en voiture à côté de Sara, qui prenait toujours le devant. Elle fut très enjouée avant le départ, et je fus si content d'elle, que je lui fis présent d'un bijou en brillants, qui augmenta sa gaîté. Nous étions près de partir quand il

passa devant nous la jolie personne qui fait un si beau rôle dans la *Philosophie des Maris* (1) (M[lle] *Victoire Londeau*); elle fut la Muse qui inspira l'auteur. Je soupirai, en pensant : « Fille aussi belle que Sara, mais plus honnête ! Ha ! Si je vous avais connue au lieu d'elle !... » Cette idée répandit un nuage sur ma physionomie. Sara s'en aperçut, et me dit bonnement : « Qu'as-tu, l'ami ? » Ce mot, le son d'une voix agréable et chérie me rendit à la *Sirène*. Nous partîmes.

En route, je tenais la main de Sara. Elle me l'abandonnait... elle me l'abandonnait, mais elle ne me la donnait pas... Cependant je me faisais illusion : je riais avec elle, je causais ; je faisais des remarques sur les villages répandus dans la plaine, à qui je donnais le nom des principales villes de nos provinces. Sara paraissait contente, A notre arrivée, je la vis empressée à faire charger les malles. Bon, sans défiance, je n'y entendais pas finesse ; mais il était de l'intérêt de M[me] Debée d'empoisonner tous mes plaisirs. Je fis servir un rafraîchissement ; Sara prit un air couvert. Cela me surprit ! elle aime la pâtisserie. Rien n'était bon ; elle rebutait tout ; elle demandait à... partir. « Vous ne voyez pas », me dit tout bas la mère, qu'elle attend de Lamontette ce soir ? Mais il ne tiendra qu'à vous qu'elle ne le voie pas : amusons-nous ; nous allons voir le trésor et les environs de Saint-Denis. — Non, madame, répondis-je, mon âme est trop généreuse pour jouir de sa peine. Partons, allons-nous-en, et qu'elle le voie. » M[me] Debée me regarda d'un air de persiflage et de compassion : « Pauvre homme ! vous conduiriez une jeune fille, vous, ha ! Elles vous mèneront par le bec, et se moqueront de vous. Combien de Lamontette ne s'est-il pas amusé sur votre compte, lorsqu'en arrivant chez lui, nous lui disions que vous nous aviez pressées de partir ! Il en faisait des gorges chaudes !...

(1) La *Philosophie des Maris*, conte intercalé dans LE NOUVEL ABEILARD OU LETTRE DE DEUX AMANTS QUI NE SE SONT JAMAIS VUS, 1778.

Sur Victoire Londeau, fille d'une charcutière, et que Restif trouve incomparable comme la plupart des femmes qu'il a aimées, Voir *Monsieur Nicolas*, t. III, p. 206.

Vous ne connaissez pas notre sexe! (Elle avait raison, lecteur, cette femme méprisable; ce n'est point une bête, elle a de l'esprit, et elle m'a souvent étonné!) Il faut le mener, quand on ne veut pas qu'il mène. Je vous parle vrai; vous m'intéressez : au fond je vois que vous êtes un excellent cœur, je vous adorerais, moi, à la place de ma fille; mais ça n'a pas encore le caractère formé. Le présent d'aujourd'hui, si mal reconnu, m'indigne contre elle, et me fait vous plaindre; vous méritiez mieux que ma fille. — Elle n'en a que la moitié, madame; j'ai juré de ne donner l'autre, qui est la plus précieuse, qu'à la femme dont je serai sûr. — Pauvre homme! ce ne sera pas une jeune fille. Une femme de mon âge, encore belle, sensée, raisonnable, voilà ce qu'il vous faudrait. — J'adore Sara... malgré moi : elle m'a offert un bonheur auquel je ne pensais plus; elle me l'a fait goûter... — Ho! Elle est incapable de se contraindre! Si elle vous a dit qu'elle vous aimait, elle vous aimait. » Cet entretien se tenait à la vue de Sara, qui ne pouvait nous entendre; il parut l'inquiéter. Je ramenai sa mère du coté des voitures. « Partons, » lui dis-je. — Oui, partons; mais c'est une générosité perdue... Monsieur Nicolas! que n'avez-vous affaire à moi! Je vous répondrais de votre bonheur. — J'adore Sara. — Soyez donc malheureux; une jeune fille ne sut jamais apprécier un cœur tel que le vôtre. »

Au retour, je tâchai de paraître gai. Mon rival vint effectivement; il n'eut pas même le désagrément d'attendre, tant j'avais raccourci la promenade. La mère, surtout Sara, l'accueillirent...

Le surlendemain, Sara me dit qu'elle irait avec sa mère et Florimond déjeuner aux *Tuileries*, et de là au *Temple*, pour affaire; elle me quitta le matin du départ avec un air d'amitié, en me disant qu'elle serait de retour de bonne heure. Je fus tranquille. On ne rentra qu'à minuit. Je me doutai d'un mensonge, d'accord avec la mère, car, le matin, j'avais vu prendre la route de la maison de campagne de mon rival : mais j'en eus la certitude le soir, par l'heure à laquelle on arriva. « Que les gens riches sont heureux! » me dit l'infidèle; « ils restent à la

campagne tant qu'ils veulent, au lieu que les autres sont obligés de la quitter à l'instant où ils commencent à s'y amuser! » Je devinai, par ce discours, tout ce que la maladroite voulait me cacher. Aussi me comporterai-je en conséquence le lendemain dimanche.

On sait que Sara était dans l'usage de me frapper, pour me dire bonjour ou bonsoir, ou pour m'avertir, lorsqu'elle avait quelque chose à me communiquer. Il m'était quelquefois arrivé de ne pas lui répondre, par des raisons bonnes sans doute, qui m'avaient porté à chercher à rompre; et je me rappelle qu'un soir, avant la connaissance de Lamontette, un propos trop libre de la part de Sara m'ayant révolté, j'avais résolu faiblement de me retirer : le lendemain matin, je ne répondis pas à son bonjour. Elle m'aimait alors; elle feignit de s'occuper sur l'escalier, jusqu'à ce que je parusse; et alors, de l'air le plus tendre et le plus enchanteur, elle me fit moins de reproches qu'elle ne me témoigna son inquiétude pour ma santé. Je ne pus tenir à cette marque de tendresse; je me rengageai plus fortement que jamais. Le dimanche matin où j'en suis, Sara frappa. Je ne répondis pas d'abord; elle ne se rebuta pas. Je sentis qu'il ne fallait pas avoir l'air de bouder en enfant; je frappai à mon tour, faiblement, à chaque fois que Sara m'honora de son attention, mais sans jamais descendre. Je ne la vis qu'à l'instant du diner. Je la saluai en riant, et je passai sans m'arrêter.

Le soir, nous soupâmes ensemble, suivant notre usage, même dans nos plus grands refroidissements, et elle me reprocha ma conduite avec un ton d'aigreur, auquel je ne répondis que par des douceurs et des excuses. Mais l'orage se formait insensiblement. Plus Sara me marquait de froideur, plus je devenais jaloux et furieux contre mon rival. Cependant le lendemain lundi, nous nous parlâmes avec amitié. J'avais déjà observé que toutes les fois que Sara devait voir de Lamontette, elle était plus enjouée avec moi. Le soir, arriva cet homme que je haïssais avec tant de violence... hélas! Pourquoi? Parce qu'il était aimé de mon infidèle, et qu'il en profitait!... N'aurais-je pas dû plutôt le plaindre?

Un jour viendra où, s'il n'est pas plus sage que moi, il gémira sûrement à son tour d'une infidélité qui, peut-être, le mettra au désespoir... Je devins furieux, en l'entendant entrer; le son de sa voix me fit faire un bond, et la rage de la jalousie s'empara de mon âme. Je montais; je descendais; je fermais les portes avec fracas; je jurais; je menaçais; j'étais hors de moi enfin. Florimond se rencontra devant moi. Jusqu'à ce moment, j'avais été discret avec lui : je ne pus me contenir davantage; je lui parlai; je me plaignis; je m'emportai contre mon rival; contre la mère de Sara, contre Sara surtout! je les traitai toutes les deux sans ménagements, et dans ma rage, j'allai jusqu'à menacer mon rival. Florimond m'écouta paisiblement. Un instant après, je le suppliai de me faire une quittance pour deux termes de mon logement, un qui finissait, l'autre qui n'était pas commencé : il les fit, sans savoir mon intention. Lorsque je les eus, je montai chez la mère de Sara; j'y trouvai mon rival auprès de notre commune maîtresse; je le saluai fièrement; je payai; je me promenai derrière tout le monde dans l'appartement, observant la perfide Sara, troublée, silencieuse; et je ne sortis que lorsque je sentis que la patience allait m'échapper. Je redescendis auprès du bon Florimond avec qui je parlai jusqu'au départ de mon rival. Je sortis ensuite moi-même, j'allai prendre une résolution. Elle fut de paraître tranquille. Je revins avec le plan formé d'annoncer, en riant, que je quittais la maison. Malheureusement, quand j'entrai, Florimond racontait tout ce que je venais de lui dire. Mme Debée prit un air fâché; elle me reprocha durement ma conduite. Je voulus me justifier; on me répondit. L'indignation s'empara de moi; j'éclatai contre Sara par les reproches les plus vifs, l'emportement le plus furieux; il fut porté au point qu'elle se retira toute tremblante; la perfide, accablée par le poids de la vérité, ne put soutenir ma présence. Mon emportement continua, lorsqu'elle se fut retirée : je découvris à sa mère tout ce qui s'était passé entre nous, à l'exception d'un seul point, qu'aucun honnête homme ne déclare jamais, quoique nos petits-maîtres commencent par

là. On descendit dans la salle à manger. J'y suivis la mère de la perfide avec promesse de ne plus m'emporter. Je le promettais avec le dessein de le tenir; mais je n'en fus pas le maître, en y retrouvant Sara, et je m'abandonnai aux plus grands excès d'emportement dans cette reprise : « Odieuse et perfide créature, qui me préfères *Othello!* tu mériterais... » Et je levai la main... On dirait que les femmes comme Mme Debée aiment les scènes de cette espèce. En me voyant furieux contre sa fille, en entendant mes reproches, mes menaces, elle en paraissait glorieuse! « Voyez comme la beauté de ma fille égare un sage!... » On lisait cela dans son air et dans ses yeux. Au plus fort de ma fureur, un mot m'arrêta, et me fit changer de langage. Ce fut la mère qui le prononça : « *Il l'a demandée en mariage.* » A ce mot sacré, plus puissant sur mon cœur honnête que les invocations magiques de Médée, je demeurai muet d'abord; une foule de pensées s'offrit à mon esprit. J'adorais encore Sara : l'idée d'un avantage pour elle l'emporta sur ma passion. « Que ne me disait-on cela! m'écriai-je; ceci change tout! — C'est la vérité, dit Sara, il m'a offert le mariage. — J'ai pensé, mademoiselle (je lui avais auparavant donné les noms les plus odieux), que cet homme voulait non seulement vous tromper, mais vous avilir : sa proposition de mariage, fût-elle une finesse, donne au moins une excuse à vos imprudences. Si pourtant elle était vraie, j'en serais charmé : un pareil établissement serait honorable pour vous. Mais il ne faut pas que cela languisse! Qu'il vienne; je n'ai plus le droit de m'y opposer. J'aurais été votre père : un mari est plus que tout cela. Je ne saurais être le vôtre; mon rival est libre; il doit être préféré; c'est moi-même qui me prononce mon arrêt. »

Après une scène aussi violente, on croit que Sara était furieuse contre moi? Elle avait eu peine à me pardonner la première, qui avait été modérée, en comparaison; elle oublia celle-ci presque sur-le-champ. Je la remis chez elle; je lui souhaitai le bonsoir, et elle répondit à mon salut d'une manière obligeante. C'est qu'il est des femmes sans mœurs auxquelles cette conduite

convient. Deux querelles encore de la même force, peut-être parvenais-je à m'en faire adorer!... Mais d'après la proposition de mariage, il était nécessaire que je suivisse un autre plan. Ce fut à une séparation absolue que je pensai. Or ma passion n'était pas mûre encore, et sans doute j'eusse agi comme du temps de Butel-Dumont (1).

Cependant je faisais déménager sous différents prétextes; je profitai de deux visites qu'on rendit à mon rival, pour ôter les gros meubles. J'aspirais à m'éloigner de Sara, comme au bonheur suprême : je la souhaitais chez Lamontette, et moi dans la nouvelle demeure d'Agnès Lebègue. J'agissais comme si j'eusse ignoré que le chagrin nous suit, et qu'on ne le laisse pas dans un logement quitté. Le samedi 14 juillet, on sortit encore; et je le désirais comme un enfant. Je me hâtai d'achever de tout enlever... Je revins souper le soir avec Sara. Je lui parlai de mes sentiments en homme désintéressé; je l'assurai que je conserverais à jamais pour elle l'intérêt, l'attachement (je n'osai dire l'estime) que je lui avais voués. En véritable enfant, je feignis de remonter chez moi; et je sortis, pour aller coucher à mon nouveau logement. Mais cela m'amusait, et m'empêchait de sentir la douleur de l'opération que je faisais sur moi-même.

Le lendemain, je vins voir Sara (que de faiblesses, bon Dieu); je lui tins les plus tendres discours : « Ma chère Sara! lui dis-je. vous connaîtrez un jour ce que je valais. Ma conduite envers vous, ma fille, absent ou présent, sera celle d'un véritable ami. Je vous forcerai à m'aimer, par les procédés que je veux avoir à votre égard; je ferai en sorte qu'ils vous étonneront, et vous ramèneront enfin à moi. » Et je pensais ce que je disais : Sara n'en croyait rien. Moi, qui parlais vrai, je mentais; et Sara, qui, à tort, ne me croyait pas, avait pourtant raison... La vérité de l'ivresse est presque toujours mensonge. En cessant de parler,

(1) Butel-Dumont, trésorier de France et censeur royal. Il en est souvent question dans les œuvres de Restif. Voir *Monsieur Nicolas*, t. III, pp. 204 à 206 et 252.



« *Je m'élançai vers elle, je levai la main.* » (P. 222.)
(Dessin de Binet.)

je lui laissai mon présent ordinaire pour sa pension, et à côté de sa guitare, sans qu'elle s'en aperçut, les clefs de mon appartement.

Ce fut ainsi que je la quittai. J'allai aussitôt me promener sur *l'Ile Saint-Louis* (1), comme pour y respirer la liberté : j'en éprouvai le sentiment, et j'écrivis sur la pierre, *Ia libertatis 15 Jul.* Mais c'était trop tôt chanter victoire ! Que de faiblesses encore ! Je restai deux jours sans passer devant sa porte. Le troisième, je la vis à la fenêtre ; elle me sourit. Je la saluai. Le même jour, elle partit pour aller avec sa mère à la maison de campagne de mon rival. Je l'ignorai jusqu'au dimanche ; mais j'en avais des doutes, ne voyant plus Sara, quoique je passasse dix fois le jour dans sa rue ; j'ai d'ailleurs un tact particulier pour deviner les vérités désagréables. Mais j'avais renoncé à Sara ; je lui avais moi-même conseillé un séjour à la campagne, conseil le plus agréable que je pusse lui donner sans doute. Cependant le dimanche matin, je voulus m'assurer de la vérité de mes soupçons. J'allai voir la mère. La fourbe m'assura que sa fille était malade de surprise et de chagrin de mon départ ; qu'elle-même et Florimond avaient été deux jours sans pouvoir manger. Je m'excusai sur l'embarras mutuel de nos adieux. J'ajoutai que je profitais de l'absence de Mademoiselle, pour rendre cette visite. Ce mot resta sans réponse, on voulait me cacher le séjour. On me parla de la maladie, comme si Sara eût été à la maison, Enfin, je dis nettement que je la croyais chez mon rival... Silence ; mais on ne put tergiverser longtemps, et l'aveu le plus

(1) « Restif avait le tic de la noctambulance, comme l'ont eu de nos jours Gérard de Nerval et Privat d'Anglemont. Il était ce que le peuple, dans son pittoresque langage, appelle un *baruleur*. Les Parisiens de l'île Saint-Louis et de la Cité connaissaient presque tous *de visu* l'auteur des *Contemporaines*. On l'apercevait d'habitude, de minuit à cinq heures du matin, bizarrement accoutré, un chapeau à larges bords devant les yeux, se promenant une lanterne à la main et poussant des cris, des soupirs, des exclamations, ou se livrant à des gestes désordonnés. Ceux qui ne l'avaient jamais vu le prenaient pour un chiffonnier... Il avait pareillement la manie de graver sur les parapets des ponts, avec la pointe d'un couteau, les dates mémorables de son existence. » *Restif de la Bretonne,* par Firmin Boissin, Paris, 1875, p. 29.

complet suivit. On m'assura qu'elle était sur le point de rompre lorsque je m'étais éloigné; que bientôt Sara serait lasse de son *malotru*, etc. (c'est le mot de la mère). Elle me cita ensuite différents traits d'ingratitude de sa fille. J'en savais autant qu'elle là-dessus. Elle la traita de monstre cinq ou six fois. Elle m'assura qu'elle avait tous les papiers nécessaires pour la faire renfermer, quand elle voudrait, pour des choses infâmes dites contre elle; que son mari lui en avait donné plein pouvoir, d'après les calomnies de cette fille dénaturée, et sa conduite avec l'avocat *Blondel*. (Sara qui m'en avait parlé, n'en dit rien dans son écrit : la mère aurait-elle raison?) En sortant, je conseillai à Mme Debée de hâter la crise, en laissant sa fille chez mon rival; l'assurant que je reviendrais à elle, quand ils seraient absolument indifférents l'un à l'autre... Et la brute crut que ce langage de la rage était celui de la sincérité.

Après l'avoir quittée, je cherchai de la dissipation; je repris mon ancien usage, d'aller voir les belles, et je ne me trouvai pas insensible à ce genre de plaisir. Mais dans l'après-dînée, mon pauvre cœur tomba dans un plus grand affaissement que jamais. Je remarquai, mais trop tard, qu'il y a cette différence entre un jeune homme et un presque cinquantenaire, que la dissipation distrait le premier, et que souvent elle ne fait qu'aggraver les peines du second. Je pleurai, malgré moi, en me promenant, en voyant des amants unis, qui se tenaient sous le bras, qui se souriaient!... Il me vint en ce moment une belle réflexion! Ce n'était plus Sara que j'aimais ce jour-là; je la voyais avec mille défauts; c'était le bonheur dont elle m'avait fait jouir; sa personne, j'ose le dire, m'était indifférente : l'ancienne Sara m'était chère encore; la nouvelle ne m'était plus rien.

Le lendemain, en sortant de chez moi, je pris par la rue de cette Sara. « Je m'en repentirai! » me dis-je en moi-même. A peine y eus-je fait quelques pas, que j'aperçus la mère à la fenêtre, et dans le même instant, Sara elle-même qui sortait avec Florimond. Je les saluai : Sara me le rendit froidement. La mère m'appela, lorsque je passai. Je montai auprès d'elle. « Savez-

vous que ma fille est très malade? — Elle m'a paru triste. — Ho! ils sont brouillés ou prêts à l'être. C'est elle qui a demandé à revenir! — Cela me surprend! elle devait se plaire chez son *pépé*. — Il y a quelque chose là-dessous que je ne conçois pas; M. Florimond est sorti avec elle, exprès pour la questionner : je saurai ce qu'elle lui aura dit. » Je ne crus pas un mot de ce que cette femme m'apprenait. Le soir, en repassant, la fille et la mère étaient à la fenêtre; et je montai chez elles. A mon approche, j'entendis la mère qui disait à sa fille : « Hé bien, mademoiselle, allez donc au-devant du monde qui vient pour vous! » Sara me reçut assez bien, d'après cette injonction. Nous causâmes : je parlai de mes sentiments pour elle; j'en peignis la sincérité; l'honnêteté, la confiance; je regrettai la démarche qui m'éloignait d'elle. A tout cela, Sara parut froide.

J'ai su depuis ce qu'il y avait de vrai dans la brouille de Sara et de Lamontette : le sujet en est *ineffable*, ou plutôt *inracontable*, tant il est... Je tâcherai d'en dire un mot, quand j'en serai au temps où j'en fus certain.

Le lendemain, je vins souper avec elle; avantage dont je jouis encore six mois. Le troisième soir, nous causâmes sérieusement; je la priai une seconde fois de me dire avec sincérité si elle m'avait aimé? « Je l'ai cru, me répondit-elle en riant. — Et quand avez-vous cessé? — Ne vous en doutez-vous pas? — Non, pas absolument; mais vous pouvez me le dire. — Non; dites-moi ce que vous pensez. — Je crois que cette époque a précédé d'environ quinze jours votre connaissance avec mon rival. — Je croyais que vous devineriez plus juste. — Quoi! c'est donc lui seul qui m'a enlevé votre cœur? — Que voulez-vous? — Hé! comment, comment, avec une figure comme la sienne, un mérite aussi mince, a-t-il pu?... — On n'est pas maître de ses sentiments. — Ha! Sara! vous faites votre malheur et le mien! car cet homme n'est pas ce que vous voulez; il mettra au désespoir votre véritable ami; il le tuera ou le forcera d'éteindre ses sentiments pour vous. Nous eussions été si heureux, sans lui! Vous m'aimiez? je vous adorais... Il n'est plus temps! Mais du moins

aurez-vous en lui un soutien, un appui solide? — Je le crois. — En êtes-vous sûre? — Je ne le suis de rien. — Pas même de mes sentiments? — Que voulez-vous que je dise? — Allez, allez, Sara; vous ne doutez pas de mes sentiments; mais ils vous pèsent. » Nous parlâmes ensuite sur un ton moins sérieux, et Sara elle-même, en me reconduisant, me dit: « Si M. Lamontette savait que nous causons ainsi amicalement, que nous soupons ensemble tête-à-tête, ho! que nous dirait-il? — Il ne serait pas content, et sûrement il vous en donnerait des marques! sans avoir les mêmes droits que moi, il ne serait pas aussi indulgent! — Il me disait un jour: « Hé bien, Fifille? et M. Nicolas, l'avez-vous toujours? — Sans doute, lui dis-je en riant. — C'est votre ancienne inclination, reprit-il, il faut la conserver soigneusement! » « S'il osait me tenir ce langage indécent, je ne le souffrirais pas, mademoiselle. — Bon! il ne craint personne aux armes; il est un des forts du royaume. » (O fille, *fille!* ta détestable adresse ne m'épouvanta pas!) Nous en restâmes là.

Le vendredi matin, je revis Sara, et je la saluai du nom de mon rival, cherchant à m'égayer ainsi moi-même. Elle dit que ce badinage n'était pas de son goût. Je changeai de conversation, et Mademoiselle s'humanisa un peu.

Le samedi, je vis Sara deux fois, et la seconde détruisit l'impression favorable de la veille. Elle me conta que sa mère avait absolument congédié Lamontette; elle en versa des larmes, et les sanglots l'étouffaient. Mais ayant entendu revenir sa mère, elle prit sur-le-champ un air serein. Je fus très peiné de la découverte que son affliction me faisait faire de son ingratitude. L'impression en dura tout le dimanche. Je la vis cependant, parce qu'elle se tint à la croisée, prête à partir; mais je ne lui parlai pas en particulier. Le lendemain lundi, je l'aperçus devant moi, comme je passais par sa rue. Elle me vit aussi, et doubla le pas; mais je ne jugeai pas à propos de la joindre, et, à mon retour, j'eus la force de ne pas entrer chez elle. Cependant le soir, nous soupâmes encore ensemble, et je lui marquai beaucoup de froideur... Le mardi, je fus assez tranquille. Le soir, je ne pus sou-

per avec elle, et je n'en fus pas fâché... Le mercredi je ne la vis pas; je sus, le soir, qu'elle avait eu de l'inquiétude : elle demanda de mes nouvelles. Elle voulut en venir chercher elle-même : elle y vint, et je la trouvai dans l'escalier. Je fus charmé de cette attention, plus flatteuse encore que je ne le croyais dans le moment, puisque je pensais que sa mère l'avait envoyée. Mais un cruel revers m'attendait quelques jours après! Mon rival, qui n'avait pas voulu faire bourse commune, apparemment, était éconduit par la mère de Sara de la manière la plus complète. La jeune personne en était dépitée! et sa mère l'ayant assurée qu'elle ne verrait plus mon rival, Sara lui répondit qu'elle y consentait, pourvu qu'on me priât de rester chez moi, attendu qu'elle préférait la solitude à la compagnie. « Vous le direz donc vous-même, reprit la mère, piquée du ton de sa fille. — Je le dirai. »

Vers les deux heures, je parus, suivant mon usage, depuis la sortie de la maison. Je trouvai les deux femmes ensemble. On me parla comme à l'ordinaire, et je sortis sans qu'on m'eût fait le compliment prémédité. Mais le soir, étant revenu pour dîner avec Sara, sa mère, que je trouvai seule, me dit : « Comment! vous voici! On ne vous a donc rien dit, tantôt? — Non, madame. — Hé bien, apprenez que Mademoiselle doit vous prier de rester chez vous. » Elle me fit ensuite le récit de l'altercation qu'elle avait eue le matin avec sa fille. Je la priai de l'appeler, pour entendre de sa bouche les raisons de son procédé; quels étaient mes torts, si j'en avais; en un mot, ses motifs?... Sara répondit à peine, et je soupçonnai la mère de vouloir m'éconduire, ou me tirer quelque chose. Je sortis, flottant dans l'incertitude. Je ne cessai pas de voir Sara, avec laquelle je soupais, mais d'être familier avec elle.

Un soir, que je passais par la rue de *Bièvre* (j'avais été demeurer dans celle des *Bernardins* (1) qui en est proche), de loin

(1) Dans le quartier de la place Maubert. Elle aboutissait d'un côté à la rue Saint-Victor, et de l'autre au quai de la Tournelle.

j'aperçus à la fenêtre une femme (j'ignorais si c'était la mère ou la fille), qui gesticulait en parlant à un grand clerc de procureur. Je la fixai, en avançant toujours. Je crus voir la mère, qui faisait des signes très intelligibles au jeune clerc; celui-ci lui répondait sur le même ton. Je passai sans regarder la femme en face. « J'y suis enfin, pensai-je, elle a d'autres vues pour sa fille! M'y voilà! » Je me hâtai de faire la chose pour laquelle j'étais sorti, et je revins sur-le-champ. La dame était encore à la fenêtre vis-à-vis le jeune homme. Je passai. Mais une réflexion me fit entrer dans la maison. Je courus au fond de la cour, croyant y trouver Sara. Je voulais lui apprendre que sa mère faisait une nouvelle conquête pour elle. Mais quelle fut ma surprise de trouver la mère!.., Je lui demandai la permission, que j'obtins, de parler à sa fille. Je vis alors clairement que c'était Sara, qui venait de faire au clerc de procureur les signes d'intelligence qui m'avaient révolté, même de la part de sa mère! Je ne pouvais revenir de mon étonnement : « Ce rival si chéri, voilà déjà qu'on lui donne un successeur! » Je ne sais ce que j'éprouvai; mais le mouvement que je ressentis ressemblait à de la joie. Je me crus guéri par l'indignation. Point du tout! l'inconcevable sentiment de l'amour se fortifia par l'idée que mon rival était abandonné. Insensé! qui ne voyais pas, en ce moment, qu'un amant jeune, aimable, était bien autrement dangereux! Que fis-je cependant? Je renouai! et je tâchai de gagner par des bienfaits cette âme vénale!... A la vérité, je sentais ma folie : j'hésitais à donner; mais à l'instant du don, j'y trouvais un plaisir si vif et si pur, que j'en étais payé par le don même, quoique fait à une ingrate.

Un jour, que j'avais financé, Mme Debée me raconta, triomphante, comment, en allant aux *Tuileries*, elle avait donné le congé absolu à mon rival. Elle passait avec sa fille et Florimond par la rue des *Noyers* (1). Lamontette les avait rencontrées tout à l'entrée et s'approchant de cet air ouvert qui lui est naturel :

(1) Dans le quartier Saint-Benoît, de la rue Saint-Jacques à la place Maubert. Elle tirait son nom des noyers qui étaient plantés dans le clos Bruneau.

« Mesdames, leur avait-il dit, j'allais à la procession du 15 Auguste; mais si vous le permettez, je préférerais de vous accompagner, soit aux *Tuileries*, soit au *Palais-Royal*, où vous allez. — Il ne faut pas vous déranger, monsieur : un homme comme vous a des affaires importantes. — Ce dérangement sera un plaisir pour moi, madame. — Et moi, monsieur, vous me dérangeriez. — Madame a donc des affaires de conséquence aux *Tuileries ?* — De conséquence, ou de non conséquence; je ne veux pas être accompagnée. — Apparemment la compagnie d'un honnête homme vous gênerait? — Qu'appelez-vous, monsieur? Vous êtes un... — Calmez-vous, madame! mon intention n'est pas de vous piquer! mais seulement de vous faire une observation toute simple, toute naturelle. — Je n'ai pas besoin d'observations de ce *gendre*. — Je vous la fais sans dessein; cela m'est venu naturellement... Adieu, madame... mademoiselle, de tout mon cœur... Vous ne partagez pas la mauvaise humeur de votre maman, n'est-ce pas? » Je ne sais quelle fut la réponse de Sara; personne ne me l'a rendue, ni sa mère, ni elle-même, lorsqu'elle m'en parla.

D'après cette rupture, je fus tranquille. Mais on me trompait, au point que je fis pitié à Florimond, cet homme si digne de pitié lui-même. Il plaida pour moi et il fit décider que, lorsqu'on irait chez Lamontette, on ne coucherait pas. On y alla effectivement et l'on revint le soir.

Je disais que la persuasion que mon rival était abandonné, avait rétabli mon inclination pour Sara. J'eus alors une satisfaction que je regardai comme bien douce, et qui, au fond, n'était qu'une nouvelle duperie. J'avais renoué tout à propos, pour procurer à Sara une chose qu'elle désirait avec une ardeur infinie. Une femme, locataire de sa mère, était en couches : Sara, depuis la connaissance de Lamontette, s'était proposé de tenir l'enfant de cette femme. Certes, dans les premiers temps, cela n'aurait pas manqué, mais la fable de la rupture dérangea tout. Mon rival, très cancre, observa que c'était une dépense dont il fallait me charger, et qui me comblerait! On se

VUE DE LA PORTE SAINT-BERNARD, *prise de la Halle aux vins.*
(Musée Carnavalet.)

fit un jeu ce que je croyais une marque d'amitié. Le jour de l'accouchement, Sara m'attendit avec impatience une partie de la journée. Je passai enfin sous ses fenêtres. Elle m'appela et me fit la proposition. J'hésitai d'abord, par répugnance pour la cérémonie baptismale, mais au bout d'une minute, je fus ravi que Sara me fournit elle-même une occasion de cimenter notre liaison. Je songeai qu'elle allait être ma commère, et ce titre flatta si fort mon pauvre cœur, que je sentis mieux que jamais que Sara y régnait encore. « Puis-je vous refuser ? » lui dis-je, en lui présentant la main. Elle reçut mon consentement avec une joie d'autant plus vive que le refus de mon rival, malgré leur convention, n'avait pas laissé de la mortifier. Elle courut annoncer à l'accouchée qu'elle avait pour compère son pis-aller... Le soir, avant, durant, et après la cérémonie, elle fut charmante ! elle l'aurait été pour un indifférent. Mon cœur s'épanouissait ; j'eus la faiblesse de croire que le titre que nous acquérions l'un envers l'autre, serait capable de lui donner pour moi quelque attachement. Cette erreur ne dura que la journée ; dès le lendemain, Sara reprit sa manière accoutumée depuis son indifférence, et cette manière n'était rien moins que flatteuse, pour un homme qui avait été chéri ; celle qu'elle aurait eue pour un indifférent aurait été mille fois préférable. Chaque jour m'a confirmé cette insensibilité cruelle qui m'occupe et me désespère ; chaque jour je m'apercevais confusément que j'étais trahi, trompé ; que j'avais perdu non seulement l'amour, mais l'amitié, la confiance. J'en acquis bientôt la certitude.

Un jour, elle sortait avec sa mère ; on me cachait le but de cette sortie. Le hasard, en les quittant un instant avant le départ, me fit prendre une route qu'elles devaient suivre ; elles m'aperçurent devant elles et elles retournèrent sur leurs pas. Je fus cruellement blessé de cette conduite ! Mais pourquoi l'être ? Depuis longtemps, Sara ne voyait plus en moi qu'un ennemi ; l'intérêt seul l'engageait encore à me souffrir auprès d'elle ; l'amitié, la confiance n'existaient plus. Le soir, je m'en plaignis à ma perfide Sara : « J'ai aimé, lui dis-je, une fille dont j'ai

perdu le cœur ; elle réunissait toutes les perfections, la jeunesse, la beauté, la vertu, l'amitié, la tendresse, l'amour, la générosité ; c'était le chef-d'œuvre de la nature. Ha ! Que je l'aimais ! Hélas ! Je l'ai perdue pour jamais ! — C'est un être imaginaire que cette fille ? dit Sara. — Sara, ma chère Sara, elle avait votre taille, vos yeux, la couleur de vos cheveux, votre bouche, votre teint, votre sourire, votre son de voix, la tournure de votre esprit ; elle vous ressemblait parfaitement. — Vous me persuaderiez que c'était une autre moi-même ! — Non, car c'était vous, mais ce n'est plus vous ; je cherche ma Sara, dans Sara inconstante, et je ne la retrouve plus !... Ha! Rends-moi la Sara d'il y a six mois ! Tu le peux ; elle est en ton pouvoir et je me trouverai le plus heureux des hommes ! » L'insensible Sara ne répondit à ce langage si tendre que par le geste de l'indifférence et de l'ennui.

Je passe une foule de détails. Mon rival était reçu nuitamment par Sara chez l'accouchée ; la mère eut peur que je m'en aperçusse, et elle s'avisa un jour de la menacer devant moi, si elle la trouvait encore chez l'accouchée, lorsque le cocher son mari viendrait la voir. Je ne fus pas jaloux du cocher, quoique j'ignorasse le fond de la conduite de Sara. Aussi le mois de septembre fut-il assez tranquille, jusqu'au 28, qu'en me promenant sur l'*Ile Saint-Louis*, il me prit des doutes violents au sujet de Lamontette. Je ne crois pas aux pressentiments et, cependant, c'en était un ; j'ai su depuis que ce même jour, on avait envoyé chez lui Florimond qui voulait obtenir un emploi. Le dimanche 30, on le vit aux Tuileries. On lui parla de l'emploi de Florimond, et il proposa de venir dîner chez lui le mardi suivant. Le soir, j'attendais Sara pour souper, elle ne vint qu'à dix heures. J'eus des soupçons sur une entrevue au *Boulevard*, ou à la petite maison de Lamontette : le lundi et le mardi, l'air enjoué de Sara les confirma.

Le second de ces deux jours, qui était le 2 octobre, je sortis vers les quatre à cinq heures, et j'allai au *Boulevard*. Je ne vis pas Mme et Mlle Debée au café où elles avaient coutume de s'étaler. Il me prit envie de rôder autour de la petite maison. Je n'y eus pas

été un quart d'heure, que j'entendis descendre des femmes. Je m'éloignai aussitôt, et je vis sortir Sara, Florimond, Mme Debée et Lamontette! La partie carrée s'arrangea dès qu'on fut descendu; Florimond marchait devant ou derrière la *Circé* qui l'avait avili, car elle en faisait pis que son valet; Sara suivait, mollement appuyée sur le bras de Lamontette. Je pouvais à peine en croire mes yeux, malgré les pressentiments que j'avais eus!... Je me détournai dans un potager fort bas, et je les laissai passer. Je marchai sur leurs pas, non sans éprouver les mouvements rapides du mépris, de l'indignation et de la plus violente fureur. Dix fois je fus sur le point d'aller séparer Sara de Lamontette, en disant à ce dernier : « C'est à moi que ce bras appartient, puisque je paie. » Je me contins heureusement!

Je vis Sara le soir, mais je dissimulai ; mais j'avais un air concentré qui l'alarma. Cependant elle ne m'en dit rien. J'ai fait depuis une remarque ; Sara était insolente avec moi, dès qu'elle avait quelqu'un pour me remplacer. Ce soir-là, elle ne le fut pas ; mon rival ne s'était donc pas montré fort empressé?... Mais je ne fis point alors cette réflexion.

Le lendemain, je me trouvai presque calme, tant la vue de l'enchanteresse avait de pouvoir sur moi! Cependant j'allai voir sa mère et je lui parlai de mon rival. Elle m'assura qu'on ne le voyait plus. « Femme fausse, pensai-je, tu ignores que je sais ta démarche d'hier ; reste dans le doute. » Je lui dis que je l'espérais, et j'ajoutai qu'il n'y avait pas de milieu ou lui, ou moi, que si on le voyait une seule fois (c'est-à-dire Sara), je me retirais sur-le-champ. On ne me répondit rien. Mais le soir, j'avouai à Sara que je l'avais vue. Sa surprise eut l'air de la confusion. J'ajoutai que j'avais déclaré à sa mère, que je me retirerais absolument si on revoyait Lamontette. Sara garda le silence. Mais elle fut profondément affectée de cette opposition de ma part, qui ne pouvait cadrer avec ses vues, de mener deux intrigues à la fois et de tirer également parti de l'une et de l'autre.

Cependant, le dimanche d'ensuite, on n'en vit pas moins mon rival. Je guettais l'instant du départ ; je devançai les friponnes et

j'allai me placer à la jonction des deux chemins qui conduisent au vide-bouteille de Lamontette. Là, je m'assis et je les attendis constamment, croyant qu'elles ne manqueraient pas de venir. Mais Sara m'avait aperçu de loin allant devant elles, et ce fut la raison pour laquelle on ne vint pas à la maison de campagne d'étiquette de M. Noiraud de Lamontette. Je m'étais proposé, en les voyant, de me lever, d'aller au-devant d'elles et de leur dire que j'avais deux pistolets, et que si elles entraient chez mon rival, j'allais le forcer à se battre avec moi en leur présence. Qu'on s'imagine la scène qui se préparait! car je m'étais armé; je n'avais pas fait de ces folies dans ma jeunesse, et je m'en avise à quarante-cinq ans! Car je ne citerai pas mon combat avec Tourangeot (1), ni même un autre, rue *Honoré*, vis-à-vis l'*Oratoire*, en plein jour; arrêté sur une porte, je regardai avec trop d'admiration une jolie femme qui passait, donnant le bras à son mari. Mais ce ne fut pas lui qui le trouva mauvais; ce fut le frère de la dame, qui la suivait; il me donna un coup sur le bras. Aussitôt mon épée brille en l'air : « Défends-toi ou je te perce! — Mon frère! vous avez tort! dit la jeune dame. — Oui, très tort! ajouta le mari. — Monsieur! reprit la jeune dame en me regardant. — Je vous obéis, m'écriai-je. » Et je rengainai... Je reviens.

Heureusement les deux femmes m'épargnèrent le désagrément que mon imprudence allait me causer. Au bout de plus d'une heure, je me lassai de rester là en sentinelle; je gagnai le café *Caussin*, et, sans me montrer, je vis les dames. Elles étaient seules. Mais à cinq heures, Lamontette, qui les avaient attendues en vain, arriva, et courut à elles. Il y eut sans doute une explication, où je ne fus pas ménagé. Il fit l'agréable et n'excita que ma pitié! (La veille ou le lendemain il m'aurait fait envie!) Je revins chez moi dans une résolution singulière; ce fut d'attendre jusqu'au lendemain 9 octobre et d'aller les joindre, lorsque

(1) Restif parle longuement dans *Monsieur Nicolas*, de ce Tourangeot, ancien domestique, et plus tard ouvrier typographe à Auxerre, ou il le connut.

mon rival serait avec elles, soit chez lui, soit au café. Je n'étais pas trop arrêté sur la conduite que je tiendrais ; mais j'espérais qu'il arriverait quelque chose, ou qui me guérirait de ma folle passion, ou qui éloignerait Lamontette, si on me donnait sur lui une préférence que je n'espérais plus.

En conséquence, le soir, je n'allai pas souper avec Sara ; je me sentais trop ému, et je craignais de ne pouvoir me contraindre. Mais le lendemain, je fus plus fort et je pus dissimuler.

Le mardi, on partit pour le *Boulevard*. Je suivis de vue les deux femmes dangereuses, dont l'une excitait dans mon cœur encore quelque intérêt parce que je ne la croyais pas une misérable consommée comme sa mère ; je lui supposais de l'inconsidération, de la mollesse, mais non une finesse qui ne cadrait pas avec la naïveté que je lui croyais naturelle. Lamontette les avait précédées, il les reçut. Lorsqu'elles furent arrangées, j'entrai d'un air ouvert, riant même ; je les saluai, et je m'assis à côté de la fille. Lamontette me regarda noir, se leva, fit aux dames une demi-inclination et se retira. Je restai ferme et jurant entre mes dents contre Sara, qui paraissait dans une situation infiniment pénible. Mon rival fut plus de deux heures absent, allant de côté et d'autre, saluant ses connaissances, et il finit par s'asseoir à une autre table. Je fus très surpris de sa conduite ! J'entrevis la noirceur de la mère, peut-être de Sara elle-mêmes qui était encore plus intéressée à ce que Lamontette et moi ne nous parlassions jamais. J'étais venu au *Boulevard* non seulement pour le motif que j'ai dit, mais encore pour un autre. Sara, dans la semaine précédente, m'avait avoué que sa mère avait parlé contre Lamontette, et qu'elle m'avait mis sur le compte les propos qu'elle-même avait tenus. Je sais que les ennemis ne sont bons à rien. En conséquence, outre mille autres choses que j'avais à dire, je désirais une explication avec Lamontette, sans lui avouer par qui j'étais instruit, mais tous mes projets furent renversés par la conduite qu'il tenait à mon égard. Il revint enfin auprès de Sara, à laquelle, durant son absence, j'avais adressé environ quatre fois la parole, et qui ne m'avait répondu que par

monosyllabes ; elle lui sourit, lui parla en riant. J'étais furieux : « Vous parlez donc enfin, et vous souriez ! lui dis-je à demi bas, au lieu de mourir de honte. » En parlant ainsi, je brisais ce que je tenais entre mes doigts. Sara ne répondit rien, mais sa mère s'aperçut de ma fureur, elle en fut émue et elle parla plusieurs fois à l'oreille de son Florimond. Quelqu'un en voiture qui passait en ce moment sur le *Boulevard*, ayant demandé Lamontette, il y courut. La mère profita de cet intervalle pour se lever et sortir. Sans doute elle craignait, entre Lamontette et moi, une scène qui n'aurait pas manqué de la compromettre, avec la réputation qu'elle a ! Je les ramenai. Sara prit le devant, et fit mettre Florimond à côté d'elle. J'affectai de parler gaiement à la mère et à notre retour, je soupai avec la fille sans lui dire un seul mot de mes motifs, non par prudence, mais par faiblesse.

Une autre scène m'attendait le lendemain. Mais avant de la rapporter, il faut rendre compte d'une visite que je fis à Lamontette, pour lui demander les motifs de sa conduite à mon égard la veille. On sait que j'étais instruit par la fille des discours de sa mère à mon rival. Ainsi mon début avec lui fut une dénégation de certains propos injurieux qu'on avait mis dans ma bouche à son égard. En effet, ce n'avait jamais été que d'après les discours de la mère, sur le pouvoir secret de mon rival, sur ces connaissances prétendues en gens plus que dangereux, que j'avais répondu à cette femme : « Mais, madame, si c'est un homme comme vous le dites, d'où vient que vous lui avez mené, laissé votre fille ? D'où vient que vous l'y conduisez encore ? » Elle me répondait, en jouant l'effroi : « Ha ! monsieur ! je serais une femme perdue. — Comment perdue ! — Oui ! vous lui avez fait de moi un si beau portrait ! Ha ! Monsieur Nicolas ! Je ne vous le pardonnerai jamais !... à moins que vous ne disiez tout le contraire. » Je l'avais refusé nettement, sans qu'elle eût osé s'en fâcher. On voit que, d'après cela, je jouais auprès de Lamontette le rôle d'un homme qui se justifie, mais de la manière la plus avantageuse. Je voulais d'abord ne pas inculper la mère de Sara. Mais insensiblement, je me trouvai engagé à le faire, tant

par inclination à la démasquer, que par l'adresse de Lamontette, et pour le persuader absolument. Notre conversation dura trois heures et je croyais n'y en avoir donné qu'une, tant il est vrai que les amants ne s'ennuient jamais à parler de l'objet du cœur ; ce qui est encore vrai, longtemps après qu'ils ne s'aiment plus... Je revins, non pas réconcilié, mais dissimulé avec mon rival ; des rivaux peuvent à peine se pardonner, après leur passion cessée ; ils ne s'aiment jamais.

Je ne vis Sara qu'à une heure après midi. Je la trouvai fondant en larmes, sanglotant, soupirant. Je ne savais que penser, lorsqu'elle éclata par des reproches : « Voilà ce que c'est d'être à la solde d'un homme ! On n'est plus libre ! je ne saurais voir un honnête homme. — Quand on est à la solde d'un homme, on n'est pas la maîtresse visiblement éprise d'un mulâtre, répondis-je, ou l'on doit renvoyer celui qui solde. — Aussi vous renvoyé-je, monsieur ; j'ai remis à ma mère vos présents, et elle doit les porter au *Mont-de-Piété* (1), pour se payer des loyers du logement que nous avons occupé ensemble. — Quoi ! me croyez-vous assez peu délicat pour ne pas lui payer vos loyers ? Reprenez vos bijoux, mademoiselle, je vais acquitter le passé, et, s'il le faut, le futur. Nous nous quitterons après, si vous le voulez. Vous savez que je ne paye vos loyers et votre pension à votre mère, qu'à votre sollicitation, pour vous empêcher d'être entretenue et l'engager à vous laisser tranquille. Ainsi je pense qu'il est de votre intérêt que je continue. » A ces mots, Sara s'adoucit. Elle consentit à reprendre ses bijoux, que j'allai redemander à sa mère. Mais Sara, qui avait eu le matin une querelle violente, parce qu'elle ne voulait pas renoncer à Lamontette, n'osa pas m'accompagner, quoique je l'en pressasse. La mère feignit la plus grande surprise du consentement de sa fille !... Je fus obligé de l'envoyer chercher par Florimond, pour

(1) Le Mont-de-Piété à Paris avait commencé à fonctionner le 1[er] janvier 1778. Il était situé rue des Blancs-Manteaux et près du couvent de ce nom. On y prêtait le tiers de la valeur des objets mis en gage.

LE MONT DE PIÉTÉ (Musée Carnavalet).

convaincre Mme Debée. Sara vint, ou plutôt Florimond nous l'apporta. Elle demeura muette... « Qui ne dit mot consent, » murmura la mère. Aussi Sara reprit-elle avec joie ses bijoux, et s'en retourna dans notre logement.

Voilà comme se termina la scène du 9 octobre, Ce jour a depuis été célèbre dans mes dates par ses anniversaires, surtout en 1784, qu'il fut abreuvé d'amertume et de douleur, par les inquiétudes que me causait la *Paysanne pervertie*... (1)

Le reste du mois s'écoula, sans que nous eussions d'altercation marquée. Cependant Sara changeait à vue d'œil, et il est à présumer que la fureur concentrée que je lui avais causée le 9 octobre lui avait tourné le sang ; une jaunisse complète et dangereuse se manifesta le 20. On eut recours aux remèdes ordinaires, qui furent sans effet. La Toussaint arriva. Quatre jours auparavant, un soir, pendant notre souper, Sara me demanda la permission d'aller passer ses fêtes à la petite maison de Noiraud, à cause de sa santé : ajoutant que si cela me faisait la moindre peine, elle n'irait pas. Je lui rêpondis avec une indignation concentrée, que j'y consentais, et que j'aimais mieux, tout considéré, la savoir infidèle que malade. Je résolus à l'instant de ne plus la voir. Mais je dissimulai. Elle partit la veille avec sa mère et Florimond. Elles restèrent cinq jours, et revinrent le dimanche, un jour plus tôt que Sara ne me l'avait annoncé, en me demandant la permission. Je m'aperçus de son arrivée le même soir ; mais je n'allai pas souper avec elle. Le lendemain matin, je n'y allai pas non plus. Enfin, à deux heures, je vis Sara entrer chez moi, dans ma nouvelle demeure de la rue des *Bernardins*. Jamais surprise n'égala celle qu'elle me causa. Je ne savais comment l'accueillir, lorsque, jetant les yeux sur elle, son air malade me fit pitié. Je la reçus avec attendrissement. Le prétexte de sa visite (car il en

(1) La Paysane *(sic)* pervertie ou les Dangers de la ville ou Histoire d'Ursule R..., sœur d'Edmond, le Paysan, mise au jour d'après les véritables lettres des personnages, par l'auteur du Paysan perverti... *Imprimé à la Haye. Et se trouve à Paris chez la dame veuve Duchesne, libraire, en la rue Saint-Jaques, au Temple du Goût,* 1784.

fallait un à son cœur coupable), ce fut la perte de la jeannette que je lui avais donnée, et de ses poires en or, mon premier présent, qui lui était le plus cher, me dit-elle : « Me les auriez-vous reprises, la veille de mon départ, pour rire et me mettre en peine? » Je ne vis pas tout d'un coup la finesse, et je répondis bonnement que je ne riais pas ainsi. J'allai chez elle, après son départ, et nous cherchâmes : elle trouva sa perte prétendue, à l'endroit le plus visible, sous le pli de sa table à damier. Je fus alors au fait de sa ruse : mais j'en étais flatté. « On m'a demandé permission pour aller, » pensais-je; on se hâte de venir se montrer, après le retour ; on est apparemment détachée de mon rival. Allons, c'est une marque de changement avantageux... D'ailleurs, elle est malade, il serait cruel, inhumain de l'abandonner étant malade ! » J'ai le malheur d'avoir le cœur, l'âme sensible, et souvent ma bonté, ma *compatissance*, m'ont rendu la dupe la plus bête, la plus ridicule. Mais je ne rougis pas de ce défaut, j'en tire plutôt vanité. Heureux celui qui n'est dupe que de son cœur! J'envie autant son sort, que je plains celui de l'infortunée, qui fait des dupes avec sa fourbe et sa duplicité!...

Je m'attachai donc Sara d'autant plus qu'elle me paraissait avoir plus besoin de moi. Je lui parlai de voir mon médecin, le meilleur des hommes. Elle accepta; mais elle différait de jour en jour d'y aller avec moi. Cependant la maladie augmentait à vue d'œil.

Un samedi soir, vers les cinq heures, que je venais pour la voir dans notre chambre, elle ne s'y trouva pas. J'entrai chez sa mère, où je la vis plus mal que jamais. Je témoignai les plus vives inquiétudes. En me reconduisant, la mère parut alarmée : « Voilà, me dit-elle, comme je perds tous mes enfants! Elle n'en reviendra pas! » Ces mots, douloureusement prononcés, firent sur moi une impression prodigieuse!... Ho! Comme j'aimais encore!... Je fus ému, troublé, je fondis en larmes, en quittant la mère, et je courus chez mon ami le docteur.

Arrivé chez Guillebert, je lui exposai la maladie de Sara.

« Ce n'est rien, me dit-il, que cette maladie, à vingt ans. » Il me rassura par d'excellentes raisons, et me pénétra de la joie la plus vive, la plus pure que j'aie jamais sentie..: Je revins encore plus vite que je n'étais allé.

A mon retour, je trouvai Sara dans notre chambre. « Chère amie! lui dis-je, rassure-toi comme je le suis : ta maladie ne sera rien. » Mes gestes animés, mon action; ses mains tendrement pressées dans les miennes, l'effroi que sa mère lui avait causé et que je détruisais, l'amour de la vie, enfin, l'émurent au point qu'elle reprit d'elle-même avec moi le ton d'il y avait onze mois; elle me tutoya, ce qu'elle ne faisait plus depuis sa parfaite liaison avec Lamontette; elle me dit les choses les plus flatteuses; elle me donna ces noms de tendresse, si doux à entendre, quand ils sortent de la bouche que l'on aime. Je me trouvais heureux, d'autant plus heureux, que depuis sa maladie, elle m'était plus chère que jamais.

Le lendemain, nous allâmes ensemble chez le docteur. Le même soir, Sara ne me tutoya plus. A peine rassurée sur sa vie, elle ne me témoigna plus que sa froideur ordinaire. J'en fus frappé; j'en fus blessé, et j'en revins à ma résolution, déjà prise, de la quitter, dès qu'elle serait complètement rétablie... Je continuai mes soins.

Dans ce même temps, lecteur, elle me faisait la trahison la plus horrible. Sa mère avait renoué avec Lamontette, dans l'espérance que, par son crédit, elle aurait une place pour Florimond, qui lui était à charge depuis qu'il n'avait plus rien. Lamontette avait trop de bon sens pour placer un ivrogne abruti, incapable. Il promit, mais il ne réalisa pas, et sut éluder les demandes. Ce fut alors que la mère de Sara lui fit sérieusement entendre qu'il ne fallait pas qu'il revînt. Elle l'assura qu'il était la cause de la maladie de sa fille, et qu'il la ferait périr. Il fut convenu entre eux qu'il viendrait une fois en huit jours d'abord; ensuite une fois en quinze; et qu'enfin il cesserait absolument. « J'ai envie de la marier, ajouta-t-elle, et vous y seriez un obstacle. » Lamontette promit tout ce qu'on voulut, et la mère compta sur

sa parole. J'y aurais compté de même. Cependant cet homme grave, un peu fier même, ne put résister à l'appât des rendez-vous secrets. Je soupais en particulier avec Sara dans notre chambre. Je croyais que mon rival ignorait qu'elle eût ce petit logement; mais si tout cela n'était pas de concert avec sa mère. Sara le lui avait appris, en lui écrivant par le moyen de la mère de notre filleul, et par son coiffeur, espèce de gens qui gagnent autant à *courtoyer* l'amour qu'à coiffer les belles. Il fut convenu que Lamontette ne paraitrait plus chez la mère, que très rarement; mais qu'entre neuf et dix heures du soir, il viendrait s'en dédommager. Sara, sous prétexte de sa maladie, me pressait de souper de bonne heure. Je m'y prêtais; et dès que j'étais sorti, mon rival entrait.

Enfin un dimanche, un peu retardé par une affaire, je crus voir entrer mon rival dans la maison de Mme Debée... Le lendemain lundi, un concours singulier de circonstances me fit venir tard. Je causais, en soupant, et je me croyais si bien dans le cœur de Sara, que je lui vantais la pureté de mon attachement, depuis le temps où il aurait fallu la partager. Sara m'écoutait avec complaisance (et j'en fus surpris)! Au milieu de notre souper, on frappa doucement à la porte. Elle me dit : « C'est quelqu'un qui se trompe! Si c'est maman, elle redoublera : si c'est Florimond, qu'il s'en retourne! » Nous achevâmes de souper, et l'on ne frappa plus. A la fin, prêt à m'en aller, je dis à Sara mille choses tendres, et je la tutoyais assez haut, en lui demandant : « Es-tu persuadée de la sincérité de mon affection? Dis, ma Sara, l'es-tu? » Elle me répondait : « Oui », à demi-voix, lorsque j'ouvris la porte. Je fus extrêmement surpris d'y voir un homme! « Qui est-ce? Qui êtes-vous? » Au lieu de me répondre, Lamontette, que je reconnus pour lors, s'inclina et tourna le dos. Revenu auprès de Sara, je lui racontai que je venais de voir Lamontette : elle me répondit que sûrement je me trompais; que peut-être était-ce Delarbre, qui serait de retour à Paris; et j'allais me retirer, quand on frappa de nouveau. Sara se jeta devant moi pour m'empêcher d'aller ouvrir. Elle me pria si ins-

tamment de rester que je ne pus refuser, quoique souvent je lui témoignasse mon impatience. Elle éteignit les lumières, mit de la cendre sur notre feu, s'approcha nu-pieds de la croisée et tâcha de voir qui frappait. Mais, dans la vérité, c'était pour faire signe à Lamontette de se retirer et qu'elle n'était pas libre. Je ne sais si elle réussit ; car on frappa trois quarts d'heure, à différentes reprises... Je m'impatientais horriblement !... Enfin Sara me permit de sortir, quand elle sut que sa mère était couchée. C'était une défense de la mère qui m'avait fait garder, écouter avec complaisance ; Mme Debée avait alors le projet de chasser Lamontette par un faux mariage avec un locataire veuf nommé *Las* ; de se moquer ensuite de cet homme, de me reprendre, pour la pension et les loyers, tandis que sa fille aurait une intrigue secrète, déjà mitonnée, etc. Aussi Sara, en me revoyant, m'avait-elle demandé le secret de sa mère.

Je passe tout ce qui a rapport au mariage simulé, mais que peut-être Sara croyait réel. Un soir, Florimond, ivre, s'était enfermé chez Mme Debée, qui ne put rentrer. Elle frappa chez sa fille qui, couchée avec Lamontette, n'eut garde de s'éveiller ! *Las*, non encore au lit, hébergea son hôtesse. Telle fut l'origine d'une nouvelle intimité. Or Mme Debée avait (et devait avoir) beaucoup de goût pour les nouvelles connaissances. On jasa une partie de la nuit. « Vous êtes veuf, monsieur ? — Hélas ! oui, madame. — Vous regrettez votre femme ? — C'était une compagne chérie. — Il faut en prendre une autre. — Où la trouver, madame, avec trois enfants, et une orpheline, dont je prends soin ! — Je vous la trouverai. — Ho ! si c'était vous, madame ! — Moi ! dit la dame, en faisant la petite bouche, je ne suis pas veuve. Mais je pourrais avoir quelqu'une à vous donner. — De votre main, madame... — Tenez, c'est la ma fille (elle affectait souvent de parler mal). — Un si grand bonheur, madame, etc. » Tout fut arrangé, dès cette première nuit. Sara, aussi friande de nouveautés que sa mère, accepta la proposition de mariage, et se comporta en conséquence à mon égard. J'en suis à notre dernier souper tête-à-tête.

Sara me sonda pour me faire prêter cent louis. Je refusai. Elle me traita lestement et, le soir, étant venu souper tard, elle marqua beaucoup d'humeur; elle montra la plus odieuse insolence... Sur ce que je m'excusais disant que j'avais eu affaire; que j'étais fâché de l'avoir fait attendre: qu'il ne fallait pas me gronder, elle répondit : « Vous gronder! Ha! Cela serait trop tendre pour l'homme dont tu reçois les bienfaits! Ho! Que veux-tu que je pense de toi?... » Ce fut la fin de notre intimité. Car le lendemain soir, étant revenu, Florimond m'ouvrit. Je lui demandai Sara. « Mademoiselle? elle n'y est pas... Elle n'y sera plus. — Comment plus?... (m'avançant du côté de la mère :) Madame veut-elle m'expliquer ceci? — J'ai remis ma fille chez une ouvrière en dentelles. » Je l'approuvai fort d'avoir pris ce parti honnête, Sara étant guérie. J'attendis ensuite qu'elle me dit où elle l'avait mise. Mais elle garda le silence. Je me retirai furieux de l'impolitesse de Sara qui, vivant avec moi, s'en allait sans m'avertir, sans me dire adieu!

C'était le 13 au soir qu'on me cachait Sara, et le 18 décembre, Florimond, qui m'aperçut, courut après moi, pour me demander d'où venait qu'on ne me voyait plus? « La mère ne me dit pas où est sa fille; celle-ci ne m'a point prévenu : je les laisse, puisqu'elles m'ont laissé. — Mais Mademoiselle espérait que vous viendriez souper les dimanches et fêtes? — Non; il faut rompre : ce trait d'impolitesse est le dernier que je veuille endurer. » Je le quittai sur-le-champ, fermement résolu à ne plus revoir Sara. (Lecteur, ne vous y trompez pas! j'aimais encore avec passion!... Ha! Que c'est une cure longue et difficile, que celle de l'amour, lorsque l'impression a été profonde!)

Je ne pus m'empêcher d'entrer chez Sara dans la semaine du jour de l'an, ne comptant pas la trouver. Elle y était. On me dit qu'elle avait été malade...

Voici une turpitude. Mme Debée, qui ne voulait pas marier sa fille, malgré tous ses semblants, voulut en rassasier Las, avant de rompre. Elle la donna pour une nuit à son futur; sans doute

pour calmer les regrets de cet homme, lors de la prochaine rupture...

Le nouveau tenant était un petit Parisien, sur la tête duquel je pouvais poser le coude, sans me hausser... Je ne pouvais imaginer que nous fussions sacrifiés, Lamontette et moi, à un petit brinborion en parenthèse, d'une démarche assez risible pour être plaisante. C'était la vérité néanmoins ; et le peu rusé Florimond, que quelques verres de vin, avalés en cachette, rendaient parlant, lâcha deux ou trois mots, qui me découvrirent le mariage... Le mardi, je vis Sara parée. Je pensai que le mariage allait se faire... Je montai faire mon compliment.. Mme Debée nia. Moi, je félicitai la future, et je l'embrassai... Je fus très impoliment traité. On craignait l'arrivée du prétendu. Peu s'en fallut qu'on ne me dit de me retirer. On ne me le dit pas cependant... Je sortis. Mais au lieu de m'éloigner, je montai à l'étage d'au-dessus.... Je croyais qu'on allait fiancer. On fut chez le lieutenant-civil... Je passe tous les détails, qu'on va comprendre.

Nous en sommes à une époque terrible, qui va faire connaître à Sara sous quel point de vue elle était regardée par ses amants. Par une suite de ma faiblesse, je la voulus voir, pour savoir le jour de son mariage. Le hasard amena, par cette visite non préméditée, une catastrophe à laquelle je ne pensais guère ! Je trouvai Sara qui s'habillait. On me dit qu'on allait sortir, sans me dire où l'on devait aller. Je résolus de le savoir, en me tenant aux environs de la maison. J'attendis peu ; je vis les deux femmes aller à pied, avec un homme qui m'avait l'air d'un perruquier. Cela me parut singulier ! Le prétendu ne les accompagnait pas ; ce qui me surprit davantage encore ! Elles prirent par le quai *Saint-Bernard* et elles entrèrent chez leur conducteur, qui donnait une sorte de bal. Je ne concevais rien à cette partie, faite sans le prétendu ! Il me vint dans l'esprit de rendre une visite à ce dernier. Je trouvai un homme au lit, pâle, défait, dans une agitation qui ressemblait à la fièvre la plus violente. Je m'informai de la cause de sa maladie. Silence : mais un soupir.



Je me retirai furieux de l'impolitesse. (P. 271.)
(Dessin de Binet.)

Je lui demandai laquelle des deux, de Sara ou de sa mère, le mettait dans la situation où je le voyais ? Il ne me répondit pas. « Je ne puis vous parler, lui dis-je, si vous ne vous ouvrez sur ce point. — Je n'ai à me plaindre ni de l'une ni de l'autre. — Et moi, je n'ai rien à vous dire. » Il fut donc obligé de s'ouvrir un peu, et d'avouer que sa maladie était de la douleur, du chagrin, de l'amour, du désespoir. Ce fut alors que je le consolai. « Vous m'ouvrez les yeux, s'écria-t-il, sur mille choses, que je ne faisais qu'entrevoir!... Elles sont au bal!... Moi, malade, Sara va se divertir! elle, à demi mon épouse!... Quelle insensibilité, quelle fausseté plutôt!... Il y a vingt-quatre heures que je n'ai mangé : je vais souper... Ha! Monsieur! c'est la seconde fois que je suis au désespoir!... Cette épée brisée, l'a été sur moi-même, de ma propre main! » Je fus touché de sa douleur : moi-même, j'en avais éprouvé une aussi violente, mais sans porter sur mon corps une main suicide... Je le laissai tranquille, à ce qu'il me dit. En effet, il l'était. Ha! Toute violente qu'il croyait sa passion, il n'aimait donc pas comme moi, s'il fut si tôt calmé! des semaines, des mois, des années, suffisent à peine pour cicatriser ma blessure!...

Je le revis le lendemain : il était dans une colère tranquille, occupé seulement de la pensée de retirer les gages qu'il avait donnés. Je lui conseillai de voir notre rival Lamontette; non que je prévisse ce qui devait arriver : j'en étais bien loin! je le croyais encore ami de Sara; mais afin de savoir jusqu'à quel point il pouvait tenir à cette *fille*. Le refusé y alla le dimanche matin : il se nomma; son nom était connu (Las) ; il commença par sonder Lamontette. Le *troisième* se tint d'abord sur la réserve. Mais le *quatrième* trouva un moyen pour le faire expliquer : « On vous a écrit, aux environs du 1er décembre, une lettre de congé, par laquelle on vous priait de vous tenir chez vous? (Silence; grand étonnement!) C'est moi qui l'ai libellée; je l'ai dit ensuite à Sara; elle m'en a remercié de bouche, et... par écrit. Voilà son billet. » Le *troisième* lut : « *J'ai un conseil à vous demander pour une mère. Je ne veux pas marier ma fille; mais*

je voudrais bien garder les bijoux et les présents... » Tout en lisant, le *troisième* sourit, mais de rage sans doute.

Nous avons tous notre amour-propre, et de Lamontette un peu plus que les autres hommes. Il devint furieux ; et cet avocat, que je croyais encore pénétré d'estime pour Sara ; lui, qui paraissait l'adorer au *Boulevard ;* qui venait en suppliant la voir chez sa mère ; qui s'abaissait à lui rendre des visites nocturnes dans la chambre qui nous était particulière à elle et à moi, de Lamontette ne put tenir contre une marque de mépris, ou d'indifférence ! Furieux, il s'irrite, il s'enflamme ; il dévoile sa conduite avec Sara... Insensé ! qui ne voyait pas que la dénigrer, c'était se noircir lui-même ! Il traita Sara, de la *dernière des créatures ;* il se vanta de ses faveurs... Puis, tombant sur la mère, il lui donna le plus odieux des noms ! « Elle m'a raccroché au boulevard ; elle m'a offert, amené, laissé, livré sa fille ! Elle l'a mise à prix, et je n'ai pas tenu l'enchère. C'est elle qui me l'a amenée ; la fille est encore plus gueuse que la mère : le premier jour où je les menai chez moi du boulevard en voiture, la fille sautait de joie, comme si elle eût fait une bonne chasse ; cela fut porté si loin, que sa mère fut obligée de lui dire : Finirez-vous, mam'selle? que veulent dire ces façons-là? » Et ce misérable qu'elles ont avec elles, ce Florimond, que la mère traite comme Circé traitait les hommes qu'elle avait changés en cochons, à quel point il se dégrade ! Il est venu me voir un de ces jours, ivre à demi : il en était plus supportable ; ces ivrognes d'habitude ont alors l'esprit du vin, au lieu que, dans les autres temps, ils sont tristement stupides... « Quoi ! lui ai-je dit, un homme de famille honnête, se crapuler ainsi, avec de pareilles femmes !... Vous vous enivrez ; cela est vil, bas ; c'est néanmoins le seul titre que vous ayez à mon indulgence : je vous crois encore assez d'âme, pour chercher à vous étourdir sur votre déplorable situation !... Mais on dit que vous vous vautrez dans la fange ; que vous revenez à demi-nu ; que rentré, vous couvrez d'injures celle qui est l'auteur de votre désastre? Quoi ! Vous ne savez l'apprécier que lorsque vous êtes ivre ! Prenez une généreuse

résolution! quittez ces femmes; retournez au sein de votre famille, tâchez de vous concilier les bonnes grâces des honnêtes gens à qui vous appartenez, et vous verrez qu'un changement réel vous remettra dans l'état d'où vous êtes déchu!... »

Lamontette, après s'être expliqué sur Sara, sur Mme Debée, sur Florimond, s'occupa de moi : il me fit l'honneur de me traiter à peu près comme ce dernier : « M. Nicolas s'entendait avec eux sans doute : c'est le seul motif raisonnable que je puisse prêter aux éloges outrés qu'il m'a faits de cette fille; ses jalousies, ses ridicules désespoirs, tout cela était joué. Cependant je crois qu'il l'aimait... Au reste, s'il a été dupe, c'est une dupe bien bête!... » *Las* prit mon parti, et, d'après le séjour qu'il avait fait à la maison de mon temps, il se rendit garant pour moi. Il peignit ensuite l'adresse de Mme Debée, pour tâcher de gagner les présents de noce, sans donner la fille... Cette visite se termina, de la part de Lamontette, par témoigner le désir de me voir. Le refusé vint me raconter tout ce que le congédié avait dit... Il ajouta qu'il allait retirer ses gages.

Je promis de me trouver chez Mme Debée au moment où il y viendrait. Ce fut le dimanche soir que parut Las, et il s'expliqua modérément. On lui rendit.

Je ne ferai plus que parcourir les derniers faits. J'allai voir Lamontette. Il couvrit Sara de fange, au point que j'eus pitié de cette jeune infortunée. De ce moment, je n'ouvris plus la bouche que pour la plaindre : c'était sa mère, et les circonstances cruelles où elle s'était trouvée, qui l'avaient rendue fausse, fourbe, facile... Sa mère fit un voyage à Anvers, et on me le cacha. Je fis avec Sara une promenade sur l'*Ile Saint-Louis :* elle ne me fut agréable que par des ressouvenirs... J'attendais avec impatience l'anniversaire du 31 mai. Le 27 portait sur l'Ile : « *Biduum ante infortunium.* » Le 29, « *Vigilia.* » Le 30, « *Pal.-Regal.* (1) » « Et je l'ignorais! m'écriai-je. Je pleurais avec une

(1) Palatium Regale (Palais-Royal).

sorte de volupté. O Sara! Tu me préparais la mort! Toi. Adeline adorée! Que t'avais-je fait, Sara? »

Mais il-semblait que j'eusse réservé toute ma sensibilité pour le 31. La date portait : « 31 mai, 11 *heur. du soir. Sara non revenue! Ma Sara perdue! Et moi, au désespoir!...* » Je me recueillis d'abord quelques instants : un nuage de douleur et de larmes se formait... Mon cœur était serré, ma poitrine haletante... Mes yeux s'obscurcissent... mes larmes coulent, et je m'écrie :

« Depuis un an, mon malheur est complet! Mon cœur, mon pauvre cœur avait cru trouver un asile! Il s'y était jeté, pour ne le quitter jamais! Il aimait, il adorait un objet... Ha! Qu'il la trouvait aimable, cette fille qui l'a trompé! C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'anéantissement de mon cœur! Aujourd'hui, aujourd'hui, malheureux! tu ne le sentis plus que pour souffrir! Et je pleurais, je fondais en armes, le visage voilé d'une main, traçant quelquefois de l'autre sur la pierre l'excès de mes douleurs.

Avec quelle vivacité cet anniversaire me retraçait la trahison de Sara! Je la sentais peut-être plus cruellement que je ne l'avais alors senti; je ne pouvais que sangloter...

C'est en ce moment cruel que j'aperçus devant moi, sur le pont Marie, Sara, sa mère et Florimond. Un élan de tendresse involontaire, désavoué par ma raison, me porta vers l'ingrate. J'abordai la mère. J'en fus accueilli. Je ne lui parlai que de Sara : je dis ce que je pensais; je l'aimais, en cet instant (ceux qui connaissent le cœur humain n'en seront point étonnés, après ce que je venais d'éprouver). Cette femme parut charmée de ce que je lui disais; encouragé par là, je sentis de la joie, de l'amour, de la tendresse... Mme Debée, adoucie par les dispositions que je montrais pour sa fille, me parlait avec affection.

Nous arrivâmes ainsi au *Boulevard;* j'y reparus avec ces deux femmes, que j'avais été y voir si souvent à la dérobée, soit avec mon ancien rival, soit avec leur nouvelle connaissance; j'y jouis des doux regards, du gracieux sourire, des paroles obligeantes de Sara, au même endroit, où, le 9 octobre précédent, j'avais

brûlé de jalousie, où j'avais vu mon rival préféré... L'ivresse revint. Obligé de les quitter, je m'en revins heureux... Heureux!... Oui, j'avais le bonheur d'un misérable, qui s'est enivré... Je revins le soir sur ma chère île : tout m'y parut changé en beau ; j'y versai des larmes de joie ; j'y écrivis sur la pierre : « *Avec Sara au boulevard du Temple, l'anniv. du douloureux 31 mai!* » J'allai ensuite jusqu'à la pointe occidentale. Là, mon cœur exalté s'affaissa ; un mot, un cruel mot! ou plutôt un favorable trait de lumière me frappa : je me rappelai qu'une femme m'avait averti que Sara, que sa mère devait m'amadouer, pour obtenir de moi l'effet de mes anciennes promesses... Adieu tout mon bonheur! Mais je ne me trouvai plus la sensation regrettante, désespérante, que j'éprouvais auparavant.

En ce moment, à onze heures, je me retrouvai vis-à-vis l'inscription de l'année précédente ; je la lus à la lueur du réverbère. Tout se retraça... Ce moment fut cruel! « Tranquille séjour! m'écriai-je, où je viens, chaque jour, savourer mes plaisirs et mes peines, tu n'entendras plus que des soupirs! J'ai perdu, une fois encore, la Sara que j'aimais ; car ce n'est plus elle que je viens de revoir! » Et je m'assis pleurant. Je restais là. J'entendis marcher doucement. « Mettons-nous là dans l'ombre, dit-on fort bas. Je verrai si tu l'es à quatorze ans. — Ho, certainement! On a voulu ; mais jamais... — Qui a voulu? — *M. Voisin*, un ami de mon père. — Que t'a-t-il fait? — Mais ce que vous faites à présent... — Et ceci? — Non, non : il craignait de me faire un enfant. » La petite cria. Je me levai pour lors bruyamment, et j'allai écrire sur le mur cette scène. La petite dit à l'homme : « C'est le *Griffon* de l'ile, qui écrit sur les murs! Sauvons-nous! — Non! Non! Je veux t'achever. — Voici le guet! m'écriai-je. » Aussitôt l'homme (que je reconnus) et la petite fille s'enfuirent à toutes jambes. Mais je les vis rentrer... Ils avaient profané ma douleur ; je m'en retournai l'âme desséchée...

Vous avez suivi, ô mon lecteur! dans ce long récit, la

marche la plus forte des passions. Vous avez vu comme elle nait, comme elle croit, comme elle se *rengrège*, même après les torts, l'indignité connue de l'objet aimé. Vous avez vu ses accès, ses redoublements, ses crises! Je suis un livre vivant, ô mon lecteur! Lisez-moi! Souffrez mes longueurs, mes calmes, mes tempêtes et mes inégalités! Songez, pour vous y encourager, que vous voyez la nature, la vérité, destituées de tous les ornements romanesques du mensonge.

Le lendemain, j'allai voir Sara. Je proposai pour le soir une promenade aux *Nouveaux Boulevards* (1), loin de ces *Boulevards* corrupteurs, encan du vice; les nouveaux ont encore le rustique de la nature, et l'honnête femme peut y aller seule... On accepta de la manière la plus enjouée. Les dames me précédèrent. Le lieu pour les rejoindre était désigné... En allant seul, une foule d'idées m'occupèrent : « Il y a un an, que le matin de ce même jour, mon sang ne circulait plus! J'avais le cœur serré de douleur! Mon rival... triomphant... avait Sara! Il la voyait tendre... Que j'ai souffert, durant cette année qui se *révolve* aujourd'hui!... Tout est passé! Moi seul je reste... Lamontette n'est plus!... L'épouseur n'est plus... Le clerc n'est plus... Le cocher n'est plus... Je reste seul; je suis accueilli, fêté; je vais goûter avec Sara... Ce soir, son bras s'appuiera sur le mien, ses soupirs n'iront plus chercher mon rival!... » J'allais *allegro*, en faisant ces réflexions. De loin, j'aperçus Florimond qui me guettait. Sara se leva pour me découvrir de plus loin; je la vis sourire. Sa jolie figure était épanouie; elle me prit le bras... L'ivresse commença de ce moment et j'allai avoir un beau jour!...

Arrivés dans l'endroit du rafraichissement, la gaité. Nous avions tous peu dîné; l'appétit rendit ce petit repas délicieux! On rit, on se dit des douceurs, on y mit le ton de la vérité.

Cependant le soleil précipitait sa course, et la plus belle soirée succédait au plus beau jour. On se lève : « Voilà, dit Sara, le

(1) Ou boulevard du Sud.

véritable instant de la promenade. » En même temps, ses beaux yeux se tournèrent vers un coteau couvert de verdure, de blés, de seigles et de fleurettes. Elle en prit le chemin, appuyée sur mon bras. Sa mère et Florimond nous suivaient à quelque distance. Le sentier était étroit, un peu tortueux ; les seigles étaient à notre hauteur, l'air parfumé par les émanations des fleurettes, les mêlait à celles de la verdure et de la floraison des seigles, un zéphir caressait les tresses de Sara et la dédommageait de son éventail, qu'elle avait laissé dans l'endroit où nous avions goûté... Jamais elle n'avait été si belle ; c'était une nymphe au milieu des champs fleuris... « Je t'ai rêvé cette nuit, me dit-elle, il m'a semblé que nous allions être mariés. J'en étais ravie ! » Sa main blanche pressa la mienne, sa bouche de rose me donna un baiser. J'étais sous le charme ; douze mois venaient de s'effacer... J'exprimai les plus tendres sentiments... Parvenus au haut de la colline, nous respirâmes l'air le plus pur. Sara se mit à courir, je la suivis. Une alouette se leva sous nos pieds. Je trouvai son nid ; il y avait des petits ; Sara fut dans une sorte de transport en les voyant. Elle me donna deux baisers. « Je n'ai jamais eu de bonheur qu'avec toi ! » Ce furent ses expressions que son air rendit encore plus flatteuses. La mère de Sara fut elle-même ravie ! tant il faut peu de chose pour se concilier les femmes ! tant il faut peu de chose pour se les aliéner ! Un an auparavant, qu'avais-je fait ? Trop de bien.

Le reste de la promenade, Sara fut folle de joie. Vers le lieu du *Boulevard du Jardin-Royal*, nous entendîmes des femmes chanter *Raimonde*, toute nouvelle alors ; nous l'écoutâmes. Sara me tira dans un seigle voisin, où nous nous cachâmes et là, elle répondit à la chanson des inconnues par celle-ci :

Air d'*Épicure*.

Rien n'égale dans la Nature
L'amant dont mon cœur est charmé ;
Pour la volupté la plus pure
Les Dieux tout exprès l'ont formé :

On le prendrait pour l'Amour même,
Quand ses yeux sur moi sont fixés;
Il me dit sans cesse qu'il m'aime,
Et ne le dit jamais assez.



LE BOULEVARD DES ITALIENS

(Musée Carnavalet.)

« Ha ! Sara ! m'écriai-je, de quel amant parlez-vous ? — Cette chanson vous déplaît ? On nous écoute ; profitons du silence qu'on nous accorde. »

Vous êtes irrité ?
En vérité,
Ce courroux me fait rire !
Mais de quoi vous plaignez-vous ?
Quoi ! seriez-vous jaloux ?
Que voulez-vous dire ?

Empêcher l'hommage
Qu'on rend au bel âge,
Dépend-il de nous?
Puis-je refuser
Un baiser,
Quand on me tourmente?
Je souris aux talents
Des galants,
Sans en être amante :
Tircis, je veux bien
Qu'un tendre lien
Ne fasse de nous qu'une âme:
Mais si votre flamme
Pour si peu me blâme,
N'espérez plus rien...

— Pouvez-vous, volage,
Vous servir de ce langage!
Dit Tircis en la fixant;
Ingrate, mon cœur sent
Que le vôtre l'outrage :
Ha! Quand on s'engage,
Qu'est-ce donc qu'un badinage?
L'amour sans partage
Fut toujours le gage
D'un cœur bien épris!
Mais le vôtre, Iris,
Ignore ce charmant usage!
Qui vous rend hommage,
Obtient l'avantage
De plaire à vos yeux!
Un cœur amoureux
Ne peut être heureux,
Si plus d'un objet lui fait sentir des feux :
La délicatesse
Doit de la tendresse
Former les doux nœuds.

Je vous aime,
Mon ardeur extrême
Forme l'unique bonheur
De mon sensible cœur!

Je vous aime,
Mon ardeur extrême
Pour vous durera toujours,
Et de mes jours
Finira le cours.
A ce discours, Iris
En vain retient ses larmes;
Bientôt Tircis
Les voit couler; pour lui que de charmes!
Sans rien dire,
La belle soupire :
Mais regardant son amant
D'un air charmant,
Chanta tendrement :
— Je vous aime, etc.

Cette dernière chanson fut très applaudie par les inconnues; Sara l'avait chantée avec un goût exquis, sans doute, parce qu'elle était animée, et qu'elle lui fournissait l'occasion de me dire son sentiment sur ma jalousie, en même temps qu'elle voulait me confirmer ses tendresses.

Nous nous aperçumes, en ce moment, qu'on venait à nous. Sara se mit à fuir entre deux sillons; lorsque nous fûmes seuls et un peu loin, elle me fit asseoir dans le seigle le plus touffu... J'oubliais la nature auprès d'elle, je m'oubliais moi-même et mes serments passés et mes rivaux, et ses perfidies, et ses duretés; je ne voyais plus que Sara, non la tendre Sara des premiers temps, mais une fille vive, enjouée, folâtre...

Nous rejoignîmes enfin sa mère et Florimond; mais avant de les aborder, nous remplîmes nos mains de fleurettes blanches, d'une odeur très suave, qu'on appelle en quelques provinces des *claquets*, et ce fut le prétexte du long temps que nous étions restés éloignés. Nous rentrâmes à la ville à une heure du matin fatigués, mais divertis, pleins de gaîté, en nous promettant de faire souvent de ces parties, si favorables à la santé.

Rentré chez moi, je me dis : « Comme les années se ressem-

blent peu ! Il y a un an que Sara revint de chez mon rival, et que je vis que j'avais perdu son cœur... »

Le lendemain, je me trouvai plus ami de Sara que jamais. Nous dînâmes ensemble les deux jours suivants, mais le soir du second, elle parut me voir avec peine. Elle attendait quelqu'un sans doute... Nous traînâmes ainsi, faisant quelques parties, comme celle que j'ai décrite, jusqu'au 19 juillet, qui vit la dernière. Le 20, Sara et sa mère étant absentes, j'allai le soir au Boulevard de corruption, pour me dissiper... Quelle fut ma surprise d'y voir Sara, entre un jeune abbé coquet et une dame âgée, la mère, qui lui souffrait !...

Tandis que cette vision m'occupait et que je me tenais à l'écart, on me frappa sur l'épaule. Je me retourne vivement. C'était Lamontette : « Hé bien ! Aimez-vous encore ? — Vous êtes sans intérêt à le savoir. — Ha ! J'en réponds ! Sara est la plus méprisable, la plus méprisée... Mais la voilà ! Elle a un abbé depuis environ deux mois ; je la vois sans cesse avec lui, ou avec une dame qui l'accompagne aujourd'hui. On dit que c'est la mère de l'abbé qui lui donne elle-même une maîtresse, par commisération... Dites, aimez-vous encore ? — Non. »

Je parlais vrai en répondant ce *non;* il ne fut ni douloureux, ni même pénible. Cependant je crois que j'aurais continué à revoir Sara. Mais cette journée était celle des découvertes. J'eus à peine quitté Lamontette, que j'aperçus Manon, cette jolie brune dont il est dit un mot à l'occasion du dîner des artistes. « Hé bien, me dit-elle, vous avez été de la noce ? — Non ! de qui ? — De votre demoiselle. Cette dame que vous voyez a un fils abbé... que voilà, qui ne peut se passer de femme ; sa mère lui en donne. Mais, comme elle est dévote, pour ôter le péché, elle les a mariés devant Dieu, pour jusqu'à ce que son fils soit prêtre. Alors le mariage sera rompu. » Ceci se rapportait avec deux mots de Lamontette. Je fus anéanti ! non de surprise ; je connaissais la mère d'un bénédictin qui avait fait la même chose pour son fils ; mais d'étonnement de la ruse de Sara !... Je me retirai, sans répondre.

Je n'allai plus chez Sara qu'une fois, le 23 juillet (1), encore ne lui parlai-je pas ; il y avait des étrangers. C'est de ce jour que date le *Sara laissée* de l'*Ile Saint-Louis*.

. . . .

. . . .

On a vu que j'ai adoré SARA, que je l'ai haïe, détestée, méprisée. A présent, je n'éprouve que le sentiment de la tendresse et de la douleur... Où trouvera-t-on le cœur humain aussi bien, aussi véritablement peint que dans cette histoire ! Ha ! L'abbé Delille avait raison ! C'est un chef-d'œuvre ! Mais c'est la nature, et non l'auteur qui l'a fait. [1]

(1) J'ai vu Sara pour la dernière fois le samedi 13 auguste de cette annee 1785. Je l'ai encore vue le 3 septembre suivant... » *Monsieur Nicolas*, t. XVI de l'éd. orig. 1794-97.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Imprimerie F. SCHMIDT, Montrouge (Seine).

